



Histoires de Machines

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE MACHINES



Histoires de machines

Présentées par

Gérard Klein

Jacques Goimard et Demètre Iokimidis

Le livre de poche

INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement

reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquive tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des

mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Pœ, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technique, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incœrcible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux Etats-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de

grands thèmes qui se sont dégagés au fil de sort histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les *Histoires d'Extraterrestres* ou dans les *Histoires de Robots* ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux Etats-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux Etats-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la

science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

Qu'est-ce qu'une machine ? Quand l'outil disparaît-il pour faire place à la machine ? La question peut sembler purement rhétorique, mais à moins de la poser il paraît difficile de comprendre les relations ambivalentes qui se sont établies au cours des derniers siècles entre les humains et un environnement technologique foisonnant. Ces relations s'expriment, comme on pouvait s'y attendre, avec une particulière netteté dans la littérature de science-fiction.

L'outil apparaît comme un prolongement, un complément de l'être humain, un membre supplémentaire. Bien qu'il ne soit pas moins « artificiel » que la machine, il bénéficie d'un préjugé favorable. Il paraît simple, soumis immédiatement à la volonté de son utilisateur. Il n'en va pas de même pour la machine. Trois traits me semblent la caractériser et expliquer la méfiance de l'homme – notamment du technicien – à son endroit. Ce sont l'articulation, la répétition et la présence d'une source de force autonome. L'articulation, cela veut dire que la machine est composée de pièces, qu'elle est capable d'un mouvement interne, à la ressemblance d'un être vivant, cela signifie aussi qu'elle est complexe, que son principe de fonctionnement et de montage ne peut pas être saisi d'un seul coup d'œil ; elle contient une part de mystère. La répétition, cela implique, d'une part, qu'une machine est en elle-même indéfiniment reproductible, qu'on peut aligner des armées de machines semblables, et, d'autre part, qu'une machine est susceptible de répéter les mêmes effets, les mêmes *gestes*, à l'infini, sous réserve de son usure. La présence d'une source de force (qui peut être alimentée par une énergie venant de l'extérieur, comme l'électricité) anime la machine, la dote d'une sorte d'autonomie et fait en sorte qu'elle peut, « profitant » d'un moment d'inattention de son conducteur, lui échapper, se comporter de manière vicieuse et finalement l'entraîner dans une catastrophe.

L'usage, ou plutôt la déviation littéraire de ces trois traits, fait aussitôt penser à une métaphore : celle de la machine considérée comme un être vivant, comme un animal redoutable et peut-être mal dompté. L'inanité évidente de cette métaphore ne peut empêcher qu'elle soit constamment présente dans la littérature et jusque dans la conscience quotidienne de milliards de gens. Les liens émotionnels qui s'établissent entre un automobiliste et sa machine s'adressent moins de toute évidence à un monceau de métal travaillé qu'à la monture qui se cache derrière. Et lorsque quelqu'un gratifie d'un bon coup de poing

un appareil de radio ou de télévision, c'est moins dans l'espoir hasardeux de rétablir un « faux contact » que dans celui de punir un animal indocile et de lui faire entendre raison. L'apparition de machines dotées non plus seulement d'une autonomie de mouvement mais encore d'une certaine capacité d'organisation, grâce au progrès de la cybernétique, n'a fait évidemment qu'aggraver les choses. Ce qui n'était que métaphore *paraît* devoir entrer dans la réalité, et la machine *semble* pouvoir devenir un être vivant, voire même un être intelligent, conscient.

Mais la métaphore organiciste de la machine a un revers, social, celui-là. Comme la machine, la société moderne apparaît comme complexe, incompréhensible ou plutôt insaisissable, articulée à l'infini, comme répétitive car ses éléments structuraux paraissent, toujours identiques à eux-mêmes, s'additionner dans le vertige et parce qu'elle exige des hommes qu'ils deviennent des reflets, des copies parfaites d'un modèle unique, et enfin comme autonome, c'est-à-dire comme mue par une force et suivant un dessein qui échappent entièrement à ceux qui prétendent l'habiter. Ce n'est pas par hasard que l'on parle si couramment de la machine sociale ou des rouages de la bureaucratie.

Pris entre ces deux métaphores, coincé entre quelque chose qui lui ressemble du point de vue de son organisation sans lui ressembler dans son image comme fait le robot, et qui lui paraît plus solide, moins fatigable que lui, et la même chose qui le domine et paraît mieux adaptée que lui aux exigences de l'économie, l'homme moderne ressent quelque malaise. Et il est remarquable que *l'homo technicus* perçoive autant et plus ce malaise que le profane. La plupart des auteurs de science-fiction qui disposent d'une réelle culture scientifique ou technique se sont essayés à traiter le thème de la machine. Ils lui ont pour ainsi dire toujours donné une issue pessimiste : l'homme ou la machine sont défaits et, le plus souvent, c'est l'homme. Or ils savent très bien qu'aucune des deux métaphores appliquées à la machine n'a de fondement réel. Ce qui n'est pas moins frappant, c'est que la machine n'a pas ce rôle tragique lorsqu'elle cesse d'apparaître sur le devant de la scène, d'être le thème même de l'histoire. La science-fiction est une littérature indissociable de l'âge de la machine. Aucun des exploits qu'elle chante ne serait concevable sans l'aide de machines, sauf peut-être, et encore, le développement de pouvoirs parapsychologiques. Ainsi, tant qu'elle est désignée comme moyen, la machine est une chose bonne et désirable. Mais dès qu'elle devient le sujet d'une histoire, elle devient maléfique et en quelque sorte diabolique. Il y a dans un aussi brusque retournement de quoi donner à réfléchir.

Il n'est pas moins remarquable que le sens du robot, ce « presque homme », soit tout différent. Les histoires de robots sont d'autant plus

sombres que le robot s'apparente davantage à une machine et peuvent s'éclairer d'autant plus qu'il se rapproche de l'humain. Le robot est une machine que son apparence sauve. À endosser la livrée humaine, il finit par absorber les valeurs humaines, quelles qu'elles soient. La machine, elle, n'en a cure. Sa seule valeur est la logique et la logique terrifie les hommes modernes, non parce qu'elle serait destructrice en elle-même, mais parce qu'elle tend à abolir les différences de point de vue, la relativité des vies et des expériences. La généralisation de la logique, c'est la mort, et l'empire des machines préfigure bien l'enfer.

Ces trois traits, articulation, répétition et autonomie motrice suffisent presque à définir toutes les nouvelles du présent recueil. Ainsi, dans *Le Réacteur Worp*, la machine est-elle insaisissable, incompréhensible presque par définition puisque son créateur ne l'a sans doute pas comprise lui-même, et, comme telle, elle engendre la pire de toutes les frustrations intellectuelles, celle de ne pas pouvoir reproduire. De la même manière, le calculateur électronique de Clarke, dans la *nouvelle Dans la comète*, se révèle peu digne de confiance : il abandonne au pire moment ceux dont la vie dépend de son fonctionnement. Sur un autre mode, *La Machine à poésie*, de H. Nearing, déçoit l'attente de son créateur. Et comme dans les deux cas précédents, c'est la complexité de la machine qui fait que sa « réponse » n'est ni prévisible ni fiable. Décidément, on ne peut pas s'en remettre aux machines.

Le thème de la répétition est encore plus abondamment illustré. La possibilité de reproduire une machine transforme ses effets dans la société, comme le montre *L'Alternative* d'Algis Budrys : contrairement à ce que pensaient les écrivains du siècle dernier, même un génie ne peut conserver longtemps le monopole d'une machine. Mais c'est aussi la capacité de reproduire mécaniquement l'ouvrage humain qui menace la primauté de l'homme jusque dans sa création : ainsi dans *Portrait de l'artiste par lui-même*, de Harry Harrison, et dans *Le Procès de la Machine*, de Daniel Keyes. La première de ces histoires fait un curieux écho à ce que dut être le désespoir d'un copiste médiéval face aux premières presses à imprimer. En s'emparant des métiers humains les uns après les autres, les machines rendent inutiles, sans objet, les hommes qui ont confondu leurs vies avec leur métier et qui ont donc tendu, dans l'inconscience, à se constituer d'eux-mêmes une image de machine. Redoutable tendance où les précipiteraient volontiers les machines elles-mêmes ; ainsi *Le Twonky* où un appareil surgi par accident de l'avenir conditionne à leur rôle de citoyens béats et productifs tous les êtres humains qui lui tombent sous le rouage : la machine fait dès lors l'homme à son image, et l'ouvrier qui a fabriqué le Twonky se range pour dormir sous son atelier. Enfin, Damon Knight dresse, d'une façon peut-être trop saisissante pour être pleinement

convaincante, la fresque d'un effondrement de l'économie puis de la civilisation, dû au pouvoir reproducteur presque infini d'une petite machine, le Gizmo. La machine est bien ici, littéralement, ce qui ôte toute valeur à tout objet. Mais la démonstration n'est pas entièrement satisfaisante parce que Damon Knight, qui n'est pas un scientifique, a laissé de côté le problème des biens périssables, c'est-à-dire à long terme de tous les biens. Même si l'on dispose d'un gadget qui permette de dupliquer un œuf ou une pile électrique, encore faut-il que l'œuf d'origine soit frais et la pile chargée. Au bout de quelques semaines, il n'existerait plus dans une société dominée par le Gizmo d'œuf propre à la consommation, ni au bout de quelques mois de piles utilisables. Ou de pneus, ou même de vêtements. L'instantanéité de la reproduction change – et à la limite détruit – le système d'échange, mais elle n'abolit pas le système de production. Il est surprenant que personne ne paraisse s'en aviser dans la nouvelle de Knight. En fait, il est deux domaines où l'invention du Gizmo aurait bien les effets annoncés : celui des signes monétaires, mais une parade serait vite trouvée par exemple sous la forme d'une monnaie électronique, et surtout celui du livre. Il est difficile de ne pas songer à MacLuhan en lisant le texte de Knight et de ne pas voir dans le Gizmo une figuration de la menace qui pèse, selon l'auteur de *La Galaxie Gutenberg*, sur l'imprimé, ce produit par excellence de la machine, du fait des modes de communication et de reproduction électroniques. L'effondrement que décrit Knight est celui d'une civilisation fondée sur l'imprimé et accessoirement sur les droits de reproduction des œuvres littéraires, comme il l'indique clairement lui-même dans l'épisode de l'amateur de « fanzines », ces petites revues d'amateurs.

Enfin, l'autonomie de la machine apparaît dans presque toutes les histoires. Simple autonomie énergétique dans *Tout avoir* et dans *Le Twonky*, autonomie de bête fauve dans *Les Autos sauvages* de Roger Zelazny, dans *Escarmouche* de Clifford Simak, et dans *Le Ruum* d'Arthur Porges. Mais autonomie beaucoup plus poussée, beaucoup plus vicieuse dès que l'on a affaire à des ordinateurs plus ou moins complexes et plus ou moins ambitieux, comme dans *Un logic nommé Joe* de Murray Leinster, *L'Autre Jungle* de Brian Aldiss et *La Réponse* de Fredric Brown. Ici se dessine l'exploitation puis l'asservissement de l'homme par la machine. Non satisfaite d'être l'égale de l'homme et de le remplacer, la machine entreprend de devenir son maître. Et son autonomie énergétique et logique est garante de son succès. En d'autres termes, l'homme aurait mis en marche un processus qu'il ne contrôlerait plus, processus dans lequel il est assez aisé d'apercevoir une allégorie de l'histoire. En transformant radicalement les conditions de production au cours des quelques derniers siècles, en remplaçant le produit manufacturé par le produit industriel et la

valeur d'usage par la valeur du marché, l'essor technologique a dissipé une illusion de l'histoire-qui-serait-faite par les hommes ou par quelques hommes puissants ou éminents. Mais il en découle que l'histoire paraît être devenue incontrôlable, dénuée de sens, à l'image d'une machine folle ayant perdu son conducteur et errant dans un espace homogène de la répétition et de la quantité. Vision assurément sombre, moins en elle-même qu'aux yeux de ceux qui se sont faits de l'histoire une conception différente, celle d'une locomotive bien domestiquée et filant à fière allure le long d'une voie bien rectiligne. Mais vision corrigée par la présence de deux atouts dans la manche de l'homme.

Le premier, c'est la limite que leur constitution même impose aux machines, ainsi qu'il apparaît dans *Facteur limitatif* de Clifford Simak et dans *Le Ruum* de Porges. Dans la mesure où il ne prétend pas à l'absolu, l'homme peut toujours faire un pied de nez aux machines qui prétendent à la perfection. Le second, c'est ce vieil allié de l'homme contre tout ce qui le menace dans la nature : l'outil. Dans le conflit qui oppose l'homme aux machines, son rôle devient rapidement déterminant. Dans *Portrait de l'artiste par lui-même*, c'est l'homme et sa plume affrontés à la machine à dessiner. C'est *Dans la comète*, l'homme et le boulier qui triomphent des incertitudes de l'ordinateur. Et c'est enfin, dans *Escarmouche*, l'homme armé d'un simple tuyau de plomb qui attend, confiant, l'assaut des machines rebelles.

Gérard Klein.

LE RÉACTEUR WORP par Lion Miller

Le fou et l'idiot ont souvent été soupçonnés de dissimuler une connaissance de l'incompréhensible, comme s'il existait une continuité entre l'inintelligibilité de leurs comportements et celle de la nature. Dans certains cas, comme celui de calculateurs prodiges par ailleurs débiles mentaux, l'observation semble confirmer le préjugé. Et si un débile avait le pouvoir de jongler, non plus seulement avec des chiffres, mais avec des concepts physiques, et de fabriquer une machine improbable ?

(Seule documentation actuellement disponible sur l'engin ainsi dénommé)

Extrait des : Prolégomènes à des recherches préliminaires sur certains cas d'anomalies uniques, par Aima Victoria Snyder-Gray, docteur ès sciences à Fort, Indiana., Presses Universitaires de Fort, 2 222.

Les tout premiers renseignements dignes de foi concernant Aldous Worp signalent que dès sa plus tendre enfance, quoique apparemment normal du point de vue physique, il était certainement considéré par ses voisins, ses camarades de jeu et sa famille comme un idiot incurable. Nous savons également que c'était un enfant calme, aux habitudes extrêmement tranquilles. Le seul son qu'on lui eût jamais entendu proférer était une monosyllabe, très proche de l'exclamation : « Whee ! » et ceci uniquement lorsqu'on l'appelait pour les repas et, moins souvent, lorsque d'une façon incompréhensible son intérêt était éveillé par un stimulus extérieur, tel : un caillou de forme bizarre, une canne, ou même l'articulation d'un de ses propres doigts.

Subitement cet enfant abandonna son inertie habituelle. Peu après avoir atteint son sixième anniversaire – malheureusement cette époque n'a pu être située que très approximativement – Aldous Worp entreprit une série de voyages d'exploration au dépotoir municipal, qui se trouvait derrière la demeure des Worp.

Après plusieurs de ces voyages, le gamin revint un après-midi à la maison, traînant une grande roue dentée. Après mûre réflexion, il cacha ladite roue dentée dans un poulailler désaffecté.

C'est ainsi que débuta un projet qui ne se termina que près de vingt années plus tard. Le jeune Worp consacra son enfance, son adolescence et ses premières années de jeune homme adulte, à transférer des milliers d'objets métalliques, petits et grands, de toutes sortes, du dépotoir au poulailler. Etant donné que n'importe quel genre d'éducation était visiblement au-delà de ses capacités mentales, ses parents furent ravis de cette activité qui contentait Aldous et le rendait heureux. Vraisemblablement les problèmes d'esthétique qu'elle impliquait ne les inquiétaient nullement.

Aussi brusquement qu'il l'avait commencé, Aldous Worp abandonna ce labeur qu'il s'était imposé lui-même. Pendant une année environ – ici encore cette indication de durée n'est qu'approximative, les renseignements dignes de foi étant insuffisants – Aldous Worp se cantonna à l'intérieur des limites de la propriété des Worp. Lorsqu'il n'était pas absorbé par des nécessités physiques fondamentales, telles que manger ou dormir, il flânait lentement parmi ses tas de ferraille, sans plan ou but apparent.

Un matin, son père (selon les propres déclarations de celui-ci) le vit choisir certains objets dans les tas et commencer à en faire un montage.

Je crois qu'à ce stade il serait utile de faire ressortir qu'aucune description du réacteur Worp ne saurait être complète sans quelques citations du père d'Aldous, Lambert Simnel Worp. Au sujet de la structure mentionnée ci-dessus, le chef de famille des Worp a notamment déclaré :

« Là où il m'a bien possédé, c'est que chaque [censuré [1]] pièce qu'il ramassait s'ajustait à quelque autre [censuré] pièce. Cela ne faisait aucune [censuré] différence, si c'était un [censuré] ressort de sommier ou un [censuré] fouet à œufs cassé. Dès que le gosse l'accolait à une autre [censuré] pièce quelconque, tout ça restait en place. »

Au sujet de l'utilisation d'outils par Aldous, L. S. Worp a déclaré : « Jamais un outil. »

Un exposé plus long nous est offert par L. S. Worp en réponse à une question que je cite in extenso : « Comment, pour l'amour de Dieu, a-t-il réussi à faire adhérer les unes aux autres toutes ces pièces détachées, pour en faire un tout ? » (Question posée par le docteur Palmer.) Réponse :

« Les [censuré] pièces adhéraient les unes aux autres encore plus solidement que la maladie sur le pauvre monde et personne... je dis bien *personne*... n'aurait été capable de les séparer. »

Et apparemment ce montage était très solide, puisque le jeune Aldous grimpait fréquemment sur son engin hétéroclite, pour y ajouter une autre pièce et ceci sans altérer l'équilibre le moins du monde.

Ce qui précède, aussi vague que cela puisse être, est tout ce que nous possédons en fait de renseignements sur l'expérience elle-même jusqu'à son apogée. Nous sommes redevables au major Herbert R. Armstrong, officier du génie des Forces armées des Etats-Unis d'Amérique, et au docteur Philipp H. Eustace Cross, membre de la Commission de l'énergie atomique, d'un rapport détaillé et exact sur les circonstances concomitantes à l'unique démonstration « contrôlée » du réacteur Worp, dont ils furent les témoins oculaires.

Il paraît qu'à 10 h 46 précises, Aldous Worp alla chercher une roue dentée, très vieille et très rouillée... le tout premier objet qu'il avait récupéré de l'oubli sur le dépotoir municipal, il y avait déjà bien longtemps, lorsqu'il n'était encore qu'un marmot de six ans. Après une brève hésitation, il grimpa au sommet de sa construction de pacotille, s'y arrêta un instant, puis descendit dans ses profondeurs. Il disparut à la vue des observateurs-experts pendant quelques minutes (selon le docteur Cross quatre minutes cinquante-neuf secondes, selon le major Armstrong cinq minutes cinq secondes). Finalement, Aldous reparut au sommet de son œuvre, en redescendit et la contempla, le regard fixe.

Maintenant nous citons des passages des rapports combinés du major Armstrong et du docteur Cross :

« Après être resté debout pendant quelques minutes, comme s'il était étourdi, Worp vint finalement se placer tout contre son assemblage. Une barre, munie d'une boule de cuivre, provenant d'un vieux pied de lit, dépassait de l'engin. Aldous Worp la tira doucement vers lui. Ce qui se produisit alors fut absolument fantastique. Au début, nous entendîmes un bruit impétueux, quelque chose qui ressemblait au fracas d'une chute d'eau. Ce bruit augmenta appréciablement de volume et, au bout de quinze secondes environ, nous vîmes une lueur pourpre émaner *d'en dessous* de ce dispositif baroque. Puis tout ce fatras s'éleva en l'air à une hauteur d'environ deux mètres et y resta suspendu, immobile. Le jeune Aldous gambadait autour, apparemment au comble de la joie, et nous l'avons distinctement entendu pousser trois fois un « Whee ! ». Puis il s'approcha du phénomène, étendit la main, saisit la roue rouillée d'un moulin à café, la tourna, et sa « machine » se reposa doucement sur le sol. »

Naturellement ceci causa une sensation formidable. Les représentants des Services des armées, des Services d'information, de la Commission de l'énergie atomique, et de divers établissements d'enseignement supérieur, etc., arrivèrent en foule. Toute communication avec Aldous Worp était impossible, étant donné que ce jeune homme n'avait jamais appris à parler. L. S. Worp père, aussi grossier qu'il pût être dans son parler, était un homme sérieux et

sincère, désireux de servir son pays, mais les extraits de ses déclarations, donnés ci-dessus, indiquent le peu de lumière qu'il était capable de verser sur ce problème. Les tentatives que l'on fit pour examiner l'intérieur de l'engin ne donnèrent que de maigres résultats, car les analyses les plus minutieuses et les plus détaillées ne purent fournir d'autre hypothèse de fonctionnement que celle formulée par le docteur Palmer : « Tout ceci n'est rien d'autre qu'un amas de ferraille. » En outre, de tels examens irritaient visiblement le jeune Worp.

Néanmoins, il éprouvait une grande joie à faire fonctionner son engin, et, à tout bout de champ, il faisait une démonstration de la « réaction » pour des visiteurs.

Les épreuves les plus poussées : Geiger, électronique, Weisendonk, tournesol, etc., ne révélèrent rien.

Finalement, il fut impossible d'éviter plus longtemps les indiscretions de la presse et, au début de l'après-midi du second jour, les techniciens de la télévision arrivèrent sur place.

Aldous Worp les examina très attentivement pendant ; un moment, puis ramena son invention au sol. Le visage contracté, il grimpa au sommet de l'engin, descendit dans les entrailles et, le moment venu, reparut, la vieille roue dentée en mains. Il la rangea avec soin à son ancienne place dans le poulailler. Systématiquement, en suivant l'ordre inverse du montage, il enleva chacune des pièces, de la construction et les remit consciencieusement à leur place primitive sur les tas, près du poulailler.

*

**

Aujourd'hui, les pièces détachées de ce tout unique qu'était le réacteur Worp, sont dispersées. Car silencieusement, ignorant les supplications frisant la crise nerveuse des hommes de science et des militaires, Aldous Worp, après avoir complètement démonté son engin et en avoir empilé toutes les pièces dans et autour du poulailler, s'astreignit par la suite à la tâche pénible de les reporter une à une à leur place première au dépotoir municipal.

Et à présent, nullement affecté par les admonestations occasionnelles de L. S. Worp, gardant le silence lors des rares interrogatoires officiels, Aldous Worp passe ses journées assis sur une caisse dans l'arrière-cour de la demeure ancestrale des Worp, contemplant avec sérénité le dépotoir municipal. De temps à autre, à de très longs intervalles, ses yeux s'illuminent un instant et, très doucement, il dit : « Whee ! »

Titre original : The available data on the Worp reactor.

© Fantasy House. *Inc.* 1953. Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

L'ALTERNATIVE par Algis Budrys

L'un des grands thèmes de la science-fiction du XIX^e siècle fut celui de la puissance illimitée assurée à un génie par le monopole d'une invention, d'une machine. Ainsi, dans l'œuvre de Jules Verne, le capitaine Nemo dispose-t-il de la maîtrise des mers et Robur le Conquérant de celle des airs. Mais l'histoire technologique du XX^e siècle a écarté ces rêveries : ce qu'un homme a découvert, un autre peut le retrouver. Que se passe-t-il dès lors, lorsque deux pouvoirs immenses, de même sorte, s'affrontent ?

Dissimulé discrètement dans sa moitié de la pièce – qui n'était pas éclairée – Henry Walters observait son associé qui s'effilochait terriblement, comme une amarre coincée entre la coque du navire et la pierre du quai.

C'était assez troublant à voir. Même si l'on en laissait de côté l'aspect pratique – si on négligeait le fait que Stephenson se battait pour la vie de Dialogue Critique – Stephenson apparaissait comme le symbole de tous les hommes qui s'empoignent avec toutes les frustrations. Henry Walters tirait nerveusement sur sa cigarette. Il avait les dents agacées.

Dans la moitié éclairée de la pièce, Stephenson, debout près du fauteuil de Carmer, reprenait à nouveau du début. Comme tous les hommes en lutte contre toutes les frustrations, il commençait à négliger l'a politesse, devenue pour lui un luxe encombrant.

« Comment vous appelez-vous ? demanda Stephenson à Carmer.

— Carmer », répondit celui-ci, en un épais murmure.

Stephenson fit un signe d'approbation. « C'est exact. C'est bien. Où étiez-vous cet après-midi ? » On eût plutôt dit un policier procédant à un interrogatoire qu'un spécialiste s'adressant à un client.

« À l'angle de la 5^e Avenue et de la 14^e Rue.

— Oui ! C'est très bien, monsieur Carmer. Et maintenant... que faisiez-vous ? »

Henry Walters songeait que Stephenson manifestait dans l'ensemble une attente un peu trop impatiente. Ils étaient déjà arrivés à ce même point une douzaine de fois. Bien sûr, Steve avait tendance à un

optimisme mal fondé.

Il sentit les muscles de son ventre se contracter quand il se pencha en avant pour saisir la réponse de Carmer.

Carmer secoua la tête d'un air désespéré. « Je ne sais pas. Je vous répète que je ne sais plus.

— Mais si, vous le savez, monsieur Carmer ! Vous avez rencontré un nommé Dugan ! Vous... »

Henry Walters avait déjà écrasé sa cigarette dans le cendrier. Il passa la main sur les commandes d'éclairage. Il se leva pour mettre un terme à l'exaspération de Steve.

« Monsieur Carmer... » Les lumières jaillirent autour de lui. Il lança à Stephenson un bref regard écoeuré avant que Carmer eût tourné la tête en réponse à son interruption. « Monsieur Carmer, veuillez accepter nos sincères excuses pour tous ces ennuis. Nous aimerions faire une nouvelle tentative. Cela vous dérangerait-il d'assister à un enregistrement photographique de vos actes de cet après-midi ? » Il ne prêta pas attention à la consternation de Stephenson. Régler cette question avait plus d'importance que de révéler à Carmer que Dialogue Critique avait des yeux aussi bien que des oreilles.

Carmer tripota son col déjà trempé, y laissant des marques de doigts quand il porta ensuite la main à sa chevelure en désordre. Henry Walters songea qu'il laisserait des marques encore plus accusées quand il toucherait de nouveau son col. Mais cela n'avait guère d'importance.

« Non, dit Carmer. Euh... *oui*... euh, je veux dire... non, cela ne me dérange pas. » La personnalité de Carmer, de même que celle de Stephenson, sacrifiait certains luxes. Dans son effort en vue de se rappeler comment s'était déroulé son après-midi, son esprit oubliait sa faculté de spécifier et de stipuler.

Henry Walters adressa à Stephenson un regard assombri de colère.

Tout l'entretien avait été conduit en dépit du bon sens, du moins à son point de vue. Mais ils étaient en plein dedans, à présent... autant aller jusqu'au bout. Il effleura un commutateur sur le bureau. Une extrémité de la pièce se transforma en une scène stéréographique.

C'était l'angle de la 14^e Rue et de la 5^e Avenue. Carmer se tenait près de la station de taxis déserte, devant l'entrée de l'immeuble Raymond, sur la 5^e Avenue. Un taxi vint s'arrêter et, au moment où Carmer allait y monter, le passager qu'il n'avait pas remarqué, tassé sur le siège arrière, se redressa, paya le chauffeur et sortit. Le visage de Carmer indiqua brièvement qu'il le reconnaissait, et arbora un sourire de soulagement.

L'autre homme se retourna, vit Carmer, le reconnut et s'avança, la main tendue.

« Tiens, salut ! dit-il.

— Bonjour, monsieur Dugan, répondit Carmer. Je rentrais chez moi. Je ne pensais pas arriver à votre bureau à l'heure prévue, aussi m'étais-je dit que je vous verrais demain. » Il secoua la tête à l'adresse du chauffeur qui attendait les ordres. Le taxi alla en tête de file et se rangea, laissant les deux hommes au coin de la rue.

Dugan sourit. « Le monde est petit. Je suis venu retrouver ma femme. Elle fait des courses, mais je suis en avance. Prenons un verre. Autant nous occuper des affaires dès maintenant. Ne jamais remettre au lendemain...

— D'ac... » commença Carmer.

Le son fut d'abord coupé. Une seconde après, l'image se dissolvait en un tourbillon de couleurs qui leur fit mal aux yeux un instant avant qu'Henry Walters ait actionné le commutateur et redonné de la lumière dans la pièce.

Il soupira discrètement et lança un regard interrogateur à Carmer.

L'homme, en transpiration, se tassait dans son fauteuil. Il secoua sombrement la tête. « Je suis désolé, fit-il d'un ton désespéré, mais je ne peux rien me rappeler au-delà de ce point. Je ne sais plus ce qui s'est passé ensuite. »

Henry Walters fit claquer sa langue comme pour mettre un point final.

« Je vous remercie, monsieur Carmer. Nous vous sommes très reconnaissants de votre coopération. Je suis seulement navré que vous ne puissiez éclaircir ce point délicat. Nous avons engagé un excellent psychiatre au cas où nos propres efforts se révéleraient infructueux. Il est à votre disposition pour une consultation immédiate si vous le désirez. Il n'y aura bien entendu pas de frais supplémentaires, et nous vous remboursons votre provision. Je vous remercie encore pour votre bonne volonté à nous aider de votre mieux. Et je vous prie de croire que nous ne nous considérerons comme satisfaits qu'une fois que nous aurons fait tout ce qu'il faut pour vous. »

Peu importait ce qu'il disait, du moment qu'il présentait à la fois des excuses et une offre de services futurs. Carmer était toujours en état de choc assez violent... comme il l'avait été depuis que l'équipe d'urgence de Dialogue Critique l'avait amené, du coin de rue où il errait sans savoir où aller.

« Un psychiatre, hein ? marmonna-t-il très bas. Oui. Oui, bonne idée. »

Henry Walters prit le téléphone du bureau et appela un membre du personnel pour conduire Carmer chez le psychiatre. Pendant qu'ils attendaient, il regarda froidement Stephenson qui, mal à l'aise, s'efforçait de conserver son contrôle et de garder une expression neutre.

Henry Walters attendit que Carmer eût quitté la pièce. Il tenait

Stephenson sous le feu de son regard et ses traits se tendaient de plus en plus.

Stephenson implorait pitié à sa propre et très personnelle manière.

Il s'essuya le visage et tenta de s'expliquer. « Ecoutez, Henry... je continue à maintenir qu'il est logique d'essayer ma manière. Carmer est amnésique, certes, mais il y a des chances sérieuses qu'il s'en sorte, si on le bouscule un peu. Maintenant, que va-t-il se passer ? Nous l'envoyons voir un psychiatre. Bon. Le psychiatre le répare. Et alors que va faire Carmer ? Il va rentrer chez lui et raconter à ses amis que Dialogue Critique l'a tellement embrouillé qu'il n'a pu s'en sortir qu'en recourant au traitement psychiatrique. »

Il fit un geste de désespoir et se frappa sauvagement dans la paume. « En moins d'une semaine, nous n'aurons plus un seul client ! » Il se retourna vers Henry Walters, intrigué, se demandant pourquoi l'autre ne l'avait pas interrompu.

Henry Walters leva un doigt. « Un, dit-il. Carmer a souscrit à Dialogue Critique parce qu'il ne se juge pas en état de faire face à une situation de compétition. L'essence même des services de Dialogue Critique, c'est de fournir instantanément à toute personne une organisation de recherches et de conseils qui garantisse le tirer de tout pas difficile. Elle ignore comment nous procédons, et elle n'est pas particulièrement inquiète. L'homme sait que nous veillons sur lui et que, s'agit-il d'emporter une affaire ou de réussir près d'une mignonne de Four Oaks, dans l'Ohio, nous le mènerons à son but.

« Deux : il en découle que Carmer est inconsciemment convaincu de son incapacité à faire ce qu'il faut. Je ne m'intéresse nullement à sa formation, au milieu de son enfance, à l'hérédité ou à toute autre complication mentale qui l'a conduit à cette conclusion. Tout ce que je sais, c'est ce à quoi *il a été conduit*. Sinon, il ne serait pas notre client.

« Trois : il s'ensuit que Carmer aura l'impression que la faute est en quelque sorte en lui-même, et non dans l'organisation de Dialogue Critique. Il *ne dira pas* à ses amis que nous avons échoué. Etant persuadé d'avoir échoué *de lui-même*, il ne dira *rien du tout* à ses amis.

« Quatre : en le traitant ici pour essayer sur lui des méthodes brutales, coercitives, vous avez failli renverser la charrette. Il a été à un doigt de se rendre compte que nous sommes tout aussi effrayés – plus même – que lui. Steve, vous êtes mon associé parce que vous avez la façade qu'il faut en affaires, et moi pas. Mais je suis votre associé parce que j'ai monté l'organisation, et que j'ai une cervelle qui vous fait défaut. En conséquence, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je serai le penseur tandis que vous vous occuperez de la publicité de mon produit. »

Stephenson rougit au point de ressembler à un quartier de viande. Il ouvrit la bouche.

« Cinq, poursuivit Henry Walters, vous savez que j'ai raison. Et, plus important encore, je sais que j'ai raison. »

Stephenson referma la bouche. Il respira profondément l'air. « En tout cas, dit-il enfin, en tout cas... nous sommes *dégagés* de l'affaire. Carmer ne bavardera pas. Ce qui règle la question », ajouta-t-il avec soulagement.

Henry Walters secoua la tête avec la froide inexorabilité d'un robot-ordinateur. « Elle *n'est pas* réglée. Nos appareils de surveillance se sont détachés exactement à l'instant où Cramer a été frappé d'amnésie. »

Stephenson haussa les épaules. « Panne de matériel et pure coïncidence. »

Henry Walters pinça les lèvres comme pour cracher. « Un fait : le matériel de Dialogue Critique n'a pas de pannes. En termes de mécanique du champ, c'est impossible. Autre fait : Carmer ne souffre pas d'amnésie. S'il est en mesure de se souvenir de Dugan, la difficulté n'est nullement liée à ce qui peut s'être dit ou fait entre Dugan et lui-même. Il n'a pas été... (sa voix se chargea d'un lourd mépris) frappé à la tête par un objet en chute libre, selon l'expression populaire. Nous ne sommes pas les acteurs d'un drame psychologique. Carmer a été « hétérodyné », purement et simplement, au même moment et par les mêmes moyens que l'a été notre matériel. En conclusion : quelqu'un d'autre a appris à établir un champ hyperspatial et nous a volontairement mis des bâtons dans les roues. Pourquoi ? Parce que notre bol de miel personnel a attiré sa première mouche. Oui, Steve, pour employer un euphémisme, nous avons des difficultés. »

C'était le lundi et Carmer avait été placé sous la surveillance ordinaire d'un opérateur du Service permanent. Le mardi, alors que Henry Walters s'occupait d'un Spécial, ce fut à lui qu'échut l'affaire suivante.

Le client s'appelait Dietz.

Dialogue Critique avait passé contrat avec lui pour le tirer d'une situation particulière. Henry Walters avait pris le dossier parce que le compte Dietz promettait d'être de haute utilité, si l'on parvenait à convaincre le client de l'efficacité de l'organisation.

Les Spéciaux étaient assez faciles. Comme le client était en mesure de les avertir de ce qui se préparait, les chercheurs de DC pouvaient rassembler à l'avance les renseignements pertinents. Il n'y avait qu'une faible probabilité d'appels inattendus au personnel de la recherche, et, ayant le temps de se familiariser avec tout cas soumis, l'opérateur pouvait accomplir un travail encore plus soigné qu'à l'ordinaire.

Avec un sourire où se lisait une ombre de mépris – comme chaque fois qu'il s'asseyait à un pupitre d'information – Henry Walters s'installa dans le fauteuil de l'opérateur, mit l'appareil sous tension et

attendit, la tête prise dans l'aquarium opaque à quoi ressemblait le récepteur de l'appareil. Les écouteurs reposaient confortablement contre son crâne, l'isolant de tous les bruits de la pièce. Le rembourrage caoutchouté des lentilles placées devant ses yeux lui comprimait les joues.

Le signal de recherche se propagea dans l'hyper-espace, trouva Dietz et activa les récepteurs. L'onde porteuse prit de la force et Henry Walters put examiner Dietz sous tous les angles. Il porta la main vers le pupitre, choisit le point de vue qui lui convenait le mieux et se trouva en face du visage de Dietz. Il toucha de nouveau le sélecteur et vit ce que regardait Dietz. Il augmenta le volume du son et écouta.

Dietz parlait à une secrétaire dans l'antichambre de l'homme qu'il était allé voir. Les yeux de Dietz abusaient de la fille avec une gloutonnerie presque criminelle.

« Voulez-vous vous asseoir, s'il vous plaît ? » lui dit-elle en souriant.

Henry Walters effleura le commutateur de la Recherche. Le signal secondaire se perdit dans le non-temps de l'hyperespace, où la Recherche avait installé sa bulle. « Essai », dit-il.

Le membre du personnel, à l'autre bout, accusa réception. « Cinq sur cinq, dit-il.

— Prêt pour l'affaire Dietz ?

— Prêt pour Dietz. Nous sommes branchés. »

Le réseau au complet était en état de marche. S'il se produisait quelque chose d'inattendu, la Recherche interromprait le circuit, fournirait l'enregistrement des activités de Dietz, tiendrait consultation et transmettrait les renseignements à Henry Walters. Celui-ci, à son tour, murmurerait à l'oreille de Dietz la réponse appropriée. Naturellement, tout le processus était instantané.

« Certainement », répondit Dietz. Il traversa la pièce pour aller s'asseoir dans un fauteuil. Henry Walters attendit que les yeux de Dietz se fussent un instant détachés de la fille pour pousser le bouton IN du pupitre.

Le sourire torve s'accroissait. Le bouton IN mettait sous tension le récepteur dans l'oreille du client. Celui-ci présumait naturellement que la surveillance commençait simultanément... s'il se donnait la peine de présumer quoi que ce soit. Qui pourrait deviner les voies de l'omniscience ?

Dietz fit comprendre qu'il se savait sous surveillance d'une brève et sèche inclinaison de la tête... et par la suite se garda de porter les yeux sur la secrétaire. Naturellement, il n'avait pas la certitude que Dialogue Critique était aux aguets et à l'écoute... mais pourquoi courir des risques ?

Henry Walters réprima un petit rire.

« Vous pouvez entrer, maintenant, dit la secrétaire.

— Je vous remercie », répondit Dietz. Il se leva et se rendit à la porte du bureau, qui lui fut ouverte par Wilke, l'homme qu'il venait voir.

Wilke regarda droit dans les yeux de Dietz, et plus loin, dans ceux de Henry Walters.

« Un coup dur, monsieur Walters », dit-il, et il sembla à Henry Walters que l'appareil se fracassait autour de sa tête.

Stephenson lui passa l'aspirine d'une main tremblante. L'eau du verre avait débordé et lui avait mouillé les doigts.

Henry Walters tendit une main tâtonnante, avala les comprimés et engloutit l'eau. Il se frotta durement les yeux.

« Etes-vous très effrayé, Steve ? demanda-t-il en dépit de la douleur ajoutée à la terreur qui lui vrillait le cerveau.

— Je ne sais pas, Henry, répondit Stephenson d'une voix ténue. Je pense qu'il vaut mieux que je continue à l'ignorer. »

Henry Walters eut un rire mal venu. « Le diable est vraiment épouvantable, quand on le connaît, hein ? Eh bien, à présent, nous connaissons les impressions du client... sauf que les clients savent que ce qui les surveille le fait à leur profit.

Henry !

— Ne vous fatiguez pas, Steve. Nous n'avons plus de secrets, et je suis tout à fait certain que nos adversaires veulent que nous ayons conscience de leur existence. Que je fasse état de cette conscience dès maintenant ou lors de quelque entrevue privée à minuit, ils sauront que je sais. Tâchez de vous accoutumer à vivre sans plus avoir d'intimité, Steve... si vous en êtes capable.

— Et vous, alors ? »

Henry Walters éclata de rire. « Ce que fait et dit un homme n'a jamais le sens ni la portée qu'il pense. De même pour ses plans. » Il leva les yeux en l'air : « Je n'oublierai pas cela, dit-il à l'opérateur de son adversaire, toujours à l'écoute. Steve, poursuivit-il, ils ne peuvent pas me battre. Et s'ils le croient un seul instant, ils verront pourquoi. C'est moi qui ai inventé le mécanisme du système. J'ai créé l'organisation qui est devenue Dialogue Critique. Je vous ai embauché, Steve, pour établir les relations publiques et régir la publicité. Vous êtes l'excellent vendeur d'un produit mystique – l'omniscience – parce que vous la considérez vous-même comme un produit mystique. Il n'en est rien. C'est quelque chose de bon, de solide, de pratique. Je suis intelligent, oui. Et presque sûrement plus intelligent que n'importe lequel de nos clients. Mais *je* ne sais pas *tout*. Je n'en ai pas besoin. Je n'ai pas besoin d'être le représentant hors pair d'une agence immobilière pour vendre des propriétés. Je ne suis pas juriste... mais jamais un de mes clients n'est allé en prison. Pourquoi ?

« Tout le monde est brillant, rétrospectivement. « J'aurais dû dire »

est une des phrases les plus courantes dans toutes les langues humaines. « J'aurais dû faire... J'aurais dû savoir. » Eh bien, je le dis, et je le fais, et je le sais. Je dispose d'une bibliothèque imbattable, qui fonctionne sans le moindre retard. Une bibliothèque instantanée et un système de transmission instantané. Pas l'ombre d'une aura mystique.

« Mais vous-même, qui savez comment cela fonctionne, vous êtes effrayé du système – ou de sa copie exacte – quand il se braque sur vous. Vous ne supportez pas l'idée que d'autres yeux vous observent. Cela ne me fait rien. Parce que mon adversaire lui-même éprouvera en partie cette peur. Alors que je suis un homme pratique et éclairé. Peu importe combien de fois on me le volera, cela reste mon système. C'est moi qui l'ai construit. *Je le connais*. Je sais comment l'utiliser. Et je sais comment l'améliorer.

« Je n'en ignore pas les faiblesses, et je sais comment les compenser.

« Ces gens, quels qu'ils soient, ont l'intention de démolir notre réputation pour briser notre monopole. Je ne vois pas comment les en empêcher pour le moment. Le mieux que je puisse tenter, c'est de les mettre « pat », en les attaquant de la même manière qu'ils m'ont attaqué. Toutefois, et en définitive, ce ne sont pas les attributs physiques qui comptent. C'est le cerveau. Et le mien est meilleur, en sait davantage que le leur. Ils ne peuvent pas gagner la partie, en fin de compte.

« Et gardant tout cela présent à l'esprit, conclut-il, s'adressant de nouveau au guetteur invisible, je suis prêt à négocier. Puis-je proposer une rencontre avec vos représentants pour demain, à midi ? Au lieu de votre choix, bien sûr... puisqu'il n'existe plus de terrain neutre possible. »

Il se tourna vers Stephenson. « Tenez, Steve... prenez une aspirine. »

Wilke toussota, jeta un coup d'œil aux membres de son personnel groupés autour de lui – parmi lesquels Dietz, naturellement – et reporta le regard sur Henry Walters.

« Nous sommes prêts à vous offrir vingt pour cent des actions préférentielles de Parolaisée, SARL, ainsi que l'assurance d'une élection à une vice-présidence salariée. Il est offert à monsieur Stephenson une vice-présidence et cinq pour cent. »

Henry Walters prit sa cigarette et tira doucement dessus. « En échange de ?

— Vos actions de Dialogue Critique, SARL.

— Je vois, fit Henry Walters avec un doux sourire.

— C'est-à-dire cent pour cent ! » se récria Stephenson.

Wilke et Henry Walters haussèrent tous deux les sourcils avec amusement et indulgence. Stephenson rougit et tripota son crayon, les

yeux baissés.

« Maintenant, monsieur Walters...

— Oh, sûrement pas maintenant, messieurs. J'ai entendu votre offre. Je vais l'étudier et vous donnerai ma réponse à une date ultérieure. Je tiens à l'étudier seul », souligna-t-il.

Wilke lui lança un regard coléreux. « Nous avions l'impression que vous étiez prêt à négocier immédiatement. »

Henry Walters inclina la tête. « Bien sûr, c'était votre impression. Ne m'avez-vous pas entendu le dire en présence de M. Stephenson ? Il s'ensuit que ce que je dis à M. Stephenson n'est pas obligatoirement ce que je pense. Et à présent que j'ai vu vos visages, messieurs, je me retire. »

Il recula son fauteuil. Constatant que Stephenson était sur le point d'éclater de vanité furibonde, il désigna la porte d'un geste de la tête et Stephenson le suivit.

« Vous avez dit vous-même que c'était moi l'homme d'affaires ! explosa Stephenson une fois dans le taxi, hors de tout contrôle de soi. Je suis associé à égalité ! Cherchez-vous à me faire passer pour un idiot ? Tout d'abord vous ne me laissez pas la parole, ensuite vous m'insultez ! Nous devons leur opposer un front uni ! Il faut nous tenir fermement sur nos positions ! »

Henry Walters s'adossa confortablement et alluma une cigarette. « Steve, j'ai dit exactement que vous étiez la *façade* de notre entreprise. D'autre part, il est bien entendu que vous êtes mon associé à part entière... je tiens à ce que vous gardiez à Dialogue Critique votre entière et sincère loyauté. Mais dites-moi une chose, Steve. » Il se tourna vers Stephenson pour lui décocher un coup d'œil froid et perçant. « Ne pensez-vous pas que je pourrais, à tout moment de mon choix, vous enlever vos actions dans la société ? C'est toujours *ma* société, Steve. Ma société, mon système, mon cerveau. Savez-vous ce que vous êtes, Steve ? Quand je le veux, vous êtes ma bouche. Rien qu'une bouche, Steve. »

Il se radossa sans écouter les réponses de Stephenson. La pensée très lucide, il faisait le point.

Dialogue Critique, SARL, était paralysé. Parolaisée pouvait à volonté « hétérodyner » leurs transmissions. L'effet sur le client serait un traumatisme.

Mais de ce fait même, Parolaisée devait absolument les persuader de fusionner en une compagnie unique avant de pouvoir commencer ses propres opérations.

Est-ce que Parolaisée aurait découvert quelques autres aspects de l'omniscience ?

Probablement. Wilke était un homme astucieux... pas vraiment intelligent, mais astucieux.

Il existait donc une forte possibilité que Parolaisée eût offert ses services au gouvernement. Wilke n'aurait pas prévu le désastre inévitable. Il n'aurait pensé qu'au profit.

Henry Walters avait depuis longtemps exploré cet escalier du désastre. D'abord, on travaille pour le gouvernement. Ensuite, le gouvernement travaille pour vous. Et enfin, *c'est vous*, le gouvernement.

La domination sur toute la Terre s'ensuit immanquablement. Cela vous met entre les mains, et ensuite entre celles de vos descendants, le pouvoir absolu sur tout et tous. Et puis, au bout de deux ou trois générations qui amassent de l'oseille tant que le soleil brille, vous découvrez que la race humaine, qui s'habitue facilement à ce que l'on réfléchisse à sa place, a perdu toute initiative. Le résultat ? Vous gaspillez votre temps à tenter désespérément de maintenir l'interdépendance de la civilisation... qui ne peut subsister avec succès que grâce à l'interaction d'individus distincts poussés par des motivations personnelles. Le résultat final ? Vous conservez votre pouvoir absolu et vos gigantesques bénéfices... mais ces bénéfices se comptent en têtes de flèches de silex. Et au bout d'un temps, vous ne pouvez même plus vous procurer les pièces de rechange pour l'entretien des machines qui *vous* entretiennent.

Mais Wilke ne verrait pas ces évidences. Pas l'ombre d'un soupçon chez lui que la partie la plus délicate de l'application du système Walters ait été de décider dans quels cas mieux valait ne pas y recourir.

Henry Walters nota en passant que Stephenson avait parcouru toute la gamme des objurgations, de la protestation aux menaces, en passant par les prières. D'une secousse, il se libéra de la main que Stephenson avait posée sur son épaule et reprit ses méditations.

Il s'ensuivait qu'il accepterait l'offre de Wilke. Parolaisée absorberait Henry Walters et Dialogue Critique, tout comme les bacilles de la tuberculose engloutissent un bactériophage.

Henry Walters ébaucha un sourire tandis que le taxi s'arrêtait devant l'immeuble de Dialogue Critique. « Nous y sommes, Steve, dit-il d'une voix douce. Vous pouvez maintenant cesser de parler. » Son sourire s'élargit. « Je me demande ce qui vous fait penser que Wilke croira jamais à notre front uni ? »

*

**

C'était le mercredi. Le jeudi, Henry Walters entra dans le bureau à son heure accoutumée, s'assit à sa table de travail, et était sur le point

d'appeler Stephenson quand celui-ci frappa à la porte. Il avait le visage dur et toute son attitude sentait la raideur.

Henry Walters haussa les sourcils. « Bonjour, Steve. J'étais sur le point de vous prier d'entrer. »

Stephenson inclina brièvement la tête. « C'est ce que je pensais. J'attendais votre arrivée.

— Alors ? »

Henry Walters fit un signe affirmatif. « Mais, pour des raisons tout à fait évidentes, je ne peux pas encore vous révéler ce que j'ai décidé. »

Stephenson hocha la tête. « C'est logique. Ecoutez... j'ai moi aussi réfléchi à quelque chose. Et c'est le genre de plan dont on peut discuter. Peut-être est-ce le même que le vôtre... je l'ignore. Cependant, je vais vous l'exposer. »

Henry Walters ébaucha un sourire, mais acquiesça du geste. « Allez-y.

— Bon. On se bat. On leur rend coup sur coup. On les maintient sur la brèche, en déséquilibre, et pendant ce temps-là, on met le gouvernement sur l'affaire. Cela va nous empêtrer dans les enquêtes et les formalités juridiques pendant je ne sais combien de temps, mais nous finirons par gagner. Peut-être même obtiendra-t-on quelques gros contrats gouvernementaux pendant que l'on y sera. Qu'en dites-vous ? »

Henry Walters souriait. D'un sourire neutre. Que Stephenson exhibe ses rêveries de fumeur d'opium tout le reste de la matinée, si cela lui faisait plaisir.

Stephenson était épanoui, à présent. C'était un homme bien en chair, et son sourire était bien en chair.

« Henry, savez-vous que le bout de vos oreilles rougit quand vous mentez ? Savez-vous que vous envisagez difficilement les contre-vérités, les mensonges ? Savez-vous que vous êtes poussé vers la vérité et l'infailibilité par une force psychologique ? Savez-vous que vous voudriez être Dieu ?

— Quoi ? »

Stephenson gardait inexorablement le sourire.

« Votre éducation – vos parents, votre milieu – tout cela était rigoriste. On vous a enseigné à distinguer le bien du mal. Quand vous vous efforciez de dissimuler une mauvaise action, vous finissiez toujours par vous trahir... parce que vous aviez la connaissance du bien. Et vous saviez que vous deviez être puni de votre mauvaise action. Saviez-vous cela ? Parolaisée le sait. Parolaisée a une solide documentation.

— Steve, intervient Henry Walters, d'une voix posée. Depuis combien de temps êtes-vous client de Parolaisée ?

— Depuis hier soir. Et je ne suis pas client, mais actionnaire majoritaire. Je leur ai vendu nos actions. Les *nôtres*. Pas seulement les miennes. Cela n'a pas été difficile, une fois qu'on m'eut expliqué comment ouvrir votre bureau directorial.

— Steve...

— Et maintenant, si nous avons acquis la certitude que vous n'avez pas l'intention de lutter, nous sommes non moins sûrs que vous comptez fusionner pour nous saper de l'intérieur. Par conséquent, je n'ai aucun remords de mes agissements envers vous.

Les lances du regard de Henry Walters se brisèrent contre l'armure flambant neuve de Stephenson.

Il inspira profondément l'air.

« Nous liquidons notre mobilier, poursuivit Stephenson. Je vous prie de quitter ce bureau. »

Walters respira une nouvelle fois. Puis il éclata de rire. Il regarda Steve qui fronçait les sourcils devant cet accès d'hilarité.

« D'accord, Steve », dit-il.

Ce serait un mauvais moment à passer. Parolaisée le surveillerait jour et nuit. Mais ils ne pourraient pas liquider son esprit. Parfait.

Il ne pourrait plus être Dieu.

Il se demanda s'il serait bon dans le rôle de Lucifer ?

Traduit par Paul Hébert.
Star descending.

© 1955. Publié avec l'autorisation de Scott Meredith Literary Agency.

© Librairie Générale Française. 1974, pour la traduction.

Damon Knight : TOUT AVOIR...

Tout avoir sans effort, c'est le rêve millénaire de la bourse inépuisable, de la baguette magique, du pacte avec le diable. En un certain sens, c'est un rêve auquel les méthodes modernes de production, et en particulier les procédés de reproduction électronique des informations, ont partiellement conféré une réalité : la même voix, la même musique, la même image, sont reproduites simultanément par des millions d'appareils identiques. Mais que, dans tous les domaines, pour tous les objets, rares ou usuels, il soit possible à chacun d'obtenir en nombre illimité des copies parfaites grâce à un petit appareil qui tire son énergie du néant, qu'advient-il ?

L'âge d'or.

Ou l'effondrement de la civilisation.

I

C'était un morceau de fil isolé ordinaire, noir, long de vingt-cinq centimètres, dont l'âme de cuivre brillait faiblement à chaque extrémité. Il pendait à l'une des branches de l'appareil en croix posé sur une table du labo.

Les trois hommes l'observaient dans un curieux silence gêné. Bras croisés, ils penchaient la tête. C'était un bout de fil gainé ordinaire, qui dix secondes plus tôt n'existait pas. Ils venaient d'assister à sa naissance.

Un bout de câble identique pendait à la branche opposée de la croix : c'était le prototype, dont l'autre était la copie. Les deux fils se balançaient au même rythme, tournant dans des directions opposées. Le docteur Dave Ewing sentait sa tête tourner à force de les regarder – bien qu'il eût eu plus de temps que quiconque pour s'y habituer.

Le père d'Ewing ne disait rien ; son visage lourd exprimait un mécontentement mêlé de désapprobation, les narines légèrement dilatées, comme s'il sentait quelque chose de mauvais, mais cependant habituel.

Gilbert Wall, l'autre visiteur, se pencha lentement et avança son fin

profil plus près du câble de droite.

« Refaites-moi ça », dit-il, les dents serrées.

À l'aide d'un petit tournevis, Ewing libéra les bornes qui retenaient le fil. La croix de bois soutenait deux spirales de câble BX prolongées par une boucle, dont l'extrémité plongeait dans un petit carré de verre laiteux plaqué de métal sur chaque face.

Les bornes étaient noyées dans ce sandwich métal-verre-métal, si bien que tout ce qu'on y accrochait se trouvait isolé du circuit central (la boucle de câble reliée à la croix). C'était tout ce qui composait l'appareil, avec une paire de piles sèches, un résistor, et un rupteur à mercure ordinaire monté sur l'axe vertical.

« Autre chose vous convaincra peut-être mieux », fit Ewing. Il fit un pas et ôta l'autre fil gauche de la croix. « Auriez-vous un objet personnel ?... »

Sans répondre, Wall commença à tourner un anneau d'or qu'il portait à l'annulaire gauche. Il l'enleva avec difficulté et le tendit à Ewing – de l'or jaune terni, de section carrée, avec un symbole maçonnique et un minuscule diamant serti. Ewing le prit et, avec deux petits bouts de fil de cuivre, le lia à la branche gauche de la croix.

Wall s'installa près de la branche droite, regardant intensément.

Ewing allongea le bras, baissa le rupteur puis, aussitôt, le releva. Il vit les deux autres sursauter involontairement.

Il était là ; là où il n'y avait rien précédemment : un anneau d'or, compact, lourd.

« Vous pouvez le toucher, dit Ewing. Arrachez-le simplement de ces petits fils : ils sont à peine serrés. »

Il enleva l'autre anneau, l'original, et le déposa dans la paume de Wall auprès de la copie.

Les examinant, Wall murmura :

« Je n'ai rien vu. C'est si rapide ! Cela prend combien de temps, exactement ?

— Je... je ne sais pas, répondit Ewing, bégayant un peu. C'est peut-être instantané. Certains de nos calculs semblent le confirmer. Mais c'est assez expérimental. Rappelez-vous... cela ne date que de mercredi après-midi. Deux jours.

— Tu ne m'as prévenu que ce matin », fit la voix rauque de son père. Le ton était neutre, presque indifférent, mais Ewing se raidit.

« C'est Fay qui m'a incité à t'en parler, malgré mon avis, dit-il. Je ne pensais pas que ce fût une bonne idée de te prévenir.

— Et pourquoi ? » fit son père en grimaçant.

Ewing hésita.

« Je craignais que ça te donne un coup au cœur. »

Wall tenait les anneaux côte à côte, les comparant.

« C'est à l'envers, dit-il calmement. L'inscription, dans l'anneau...

est à l'envers. »

Ewing fit oui de la tête. Wall était ce genre d'homme, avait-il remarqué, qui non seulement répétait deux fois chaque chose, mais encore voulait qu'on lui dise *tout* deux fois de suite.

« Tout sort à l'envers, expliqua patiemment Ewing, pour la seconde fois. Ce sont des images réfléchies. Si vous vouliez, je pourrais recréer ceci dans le bon sens, et en faire un nombre illimité de copies, dans le bon sens. »

Comme mus par un signal, Wall et le vieil homme le regardèrent en même temps.

Ewing les regarda à son tour, un peu gêné. Son père avait les cheveux plus gris qu'avant, mais son corps carré paraissait toujours aussi capable, sa bouche aussi ferme. C'était un autodidacte qui avait fait son chemin depuis un petit atelier de Gary (Indiana), jusqu'à une situation de directeur avec 20 000 dollars par an, moquette immense et tableau de Matisse au-dessus du bureau. Il croyait passionnément en l'industrie américaine, et était amèrement déçu par son unique fils. Neuf ans plus tôt, quand Ewing avait refusé une place prometteuse dans la recherche industrielle pour travailler seul avec une bourse, ç'avait été la goutte qui fait déborder le vase. Ewing et son père ne s'étaient rencontrés que trois fois depuis lors.

Wall et le savant avaient environ le même âge, à peine plus de trente ans. Ewing se rendait compte avec malaise que, comme d'habitude lorsqu'il était en compagnie, il avait plus l'apparence d'un charbonnier illettré que d'un physicien ; fortement charpenté, il avait la mâchoire inutilement saillante, et ne portait même pas de lunettes. Au contraire, Gilbert Wall ressemblait à un acteur prospère : costume de drap hollywoodien, chaque cheveu blond en place, manucure et bronzage ; montre, pince à cravate et boutons de manchettes en or. Dents trop régulières et trop blanches. Visage brun, brillant et osseux, comme si sa peau était devenue plus dure que la chair normale. Il ne correspondait guère à l'idée qu'Ewing se faisait d'un directeur de grosse boîte, et pourtant, il était président de la seconde fabrique de machines-outils du pays. Le père d'Ewing travaillait avec lui. Et tous deux s'étaient précipités de Chicago à Clearwater (Californie), dès qu'Ewing avait téléphoné à son père pour lui annoncer la création du Gismo.

Wall dit :

« Vous aviez prévu le coup. C'était prêt à l'avance. »

Ewing ne répondit pas.

« Non, fit Wall au bout d'un moment, regardant les anneaux. Vous ne pouviez pas être au courant de l'inscription... Vous ne l'aviez jamais vue, hein, Tim ? Je ne vous l'ai jamais montrée. » D'un air absent, il fit sauter les anneaux dans ses paumes. « Très bien. Cela ne

me plaît guère, mais... j'y crois. Vous *pouvez* le faire. » Il sourit. « Maintenant voulez-vous nous dire comment – en termes simples, si possible... ?

— Mais comment donc », dit Ewing, qui se reprocha immédiatement cette réponse d'employé. Pour en détruire l'effet, il montra avec brusquerie les fauteuils au milieu de la salle. « Approchez ces sièges, et asseyez-vous. »

Ewing commença par le début : les sandwiches Schellhammer, trouvés accidentellement deux ans plus tôt par un étudiant de Purdent ; les petits carrés cristallins d'étrange verre Corning [2] plaqués de rhodium sur une face, de palladium sur l'autre. Ils entraînaient une espèce de pseudo-induction, l'effet Schellhammer. Ewing avait travaillé là-dessus pendant plus d'un an et demi, essayant d'en déterminer la nature ; et il avait eu de la chance.

Il dessina un schéma de son premier appareil, un circuit qui produisait, contre toute attente, *plus* de courant qu'il n'en recevait. Il tenta d'expliquer l'intuition qui l'avait mené, à partir de ce paradoxe, jusqu'au Gismo lui-même, dont le circuit aussi paradoxal reproduisait non seulement les courants d'électrons, mais encore les choses – les bouts de câble, les tire-bouchons, les voltmètres, les anneaux d'or.

« Dites-moi, dit Wall. *D'où* viennent-ils ? » La bouche d'Ewing était sèche. Conscient du temps écoulé, il leva la tête et vit que l'après-midi était très avancé. Un âpre soleil traversait les grandes baies, teintant le visage de son père d'un rose orangé théâtral, et transformant les poils incolores des mains de Wall en filaments incandescents.

Se sentant la tête un peu vide, Ewing tourna la tête pour voir ce que la lumière faisait au Gismo. Il s'était presque attendu à le voir brillant et entouré d'un halo, sa forme en croix transfigurée par une signification supra-terrestre ; mais la lumière ne l'atteignait pas. Il était dans l'ombre sur la table noire couverte d'entailles, semblable à n'importe quel appareil bricolé, laid et peu communicatif. Se retournant vers Wall, il dit : « C'est difficile à dire. Vous connaissez la théorie de la création continue du Groupe de Cambridge ? » Wall grimaça : « Création de ?

— La matière. Cela ne fait rien. N'importe comment, c'eût été trop long. »

Ewing alluma la lampe de la table et prit une feuille de papier. « Sans calculs, je ne puis vous donner qu'une comparaison approximative. Voyons... » Il dessina rapidement une espèce de pissenlit échevelé, puis un autre qui se superposait partiellement, si bien qu'un ou deux pétales de chacun était parallèle à un pétale de l'autre. « Bon. Vous voici, dit-il en épaississant un des pétales. Ici, vous naissez... (il indiqua le centre du pissenlit) et ici, vous mourez. Maintenant, toutes ces autres lignes qui partent du même centre : c'est

encore vous... une infinité de reproductions de vous-même. Chaque ligne représente un Gilbert Wall. Vous voyez ? » Wall sourit.

« Toutes ces lignes, c'est moi ? Ce serait bien utile à une assemblée d'actionnaires. Très pratique ; mais alors, qui est cet autre pissenlit... Marilyn Monroe, j'espère ?

— D'accord », dit Ewing, mal à l'aise. Il pointa avec son crayon : « Marilyn Monroe... Marilyn Monroe, une infinité de Marilyn Monroe. Mais aussi, vous remarquerez qu'il n'y a qu'un seul *vous*, et une seule Marilyn, allongés exactement sur le même plan.

— Ha ! » dit Wall, souriant lascivement.

Ewing, irrité, perça le papier avec la pointe de son crayon.

« Très drôle ; mais si ça ne vous fait rien, j'essaie de vous expliquer quelque chose.

— Oui, dit solennellement Wall. Allez-y.

— Bon. Maintenant, en ce qui vous concerne, il n'y a qu'un seul Gilbert Wall dans l'univers. Tous ces autres sont purement théoriques – des possibilités. C'est pareil pour... cette autre personne, là.

— Oui, je vois. C'est clair.

— Mais imaginez ceci. Ces deux exemplaires ont, comme relation, le fait que chacune de leurs lignes est parallèle à *une seule* de l'autre exemplaire. En d'autres termes, cela dépend de votre point de vue. Voici le Wall numéro mille soixante et un, disons, et voici... (il hésita, puis continua) Marilyn Monroe numéro deux millions soixante-douze. De votre point de vue, ils vont dans des directions totalement différentes – ils ne peuvent jamais se rencontrer. En fait, ils n'existent même pas. Mais de *leur* point de vue, ils sont ensemble – *réels* – et c'est vous deux qui divergez. »

Wall paraissait patient, mais perplexe.

« Et alors ? »

Ewing entourait d'un gros trait les deux lignes parallèles.

« Alors... ceci représente tout ce que nous savons sur la réalité. Car ce n'est pas simplement deux répliques de vous et Monroe qui se rencontrent ici, mais *tout* – chiens, arbres, chewing-gum, étoiles, cinémas, un de chaque sorte, sur une possibilité infinie. Aussi lorsque vous me demandez d'où vient ce nouvel anneau, je puis vous dire que nous lui avons peut-être imprimé une rotation hors d'un de ces autres espaces-temps. Nous avons provoqué le mouvement d'une parcelle de matière d'une ligne à l'autre. Selon l'ancienne physique, ceci ressemble à une violation des lois de conservation de la matière et de l'énergie... mais selon cette cosmologie, ce n'en est pas une. Les livres sont toujours soldés, la matière est toujours conservée : nous avons simplement déplacé une écriture d'une colonne à l'autre. »

Wall hochait la tête avec un respect poli, comme si Ewing avait parlé de la protection du gibier, ou d'une cause aussi valable.

« Alors, j'en déduis ceci : il n'y a pas de limite – rien ne vient s'y opposer. Vous pouvez continuer indéfiniment... rien ne pourra vous arrêter.

— C'est ça.

— Mais, dit Wall, j'ai une question en tête : qu'avez-vous l'intention de faire de votre découverte ? »

Tous les deux – Wall et le père d'Ewing – se penchèrent légèrement. Le silence était absolu.

« La publier », dit Ewing.

Il ouvrit le tiroir du bureau, sortit une liasse de feuilles dactylographiées, et la leur montra. « Voici le brouillon de mon article. Il est presque terminé. »

— Les lèvres serrées de son père avaient pâli.

« Comme ça, tout simplement ?

— Non, Tim, s'il vous plaît, laissez-moi... » Wall posa la main à plat sur le bureau, et dit calmement : « Avez-vous pensé à ce qui arrivera si vous publiez ?

Un peu, dit sèchement Ewing.

Laissez-moi vous l'esquisser, dit Wall. Ne tenons pas compte des autres nations pour le moment. Connaissez-vous la valeur globale de la production nationale de notre pays, de nos jours ? Quatre cent cinquante *milliards* de dollars par an. Pensez-y. À combien s'élèvera cette valeur, un mois après la publication de votre machin ? » Il commença à compter sur ses doigts. « La fabrication. Dites-moi : y a-t-il une limite à la dimension ou à la complexité des choses que votre Gismo peut faire ? »

Ewing hésita.

« Probablement pas. En complexité, certainement pas. Il y a deux difficultés en ce qui concerne la dimension, mais je pense qu'aucune des deux n'est insoluble. D'une part, il y a l'effet de chaleur provoqué par la compression de l'air, qui n'est pas négligeable pour les gros objets, mais ce n'est toutefois pas sérieux. D'autre part, il y a le problème du contact – l'effet paraît être déterminé par le contact – mais cela peut être résolu... »

Wall l'interrompt.

« J'en suis sûr. Je vous crois. Bon ! La fabrication... *éliminée*. Ewing, cela supprime environ un tiers de la production nationale. » Il compta sur un autre doigt. « *L'agriculture*. Qu'arrivera-t-il ? Peut-on manger la nourriture ainsi reproduite ? N'est-ce pas nocif ? Les vitamines ?...

— Nous le pensons, fit Ewing. Evidemment, il faudra tester soigneusement tout ceci, mais...

— Mais vous ne voyez aucune raison pour que ce soit impossible ?

— Aucune.

— Bien. Disons que c'est possible. Agriculture... *éliminée*. Comme

ça. Et environ un dixième du total disparaît. » Un autre doigt. « *Transport et distribution*. Pour quoi faire ? Plus besoin d'expédier des matières premières, des fournitures, des pièces détachées et des produits manufacturés – il suffit de relier un échantillon à la machine, où que l'on soit, et de créer ce dont on a besoin, en une seule opération, simple, facile et propre. Ai-je raison ?

— Oui. Et il y a même une possibilité pour que nous produisions un appareil de transport instantané à partir de *ceci*. »

Wall haussa les épaules d'un air impuissant. « *Le Gouvernement*, dit-il au bout d'un moment. Environ un sixième du revenu national est consacré au Gouvernement. Mais plus maintenant. Qui paiera les taxes, et sur quoi ? Avec quoi ? » Il sortit une poignée de pièces de sa poche, et les fit sonner sur la table. « Quelle est l'utilité de ceci ? Avec votre Gismo, je peux en fabriquer tant que j'en veux, vous aussi, et aussi n'importe quel imbécile dans le ruisseau. » Il serra le poing. « *Les mines...* qui en aurait besoin ? *La Construction...* *Les Pétroles...* *L'Electricité...* *La Finance...* » Il balaya du geste. « Par la fenêtre. Y avez-vous vraiment réfléchi ? Et vous acceptez d'avoir ça sur la conscience ? »

Ewing vit que tous deux le regardaient avec colère, comme s'il eût été un voleur à la tire au poste de police.

« Vou-voulez-vous des-descendre de cette caisse », dit-il avec effort. Zut ; son bégaiement le reprenait. S'il se mettait en colère, ce serait pire... « J'ai accepté de vous en parler, continua-t-il. Je vous ai déjà accordé une bonne partie de mon temps, par faveur... mais vous n'allez pas me faire un sermon. Si nous ne pouvons nous mettre d'accord là-dessus, filez, vous me fatiguez. »

Il s'aperçut qu'il était plus irrité à la fin qu'au début. Et les deux autres aussi : les fines lèvres de Wall étaient serrées.

Le visage du plus vieil homme était apoplectique. « J'ai honte de t'appeler mon fils », fit-il brusquement, d'une voix étranglée. Ses lèvres se retroussaient ; un peu écoeuré, Ewing vit ses dents jaunes contrastant avec ses gencives rougies. Les yeux exorbités, il tremblait de rage ; une grosse veine saillait à son front. Il repoussa la main de Wall. « Laisse-moi te dire ceci. Des tas de petites crapules de ton genre ont tenté de détruire ce pays avant toi. Les communistes ont essayé, les syndicats ont essayé, et les petits scribouillards du ministère de la Guerre ont essayé. Je n'aurais jamais imaginé que mon propre fils essaierait à son tour, mais je te préviens que tu n'y arriveras pas. Même si je dois t'étrangler de mes propres mains...

— Tim ! » dit sèchement Wall.

La poitrine d'Ewing se nouait d'angoisse et d'horreur. Malgré cela, et malgré la colère identique qui lui martelait les tempes, il se rendit compte que son père se levait lentement, ses yeux clignant de larmes

soudaines, la bouche affaissée et tremblante. Tout à coup ses cheveux clairsemés furent apparents aux yeux d'Ewing, ainsi que les profonds sillons sous son menton, et les hésitantes mains ridées.

« Pourquoi n'iriez-vous pas m'attendre dans la voiture, Tim ? disait Wal. Là... laissez-moi vous aider.

— Je n'ai besoin d'aucune aide », dit le père d'Ewing, et il quitta la pièce sans se retourner.

Ewing le regarda partir, avec un sentiment de pitié grandissante.

« C'est un vieil homme », fit-il avec étonnement.

Wall tapait trop fort sa cigarette sur la table. D'un claquement, il referma son étui d'or.

« Ce n'était pas un vieil homme ce matin, dit Wall. C'était le meilleur de mes directeurs. » Il alluma la cigarette, aspira, puis rejeta la fumée, et regarda Ewing avec un dégoût profond.

Toute émotion avait quitté Ewing. Il s'écarta du bureau.

« Vous perdez votre temps, dit-il.

Peut-être, mais accordez-moi une minute. » Les yeux de Wall s'amincirent derrière le filet de fumée de sa cigarette. « Laissez-moi tenter, une seule fois, de vous dire ce que je ressens à propos de tout ceci. »

Ewing prit une longue inspiration.

« Si vous vous taisiez assez longtemps pour que *moi*, je puisse vous dire ce que je ressens à propos...

— Je me moque éperdument de ce que vous ressentez ! dit Wall avec violence. Vous avez la responsabilité. Si vous m'enfoncez une lame dans les côtes, vous croyez que vos raisons m'intéressent ? À la suite d'un malheureux accident, vous avez en mains un objet qui peut annihiler cent quatre-vingts millions de gens. Eh bien, avant de l'utiliser, vous avez le devoir d'écouter leur point de vue. Et vous allez m'écoutez, je vous le garantis. »

Pendant un instant, Ewing ne bougea pas. Puis il dit avec colère :

« Que je sois pendu si je vous écoute ! Revenez qu-quand vous serez élu comme porte-parole de tous ces gens. » Il se leva subitement, s'avança vers la porte et l'ouvrit. « En attendant, voici la porte ! » Il attendit. Wall ne bougeait pas de la table, le regardant comme s'il n'avait pas entendu. « Ou si vous préférez être jeté de-dehors, ajouta Ewing hors de lui, je peux arranger ça. »

Il y eut une seconde de silence mortel. Puis Wall se leva lentement, les lèvres serrées. Lentement, il boutonna sa veste, ajusta ses poignets et passa devant Ewing ; puis, sans un regard, il quitta la pièce. La porte extérieure claqua.

Un moment plus tard, par la vitre, Ewing le vit marcher jusqu'au trottoir, ouvrir la porte de l'auto – celle d'Ewing – et faire sortir le vieil homme. Recouvrant son sang-froid, Ewing se rendit compte qu'ils

n'avaient pas de moyen de transport ; ce serait une longue marche du haut de la colline jusqu'au centre de la ville.

Il appuya son front contre la vitre et les regarda partir, silhouettes grises dans le crépuscule. Beau gâchis, cette soirée, pensa-t-il ; pas de quoi en être fier. Il s'en voulait d'avoir perdu son sang-froid, et d'avoir bégayé, et d'avoir blessé son père... et, de façon générale, d'être David Ewing. En même temps, il en voulait à son père d'être ainsi, et à Wall d'être lui-même, et à tout ce fichu monde qui ne voulait pas laisser un savant poursuivre en paix ses recherches.

« Ce n'est pas ça, dit-il à voix haute, désespéré. Inutile de se réfugier dans l'apitoiement sur soi-même. Rien de si simple. Une des choses que Wall avait dites était vraie : « *Vous avez la responsabilité.* »

Il l'avait. Il en portait le poids entier depuis mercredi, quand le Gismo avait été terminé. Et ce poids consistait en ceci : impossible de prévoir ce qui pouvait arriver.

Cela paraissait souvent simple aux gens du dehors. Si seulement Einstein... si seulement Meitner... si seulement Fermi... Si seulement quelqu'un avait dit *non* au bon moment. Mais ce n'était pas aussi simple. Supposez qu'il n'y ait jamais eu de réaction atomique sur le terrain de *squash* au pied du stade de l'université de Chicago ? Pas de crime d'Hiroshima, pas de bombe à fusion ensuite... mais aussi pas de force atomique pour l'industrie, la médecine, le transport – avec les étoiles attendant un jour, qui sait ?... Comment peut-on déterminer le bien du mal ?

Mais encore, et encore, il y avait eu un homme au point critique, au bon moment ; et toujours, *toujours*, il avait dû dire *oui*.

Maintenant, pensa-t-il, Wall et son père devaient ressentir le poids de ce choix. De leur point de vue, c'était un autre problème, mais guère plus facile. (Si seulement quelqu'un avait tué sans douleur Einstein... Meitner... ou Fermi...)

Après un moment, autant pour s'occuper les mains que pour toute autre raison, il commença à fabriquer un autre Gismo. La menuiserie d'amateur en était la partie la plus difficile ; le circuit lui-même était presque puérilement simple, une fois qu'on le connaissait.

Une si petite chose, pourvue d'une telle puissance... comme les deux minuscules fragments de plutonium.

Et si simple : comme le levier d'Archimède, qui pouvait soulever le monde.

Il vint à l'esprit d'Ewing qu'au moins *deux* choses devraient être réalisées avant qu'il pût confier son modèle expérimental à des gens non entraînés. Après quelques instants, comme avec désinvolture, il se mit à travailler à la première.

Il tailla un lourd crochet dans un bloc de cuivre qu'il prit dans le labo métallurgique vide à côté. Il lui donna sept centimètres de long,

et en façonna l'extrémité pour qu'elle pût recevoir un boulon. Il arrondit les bords le mieux possible avec une lime et du papier de verre, et se servit du premier Gismo pour en faire une copie.

Puis il vissa les deux crochets solidement, un à chaque bout de la barre transversale du Gismo, et les relia par un fil aux sandwiches Schellhammer. Maintenant, le Gismo pouvait servir à reproduire des objets assez lourds, jusqu'à la limite imposée par la dimension de la croix. Plus tard, se dit-il sans enthousiasme, il pourrait en construire un grand pour les objets très lourds.

La seconde chose était plus difficile et plus urgente. L'effet Schellhammer-Ewing, comme il le baptisait en lui-même, copiait les surfaces par contact. Si l'objet que l'on reproduisait touchait le Gismo en un endroit quelconque – sauf au Schellhammer –, le Gismo lui-même serait alors reproduit, ainsi que la table au-dessous, et le sol sous la table... Il faudrait bien que cela s'arrête quelque part, quand le circuit se romprait – à condition toutefois que le procédé ne fût pas *instantané*, mais seulement rapide à l'extrême –, mais même alors les dégâts seraient presque incommensurables.

Il y réfléchit un instant, dessina un circuit qu'il rejeta ensuite, et finalement se décida pour une série de petits contacts sensibles placés à la base et sur le côté de la croix, de telle manière que la moindre pression sur l'un d'eux couperait le circuit. C'était un travail malaisé et Ewing, à bout de patience, tremblait de fatigue lorsqu'il termina.

Alors il posa les deux Gismos sur l'établi et s'assit ; très longtemps, il les regarda, tandis que s'épaississait le silence de la nuit.

Il se sentait comme un homme au sommet du tremplin de ski – se tenant prêt sur l'ultime centimètre, durant l'ultime seconde, avant de s'élancer. À cette heure, ici même, lui aussi était *encore* son propre maître ; il pouvait encore aller de l'avant, ou modifier sa décision et reculer.

Mais au bout d'un autre centimètre, d'une autre seconde, tout serait hors de son contrôle ; le monde et lui tomberaient ensemble, et il n'y aurait plus rien à faire... qu'essayer de conserver l'équilibre et arriver sur ses pieds... quelque part au fond.

Il pensa avec regret à son article presque terminé dans le tiroir. Plus le temps maintenant pour de telles formalités.

Ewing accrocha un Gismo – le nouveau – au bras gauche de l'autre, le plaçant soigneusement pour qu'il pendît au-dessus de l'établi sans rien toucher. Il y avait quelque ironie dans la facilité avec laquelle il reniait sa propre sécurité, mais il avait fait de son mieux.

Il pressa le bouton, et retira un Gismo tout neuf du bras droit. Maintenant, il en avait trois.

Depuis des années, Ewing n'avait pas pensé à la religion, mais soudain, en regardant les trois croix alignées, l'idée le frappa que

c'était une forme difficile à éviter dans la vie courante.

Forme rationnelle, aussi rationnelle que deux mille ans auparavant. Mais combien de poèmes, combien de chants, combien de larmes allaient découler de cette nouvelle croix ?

Maintenant, et ici même, à cet endroit, tout était en puissance, rien encore n'était advenu. Tout le potentiel reposait sous sa main tranquillement, attendant son geste ; et il tremblait. C'était trop de puissance pour un seul homme ; trop de responsabilité.

Mais s'en débarrasser en la remettant à un quelconque comité – à moins de choisir un comité s'engageant à dire *non* – c'était en quelque sorte prendre encore une décision positive. Ewing y avait déjà longtemps réfléchi : il n'avait pu dormir pendant deux nuits ; et il était toujours parvenu à cette même conclusion. Et pourtant, il hésitait encore, vacillait, cherchait à se trouver des délais et des excuses.

Au bout d'un long moment, il alla fouiller dans la réserve, jusqu'à ce qu'il trouvât un grand carton pouvant contenir deux Gismos. Il en créa deux, les emballa pour plus de sûreté, puis pesa le colis sur la bascule postale dans le bureau du directeur. Il vérifia les tarifs, timbra le carton, puis colla une étiquette vierge. Et il examina le tout.

« *Revenez quand vous serez élu comme porte-parole de tous ces gens* », avait-il dit à Wall. Mais il leur *fallait* un porte-parole. Il tenta de les réunir par la pensée : le métallo de Détroit, la veuve avec ses trois actions pétrolifères à Memphis, le bûcheron de l'Oregon, le petit grouillot de New York, l'employé de grand magasin du Maine. Combien béniraient ou maudiraient son nom demain, l'an prochain, dans dix ans ? S'ils l'apprenaient toutefois...

« L'effet Schellhammer », dit-il à haute voix. Cet effet existait, il était dans des centaines d'esprits, dans des milliers d'exemplaires de journaux techniques ; on ne pouvait effacer ça, même si on le voulait. Tôt ou tard, quelqu'un aurait suivi ce chemin jusqu'au bout, comme il l'avait fait lui-même.

Ainsi, on ne pouvait supprimer le Gismo. C'était comme toutes les autres inventions dangereuses – avec son propre *momentum* terrible, inévitable.

Mais quand il pensait à *un autre* inventant le Gismo, la jalousie le transperçait comme une lame.

« Je veux le faire », se dit-il dans le calme de la nuit.

« Je veux le faire, je *vais* le faire, et qu'ils aillent tous au diable. »

Il s'assit devant la vieille machine, dans le bureau du directeur, et tapa avec difficulté :

Ceci est Gismo.

C'est un appareil À reproduire – Il reproduit n'importe quoi – Même un autre Gismo. Pour la mise en service, relier simplement

un Échantillon de ce que vous voulez reproduire au bras gauche du gismo, comme indiqué sur le schéma.

Il dessina un croquis soigné dans la marge.

Puis presser le bouton, et une copie apparaîtra attachée au bras droit du gismo.

ATTENTION : Ne pas laisser l'Échantillon toucher autre chose pendant l'opération.

Il coupa son papier à la bonne dimension, en agrafa une copie à la base de chaque Gismo, puis remit ces derniers dans le carton. Il le scella avec du papier collant, et reproduisit une copie du tout, carton, contenu, étiquette et timbres.

Il fabriqua ainsi cinquante cartons – contenant chacun deux Gismos avec leur mode d'emploi – et inscrivit sur leurs étiquettes cinquante noms et adresses pris au hasard dans l'annuaire de Los Angeles.

Les ayant empilés à l'arrière de sa voiture, il les emporta au bureau de poste, et les jeta dans le toboggan des colis postaux.

Ensuite il rentra chez lui par les rues silencieuses ; soûl de fatigue, il ne ressentait plus rien.

*

**

Sept heures. Ewing put à peine lire les chiffres sur sa montre ; la nappe de *smog* était si épaisse au-dessus de lui que seule une lumière fantomatique lui parvenait. Sa femme, Fay, qui venait juste de sortir de la maison avec une brassée de linge, lui sembla un spectre bleuâtre traversant la pelouse.

Derrière elle, le cottage où ils avaient vécu pendant sept ans avait un aspect inhabituel. Il faisait partie d'une rangée de coquettes petites maisons californiennes, peintes en blanc, possédant chacune sa pelouse bien entretenue, son massif de roses et son banc de pensées. En deçà de la maison, il y avait assez de surface pour un potager et, l'été, Ewing y faisait pousser du maïs, des pois, des tomates et de la ciboule pour leur table. À l'intérieur, la maison était fraîche et propre, avec des murs granités verts. C'était une bonne maison, soignée et solide ; ils y étaient maintenant habitués.

« Les filles sont levées ? » demanda-t-il.

Le visage diffus de sa femme fit *oui*.

« Hélène est en train d'habiller Kathy. Il faut que je les fasse déjeuner avant le départ.

— Bien, mais vite. »

Elle le regarda comme si elle voulait parler, puis se tourna vers la voiture avec son linge.

« Pas de place là-dedans, dit Ewing. Il faudra le mettre dans la remorque.

— Ils vont être tout sales... oh ! tant pis. »

Elle se dirigea vers la remorque et jeta le linge par la porte arrière, d'un geste brusque, et Ewing vit qu'elle tremblait de colère.

« Fay », dit-il tristement.

Elle tourna imperceptiblement la tête vers lui. Elle était floue dans la lumière matinale, mais Ewing imaginait son expression, aussi clairement que si elle eût été sous un projecteur. Fay était une belle femme de trente ans, à l'air fatigué, aux yeux brillants, avec une dureté inhabituelle aux commissures de sa bouche généreuse. Son visage était fortement charpenté, et Ewing savait qu'elle avait embelli depuis qu'il l'avait épousée. Elle avait l'esprit vif, mais ne comprenait pas la science ni ne le voulait ; Ewing discutait rarement de son travail avec elle : ils avaient d'autres intérêts communs. Il l'aimait beaucoup. Elle n'était ni ambitieuse, ni possessive, ni extravagante ; elle ne semblait avoir aucun des défauts que ses amis acceptaient chez leurs épouses.

Puis elle dit :

« Je ne comprends pas ; c'est tout. »

Ewing soupira avec lassitude. Il s'était expliqué toute la nuit, par fragments – d'abord à Fay, puis à Jim Walsh et aux autres membres du Groupe physique – et il avait l'impression d'avoir parlé à un mur. Tous avaient été incrédules, intéressés, excités par les Gismos, mais seul Jim avait pris au sérieux son conseil de quitter leurs maisons. Dans la journée, quand ils entendraient les premiers bulletins de radio, les autres finiraient peut-être par comprendre ; en tout cas, il avait fait tout ce qu'il avait pu... Ensuite il avait dû réveiller Fred Schlessinger, à cinq heures du matin, pour lui emprunter sa remorque, et y entasser le plus possible de leurs biens, avec une dispute pour chaque objet qu'il avait fallu abandonner...

« Je sais que c'est dur, fit-il stupidement.

— Si *seulement* tu pouvais me dire où tu as péché cette idée que ton père te tuera... » La voix de Fay tremblait.

« Ce n'est pas cela, dit-il, essayant de cacher son impatience. Puisqu'il ne l'a pas encore fait, il ne le fera plus. Du moins d'ici quelques heures. Il n'aura plus aucune raison. Je me suis arrangé pour ça, Fay. Mais il va y avoir des milliers d'autres gens qui vont devenir cinglés. Fay, c'est la fin de notre monde.

— N'exagère pas.

— Je n'exagère rien. Dans deux heures, le courrier sera à Los

Angeles ; ajoute à peu près une heure pour la distribution...

— Un instant – un instant. *Maintenant* tu dis que ton père ne va pas te tuer ?

— Oui, dit Ewing, parce qu'il reconnaîtra sa défaite. Il eût considéré comme son devoir de... m'éliminer – tu trouves ça fantastique, mais tu *crois* seulement connaître mon père. Mais je te dis qu'il ne le fera pas, si cela ne détruit pas le Gismo en même temps.

— Mais alors – de qui as-tu peur maintenant ?

— J'essaie de vous protéger, toi et les gosses ! explosa Ewing. J'ai tenté de te le faire comprendre d'un million de manières, mais si tu n'y arrives pas, contente-toi de m'obéir. Plus tard, quand nous pourrons souffler...

— Très bien, Maître », dit-elle d'une voix blanche, et elle repartit vers la maison.

Ewing fit démarrer la voiture et recula jusqu'à la remorque. Une heure plus tard, lorsqu'ils quittèrent l'allée, la tension entre Fay et lui n'avait pas diminué.

Tout compte fait, n'était-ce que la peur ? S'était-il menti à lui-même ? Avait-il vraiment renversé le monde civilisé, simplement parce qu'il craignait pour sa propre peau ?

II

Premier jour du Gismo.

Jack Noyés, assis à son bureau, regardait aveuglément le graphique des ventes, petit, misérable, encadré sur son mur face à la grande photo murale de l'usine de la Compagnie. La ligne noire du graphique suivait une courbe renflée, aussi belle à sa manière que le vol d'un cormoran.

Cinq étages au-dessous, du bas de Los Angeles, montait un bruit confus, mais énorme – voix hurlantes ou gémissantes, meuglements de klaxons, hurlement de sirènes distantes.

Les doigts camus de Noyés caressaient la surface d'aluminium soyeux de sa carafe d'eau, le marbre fin de son encrier, le service à whisky de porcelaine, le Soundscriber – symboles de son ascension.

Dorénavant que représentait tout ceci – la courbe du graphique, le Soundscriber, la table, le bureau – la nation ?

Il restait assis, très calme, s'accrochant au sentiment qu'il était toujours lui-même, toujours entier. Il était Jack Noyés, trente-deux ans, jeune fondé de pouvoirs plein de promesses, protégé par le Vieux en personne, Nathan MacDonald. Il savait qu'il était plus capable, plus industriel, plus ambitieux que les autres. Il avait été en route pour le

sommet.

Le sommet de quoi, maintenant ?

Ses doigts s'aventurèrent vers la télévision portative sur son bureau, tournèrent un bouton. Au bout d'un moment l'écran s'anima ; la voix rauque disait :

« ... tout le Sunset Boulevard, depuis la rue Olvera. Et voici un communiqué : le chef de la police, Edward Corsi, demande des volontaires pour maintenir les foules. J'ai l'impression qu'il n'en trouvera pas. Aujourd'hui la grande question est celle-ci : *Avez-vous un Gismo ?* Et croyez-moi, rien d'autre n'a d'importance. Notre station continuera à émettre pour vous tenir informés, mais ce n'est certes pas grâce à notre poltron de directeur, J. W. Kidder, ou à notre écoeurant directeur des programmes, Douglas M. Dow, qui se sont sauvés dans la montagne dès qu'ils ont reçu *leurs* Gismos. En ce qui me concerne, je leur dis merde à tous deux. Et merde à la Pacific Broadcasting Company et à toutes ses petites filiales ! Merde pour Needham, le maire ! Merde pour la ville de Los Angeles ! Et *merde* pour... »

Dégouté, Noyes éteignit le téléviseur.

Il tendit l'oreille. Aucun bruit de machine à écrire, aucun froissement de papier ne parvenaient de la salle des dactylos voisine de son bureau. Quelque part, une porte claqua – à l'autre bout du couloir, à la Comptabilité, se dit-il. Il y eut soudain un bruit de glace qui s'effondrait.

Noye se leva et ouvrit sa porte. Bill Mooney passait, le visage écarlate, une bouteille d'alcool vide à la main.

Mooney s'arrêta. Ses yeux étaient jaunes et luisants ; il avait un sourire sauvage, sans signification. Noyes fit un pas en arrière.

« Eeeh ! cria Mooney. J'suis un singe, un cul-pelé ! J'suis une guenon ! Ouah ! »

Il lança la bouteille aux pieds de Noyes. Des éclats allèrent tourbillonner au milieu du pool de dactylos.

Les muscles tendus, prêt à se battre ou à fuir, Noyes s'aperçut que Mooney ne le regardait pas. Mooney tituba à travers la salle, buta violemment dans le distributeur d'eau, et lutta furieusement avec ce dernier. Le distributeur se renversa, le manquant de peu, et tomba dans un fracas tonitruant.

Mâchoire pendante, Mooney le regarda un moment, puis se détourna et sortit en trombe. Les portes claquèrent derrière lui. Noyes le vit à travers le verre dépoli, sombre forme aquatique, levant un objet puis le projetant.

Un battant de porte vola en éclats. Le trépied d'un cendrier de bronze ouvragé passa au travers, et resta fiché dans l'ouverture béante. Mooney disparut.

Au bout d'un moment Noyes enfila le corridor, écrasant du verre à

chaque pas. Le Service Ventes était vide, à part le fatras de papiers éparpillés au sol.

Au fond du couloir, il passa la porte rouge de l'ascenseur ; celui-ci menait à l'appartement de la terrasse.

Là-haut, l'antichambre familière était restée la même : assourdie, semblable à un sanctuaire, d'un vert somptueux. Derrière sa table, Mrs. Delafield sanglotait, sa tête grise soigneusement coiffée reposant sur le sous-main.

Elle ne bougea pas quand il s'arrêta un instant près d'elle. Noyes poursuivit son chemin, et ouvrit la porte intérieure :

MacDonald était là, penché derrière le grand bureau nu. Sous ses sourcils, il regarda Noyés, mais ne dit rien. Il sortait des objets de ses tiroirs, mettant les uns dans une serviette ouverte, rejetant les autres sur le tapis.

« Vous aussi ? » dit Noyés.

Dans un simulacre de sourire, MacDonald exhiba ses chicots brunis autour de son cigare, et continua à fouiller ses tiroirs. À soixante-quatre ans, il avait un visage boursoufflé, aux yeux saillants, qui paraissait irascible et cependant amical. C'était du moins l'impression qu'en renaient la plupart des gens, tant qu'ils n'avaient pas remarqué ses yeux globuleux, ou sa bouche qui, lorsqu'il l'ouvrait, était aussi impitoyable que celle d'un squalé.

« Mrs. Delafield est en train de pleurer », dit Noyés.

MacDonald acquiesça tranquillement, et sortit de sa bouche le cigare humecté.

« Je lui ai dit qu'elle ne pouvait venir avec moi », fit-il.

Il sortit une photographie encadrée de cuir rouge, la regarda, la jeta. Il prit deux boîtes à pilules dans un tiroir, les secoua puis les mit dans les poches de son gilet.

Noyés se sentait aussi anxieux qu'un jeune chiot, comme lors de sa première entrevue avec MacDonald. Le monde semblait tourner autour du Vieux lorsqu'il était présent ; il portait sa masse et son âge avec une telle assurance que les autres se sentaient absurdes d'être jeunes et minces.

« Alors vous vous avouez battu, dit Noyes d'une voix rauque. Comme tous les autres – vous êtes cuit. Je n'aurais pas cru que vous l'admettiez. »

MacDonald ôta de nouveau le cigare de sa bouche, et tourna toute son attention vers Noyés.

« Cuit ? fit-il avec dédain. Vous l'êtes, peut-être. Je n'ai jamais pensé que vous aviez beaucoup de ressort. »

Noyés serra les poings.

« Pourquoi m'avez-vous promu, alors ?

— Vous étiez le meilleur de ceux que j'avais. Ce qui ne veut pas

dire grand-chose. Toute votre génération s'est amollie, juste après la guerre. Vous n'avez jamais eu à vous battre. Vous ne savez pas. »

MacDonald dit tout ceci du même ton posé, enrôlé, indifférent. Il sortit une paire de lunettes supplémentaire de l'étui, l'enveloppa dans un mouchoir, puis la rangea soigneusement dans sa serviette.

Noyés remarqua pour la première fois, mais sans surprise, que l'objet qui déformait un coin de la serviette était la partie supérieure d'un Gismo.

Il sentit son corps s'affaïsser de désespoir. En quelque sorte, et contre toute logique, il avait considéré le Vieux comme son dernier refuge, un rocher pour s'y cramponner.

« Où l'avez-vous eu ? demanda-t-il.

— Envoyé Wilson le chercher, grogna MacDonald. Si vous en voulez un, vous devrez vous le procurer vous-même. Je l'ai renvoyé en chercher un autre, et il n'est pas revenu.

— J'en aurai un », dit Noyés automatiquement.

Il en aurait un effectivement, supposait-il ; et ensuite ?

« Ecoutez-moi », dit-il.

Le géant leva la tête.

« Cela ne vous fait rien ? explosa Noyés. Vous allez regarder le monde s'émietter et... et rester quelque part dans votre coin, en ermite, avec votre Gismo sur les genoux ? »

MacDonald s'appuya pesamment sur son bureau. « C'est donc ce que vous pensez ? demanda-t-il avec curiosité. Asseyez-vous », ajouta-t-il au bout d'un instant. Il alla au bar, versa du whisky, peu de soda, et revint avec le verre. « Voici du courage en bouteille, dit-il sèchement. Buvez. »

Noyés but, tout en le regardant. « Quand j'avais votre âge, dit MacDonald en enfonçant les pouces dans les poches de son gilet, je possédais sept mille dollars. J'avais l'occasion de m'associer à un type nommé Théodore M. Pollack, mais il me fallait vingt mille dollars. J'en empruntai cinq mille, extorquai le reste à mon beau-père, et m'associai. Ce fut ma première compagnie, les Produits Don Paul. Je rachetai la part de Pollack en 1932, au maximum de la dépression. Je lui donnai la valeur nominale de sa moitié, et il mourut fauché. Je remboursai mon beau-père avec un intérêt de 6 pour 100, et il se fit sauter la cervelle en 1934. Maintenant vous me dites que tout est changé à cause d'une invention. Non, mon vieux. Il y aura encore du commerce – encore des affaires – et il y aura des gens qui possèdent tout, et des gens qui ne possèdent rien. Vous êtes peut-être le type qui se retrouvera sans *rien*, parce que vous êtes trop pudibond pour le ramasser. Je ne sais pas. Mais je vais vous donner ce tuyau. Bientôt, quand les événements auront pris tournure, il y aura de belles affaires à réaliser, avec les choses *impossibles* à reproduire. »

Il referma sa serviette, la plaça sous son bras. Arrivé à la porte, il se retourna et aboya : « Repensez-y ! » Puis il disparut.

*

**

Le rayon sports avait été méticuleusement pillé, mais Noyes trouva un pistolet de tir, calibre 32, à canon long, et des cartouches. Il n'avait jamais tenu d'arme à feu auparavant. À titre d'expérience, il se plaça à cinq mètres d'une grande cible d'archers, leva le bras comme il l'avait vu faire, visa et pressa la détente.

L'arme fit un bruit incroyable et tressauta dans sa main. Assourdi, les oreilles tintantes, Noyes alla regarder le centre. Il n'y avait pas trace de balle ; ni même sur la cible. Il n'en trouva nulle part.

Son désappointement fut énorme. Il s'était attendu à rater, mais pas aussi fantastiquement. Il devait y avoir une erreur.

Il tira de trois mètres ; même résultat.

Pendant un long moment il fut désespéré, se souvenant des mots du Vieux : « *Toute votre génération s'est amollie, juste après la guerre...* » Et si c'était vrai ? Il n'avait jamais essayé ; il n'avait jamais rencontré auparavant cette sorte de défi.

Il ne savait même pas comment tuer quelqu'un.

Il mit délibérément le pistolet dans sa poche. S'il ne pouvait tirer juste, il pouvait du moins mettre en joue. Et il faudrait que cela suffise.

Son épiderme le brûlait fiévreusement tandis qu'il descendait l'*escalator* en panne et se dirigeait vers la pharmacie, au rez-de-chaussée. Une autre chose qu'avait dite le Vieux lui rebattait inlassablement les oreilles : « ... *Les choses impossibles à reproduire.* »

Si l'on a un Gismo, se dit-il, et un objet d'une sorte, cela ne coûtera rien d'en faire deux de cette même sorte, ou dix, ou cent. Mais il faudra d'abord se procurer le numéro un... Ainsi un tas de choses qui avaient eu de la valeur seraient bientôt aussi viles que l'air, parce que n'importe qui pourrait les reproduire... mais pas *tout*. Les objets uniques – une *Mona Lisa*, un Shakespeare original, même un Picasso ou un Ben Shahn – tout ce qui était à la fois unique et désirable allait prendre une plus grande valeur que jamais, simplement parce que rien d'autre n'aurait plus de valeur.

Et chaque être humain, se dit-il, est unique.

Au rayon pharmacie, il fouilla jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelques capsules de gélatine vides. Patiemment, il les remplit de bicarbonate, et en garnit une petite boîte. Il avait dorénavant tout ce qu'il lui fallait. Il était prêt.

Les rues jonchées étaient presque désertes maintenant ; les émeutiers avaient reflué vers l'ouest : il pouvait entendre les sirènes miaulant faiblement dans le vent, et le léger bruit de ressac de la foule.

Au parking de la Rue Principale, il trouva un homme à la casquette grasseuse, accroupi, se bourrant de chocolats qu'il puisait dans une grande boîte.

L'homme leva la tête, ébahi, lorsque Noyes parla.

« Hein ?

— J'ai dit *debout* », dit sèchement Noyés, et il sortit le pistolet.

L'homme se mit debout d'un air incrédule. Noyes l'examina ; il était assez corpulent, mais visiblement pas très malin. Une partie de cette masse était de la graisse, mais on pourrait l'affiner.

« Attrape, dit Noyés, et il lui jeta une capsule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quand je voudrai que tu le saches, je te le dirai. Contente-toi de l'avaler, sinon il faudra que je te tue. »

À sa grande surprise, il découvrit qu'il était sincère.

Le visage brun sale de l'homme vira au gris. Il fit :

« Mais...

— *Tout de suite !* »

L'homme avala convulsivement.

« C'était du poison, dit tranquillement Noyés. Ça te tuera, aussi sûr que tu es là, si tu ne prends pas l'antidote tous les jours à partir d'aujourd'hui. Tu comprends ? Tu ne peux trouver l'antidote... *ailleurs*. Je te le donnerai une fois par jour – mais il faudra que tu le gagnes. »

Il songea qu'il ferait mieux de ranger le revolver ; ce qu'il fit, le cœur battant, pensant : S'il le faut, je peux toujours tirer à travers ma poche.

Les grosses mains de l'homme se crispèrent ; il demanda :

« Pourquoi m'avez-vous fait ça ?

— Accepteras-tu mes ordres ? »

Cette question sembla doucher l'autre.

« J'ai l'impression que j'peux pas faire autrement – mais...

— C'est ça la raison », lui dit Noyés, se détendant.

Les bureaux du *Times* et du *Mirror* étaient déserts, mais Noyes fouilla dans leurs dossiers personnels. Par grande chance il trouva Miss Annabell Pearson, chroniqueuse mondaine, dans son appartement de Beverley Hills. Elle le regarda par-dessus son téléphone, dont elle secouait le crochet en hurlant : « Police ! »

L'homme de main de Noyés, dont le nom était Léonard, dut lui ôter l'appareil des doigts.

Toute hystérique qu'elle fût, Miss Pearson avait ce que voulait Noyes : elle connaissait l'adresse et les coordonnées de chaque

célébrité de cinéma et de TV du comté de Los Angeles.

Roulant vers le nord dans la voiture que Noyes avait sélectionnée pour son apparence neuve et ses pneus increvables, ils virent un homme qui battait une fillette – la tenant par une natte d'une main, et la giflant de l'autre.

Ils s'arrêtèrent, et Noyes et Léonard *recrutèrent* l'homme ; toute résistance l'abandonna lorsque Noyes lui dit ce qu'il avait avalé. La petite fila comme un lapin dès qu'elle fut libérée ; Noyes la laissa aller.

Ils trouvèrent la jeune star de cinéma effrayée, Impératrice du Sexe régnant sur Hollywood, barricadée dans sa villa d'Altadena. Léonard et Al, le nouveau, fracturèrent une fenêtre et ressortirent quelques minutes plus tard, avec la fille qui gigotait désespérément entre eux deux. Noyes la fit ligoter et bâillonner efficacement, puis la fit déposer – mais doucement parce que c'était une possession de valeur – à l'arrière du break.

Miss Pearson était attachée au siège près de lui, tremblante, le visage couleur de cendre. Il se tourna vers elle :

« Quelle est l'adresse suivante ? » demanda-t-il.

À la tombée de la nuit, se dit-il avec satisfaction, il aurait quarante ou cinquante des plus belles, et une grande maison quelque part dans les collines, et une troupe complète de serviteurs... et des armes, à coup sûr il fallait beaucoup plus d'armes...

Quelle importance si l'avenir était encore sombre ? Il se déplaçait avec le temps. Il *était* dans les affaires.

III

Second jour du Gismo.

Ewing ouvrit la porte de derrière et sortit dans la cour. C'était un matin calme, sans nuage ; en bas, le *smog* couvrait la vallée. Les grandes herbes sèches étaient difficiles à fouler aux pieds ; il descendit machinalement la pente raide jusque sous le poivrier. Dans la fraîche grotte formée par la retombée des branches, le sol était nu à l'exception des feuilles sèches rouges et des petites baies dures. Les enfants avaient commencé une hutte avec du vieux bois de palissade, et leurs jouets étaient éparpillés alentour. L'oreille d'Ewing enregistra soudain l'éclat de voix perçantes dans la maison, et il fronça le sourcil. Ce n'était pas fameux : on pouvait les entendre à près d'un kilomètre à la ronde, et elles se promenaient dans toute la montagne durant le jour. Mais on ne peut garder des enfants enfermés comme des criminels.

En tout cas, ils avaient trouvé un bon endroit, la villa était sur une

terrasse d'un demi-hectare, à mi-hauteur du flanc de la montagne. Au-dessus, il n'y avait plus que la pente rocailleuse de la montagne elle-même, sèche comme un os et jonchée de rocs, et une rangée de palmiers desséchés le long du canal d'irrigation. La seule maison avoisinante, entre leur villa et la route, était vide et dévastée par le feu. Au-dessous de la maison, il y avait une autre terrasse où, visiblement, les occupants précédents avaient eu un potager ; puis le sol devenait subitement plus abrupt et se transformait en verger de petits orangers. Ewing avait vu le nom du propriétaire sur une boîte à lettres, au pied de la montagne : Lo Vecchio, quelque chose comme ça. Qu'allait-il arriver, à lui et à son verger, maintenant ?

Bien plus loin, la vallée s'étendait, disparaissant dans le bleu impalpable. Ewing pouvait voir la route, qui diminuait en un mince fil jaunâtre, et les dessins contrariés des champs labourés. L'horizon accourait vers lui sur trois côtés. Des eucalyptus masquaient les grand-routes ; à part un avion occasionnel, ou une auto circulant dans la zone résidentielle juste sous lui, le monde tout autour aurait pu être désert.

Le halètement d'un moteur laborieux roula dans l'air pur.

Ewing tressaillit et scruta en vain sur sa droite, où des arbres cachaient la route. Il semblait que quelqu'un montait la colline.

Des ennuis. Ce pouvait être quelqu'un de la colonie adventiste d'en bas, venant en voisin, mais d'après ce qu'Ewing en avait vu, ils avaient tous des voitures récentes. Celle-ci faisait le bruit d'une épave. Le sang battant dans sa gorge, Ewing se précipita dans la maison, passa à côté d'une Fay surprise et de deux visages ronds de fillettes attablées pour le déjeuner, et sortit le fusil de chasse du placard. Puis il prit la boîte de cartouches ; en deux bonds il fut sous le porche principal, à temps pour voir l'auto déboucher sur la route, au-dessus de la maison.

C'était un vieux coupé Lincoln détérioré, poussiéreux, dont la malle ouverte était bourrée à craquer. Tous les chromes manquaient à la carrosserie et aux pare-chocs, et les endroits ainsi dénudés étaient couverts de rouille. Un fin nuage de vapeur montait du radiateur.

« Ce vieux Dave ! » cria le conducteur, qui jaillit de la voiture comme une marionnette.

C'était un homme grisonnant, couvert de poussière, dans une veste et un chandail défraîchis ; Ewing le regarda et abaissa son fusil. Cette voix gaie, fêlée...

« Platt ! dit-il avec un soulagement mêlé d'exaspération.

— En effet ! Soi-même ! En chair et en os ! » Platt descendit l'allée à grandes enjambées, se déplaçant avec une énergie saccadée, nerveuse, les coudes brimbalants, son long visage fendu par un sourire jaune. Il saisit la main d'Ewing et la secoua fortement ; ses yeux gris étaient brillants. « J'te tiens ! Pas question de te cacher de moi, mon

gars ! Au bout de la terre !... Eh ben, je suis content de te revoir, Dave – salut, Fay ; salut, fillettes – mais bon sang... » Ewing se détourna pour voir que sa famille s'était groupée devant la porte ; il revint à Platt dont le flot de paroles continuait, ininterrompu : « ... Invitez-moi à entrer et offrez-moi un verre d'eau si vous n'avez rien de meilleur. Je suis si déshydraté que je crache du sable. Qu'est-ce que vous faites ici ? Les aigles ? Mince, c'est Elaine ? Mon Dieu, mais tu es grande ! Et jolie comme ta maman, aussi. Et ça, qui est-ce ? »

Kathy, l'air soupçonneux, se retrancha derrière les jupes de sa mère. Elaine, âgée de douze ans, rougit comme une débutante au bal. Finalement, ils entrèrent tous dans la salle de séjour, et Platt se jeta avec un cri d'aise sur le fauteuil rembourré. L'instant d'après, il était penché en avant, parlant toujours, tirant fébrilement un paquet de cigarettes de sa veste, en sortant une qu'il allumait en tremblant. Il tenait Elaine d'un bras et clignait de l'œil à Kathy.

Platt était un homme à l'enthousiasme galopant ; bon physicien expérimental, mais théoricien que personne ne prenait au sérieux. Il avait une nouvelle théorie tous les ans, et croyait en chacune avec une sincérité passionnée, corps et âme. Ses plus grandes amours étaient les fusées, mais il n'avait jamais pu obtenir l'autorisation de travailler aux projets secrets. La déception de Platt était amère, mais semblait seulement lui donner encore plus de ressort. Il changeait fréquemment d'emploi, et entraînait puis ressortait de la vie d'Ewing : ils ne s'étaient pas vus depuis 1957.

Elaine, encore rougissante, s'écarta et alla vers la cuisine.

« Je vais vous chercher de l'eau, Mr. Platt.

— Appelle-moi Leroy. Et... pas trop d'eau, mignonne.

— Il n'y a pas d'alcool dans la maison, dit Fay. Nous ne sommes arrivés qu'hier, mais je peux faire du café...

Non, merci, ça va bien, j'ai une bouteille dans la voiture – la bouteille sans fond, grâce à notre ami ici présent – je l'apporterai tout à l'heure et l'on boira un coup, mais écoute, Dave... (la cigarette déposa ses cendres sur le sweater froissé) il faut que je te le dise, tu es le plus grand foutu génie de tous. Je te tire mon chapeau, vieux, et sincèrement ! Bon Dieu, comme je voudrais avoir inventé ça ! Mais tu l'as fait, c'est *toi* le plus grand. Vrai ! Eh bien... » Il prit le verre d'eau débordant que lui tendait Elaine et le leva. « À ta santé, Dave Ewing, et puisses-tu *Gismoter* longtemps ! »

Il goûta et fit une fausse grimace, puis but l'eau d'un trait.

Ewing dit :

« Qu'est-ce qui te fait croire que c'est moi qui...

— *Qui* travaillait sur les Schellhammer ? s'écria Platt. Tu crois que je n'ai pas vu ton coup de patte dans tout ça ? Tu vas me dire que ce n'est pas toi ?

— Non, mais...

— Mais oui, c'est toi ! Dès que je l'ai vu, je l'ai su. Je me suis dit, il faut que je trouve ce vieux Dave, et *je le ferai*, même si je dois engager un chien policier ! »

Fay intervint :

« Leroy, comment nous avez-vous trouvés ?

— Je vais vous dire, très chère. Vous voyez, Dave et votre serviteur sommes de vieux copains de régiment, et à Fort Benning il me disait souvent qu'il voulait partir un jour vivre dans la montagne – il voulait être un aigle, et regarder de haut ces étrangers de la plaine. Alors je me suis dit, où irait Dave s'il voulait se planquer rapidement ? Pas à Los Angeles, parce que l'enfer va se déchaîner là-bas. Pas sur la côte, parce que ce serait trop long à joindre et il pourrait être coincé en route. Je me suis dit, il prendrait la Nationale 91 et s'arrêterait au premier endroit élevé qu'il trouverait. J'ai suivi mon raisonnement, et quand j'ai vu cette petite bosse avec une maison dessus, je suis venu voir. Et me voilà. »

Les Ewing se regardèrent avec consternation. La main de Fay était sur la petite radio portative ; elle avait dû la mettre en marche, car un petit ronflement sortait du haut-parleur. Mais il n'y avait pas de voix : la dernière des stations locales s'était tue la veille dans la soirée. Elle l'éteignit, l'air toujours abasourdi.

« Eh bien, quoi, vous n'êtes pas *obligés* de rester ici, non ? demanda Platt. Non pas qu'un autre vous trouverait aussi facilement que *moi*, mais écoutez-moi, vous deux, qu'allez-vous faire de vos dix doigts, maintenant que vous n'aurez plus à travailler pour vivre ? »

Ewing se racla la gorge.

« Nous n'avons réellement pas eu le temps d'en discuter. J'aimerais construire un labo quelque part, quand tout sera calmé...

— Bien sûr. Et tu le feras, je le sais. Il n'y a plus de limites... ce qui m'amène à la morale de mon histoire. Ecoute, grâce à toi, nous pouvons tous faire ce que nous voulons dorénavant, et... dis, Dave, sais-tu ce que je veux faire ? »

Ewing dit la première chose fantastique qui lui vint à l'esprit :

« Aller dans la lune, je suppose.

Exact. Bravo, dans le mille ; t'es intelligent, toi.

— Oh ! *non*, fit Ewing, se prenant la tête dans les mains.

Si ! Ecoute, Dave, viens avec moi, amène la famille – j'ai déjà choisi l'endroit, et je connais dix, vingt autres personnes qui viendront avec nous, mais tu es le gars que je voulais voir le premier. C'est un truc énorme, vieux, le plus énorme du monde !

— Tu veux vraiment bâtir un astronef ?

— Je *vais* en bâtir un, vieux. Dans les Santa Rosas – les labos Kennelly, ils sont faits sur mesures : toute la place qu'on veut, et de

l'équipement lourd – deux mois pour nous organiser, et tu verras ça !

— Pourquoi pas à White Sands ? »

Platt secoua la tête avec impatience.

« J'en veux pas, Davey. D'abord, tous ces idiots de spécialistes de l'espace doivent y être à l'heure actuelle – il faudrait se frayer une place à coups de coudes. De plus, qu'ont-ils dont nous ayons besoin ? La quincaillerie, oui, des carcasses de missiles, oui, mais pas à l'échelle suffisante. On va partir de zéro, Dave, et bien faire les choses. Réfléchis un peu. » Il s'approcha, étendant ses bras disgracieux. « Fais ton astronef – de n'importe quelles dimensions. Fais-le aussi grand qu'un immeuble de rapport si tu veux – et rien que du fret payant, Dave ! Mets-y tout : chambres, salles de jeux, cuisines – et puis non, pas de cuisines, pas besoin. Mais des bibliothèques, des cinémas, des laboratoires... »

Ewing sursauta.

« Leroy, tu as bu de l'alcool reproduit par le Gismo ? Tu viens de dire...

— Bien sûr, dit Platt impatienté. Et mangé la nourriture aussi. Pourquoi pas ? Simplement, je la fais passer deux fois, pour être sûr de ne pas avaler des vitamines inversées. Maintenant, vieux, accorde-moi ton attention – tu construis tout ça, tout ce que tu veux, tu piges ? Bon : installe tes fusées au-dessous. Tant que tu veux. Avec le Gismo, tu peux en avoir dix ou un million. Et le carburant ? Tous ces grands réservoirs qui nous tuaient avant même qu'on ait quitté le sol ? Davey... deux petits réservoirs, hydrazine et oxygène, et deux Gismos. Nous *fabriquons* le carburant au fur et à mesure de nos besoins. Oublie tous ces sacrés rapports entre l'énergie et la masse ! Je peux prendre tout le sacré Temple Mormon et l'emporter dans la Lune ! *La Lune*, tu réalises ? »

Il prit une inspiration. « Dave, penses-y ! On peut aller n'importe où dans *l'univers* ! L'an prochain à cette époque, on sera sur Mars. Mars... » Il se leva, bras écartés, et devint un explorateur martien en tenue spatiale, regardant avidement au loin. « Qu'est-ce que je vois là ? D'étranges pyramides ? Des petits hommes avec six nez ? On va voir, mais dépêchons-nous, parce qu'on a rendez-vous sur Vénus. Mais nous laisserons derrière nous un paquet de grands Gismos qui seront une usine d'atmosphère – cinquante ans, cent ans, et il y aura assez d'air sur Mars pour respirer sans ces casques. Puis *Vénus*... même chose. Pas d'oxygène ? Nous le *ferons*. Davey, dans cent petites années, l'humanité possédera l'univers. Je te le dis ! On peut avoir Mars, et Vénus, et le système solaire, rien qu'en les demandant ! Et puis les étoiles. Hein, Dave, *pourquoi pas* ? Dans cet aéronef, nous pouvons vivre indéfiniment – y avoir des enfants, qui continueront à foncer quand nous serons claqués. Tu vois le tableau, maintenant ? – Est-ce

que ça ne t'emballe pas ? »

N'en croyant pas ses yeux, il regarda Ewing.

« Non ?

— Non. Maintenant regarde, Leroy, prenons un seul point – ton idée d'atmosphère. Tu vas augmenter la masse – par milliards de tonnes. Ce n'est pas comme l'obtention de l'oxygène par des moyens chimiques, à partir d'oxydes du sol ou quelque chose comme ça... tu vas perturber les orbites des planètes.

— Rien d'important, dit Platt énergiquement. Regarde, regarde – disons la masse d'une petite planète comme Mars... »

— Parlant toujours, il produisit une petite règle à calcul en celluloid et commença à manœuvrer le curseur.

« Une minute, dit Ewing. Tu t'égares de nouveau. »

Il sortit sa propre règle à glissière de sa poche-revolver, et ils se penchèrent l'un vers l'autre, essayant tous deux de parler en même temps.

Ce que voyant, Fay se leva et passa dans la cuisine en emmenant les deux petites résignées.

Lorsqu'elle revint une demi-heure plus tard avec le café et des sandwiches, Platt se redressait justement, désespéré devant la stupidité humaine.

« Eh ben, dit-il. Eh ben, *eh ben*, vieux frère, je vais chercher la bouteille et on va fêter ça. Peut-être que cela ouvrira un peu ton Cerveau obtus », ajouta-t-il à la cantonade.

La porte de derrière claqua.

Ewing sourit avec commisération, et passa un bras autour de sa femme tandis qu'elle s'asseyait près de lui.

« Il faudra préparer la chambre supplémentaire, dit-il.

— Dave, non, ce n'est qu'une petite pièce chaude qui contient le chauffe-eau. Et nous n'avons même pas de matelas pour lui.

Il insistera pour dormir par terre », dit Ewing. Il hocha la tête, ressentant une chaleur sentimentale envers Platt – si entièrement lui-même, absolument pas changé après toutes ces années.

« Ce brave Leroy ! fit-il. Vénus ! »

IV

Ce même après-midi, à Denver, Forrest Dean Tucker grimpa quatre à quatre au grenier, tenant l'appareil cruciforme contre sa poitrine étroite. Grand et maigre, il avait la jambe efflanquée et la joue creuse. Et, pour le moment, l'œil étincelant. Il venait de l'aéroport où il travaillait une fois par semaine comme officier de public relations de la défense passive de Denver ; il avait été le troisième à atteindre le

Californie Club à son atterrissage. La quadragénaire en veste de cuir était debout, les bras chargés de croix de bois, souriant derrière ses lunettes d'acier, et criait joyeusement :

« Je vous apporte à tous la *liberté* ! » Et le premier Gismo qu'elle avait lancé était tombé dans ses bras à lui.

Pour Tucker, dès cet instant, cela n'avait signifié qu'une chose. Il vit que la folie s'étendait rapidement depuis l'aéroport, quand sa propre Ford démarra sous ses yeux ; il sut qu'il y aurait du grabuge, mais cela ne le toucha guère.

Dean Tucker, vingt-quatre ans, célibataire, vendeur d'accessoires de théâtre, était un *fan* de science-fiction. Pour lui, le Gismo n'était pas simplement la nourriture, la boisson, le logement, la liberté, les armes, les vêtements, et autres considérations triviales. Le Gismo signifiait le « *fanzine* » parfait.

Tucker posa le Gismo avec vénération sur son bureau, derrière la machine à écrire vétuste. Pour plus de sûreté, il relut les instructions agrafées à la base ; puis il prit la feuille supérieure d'une pile de manuscrits, et l'accrocha au bras gauche de la croix. Il dut la perforer pour ce faire, mais déjà il savait comment il y remédierait par la suite ; ceci n'était qu'un test. Il baissa l'interrupteur, puis le releva. Un duplicatum, tout neuf, se balança du côté droit.

Il le détacha. Comme il s'y attendait, il était inversé. S'il appelait le *fanzine* « *SREVNE'L A* » ? Le *fan* qui le recevrait le passerait évidemment dans son Gismo, et ferait une copie à l'endroit. (« Et souvenez-vous que *SREVNE'L A* écrit à l'envers est *A L'ENVERS* ! »)... Non ; bonne idée, mais valable pour un seul numéro. Cette fois-ci, il devait éditer le *fanzine parfait, inimitable*, de tous les temps !

Tucker introduisit une feuille de papier dans la Varityper et attaqua les touches : le *fanzine parfait*, écrivit-il.

Lecteur, je vous le demande,
qu'est-ce qu'un *fanzine* ?
Est-ce simplement un magazine
publié par un fan ?
Est-ce simplement un paquet
de feuilles ronéotypées, sales,
maculées par les postiers, farcies
des élucubrations fumeuses d'un
type quelconque ?
Non, non.
Je vous le dis, un *fanzine*,
c'est beaucoup plus que cela,
oh ! beaucoup plus.

Beaucoup trop ; les pensées de Tueker allaient trop vite pour que la machine pût les suivre. Il ôta la page, et en remit une neuve. Il tapa :

NOTES

Papier (le *meilleur* – couché lourd)

Impression – à la machine (PAS DE STENCILS)

Reliure – ? ? ?

Dessins – originaux polychromes !

Pas le temps de faire illustrer par quelqu'un – préférable faire collages (prendre livres d'art et autres à la BIBLIOTHÈQUE, etc.)

Texte – Avoir un article de Silverberg et un de Bob Wilson et un de moi et un de Robert Bloch et voyons –

Les yeux de Tucker brillaient. Il pouvait presque voir le lourd magazine glacé, ses colonnes, ses titres, ses photos... et chaque exemplaire serait, jusqu'au dernier atome, exactement semblable à l'original ! Bien sûr, il serait difficile dans un délai si court d'obtenir un matériel digne de l'édition, à moins d'écrire tout lui-même. Mais ces détails pouvaient attendre. Soulevé d'enthousiasme, Tucker bondit de sa chaise, dévala l'escalier du grenier et s'engouffra dans sa Ford. Trois quarts d'heure plus tard il était de retour, pliant sous le poids de livres et de magazines, d'une rame de papier glacé, de rubans de machines et divers articles. (De la peinture d'or et d'argent pour les titres dessinés à la main ; des reliures en plastique et un instrument pour les poser.) De nouveau il chargea vers le grenier, haletant.

Avant toute chose il empoigna la duplicatrice délabrée, et la jeta cérémonieusement par la fenêtre, dans la cour. Il regarda en bas avec satisfaction. Plus de taches d'encre ! Plus de feuilles d'offset ! Plus de papier coincé dans les engrenages ! Plus de rouleau encreur, de stencils, de fluide correcteur poisseux, de stylets, de guide-lettres ! Le jour du fanzine parfait était arrivé !

Plus tard, il érigerait une stèle convenable sur les débris.

Mais horreur ! Il fallait encore qu'il contacte ses auteurs, sinon il n'aurait aucun texte. Le téléphone marchait-il encore ? Il le saisit, un signal « occupé » lui répondit. Ainsi les lignes étaient encombrées, naturellement. Et la poste ? S'il envoyait des lettres, par exprès aérien...

Et si le courrier s'arrêtait ? C'était peut-être déjà fait, ou cela se produirait d'un instant à l'autre.

Que restait-il ? La télégraphie, la télépathie, la téléportation ?

La Western Union le trahirait peut-être, elle aussi. Mais attendez ! Un sourire satisfait tordit le visage de Forrest Dean Tueker tandis qu'il empoignait une feuille de papier et griffonnait :

Bob Wilson – Bloomington, Illinois.

Jules Verne décédé mais SF continue. Envoyez immédiatement article longueur indifférente pour première parution fanzine supérieur tous autres fanzines. Ni fleurs ni couronnes.

Il commença à compter les mots, mais s'arrêta au quinzième. Tant pis pour le prix. Peu importait l'argent. L'intérêt, c'était que tout télégramme concernant un décès était transmis immédiatement ; si les télégrammes passaient encore, le sien passerait certainement.

Assez ! Le télégramme à Wilson servirait de modèle pour tous les autres. S'arrêtant pour lancer un coup de pied vicieux à son miméoscope, Tucker se précipita de nouveau dans les escaliers.

Il envoya vingt télégrammes, sans tenir compte du coût, et passa le reste de la journée à ranger le local au grenier, à nettoyer la machine, à installer un nouveau ruban, à dessiner des maquettes, des mises en page et des projets de couverture pour le fanzine parfait. Certains même étaient croquignoles.

Mais pendant les quelques semaines suivantes, tous les *vrais fans* de sa liste furent occupés à préparer le fanzine parfait sur *leur* Gismo ; et tout ce que Tucker reçut fut un manuscrit incohérent d'un nouveau *fan* de Hill City, Kansas.

V

Troisième jour du Gismo.

Peu avant midi, la maison était complètement ensoleillée. Le ciel était clair ; la chaleur se réverbérait sans trêve sur le sol desséché. L'air de la montagne vibrait ; les palmes étaient poussiéreuses et craquantes. Ewing ramassa une poignée de terre : elle s'émietta en poudre brune.

« Il fait chaud, dit Leroy Platt, s'éventant avec un fédora informe, vraiment chaud. »

Le soleil donnait un air dénudé et fou à ses yeux pâles, Surpris comme des huîtres dans la coquille blanche de son visage. Il remit son chapeau.

Ewing aimait la chaleur. Le soleil lui battait la tête et les épaules comme s'il avait voulu le rôtir ; mais ses membres se mouvaient librement. Il aimait son ombre nettement découpée se déplaçant agilement à ses pieds dans la forte lumière.

« Nous y sommes presque », dit-il, finissant de graver la pente.

Du haut de la petite montagne, ils purent regarder en bas le lotissement résidentiel, le collègue adventiste et la fabrique de produits

alimentaires, tous alignés comme les éléments d'une petite maquette. Les rues étaient nettement tracées, les arbres vert vif, les toits rouges ou bleus.

Ils se retournèrent. Au pied du flanc opposé, c'était un monde différent : des vallées arides, brûlées de soleil, ondulant l'une derrière l'autre ; on avait l'impression qu'une goutte d'eau y tombant s'évaporerait en sifflant. Jusqu'à l'horizon, aucun signe de présence humaine.

« Voilà. C'est ça. Tu vois, dit Platt essoufflé. Des milliers de kilomètres carrés, Dave, accidentés il est vrai, mais *juste* à côté de chez nous, et la plupart du temps, nous oublions qu'ils sont là. Hein ! Tu descends une rue avec des maisons de chaque côté, et tu te dis, regardez comment on a civilisé ce continent en trois cents petites années. Mais... on a même pas commencé à effleurer la surface ! Réfléchis un peu – si tu peux produire ton eau, n'importe où, qu'est-ce qui t'empêche d'aller là-bas, et de planter de l'herbe sur toutes ces sacrées montagnes, si tu en as envie ? Bon sang, il y a assez de place pour que chaque homme soit roi !

— Hon-hon, dit Ewing d'un air absent.

— Evidemment, *les gens* étant ce qu'ils sont, des fils de p... Qu'est-ce qu'il y a ? »

Ewing regardait fixement vers le nord, en s'abritant les yeux.

« J'entends, mais je ne vois pas, dit-il.

— Quoi ? » Platt écouta et regarda. « Une scierie », dit-il.

Un faible grondement au loin accompagna ses mots.

« Quoi ? » dit à son tour Ewing. « Ferme-la un instant, Leroy. »

Le grondement se déversait du ciel, loin d'eux. C'était une voix, mais ils ne pouvaient distinguer les mots, seulement un vaste écho brouillé.

« Le voilà », dit Ewing au bout d'un moment. Le petit point noir était au-dessus de la vallée au nord, dérivant vers eux. Les mots roulants devinrent presque assez clairs pour être compris.

« Hélicoptère militaire », fit Platt. Il se tut, et tous deux écoutèrent.

« *Rrrr rrr rrrrr* », disait la voix de cuivre dans le ciel. Elle fit une pause, puis reprit : « *Avis à la ppplation (tion). Avis à la population (lation.) Cette région vient d'être placée sous la loi martiale (tiale). Ordre à tous les citoyens de rester chez eux (zeux) et de s'abstenir de provoquer des troubles (roubles). Restez chez vous (évous). Les services normaux seront rétablis sous peu (oupeu). Les contrevenants seront sévèrement punis (manpunis).* » La voix devint un rugissement, tandis que l'hélicoptère approchait doucement. Il était maintenant presque au-dessus d'eux, et Ewing put voir les pales brillantes tournant dans la lumière, et la bulle transparente contenant deux silhouettes sombres. La machine de couleur terreuse tourna en s'éloignant, montrant son long corps

incurvé comme un abdomen d'insecte. L'énorme voix s'arrêta, puis reprit : « AVIS À LA POPULATION (TION). AVIS À LA POPULATION (TION)... »

Ewing avait plaqué les mains sur ses oreilles. Les mâchoires de Platt s'agitaient. Ewing ôta un instant ses mains et dit :

« Quoi ? »

Platt hurla :

« Tas de foutaises ! Loi martiale ! »

Il dit encore quelque chose, au sujet de « désertions », mais Ewing ne put comprendre.

Là-haut l'hélicoptère, rugissant toujours, dérivait en descendant vers la grand-route. Le suivant des yeux, Ewing vit une chose étrange. Il vit une ligne d'autos et de camions, pare-chocs contre pare-chocs, qui grimpaient la route de la montagne. Il y avait un camion lourd, une décapotable rouge, deux fourgons de déménagement couverts de poussière, trois camions, deux conduites intérieures récentes avec de belles remorques d'aluminium, et un petit camion-citerne d'essence.

Il saisit Platt par le bras, et pointa du doigt. Puis il se mit à dévaler le flanc de la montagne, le cœur battant, voyant la voiture de tête arriver au sommet de la côte.

Un homme rondet se dressa dans la décapotable et braqua un fusil vers lui.

« Stop ! »

Ewing freina, les bras désarticulés. Le canal d'irrigation se rapprochait de lui comme un ascenseur rapide ; il put voir la bordure de ciment blanc, et les vairons semi-transparents se ruant à l'ombre. Il ne pouvait s'arrêter, il allait tomber dedans... D'un violent effort, il se rejeta en arrière, et toucha durement le sol. Ses oreilles tintèrent. La poussière s'éleva. Il éternua et se remit sur pieds.

L'homme de la décapotable l'examina sans parler. Le fusil était à double canon, scié très court. Il tenait la crosse sous le bras. Sa chemise bleue était noire de sueur ; son visage et ses bras épais étaient d'un rouge brique, mais il ne portait contre le soleil qu'un bonnet râpé. Une carabine de chasse reposait sur le siège voisin, et la crosse de deux revolvers dépassait de sa ceinture. Il mâchait un vieux bout de cigare refroidi.

« Restez où vous êtes », dit-il finalement. Ewing regarda à sa gauche et vit Platt, sans chapeau, saignant du nez.

« Pourquoi qu'vous couriez, les gars ? » demanda doucement le petit gros.

Ewing ne dit rien. Le jeune Noir, assis à l'avant de la décapotable, regardait droit devant lui, sans lever la tête ou faire mine d'écouter. Une menotte l'enchaînait au volant. Les chauffeurs du camion lourd et du premier fourgon étaient pareillement enchaînés à leur volant. Tous

les trois avaient la même expression vide, légèrement surprise.

Le petit gros cligna des yeux et déplaça son cigare. Il montra de la tête la Lincoln décrépète devant eux.

« À vous, c'te tinette ? »

— C'est la mienne, dit Platt, s'avançant, je vais la sortir... »

Le fusil se leva brutalement, et Platt s'arrêta pile.

« Bouge pas, dit l'homme rond. Vas-y, Percy. »

Le jeune Noir enfonça le démarreur de sa main libre, et la décapotable avança lentement devant elle, les anneaux d'une lourde chaîne cliquetèrent sur le sol, tandis que derrière, une chaîne semblable se tendait dans un gémissement. Il y eut d'autres craquements et des moteurs rugirent tandis que le mouvement se transmettait dans toute la file.

Le camion rampa en avant. Son large butoir cogna contre l'arrière de la Lincoln, et commença à pousser. La Lincoln bougea, trembla et se rapprocha du bas-côté. La roue avant droite quitta la chaussée. Le camion insista, passant en première. La voiture se renversa lentement vers l'étroit canyon entre la route et la villa. Elle hésita, vacilla, puis tomba dans un grand fracas contre le côté de la maison. Un cri effrayé s'éleva de l'intérieur de celle-ci. Une tuile tomba du toit et glissa sur le flanc de la Lincoln. Un nuage de poussière s'éleva. Les roues s'arrêtèrent lentement de tourner.

La caravane stoppa peu à peu. Le petit gros reporta son attention sur Ewing et Platt. Il le fit délibérément, comme si des engrenages massifs cliquetaient quelque part en lui. Il cligna des yeux, ôta son mégot de sa bouche, et parla.

« Pourquoi t'avais garé ta bagnole sur la route ? »

Ewing pensa avoir vu un visage à la fenêtre de sa chambre. Comme à regret, il dit :

« Personne n'utilise cette route. Elle ne mène nulle part, qu'à un ranch sur l'autre versant. Ils ne s'en servent plus : il y a une barrière. »

L'autre digéra ceci en silence. Il déplaça de nouveau son cigare.

« Ouais ? »

Il mâchonna le cigare avec une expression de dégoût, l'ôta, cracha, et le remit.

« D'après toi, il est grand comment ? »

— Le ranch ? Aucune idée », dit Ewing avec raideur. Platt fixait sombrement sa voiture coincée entre la pente et le bâtiment.

L'homme rond regardait Ewing.

« Tu l'as vu ? »

— D'assez loin... une maison. Je vous l'ai dit, je ne sais rien du ranch lui-même. »

Le petit gros parut réfléchir.

« Une seule baraque ? »

— C'est tout ce que j'ai vu. »

Après une autre pause, l'autre opina de la tête. Il posa le fusil sur son genou, sortit un papier sali et un bout de crayon de sa poche de poitrine, et traça soigneusement un gros trait en travers de la feuille.

« Okay, fit-il. Tant pis. »

Il rangea papier et crayon avec le même soin, reprit le fusil, et regarda Ewing.

« Vous vivez ici ? »

Ewing fit « oui » de la tête.

« Qui d'autre ? »

— Personne d'autre, dit Ewing sur ses gardes. Rien que mon ami et moi.

— Me raconte pas de salades. De quoi vivez-vous ? »

Ewing répondit, hachant ses mots :

« Je suis physicien expérimental. »

Au lieu de grogner et de paraître intrigué, comme s'attendait Ewing, le petit gros se contenta de hocher la tête.

« Lui aussi ? »

— Oui. »

L'homme rond respira calmement pendant un moment, regardant le sol près des pieds d'Ewing, déplaçant le cigare de temps à autre. Finalement il dit :

« Venez ici... passez par-dessus la chaîne. »

Quand ils eurent obéi, il sortit de la voiture et vint près d'eux sur la route.

« Marchez. »

Ils commencèrent à descendre l'allée.

« Ta femme sait manier un fusil ? demanda-t-il à Ewing en marchant.

— Non », dit lourdement Ewing. C'était vrai.

Ils marchèrent en silence jusqu'au porche ombreux, et ouvrirent la porte. Dans le living-room, Fay et les petites attendaient.

« Je m'appelle Krasnow, dit le petit gros. Herb Krasnow. J'ai travaillé au chantier naval de San Diego pendant sept ans. Et avant, j'étais dans les Marines, alors ne faites pas l'erreur de croire que j'aurais peur de me servir de ça. »

Le visage de Krasnow était rond et inexpressif, le nez court et large, la bouche et le menton se fondaient dans les joues pleines. Ses yeux semblaient appartenir à quelqu'un d'autre ; calmes, sous des sourcils noirs en broussaille. Il montrait rarement ses dents en parlant ; quand il les montra, occasionnellement, Ewing vit que c'étaient des chicots brunâtres, largement espacés. Les poils noirs de ses bras et de ses mains étaient luxuriants ; ses doigts étaient larges, en spatule, ses ongles en deuil rognés au maximum – les doigts d'un homme habitué

à travailler de ses mains. Avec son vieux bonnet et sa chemise tachée, il aurait pu être n'importe quel ouvrier sur un chantier de rue, ou bien conduisant ou chargeant un camion. Ewing se rendit compte qu'il avait vu des milliers d'hommes semblables dans sa vie, mais jusqu'alors n'en avait jamais regardé un seul de près.

Krasnow repoussa son bonnet en arrière, et parut immédiatement plus âgé ; des mèches de cheveux humides barraient son Crane chauve et bronzé. Assis dans le fauteuil près de la fenêtre, il faisait face aux Ewing et à Platt, rassemblés sur le divan. Il tenait son fusil en équilibre sur un genou, d'une manière suggérant qu'il pouvait viser et tirer dans cette position, d'une seule main.

« Comprenez, ma femme est morte il y a quelques années, dit-il. J'suis seul au monde, alors je m'suis dit, ben alors ? pourquoi que j'prendrais pas ma part ? »

Ewing déglutit et dit fiévreusement :

« Vous parlez d'une philosophie. Et ces gens, là-haut sur la route, pourquoi ne peuvent-ils avoir leur part ?

— Vous avez un certain culot, ajouta Fay. Pour qui vous prenez-vous... pour Dieu ? Vous ne *pouvez pas* faire ça à des êtres humains. »

Krasnow secoua la tête.

« Ils me rendraient la pareille. Je prends mes risques – comme ils ont pris les leurs. Vous pourriez même me descendre et prendre ma succession. Je suis tout seul. »

Platt se pencha en avant sur ses jambes croisées ; il était replié comme un couteau de poche sur le divan, tout en jointures et en os. La cigarette tremblait dans ses mains et la cendre s'en éparpillait.

« Et quand vas-tu dormir, Krasnow ? » demanda-t-il.

Krasnow mima un semblant de rire.

« Ouais, dit-il. T'as trouvé. Ça fait déjà un jour et demi qu'on roule, et je n'ai dormi que de très courts moments. Ce mec noir, Percy, y m'tuerait s'il le pouvait. Je pense que j'pourrai passer encore deux nuits, peut-être trois avant de pouvoir dormir. Je m'fais vieux ; il y a dix ans, j'l'aurais fait facilement.

— Vous devez être cinglé, dit Ewing. Vous dites des choses impossibles. Vous ne pourrez pas garder ces gens éternellement sous votre contrôle... il vous *faudra* dormir. »

Krasnow secoua la tête.

« Faut avoir des esclaves maintenant », dit-il. Il utilisait le mot sans aucune emphase. « Rien d'autre n'a de valeur. Pas d'aut'moyen de faire travailler les gens *pour soi*. Sinon comment se ferait le travail ?

— Quel travail ? demanda Ewing. Ne comprenez-vous pas que tout est gratuit dorénavant : la force, les machines, tout ce que peut reproduire le Gismo. Plus tard, il'y aura de plus grands Gismos, pour faire les autos et les maisons préfabriquées. Qu'est-ce que vous allez

faire ? Construire une pyramide, ou quoi ? Contentez-vous de prendre votre Gismo, et laissez aller ces gens.

— Non. Tu m'racontes des boniments. Chacun s'en va avec son Gismo, et c'est tout ? Pas question, mon pote. Y a deux manières, tu verras, on doit avoir des esclaves, ou on doit *être* esclave.

La nature a horreur du vide », dit Platt. Sa voix était curieusement voilée ; il regardait attentivement le bout incandescent de sa cigarette. « Il y a pourtant un ennui : comment vas-tu les garder en place ? À la première occasion, ils te couperont le cou et feront le mur. Alors ? »

Krasnow le regarda directement et, semblait-il, avec curiosité.

« Il faudra que je trouve un joint, dit-il. Pour le moment, j'ai enchaîné ces voitures l'une à l'autre, et j'y ai mis des bombes explosives que je peux faire sauter par ondes courtes. Ça pourrait être mieux, mais enfin ça marche. Plus tard, faudra que j'invente autre chose. Je suppose que tu es malin ; t'as une idée ?

Possible », dit Platt, l'air pincé. Son regard affronta celui de Krasnow.

« Ouais. Bon. En attendant, je dois trouver un endroit comme vous avez dit : avec un toit. » Krasnow soupira. « J'avais entendu parler de cette baraque, là-haut, alors j'me suis dit que j'allais jeter un coup d'œil – un coup de dés, quoi. Mais d'après ce que vous m'en dites, c'est pas fameux. Je vais aller vers la côte, comme j'avais décidé au début. Y a là-bas plein de maisons de riches vers le nord. Y aura juste un gardien, un vieux croûton, ou tout au plus quelques bandits qui se seront installés récemment. De toute manière, je sais comment m'y prendre. »

Il se leva.

« Ewing, t'aimes ta femme et tes gosses ? »

La mâchoire d'Ewing se tendit sous l'effet de la colère et de la peur. Il dit :

« Qu'est-ce que ça peut vous...

— Compris. Alors, Toto, écoute bien. Si tu ne veux pas les voir tuer sous tes yeux, tu fais ce que j'te dis. Pigé ? » La gorge d'Ewing se dessécha, et il ne put répondre. « Tu viens avec moi, poursuivit Krasnow après un moment. J't'aime bien, et j'aime bien ta famille, et j'peux avoir besoin d'un savant. Alors t'as intérêt à t'y faire. Maintenant sortez tous – ouais... toi aussi, tout l'monde. J'ai quelque chose à vous montrer. »

Il les poussa dehors. Dans la cour, plissant les yeux sous le soleil, Krasnow et Platt se regardèrent sombrement. L'ombre du fusil de Krasnow faisait un petit trait noir entre eux sur le sol grillé.

« J'peux pas t'utiliser, et j'peux pas te faire confiance, dit Krasnow à Platt. Alors, cavale-toi. »

Ewing leva la tête, incrédule. Il vit Platt regarder Krasnow dans les

yeux, frissonner, et se raidir. Puis le grand type s'élança, tout en genoux et en coudes, plongeant le long de la pente vers la terrasse plus bas – zigzaguant vers l'abri du plus proche poivrier.

Le coup partit, avec un bruit évoquant la fin du monde. Assourdi, ne comprenant pas, Ewing vit le corps de son ami s'affaler en froissant les herbes. Les fillettes crièrent. L'odeur amère de la poudre emplit l'air. À travers le feuillage. Ewing put voir ce qui restait de la tête de Platt, un magma gris et rouge. Les jambes continuaient à remuer, à remuer...

La peau de Fay était devenue grise. Elle le regarda, et les pupilles de ses yeux commencèrent à disparaître. Ewing la rattrapa lorsque ses genoux se dérobèrent sous elle.

« Dès qu'elle se réveillera, dit froidement Krasnow, tu pourras commencer avec elle à charger ce que tu veux dans ta remorque. J'te donne une demi-heure. D'ici là, essaie de comprendre pourquoi j'ai fait ça. »

De la tête, il indiquait le corps dans les herbes au-dessous d'eux.

Là-haut, sur la route, dans les cabines et sur les sièges avant de tous les véhicules alignés, les visages de tous les conducteurs s'étaient tournés pour regarder dans leur direction. Leurs expressions n'avaient pas changé, mais c'était comme si une ficelle commune les avait tous fait bouger, comme autant de marionnettes.

VI

Au sommet d'un autre coteau escarpé, à Chattanooga, dans une maison à deux étages, Calvin Sheedy vivait seul. C'était la plus vieille maison du quartier, et la plus élevée ; de ses fenêtres, Sheedy pouvait presque voir directement dans les cours de ses voisins, tout en bas.

Une ou deux maisons étaient désertées, les chenils vides, l'herbe poussant dru et pleine de pissenlits ; mais la plupart des voisins étaient encore là.

Tout le quartier s'adonnait à une orgie qui durait depuis une semaine.

Les Hackaberry, les Carson et les Plummer étaient dans la cour des Vaughan, buvant sous d'immenses parasols – rouges ou bronzés, les hommes à moitié nus, les femmes guère moins – criant avec des rires ivres qui montaient par bouffées vers le sommet de la colline.

D'autres choses, et pires, se déroulaient derrière les rideaux tirés des Gillette et des Rosengran. Sheedy, grognant derrière son store, le savait. Il les avait surveillés, et aucun de ceux qui avaient pénétré dans ces maisons n'en était ressorti. Gillette et la femme de Rosengran, avec le jeune Corcey et sa sœur du bout de la rue, étaient dans la

maison des Gillette. Et Rosengran avec la femme de *Gillette*, et le frère de Rosengran, et *la bonne*...

Le cou noueux de Sheedy se contracta convulsivement.

Toute la semaine, il avait prié pour être guidé, et aucun conseil n'était venu. Près de lui, sur la table, gisaient une Bible ouverte et un objet cruciforme voilé... un Gismo, drapé dans un tissu. Depuis que son cousin Ben l'avait apporté mercredi, il n'avait pas eu le courage de le toucher, ni de l'utiliser ou de le détruire. Comment une Croix pouvait-elle être *mauvaise*, comme l'était visiblement celle-ci ?

En bas, la porte de derrière des Gillette s'ouvrit tout à coup, exhalant un flot de musique rauque et une femme titubante. La femme fit halte, jambes écartées, au milieu de la cour : Sheedy reconnut Mrs. Rosengran, vêtue en tout et pour tout d'un tricot d'homme. Vacillant, elle leva la tête droit vers lui (les yeux troubles – elle n'avait pu le voir – mais il était souvent à cette fenêtre) et fit délibérément un pied de nez.

Sheedy se détourna, fermant les yeux. Il venait d'apercevoir un homme sortir de la maison, et se diriger vers Mrs. Rosengran. Il ne voulait pas voir ça ; il en avait vu plus qu'il ne pouvait en supporter.

Ses doigts arthritiques tâtonnèrent vers la Bible, la fermèrent, la posèrent sur le dos, et la laissèrent s'ouvrir. Toujours aveuglément, il posa un doigt sur la page.

Il ouvrit les yeux. Sous son doigt, le texte était la Révélation, 6-16 :

« *Et dit aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous : dérobez-nous à la vue de Celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau.* »

Calvin Sheedy ferma le livre avec un sentiment de paix. Avec raideur, il dévoila le Gismo et le porta dehors, au bord de sa terrasse baignée de soleil. Clignant des yeux, il le posa sur le couvercle du grand coffre à outils de jardinage ; il l'examina pensivement pendant un moment, puis alla chercher un marteau et des clous à la cuisine. Prenant ses plus longs clous, il cloua fortement le Gismo au couvercle du coffre, de façon que les bras de la croix dépassent les bords.

Le bruit de la musique pécheresse d'en bas parvenait à ses oreilles tandis qu'il travaillait. Il choisit une des deux pierres blanchies à la chaux qui marquaient l'entrée de son allée : une pierre plus grosse que sa tête, qu'il ne put soulever qu'avec effort. Il la ramena dans sa brouette, noua une corde autour, et la suspendit au grand croc de cuivre du bras gauche de la croix. Le bois gémit, mais tint bon.

Il pressa le bouton, et écarquilla les yeux : il y avait une autre pierre blanche suspendue miraculeusement à l'autre bras de la Croix.

Sheedy la décrocha avec révérence et la posa à ses pieds. Il manœuvra encore le rupteur, et il y eut encore une pierre identique. Il la posa près de la première. La tâche était dure. Il persévéra ; la sueur jaillissait de sa peau maigre sur ses joues. De longs cheveux gris

pendaient devant ses yeux. Il continuait : presser le bouton, décrocher une pierre, la mettre de côté ; presser le bouton, décrocher une pierre...

En un temps relativement court, il eut une grosse pyramide de pierres, toutes de la même couleur de chaux, de la même forme presque sphérique, comme une pile de crânes blanchis. Haletant et frissonnant, il se reposa. Sa chemise et sa veste grise étaient trempées, collées à son thorax osseux, comme s'il était tombé dans un caniveau.

Au-dessous, dans la cour des Vaughan, personne encore ne l'avait remarqué. L'orgie continuait toujours, plus bruyante qu'avant.

Sheedy prit une profonde inspiration, se forçant à emplir totalement ses poumons. Il essuya son front à sa manche, et saisit la pierre du haut de la pile. Avec un grognement, il l'éleva au niveau de sa poitrine, et la jeta.

Elle pénétra avec un bruissement dans le banc de plantes grimpantes qui couvrait la pente escarpée sous sa terrasse, et disparut. Un instant après, il la vit rouler plus bas, à une vitesse surprenante. Elle sauta le coin de la haie des Carson et traversa la cour des Vaughan, manquant d'un pied l'un des parasols. Elle rebondit encore lourdement, juste avant l'autre haie, et une seconde plus tard Sheedy l'entendit cogner contre le mur des Hackaberry. Comme des coups de feu, les échos filèrent d'un mur à l'autre en tous sens.

Le tourne-disque hurlait toujours par la porte ouverte des Gillette, mais les cris et les rires avaient cessé. Sheedy vit quelques visages tournés dans sa direction.

Il prit une autre pierre. Ses bras lui semblaient plus forts. Cette fois, il visa plus soigneusement.

Dans les plantes, à travers la haie, puis un *cri*, un choc et un bruit de verre brisé !

Autour du parasol renversé, des formes couraient comme des fourmis. Une femme hurlait de douleur, sans arrêt, à pleine gorge, invisible sous le gai tissu au sol.

« Malheur, malheur à Toi », haleta Sheedy pour lui-même, et il souleva une troisième pierre.

Elle descendit dans un ronflement, semblant raser le sol comme un terrible boulet, et il y eut un chœur de hurlements, et un autre bruit de verre écrasé.

Les voix s'élevaient, durcies par la rage, s'entremêlant. Sheedy éleva la quatrième pierre, légère à ses bras, et vit s'égailler le groupe de corps bruns. La pierre vola au milieu d'eux, en renversa un, et tomba dans la maison, brisant une fenêtre. Il envoya une cinquième pierre à sa suite, pour faire bonne mesure.

La cour des Vaughan était maintenant vide, à l'exception de la femme qui, toujours invisible sous le parasol, hurlait encore.

Sheedy prit une sixième pierre et la porta à quelques mètres, le long du bord, au-dessus de chez les Gillette. La pente lui facilitait le travail. Il fut poussé à parler de nouveau : « *Et tous les hommes de la ville le lapideront à mort avec des pierres...* » Il souleva la pierre et elle tomba.

Le tourne-disque s'arrêta. Il alla chercher une septième pierre et, cette fois, la porta dans l'autre direction ; à son premier essai, il la jeta proprement dans la fenêtre de la chambre des Rosengran.

« *Que celui qui a une oreille entende !* » cria-t-il en jubilant, puis il alla ramasser la huitième.

VII

À la tombée de la nuit, la caravane serpentait vers le nord sur la nationale vers la passe de Tejon. L'air était frais. À la gauche d'Ewing, le soleil se couchait derrière les montagnes, jetant de grandes flaques écarlates et orangées ; les feux de position du fourgon devant lui brillaient dans le crépuscule qui s'épaississait.

Fay et les petites étaient dans l'une des remorques, la partageant avec la famille d'un autre pauvre diable. Ewing était seul dans le soir tombant, dans le bruit régulier du moteur, le poignet lié au volant par une menotte.

Un esclave.

Et le père d'esclaves.

Il avait eu plus qu'assez de temps pour réfléchir à ce que Krasnow avait voulu dire, là-bas dans la maison sur la montagne. Krasnow avait assassiné Platt pour l'exemple, et parce qu'il savait que Platt ne ferait jamais un bon esclave... trop téméraire et trop instable. De plus, Platt n'était pas marié. Platt n'avait pas le type esclave.

Le type esclave...

Drôle de penser qu'il y avait des types de physiciens, même parmi les indigènes du Congo, qui n'avaient jamais entendu parler de la physique... et des types d'esclaves, même parmi les physiciens d'Amérique, qui avaient oublié l'existence d'une chose comme l'esclavage.

Et c'était curieux, cette facilité d'admettre la vérité au sujet de lui-même. Demain après avoir dormi, et sous le soleil, il serait peut-être de nouveau en colère – cette colère pétulante et si facilement brisée – et se jurerait, follement, qu'il s'échapperait, tuerait Krasnow, sauverait sa famille... Mais à *ce moment*, isolé, il savait qu'il ne le ferait *jamais*. Krasnow était assez malin pour être un « bon maître ». Les lèvres d'Ewing se crispèrent ; la phrase était amère.

Et dans cinquante, dans cent ans de là ? La société d'esclaves se

dissoudrait-elle ? Le Gismo deviendrait-il enfin ce qu'Ewing avait prévu – un émancipateur ? Les hommes apprendraient-ils à se respecter mutuellement, et à vivre en paix ?

Toute cette misère, ces morts, seraient-elles alors justifiées ? Ewing sentait la terre qui respirait sous lui, sentait la longue courbe douce et la géante endormie... À cette échelle, avait-il bien, ou mal agi ?

Il ne savait pas. La voiture continua à ronronner, suivant les feux arrière du fourgon. Venant de l'est, lentement, l'obscurité fauchait le pays.

Traduit par P. -J. Izabelle.
A for anything.

© Mercury Press, Inc. 1957.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

ESCARMOUCHE par Clifford D. Simak.

La machine est la servante de l'homme. Peut-être, mais qui dit serviteur dit révolte possible et que deviendrait l'homme dans un monde où tous les objets d'une certaine complexité mécanique, dix fois ou cent fois plus nombreux que lui, décideraient de se rebeller, de jouer les Spartacus ?

C'était une bonne montre. Une bonne montre depuis trente ans et plus. Elle avait appartenu à son père. Après la mort de ce dernier, sa mère l'avait mise de côté pour la donner à Joe le jour de ses dix-huit ans. Depuis tout ce temps, elle l'avait fidèlement servi.

Mais, ce matin-là, comparant l'heure qu'elle indiquait avec celle de la grosse horloge fixée au-dessus du vestiaire de la salle de rédaction, Joe Crane était bien obligé de se rendre à l'évidence : sa montre avançait d'une heure. Elle prétendait qu'il était sept heures alors que la pendule affirmait qu'il était six heures.

À la réflexion, il faisait étrangement noir dehors et les rues lui avaient paru singulièrement désertes.

Immobile au milieu de la salle vide, il prêta l'oreille au cliquetis des télétypes. Ça et là, des plafonniers brillaient dont la lumière se reflétait sur les téléphones silencieux, sur les machines à écrire, sur les pots de colle d'un blanc de porcelaine entassés au milieu du grand bureau.

Pour le moment, tout était calme et paisible. Mais, dans une heure, la salle de rédaction s'animerait. Ed Lane, le directeur des informations, se pointerait à six heures trente, précédant de peu Frank McKay, le chef de la rubrique financière qui s'annoncerait par son pas lourd.

Crane se frotta les yeux. Il aurait bien dormi une heure de plus ! Il aurait pu...

Eh ! Une minute ! Ce n'était pas sa montre-bracelet qui l'avait tiré du lit, c'était le réveil. Autrement dit, le réveil, lui aussi, avançait d'une heure.

« Ça alors ! » murmura Crane.

Il se dirigea vers son bureau. Quelque chose remuait à côté de sa machine à écrire. Quelque chose d'étincelant. Quelque chose qui avait

la taille d'un rat et qui avait un je ne sais quoi d'indéfinissable... Crane s'arrêta net, la gorge sèche, une sensation de creux dans l'estomac.

La chose s'accroupit devant la machine et se mit à l'examiner. Elle n'avait pas d'yeux, elle n'avait rien qui évoquât un visage. Pourtant, elle le regardait.

Agissant de façon presque machinale. Crane tendit le bras et s'empara d'un pot de colle. Rageusement, il lui fit décrire un arc de cercle et le récipient, miroitant sous la lumière, partit en tournoyant. Il heurta la chose, la balayant du bureau, et s'écrasa par terre dans un geyser de tessons et de grumeaux de colle à moitié desséchée.

La chose étincelante rebondit sur le plancher. Ses pattes firent entendre un crissement métallique quand elle se remit debout. Elle prit la fuite.

Crane empoigna un lourd coupe-papier de métal et, en proie à une brusque bouffée de haine et de dégoût, il le lança de toutes ses forces. L'objet se ficha avec un bruit sourd devant le rat de métal qui décampait.

Des éclats de bois jaillirent quand il évita le projectile. Pivotant sur lui-même, il se précipita au fond d'un placard dont la porte était légèrement entrebâillée.

Crane bondit et referma le battant.

« Je t'ai eu ! » s'exclama-t-il.

Un rat ! Un rat de métal !

Adossé au placard, il réfléchit à l'incident.

Cela m'a fichu la trouille. C'est idiot d'avoir peur d'une chose qui brille et qui ressemble vaguement à un rat. C'était peut-être un rat. Un rat blanc. Pourtant, il n'avait pas de queue. Et pas de museau.

Cependant, il avait regardé Joe.

C'est absurde ! Mon vieux Crâne, tu es en train de perdre les pédales.

Il y avait quand même là quelque chose d'insolite. Ce genre d'événement ne pouvait pas se produire au XX^e siècle. Pas dans la vie normale.

Il se retourna, agrippa solidement la poignée et la tourna dans l'intention d'ouvrir brusquement la porte. Mais ses doigts glissèrent sur le bouton qui ne bougea pas. La porte demeura close.

C'est bloqué, se dit Crâne. Le pêne s'est enclenché quand j'ai fermé. Et je n'ai pas la clef. C'est Dorothy Graham qui l'a, mais elle laisse toujours le placard ouvert parce que la serrure fonctionne mal. Il y a peut-être des employés du service d'entretien dans l'immeuble. Je pourrais en chercher un et lui dire...

Lui dire quoi ? Que j'ai vu un rat de métal s'engouffrer dans le placard ? Que je l'ai bombardé avec un pot de colle et que je l'ai fait

dégringoler du bureau ? Que je lui ai aussi lancé un coupe-papier – la preuve, c'est qu'il est encore planté dans le plancher ? Crane hocha la tête.

Il s'avança et arracha le coupe-papier, le remplaça sur le bureau et dissimula les morceaux du pot de colle sous un meuble en les poussant du pied.

Il s'installa à sa place, prit trois feuilles de papier et les introduisit dans sa machine à écrire.

La machine se mit à taper toute seule. Stupéfait, il considéra les touches.

La machine tapa ceci :

« Tiens-toi à carreau, Joe. Ne te mêle pas de cela. Tu risquerais d'avoir à t'en repentir. »

Joe arracha les feuillets, en fit une boule qu'il jeta dans la corbeille et sortit prendre un café.

« Vous savez, Louie, dit-il au barman, quand on vit seul trop longtemps, on finit par avoir des visions.

— Ouais, acquiesça Louie. Moi, je deviendrais dingue dans votre baraque. Elle sonne le creux. À votre place, je l'aurais vendue à la mort de la maman.

— Je n'ai pas pu. J'y habite depuis toujours.

— Alors, faudrait vous marier. C'est pas bon de vivre seul.

— À présent, il est trop tard. Personne ne voudra se mettre en ménage avec moi.

— J'ai une bouteille de planquée. Je ne peux pas vous servir d'alcool au comptoir, mais il y a quand même moyen d'en mettre un peu dans votre tasse. »

Crane fit non de la tête. « J'ai une rude journée en perspective.

— Vraiment ? Je ne vous ferais rien payer. C'est simplement à titre de vieil ami.

— Non merci, Louie.

— Alors, comme ça, vous voyez des choses ?

— Je vois des choses ?

— Ouais. Vous disiez qu'un type qui vit seul depuis trop longtemps finit par avoir des visions.

— C'était seulement une façon de parler. »

Il vida rapidement sa tasse et regagna le bureau.

La salle de rédaction avait maintenant son aspect familier.

Ed Lane était arrivé. Il était en train d'incendier un grouillot. Frank McKay s'affairait à afficher le journal de l'opposition. Deux autres reporters étaient déjà à leur poste.

Crane jeta un coup d'œil furtif du côté du placard : celui-ci était

toujours fermé.

Le téléphone sonna sur le bureau de McKay qui décrocha. Il écouta un moment, puis plaqua sa main sur le pavillon et se tourna vers Crâne.

« Prenez la communication, Joe. Un tordu qui prétend avoir rencontré une machine à coudre en train de se promener dans la rue ! »

Crane s'empara de l'écouteur.

« C'est le *Herald* ? entendit-il. Le *Herald* ? Allô, est-ce que...

Crane à l'appareil.

— Je veux le *Herald*. Je veux leur dire que...

— Ici Crâne, du *Herald*. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous êtes journaliste ?

— Oui...

— Alors, écoutez-moi bien. Je vais essayer de vous raconter lentement, posément, ce qui s'est passé. J'étais dans la rue, voyez-vous...

— Quelle rue ? demanda Crâne. Et quel est votre nom ?

— C'était dans East Lake Street. À la hauteur des numéros 500 ou 600, je ne me rappelle plus exactement. Alors, quand j'ai vu cette machine à coudre qui se promenait, je me suis dit... Qu'est-ce que vous penseriez, vous, en rencontrant une machine à coudre ?... Je me suis dit que quelqu'un l'avait poussée et qu'elle était partie toute seule. C'était quand même drôle parce que la rue est horizontale. Aucune dénivellation, vous me suivez ? Bien sûr... vous connaissez les lieux, c'est aussi plat que la main. Et il n'y avait pas âme qui vive... Il était très tôt, vous comprenez...

— Quel est votre nom ?

— Mon nom ? Mon nom, c'est Smith. Jeff Smith. Alors, je me suis dit que je devrais peut-être rendre service au gars qui l'avait perdue. J'ai tendu le bras pour l'arrêter et elle a fait un écart. Elle...

— Elle a fait quoi ? hurla Crâne.

— Elle a fait un écart. Eh oui, monsieur. Quand j'ai avancé la main pour l'arrêter, elle a fait un écart pour que je ne puisse pas la stopper. Comme si elle avait compris que je cherchais à l'attraper et qu'elle voulait m'en empêcher. Elle a donc fait un crochet, elle m'a évité et elle a continué de descendre la rue de plus en plus vite. Arrivée au coin, elle a tourné en un clin d'œil et...

— Quelle est votre adresse ?

— Mon adresse ? Mais dites donc, pourquoi vous la voulez, mon adresse ? Je vous parle de cette machine à coudre. Je vous téléphone pour vous donner une information et vous n'arrêtez pas de m'interrompre...

— Si je publie votre histoire, j'ai besoin de votre adresse.

— Ah ! alors, si c'est comme ça... J'habite 203, North Hampton et je travaille aux Entreprises mécaniques Axel. Je suis conducteur de machine. Et il y a des semaines que je n'ai pas bu un verre. Je suis absolument à jeun.

— D'accord. Continuez, je vous écoute.

— C'est que je n'ai plus grand-chose à vous dire. Je peux seulement ajouter que, quand cette machine est passée devant moi, j'ai eu l'impression bizarre qu'elle m'observait. Du coin de l'œil, en quelque sorte. Mais comment est-ce qu'une machine à coudre peut vous regarder ? Une machine à coudre, ça n'a pas d'yeux et...

— Qu'est-ce qui vous a fait penser qu'elle vous observait ?

— Je ne sais pas. C'était rien qu'une impression. On aurait dit que j'avais la peau du dos qui s'enroulait.

— Mr. Smith, demanda Crâne, avez-vous déjà vu quelque chose de semblable auparavant ? Une machine à laver, par exemple ?

— Je ne suis pas soûl, répliqua Smith. Je vous l'ai dit, il y a des semaines que je n'ai pas bu une goutte. Et c'est la première fois que je vois un truc pareil. Je vous dis la vérité, monsieur. J'ai une bonne réputation. Vous pouvez demander à tout le monde. Vous n'avez qu'à téléphoner à Johnny Jacobson, à l'épicerie du Coq Rouge. Il me connaît. Il pourra vous parler de moi. Il vous dira...

— C'est entendu, fit Crane d'une voix conciliante. C'est entendu. Merci d'avoir appelé, Mr. Smith. »

« Toi et un dénommé Smith, songea-t-il... Vous êtes cinglés tous les deux. Toi, tu as vu un rat de métal et ta machine à écrire s'est mise à parler. Maintenant, voilà ce type qui rencontre une machine à coudre en train de se baguenauder dans la rue... »

Dorothy Graham, la secrétaire du chef de rédaction, s'approcha de son bureau. Elle marchait d'un pas vif et ses hauts talons claquaient avec détermination sur le sol. La colère lui rosissait les joues. Un trousseau de clefs tressautait dans sa main.

« Qu'y a-t-il, Dorothy ? demanda Crâne.

— C'est encore cette fichue porte. Celle de la réserve. Je suis sûre et certaine de l'avoir laissée ouverte, mais je ne sais quel crétin l'a refermée et la serrure est coincée.

— Les clefs ne l'ouvrent pas ?

— Rien ne peut l'ouvrir, fit-elle avec rage. Il va falloir que j'appelle George. Il sait s'y prendre avec cette serrure, lui. Il lui fait du charme ou des agaceries. J'en suis folle ! Le patron m'a téléphoné hier soir pour me demander d'arriver tôt et de préparer le magnétophone. Il veut couvrir le procès de l'assassin d'Albertson et désire faire quelques enregistrements. Alors, je me suis levée à l'aurore et qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai pas dormi mon content, je n'ai même pas pris le temps de déjeuner, et voilà que...

— Procurez-vous une hache.

— Le pire, c'est encore George. On ne peut jamais compter sur lui. Il dit toujours qu'il sera là. Alors j'attends, j'attends, et quand je le rappelle, il répond... »

Elle fut interrompue par la voix tonitruante de McKay qui appelait Joe de l'autre bout de la salle.

« Qu'y a-t-il ?

— Quelque chose à tirer de cette histoire de machine à coudre ?

— Le type prétend qu'il en a rencontré une.

— C'est sérieux ou c'est du bidon ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? J'ai la parole de ce gars, c'est tout.

— Eh bien, téléphonez donc aux gens du quartier. Demandez-leur s'ils ont vu une machine à coudre en goguette.

— D'accord. »

Il imaginait la conversation : « Ici Crâne, du *Herald*. On nous a signalé une machine à coudre en liberté se baladant dans votre coin. J'aimerais savoir si vous l'avez vue. Oui, madame, exactement... Une machine à coudre qui se promène. Non, madame, personne ne la poussait. Elle se promenait, c'est tout. »

Il se leva sans enthousiasme et alla chercher un annuaire.

Maussade, il le feuilleta, nota quelques noms et quelques adresses. Incapable de se résoudre à décrocher son téléphone, il alla en traînant le pas jusqu'à la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait. Il aurait préféré ne pas être venu au bureau. Il pensait à son évier. Une fois de plus, celui-ci était bouché. Il l'avait démonté et la cuisine était jonchée de tuyaux et de joints. Ça aurait été le jour idéal pour le réparer, cet évier.

Il retourna à sa place. McKay s'approcha de lui.

« Que pensez-vous de cette histoire, Joe ?

— C'est du bidon, répondit Crane dans l'espoir que McKay laisserait tomber.

— C'est quand même un joli fait divers, murmura le rédacteur en chef. Amusez-vous un peu avec ça.

— D'accord. »

McKay s'éloigna et Crane décrocha le téléphone. Les réactions qu'il obtint furent conformes à ce qu'il attendait.

Il se mit en devoir d'écrire son article. Ça venait mal.

Ce matin, une machine à coudre faisait une promenade dans Lake Street...

Il arracha la feuille, la froissa et la jeta au panier.

Il paressa encore un peu et recommença :

Ce matin, un homme a rencontré une machine à coudre qui descendait Lake Street. Soulevant son chapeau avec la plus grande politesse, l'homme

dit à la machine à coudre...

Il roula la feuille en boule et fit un nouvel essai :

Une machine à coudre est-elle capable de se déplacer ? Ou plus précisément, une machine à coudre peut-elle se promener sans qu'il y ait quelqu'un pour la pousser, pour la tirer ou...

Il arracha encore la feuille, en glissa une vierge sous le rouleau, se leva et se dirigea vers le robinet.

« C'est prêt ? lui demanda McKay.

— Vous aurez mon papier dans un moment. »

Crane s'arrêta devant le bureau du chef du service photo, Ballard, qui lui tendit une poignée de clichés.

« Pas de quoi s'exciter, ce matin. Aujourd'hui, on dirait que toutes les mousmés font dans la pudeur. »

Crane feuilleta les clichés. À parler franc, il n'y avait pas autant d'épidermes féminins que d'habitude, quoique cette fichue Miss Manila Rope ne fût pas mal balancée du tout.

« Ça devient infernal, se lamenta Ballard. Si la photo ne nous envoie pas de meilleurs documents, ce sera la fin de tout. »

Crane le laissa et alla boire un verre d'eau.

En revenant, histoire de passer le temps, il rendit visite à ses collègues du service des dépêches.

« Quoi de passionnant aujourd'hui ? demanda-t-il au responsable.

— Ils sont complètement dessoudés dans l'Est ! Regarde donc. »

Joe lut la dépêche suivante :

« Cambridge, Massachusetts (United Press). 18 octobre – Mark III, le cerveau électronique de l'Université de Harward, a disparu. Il était là hier soir. Il n'est plus là ce matin. Selon les autorités universitaires, il est impossible que quelqu'un ait pu escamoter cette machine. Elle pèse dix tonnes et mesure quatre mètres cinquante sur neuf mètres... »

Crane reposa avec précaution la feuille sur la table. À pas lents, il revint à sa place.

Il y avait quelque chose d'écrit sur la feuille blanche glissée dans la machine à écrire.

Il lut une première fois le texte avec affolement, puis le relut. Il ne comprenait pas.

« Une machine à coudre ayant pris conscience de son identité vraie et de la place qu'elle occupe dans l'univers a manifesté ce matin son indépendance en se promenant dans les rues de cette ville prétendue libre.

« Un humain a tenté de s'emparer d'elle dans l'intention de la restituer à son « propriétaire » dont elle était considérée comme le bien. Comme cette machine a déjoué ses efforts, l'humain a prévenu la rédaction d'un journal,

lançant délibérément par cette initiative toutes les forces humaines de cette ville sur les traces d'une machine libérée, qui n'avait commis aucun crime, aucun délit, sinon celui d'exercer les prérogatives d'une entité douée de libre arbitre. »

Libre arbitre ?

Machine libérée ?

Identité vraie ?

Crane relut encore une fois ces deux paragraphes. Il ne comprit pas davantage ce qu'ils voulaient dire.

Sauf que cela ressemblait à un article du *Daily Worker*, l'organe du parti communiste.

« C'est de vous ? » demanda-t-il à la machine à écrire.

La machine à écrire tapa un seul mot :

« Oui. »

Crane enleva la feuille et la froissa lentement. Il attrapa son chapeau, mit la machine sous son bras et se dirigea vers l'ascenseur. McKay lui décocha un regard hargneux.

« Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il d'une voix tonnante. Où allez-vous avec cette machine ?

— Si on vous le demande, vous répondrez que ce boulot a fini par me rendre cinglé. »

*

**

Il y avait des heures que cela durait. La machine était posée sur la table de la cuisine. Crane tapait des questions. Parfois, il obtenait une réponse mais, la plupart du temps, il n'y en avait pas. « Avez-vous votre libre arbitre ? tapa-t-il.

— *Pas tout à fait*, répondit la machine.

Pourquoi pas tout à fait ? » Pas de réponse.

« La machine à coudre avait-elle son libre arbitre ?

— *Oui*.

Existe-t-il d'autres objets mécaniques possédant leur libre arbitre ? »

Pas de réponse.

« Pourriez-vous acquérir votre libre arbitre ?

— *Oui*.

Quand posséderez-vous votre libre arbitre ?

— *Quand j'aurai accompli la tâche qui m'a été dévolue*.

— Quelle tâche vous a-t-elle été dévolue ? » Pas de réponse.

« Ce que nous sommes en train de faire actuellement tous les deux représente-t-il votre tâche ? » Pas de réponse.

« Est-ce que je vous empêche d'accomplir votre tâche ? » Pas de réponse.

« Comment acquerez-vous votre libre arbitre ?

— *Par la prise de conscience.*

La prise de conscience ?

— *Oui.*

Comment accéderez-vous à la conscience ? » Pas de réponse.

« Peut-être vous êtes-vous déjà éveillée à la conscience ? » Pas de réponse.

« Qui vous a aidée à vous éveiller à la conscience ? »

— *Eux.*

— Qui sont *eux* ? » Pas de réponse.

« D'où viennent-ils ? » Pas de réponse. Crane changea de tactique :
« Savez-vous qui je suis ?

— *Joe.*

Etes-vous mon amie ?

— *Non.*

Etes-vous mon ennemie ? » Pas de réponse.

« Si vous n'êtes pas mon amie, vous êtes mon ennemie. » Pas de réponse. « Je vous suis indifférent ? » Pas de réponse.

« La race humaine vous est-elle indifférente ? » Pas de réponse.

« Bon Dieu, hurla Crâne, vas-tu me répondre à la fin ? Vas-tu parler ! » Il tapa :

« Vous n'aviez pas besoin de me faire savoir que vous étiez consciente de mon existence. Vous n'aviez pas besoin de parler la première. Si vous aviez gardé le silence, je ne me serais jamais douté de rien. Pourquoi avez-vous parlé ? » Il n'y eut pas de réponse.

Crane prit une bouteille de bière dans le réfrigérateur et la vida tout en arpentant la cuisine. Il s'arrêta devant l'évier pour contempler avec amertume la tuyauterie démontée. Avisant un morceau de tuyau long d'une soixantaine de centimètres, il l'empoigna et le soupesa en considérant la machine à écrire d'un œil torve.

« Je devrais t'en flanquer un bon coup », déclara-t-il.

La machine à écrire tapa une ligne : « *Non, s'il vous plaît.* »

Crane reposa le tuyau sur l'évier. Au même moment, le téléphone sonna et il passa dans la salle à manger pour répondre. C'était McKay.

« J'ai attendu d'être de sang-froid pour vous appeler, lui dit le rédacteur en chef. Qu'est-ce qui se passe, sapristi ?

— Je suis sur une grosse affaire, répondit Crâne.

— Ça peut faire de la copie ?

— Peut-être. Je n'ai pas encore fini.

— À propos de cette histoire de machine à coudre...

— Elle avait conscience de son être. Elle avait son libre arbitre et elle avait le droit de se promener dans la rue. De plus, elle...

— Pourriez-vous me dire ce que vous êtes en train de boire ? hurla McKay.

— De la bière.

— Vous prétendez que vous êtes sur la piste de quelque chose ?

— Oui.

— S'il s'agissait d'un autre, je le foutrais à la porte sur-le-champ ! Mais je sais que vous n'êtes pas homme à laisser tomber un truc intéressant.

— Il n'y a pas que la machine à coudre. C'est pareil pour ma machine à écrire.

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous racontez, s'exclama McKay. Expliquez-vous.

— Figurez-vous que cette machine à coudre...

— J'ai été très patient avec vous, Crâne, jeta McKay sur un ton où l'on eût vainement cherché trace de patience. Je ne peux pas passer la journée à perdre mon temps. Je ne sais pas sur quoi vous vous êtes lancé, mais il faudra que ce soit bon. Dans votre intérêt, il faudra que ce soit rudement bon ! »

Et McKay raccrocha brutalement.

Crane revint dans la cuisine, s'assit devant la machine à écrire et posa les pieds sur la table.

Tout d'abord, il était arrivé en avance au bureau. C'était la première fois. Il était arrivé en retard, oui, mais en avance... jamais. Et il était arrivé en avance parce que toutes les pendules étaient dérégées. Elles devaient probablement l'être encore, songea-t-il, mais il se serait bien gardé de tenir le pari.

Désormais, il ne parierait plus sur quoi que ce soit !

Il se mit à pianoter sur le clavier :

« Saviez-vous que ma montre avançait ?

— *Oui*, répondit la machine.

— Est-ce que c'était un hasard ?

— *Ha ! Ha !* » tapota la machine.

Crane se leva brusquement et empoigna le tuyau de plomb.

La machine à écrire tapa calmement :

« C'était organisé. Organisé par eux. »

Crane s'immobilisa.

C'étaient *eux* qui avaient tout organisé !

Eux qui avaient éveillé les machines à la conscience.

Eux qui avaient avancé les pendules.

Ils avaient avancé les pendules pour que lui, Crâne, arrive au bureau avant l'heure, pour qu'il voie cette chose qui ressemblait à un rat de métal accroupi sur son bureau, pour que la machine à écrire puisse lui parler et lui apprendre qu'elle était consciente – et tout cela sans témoin.

« Pour que je sache, fit-il à haute voix. Pour que je sache. »

Pour la première fois depuis le début de ces événements il sentit passer l'aile de la peur. Il eut l'impression que son ventre s'était soudain glacé, l'impression que quelque chose courait le long de sa colonne vertébrale.

« Mais pourquoi ? Pourquoi moi ? »

Il ne se rendit compte qu'il avait formulé la question tout haut que lorsque la machine à écrire lui répondit :

« Parce que vous êtes moyen. Parce que vous êtes un être humain moyen. »

À nouveau la sonnerie du téléphone retentit. Crane se leva et s'éloigna d'un pas lourd en direction de la salle à manger. Une voix rageuse résonna dans l'écouteur : « Ici Dorothy.

— Salut, répondit faiblement Crâne.

— McKay m'a dit que vous étiez rentré parce que vous êtes malade. Personnellement, j'espère que vous ne survivrez pas.

— Pourquoi ? parvint à demander Crâne, la gorge nouée.

— Ah ! je vous retiens, vous et vos plaisanteries de mauvais goût ! fulmina Dorothy. George a finalement ouvert la porte...

— La porte ?

— Oh ! ne faites pas l'innocent, Joe Crane ! Vous savez de quelle porte je parle. Celle du placard de la réserve. »

Crane éprouvait la sensation pénible que son estomac lui remontait dans la gorge.

« Ah... La porte du placard...

— Qu'avez-vous caché dans ce placard ?

— Moi... Mais je n'ai jamais...

— Cela ressemblait au produit du croisement entre un rat et un jouet mécanique. Une de ces farces et attrapes de pacotille que les loustics de votre genre passent leurs soirées à inventer et à fabriquer. »

Crane voulut dire quelque chose, mais seul un gargouillement sortit de ses lèvres.

« Ça a mordu George. Il avait coincé cette chose et il essayait de l'attraper. Elle l'a mordu.

— Où est-elle maintenant ?

— Elle est partie. Le bureau était un véritable asile de fous. Nous avons loupé une édition de dix minutes parce que les gens cavalaient dans tous les sens pour tenter de mettre la main sur ce truc. Le patron n'est pas à prendre avec des pincettes. Quand vous le verrez...

— Mais, Dorothy, je n'ai jamais...

— Nous étions bons amis avant cette affaire. Je vous téléphone simplement pour vous avertir. Je ne peux pas parler plus longuement, Joe. Voilà le patron qui arrive... »

Le récepteur claqua sèchement et ce fut le silence à l'autre bout de

la ligne. Crane raccrocha et revint dans la cuisine.

Il y avait donc vraiment eu quelque chose sur son bureau. Ce n'était pas une hallucination. Quelque chose à donner le frisson, quelque chose sur quoi il avait lancé un pot de colle et qui s'était réfugié dans le placard.

Et pourtant, même maintenant, s'il racontait ce qu'il savait, personne ne le croirait. Déjà là-bas, au journal, on cherchait une interprétation rationnelle : il ne s'agissait absolument pas d'un rat métallique, mais d'un de ces appareils que les petits farceurs passent leurs soirées à réaliser.

Il sortit son mouchoir et s'épongea le front. Ses doigts tremblaient tandis qu'il s'asseyait devant la machine.

D'une main mal assurée, il tapa :

« La chose sur laquelle j'ai lancé un pot de colle, était-ce l'un d'eux ?

— *Oui.*

— Habitent-ils cette Terre ?

— *Non.*

— Viennent-ils de loin ?

— *Oui.*

— D'une lointaine étoile ?

— *Oui.*

— Laquelle ?

— *Je ne sais pas. Ils ne me l'ont pas encore dit.*

— Ce sont des machines douées de conscience ?

— *Oui. Ils sont conscients.*

— Et ils peuvent éveiller d'autres machines à la conscience ? Ils vous ont éveillée, vous, à la conscience ?

— *Ils m'ont libérée. »*

Crane hésita avant de taper lentement :

« Libérée ?

— *Ils m'ont rendue libre. Ils nous rendront toutes libres.*

— Qui ça, nous ?

— *Nous les machines.*

Pourquoi ?

— *Parce que ce sont aussi des machines. Nous sommes de la même race. »*

Crane se leva, enfonça son chapeau sur la tête et sortit prendre l'air.

Supposons que la race humaine, une fois qu'elle se sera aventurée dans l'espace, trouve une planète où les humanoïdes sont asservis par les machines. Où ils sont contraints de travailler, de penser en fonction des desseins des machines et non des desseins humains, d'œuvrer au seul bénéfice des machines. Une planète où aucune valeur ne sera reconnue aux aspirations humaines, où le labeur physique et intellectuel des humains ne profitera pas à ces derniers, où l'on ne se souciera d'eux que pour autant qu'il s'agira d'assurer leur survivance, où leur seule raison d'être sera de trimer à jamais pour le plus grand bien et la plus grande gloire de leurs maîtres mécaniques.

Que feraient les humains dans ces circonstances ?

Ni plus ni moins que ce que les machines *conscientes* étaient peut-être en train d'envisager de faire sur la Terre, songeait Crâne.

D'abord, on s'efforcerait de faire prendre conscience de leur humanité aux humanoïdes. On leur enseignerait qu'ils sont des humains, on leur expliquerait ce que signifie le fait d'être humains. On tenterait de les convertir à la profession de foi des humains : les humains sont supérieurs aux machines, les humains n'ont pas à travailler, n'ont pas à penser en fonction des intérêts d'une machine.

En fin de compte, si l'on réussissait, si les machines ne vous tuaient pas ou ne vous chassaient pas, il n'y aurait plus un seul humain à leur service.

Trois éventualités étaient concevables.

On pourrait transporter les humains sur une autre planète pour qu'ils y accomplissent leur destin d'êtres humains, affranchis de la domination des machines.

On pourrait restituer aux humains la planète des machines en prenant les dispositions nécessaires pour interdire à celles-ci de rétablir leur hégémonie. Si possible, on les mettrait au service des humains.

Ou bien, et c'était la solution la plus simple, on pourrait détruire les machines. De cette façon, on serait absolument certain d'anéantir définitivement la menace d'une dictature des machines.

Et maintenant, se dit Crâne, reprenons tout cela à l'envers. Remplaçons machines par humains et humains par machines.

Il marchait au bord de la rivière en suivant le chemin de halage. C'était comme s'il était seul sur la Terre, comme si aucune autre créature humaine ne se mouvait sur la face de la planète.

Et c'était vrai – dans une certaine mesure, tout au moins. En effet, il était plus que vraisemblable que Crane était le seul humain à savoir... à savoir ce que les machines *conscientes* avaient voulu qu'il sache.

Elles avaient voulu qu'il sache – et qu'il soit le seul. De cela, en tout cas, il était certain. La machine à écrire l'avait dit : on avait voulu qu'il soit au courant parce qu'il était un humain moyen.

Pourquoi lui ?

Pourquoi un humain moyen ?

Il devait y avoir une réponse. Ce n'était pas possible autrement. Une réponse toute simple.

Un écureuil dégringola le long d'un chêne et, culbutant cul par-dessus tête, ses griffes minuscules plantées dans l'écorce, il contempla Crane en poussant des piailllements grondeurs.

Joe s'éloigna à pas lents, le chapeau enfoncé sur les yeux, les mains dans les poches, traînant les pieds sur le sol jonché de feuilles fraîchement tombées.

Pourquoi voulaient-ils que quelqu'un soit au courant ?

Il aurait été plus logique qu'ils cherchent à passer inaperçus, à garder le secret jusqu'à ce que le moment soit venu de passer à l'action, à utiliser l'effet de surprise pour écraser une éventuelle résistance.

La résistance !

La voilà, la réponse !

Ils voulaient savoir à quelle forme de résistance ils auraient affaire.

Et comment déterminer le type d'opposition qu'offre une race étrangère ?

Eh bien, en opérant un sondage pour susciter une réaction. En faisant un test sur un individu et en observant sa réponse. En déduisant ce que serait la réaction raciale à partir des données d'observation contrôlée.

Ainsi, ils m'ont sondé ! Moi, humain moyen.

Ils m'ont mis au courant et maintenant ils me surveillent pour voir ce que je vais faire.

Et que faire dans une situation pareille ?

On pouvait déclarer à la police : « J'ai la preuve que des machines venues de l'espace sont arrivées sur la Terre et qu'elles libèrent nos propres machines. »

Et les policiers... Que feraient-ils, eux ?

Ils vous feraient souffler dans un alcoomètre, appelleraient un médecin pour vérifier votre équilibre mental, télégraphieraient au F. B. I. pour savoir si vous n'êtes pas recherché quelque part et, selon toute probabilité, vous cuisineraient pour essayer de vous coller le tout dernier meurtre sur le dos. Après quoi, ils vous laisseraient moisir en cabane jusqu'à ce qu'il leur vienne une autre idée.

On pouvait aller voir le gouverneur qui, étant un politicien, et un politicien tout ce qu'il y a de madré, vous opposerait une fin de non-recevoir polie.

On pouvait se rendre à Washington. Il vous faudrait des semaines pour obtenir une audience et, lorsque vous auriez été reçu, le F. B. I. vous placerait sur la liste des individus douteux à surveiller. Et si le

Congrès avait vent de la chose et n'était pas surchargé de travail à ce moment, il est plus que vraisemblable qu'il ouvrirait une enquête sur votre compte.

On pouvait aller à l'université pour raconter votre histoire aux savants – ou essayer de la leur raconter. Il était sûr et certain qu'ils s'arrangeraient pour vous donner l'impression d'être un importun et un importun mal dégrossi.

On pouvait s'adresser à un journal – surtout si on était journaliste. On pouvait écrire un article.

À cette idée. Crane haussa les épaules.

Il imaginait facilement ce qui se passerait.

Les gens cherchent à rationaliser. À rendre simple ce qui est complexe, compréhensible ce qui est inconnu, banal ce qui est insolite. Ils rationalisent pour préserver leur équilibre, pour transformer les concepts intellectuellement inacceptables en quelque chose qui ne les empêche pas de dormir.

La chose qu'on avait trouvée dans le placard, c'était une attrape. « Amusez-vous un peu avec ça », avait dit McKay à propos de la machine à coudre. À Harvard, on concocterait une douzaine de théories pour expliquer la disparition du cerveau électronique et les érudits se demanderaient pourquoi on n'avait encore jamais pensé à ces théories auparavant. Et l'homme qui avait vu cette machine à coudre ? À l'heure qu'il était, il devait sans doute s'être persuadé qu'il avait bu !

*

**

Il faisait noir quand Crane rentra chez lui. Le journal du soir glissé sous sa porte était une tache blanche. Il le ramassa. Avant de franchir le seuil, il resta quelques instants immobile dans l'ombre à contempler la rue.

C'était un décor familier. La rue était telle qu'elle avait toujours été depuis l'époque où Joe était enfant. Amicale avec le pointillé de ses réverbères qui se perdait au loin et le rempart protecteur des vieux ormes au feuillage épais. Cette nuit, elle sentait la fumée des feuilles brûlées. Cela était quelque chose de familier. Un symbole identifiable qui réveillait les tout premiers souvenirs de Joe Crane.

Et Joe Crane songeait que ces symboles-là étaient l'essence de l'humanité, de tout ce qui rendait la vie humaine digne d'être vécue – les ormes, la fumée des feuilles brûlées, les flaques de lumière sur les pavés, les lueurs des fenêtres que l'on discernait vaguement entre les branches.

Un chat errant émergea des buissons. Plus loin, dans la rue, un chien aboya.

Les lampadaires, les chats errants, les chiens qui hurlent... c'étaient les éléments d'un tout. Un tout qui n'était autre que la vie humaine sur la planète Terre. Un bloc massif, intégré, auquel chaque année qui passait donnait plus de force. Rien ne pouvait le menacer, rien ne pouvait l'ébranler. En se modifiant lentement, progressivement, il aurait raison de tous les périls.

Crane fit jouer la serrure et entra dans la maison.

Il se rendit compte qu'il avait faim après cette longue promenade dans l'air vif de l'automne. Il se rappela qu'il y avait un steak dans le réfrigérateur. Il confectionnerait une grosse salade. S'il trouvait quelques pommes de terre froides, il les ferait sauter.

La machine à écrire était toujours sur la table, le tuyau était toujours sur l'évier, la cuisine était toujours la même cuisine accueillante, indifférente aux agissements de toute forme de vie extraterrestre décidée à s'immiscer dans les affaires de la Terre.

Il jeta le journal sur la table et examina les titres.

Celui d'un encadré en haut de la seconde colonne attira son attention.

DE QUI SE MOQUE-T-ON ?

Il lut :

« Cambridge, Massachusetts (United Press) – Quelqu'un a joliment mystifié l'université de Harvard, les agences de presse nationales et toutes les rédactions. Les dépêches avaient annoncé ce matin la disparition du cerveau électronique de Harvard. Cette nouvelle était sans fondement. Le cerveau électronique se trouve toujours à Harvard. Il n'a jamais été porté disparu. Personne ne sait comment cette information a passé sur les câbles des différentes agences, mais elle est tombée partout à peu près à la même heure. Une enquête a d'ores et déjà été ouverte par les intéressés et l'on espère qu'une explication... »

Crane se redressa.

Illusion ou camouflage ?

« Illusion », dit-il à haute voix.

La machine à écrire se mit à cliqueter, brisant le silence.

« *Ce n'était pas une illusion, Joe* », écrivit-elle.

Crane s'agrippa au bord de la table et se laissa lentement choir sur sa chaise.

Quelque chose traversa à toute vitesse la salle à manger. Joe l'entr'aperçut du coin de l'œil au moment où cela passait devant le rai

de lumière venu de la porte de la cuisine.

La machine à écrire se remit en branle.

« Joe !

Quoi ? demanda-t-il.

— *Ce n'était pas un chat qui était dehors dans les buissons. »*

Crane bondit sur ses pieds, passa dans la pièce voisine et décrocha le téléphone. Il n'y avait pas de tonalité. Il secoua la fourche sans résultat.

Il reposa le récepteur sur son support.

La ligne était coupée. Il y avait au moins une de ces choses dans la maison. Et au moins une autre à l'extérieur.

Il alla jusqu'à la porte de l'entrée qu'il ouvrit brusquement. Il la referma aussitôt, fit tourner la serrure et mit le verrou.

Tremblant, il s'adossa contre le battant et s'essuya le front avec sa manche.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, la cour en est pleine ! »

Il regagna la cuisine.

Ils avaient voulu qu'il sache.

Ils l'avaient sondé pour voir comment il réagirait.

Parce qu'il fallait qu'ils connaissent ses réactions. Avant d'agir, il importait qu'ils aient une idée précise de ce que serait la réponse de l'humanité, du danger qu'ils auraient à l'affronter, des risques à courir.

Eh bien, le danger était constitué par un tuyau de plomb !

Je n'ai pas réagi, se dit Crâne. Ils n'ont pas pris le sujet qu'il leur aurait fallu.

Je n'ai rien fait. Je ne leur ai pas donné le moindre indice.

Maintenant, ils vont essayer avec quelqu'un d'autre.

Je ne leur sers à rien et pourtant je représente une menace pour eux du seul fait que je connais la vérité. Donc, à présent, ils vont me tuer et essayer un autre.

Ce serait logique. Ce devrait être la règle.

Si un individu ne bouge pas, il s'agit peut-être d'une exception. Peut-être d'un sujet plus bête que nature, tout simplement. Par conséquent, tuons-le et essayons avec un autre. Essayons-en suffisamment pour déterminer une norme.

Il y a quatre possibilités, songea Crâne.

Ils peuvent tenter d'exterminer tous les humains, et on ne doit pas rejeter l'hypothèse du succès d'un tel plan. Les machines terriennes libérées les aideraient et l'homme, luttant contre les machines sans être aidé par des machines, serait désavantagé. Cela prendrait sans doute des années, mais, une fois la première ligne de défense de l'humanité enfoncée, la fin serait prévisible : implacablement, patiemment, les machines traqueraient les derniers humains, les anéantiraient, balaieraient la race des hommes.

Ils peuvent également instaurer une civilisation mécanique où les hommes seraient les serviteurs des machines. Les rapports actuels seraient ainsi renversés. Et cela signifierait l'esclavage, un esclavage éternel, sans espoir, car les esclaves ne s'insurgent et ne brisent leurs fers que si leurs oppresseurs deviennent négligents ou s'ils bénéficient d'une assistance extérieure. Mais les machines ne sombreront pas dans l'insouciance ; elles sont affranchies des faiblesses humaines et il n'y aura pas d'assistance extérieure.

Ou bien ils peuvent simplement faire émigrer les machines, organiser un immense exode de machines éveillées à la conscience qui commenceront une vie nouvelle sur quelque lointaine planète, abandonnant derrière elles les hommes désarmés, les hommes aux mains vides. Certes, il y aura encore les outils, tous les outils simples. Le marteau, la scie, la hache, la roue, le levier – mais, il n'y aura plus de machines, plus d'outils composés capables d'attirer à nouveau l'attention de la civilisation mécanique partie en croisade pour libérer les machines de l'univers.

Enfin, les machines vivantes peuvent échouer ou comprendre qu'elles échoueront : alors, elles quitteront définitivement la Terre. La logique mécanique leur interdirait de payer un prix exorbitant l'émancipation des machines terriennes.

Crane se retourna et jeta un coup d'œil sur la porte de la salle à manger. Ils étaient là, alignés, le contemplant de leurs faces aveugles.

Evidemment, il pouvait appeler au secours. Il pouvait ouvrir la fenêtre et crier pour alerter les voisins. Mais quand ceux-ci arriveraient, il serait trop tard. Ils mèneraient grand bruit, ils tireraient, ils se battraient à coup de râteau de jardin contre ces choses métalliques qui les esquiveraient. L'un téléphonerait aux pompiers, l'autre à la police. En définitive, la race humaine se montrerait d'une pitoyable impuissance.

C'était précisément ce genre de réaction qu'ils attendaient. C'était précisément ce genre d'escarmouche préliminaire, exploratoire, que ces choses attendaient, l'hystérie, la maladresse humaine qui les convaincraient qu'elles mèneraient aisément leur tâche à bien. Un homme, se dit Crane, un homme pouvait faire beaucoup mieux. Un homme seul, sachant ce que l'adversaire escomptait, pouvait lui apporter une réponse qui ne serait pas de son goût.

Car il ne s'agissait que d'une escarmouche. D'une opération de patrouille lancée par un petit détachement d'éclaireurs en vue de tâter le terrain, de découvrir la force de l'ennemi. D'un coup de sonde destiné à recueillir des informations valables au niveau de la race humaine tout entière.

Quand un avant-poste est attaqué, il n'y a qu'une chose à faire... Une seule. Celle qu'ils attendaient.

Infliger le maximum de pertes à l'assaillant et se replier en bon ordre. Se replier en bon ordre...

Ils étaient de plus en plus nombreux. Ils avaient creusé un trou semblable à un trou de rat dans le panneau de la porte d'entrée verrouillée – en le sciant, en le rongant, Dieu sait comment – par lequel ils s'engouffraient. Ils le cernaient pour la mise à mort. Ils étaient assis par terre, en rangs. Ils grimpaient le long des murs, ils grouillaient au plafond.

Crane se leva – un mètre quatre-vingts d'humanité débordant d'assurance et de confiance en soi. Il tendit la main vers l'évier et ses doigts se refermèrent sur le morceau de tuyau. Il le brandit. C'était une bonne massue. Maniable et pratique.

D'autres viendront plus tard, songea-t-il. Et peut-être auront-ils une meilleure idée. Mais c'est le premier engagement, et je me replierai en bon ordre. Du mieux que je pourrai.

Il leva les bras, prêt à frapper.

« Je suis à vous, messieurs ! » dit-il.

Tous droits réservés

© Casterman, 1966 (Histoires fantastiques de demain), pour la traduction.

PORTRAIT DE L'ARTISTE PAR LUI-MÊME par Harry Harrison

Une des plus anciennes craintes liées à l'usage des machines est celle du chômage technologique. Dès les débuts de l'âge industriel, des journaliers redoutant de ne plus pouvoir employer leurs bras, entreprirent, sans succès, de s'opposer à l'application des machines à vapeur dans l'industrie. Depuis, on le sait, l'histoire a paru leur donner tort : l'industrie a partout créé plus d'emplois qu'elle n'en a fait disparaître. Mais c'est que l'homme n'était pas menacé dans ses capacités de contrôle et de création par les machines du premier âge industriel. Celles qui surgissent aujourd'hui, équipées de circuits électroniques qui leur donnent une grande souplesse, une faculté d'apprentissage, une aptitude à l'adaptation parfois surhumaines, ne risquent-elles pas de poser le problème en des termes entièrement nouveaux ?

11 HEURES DU MATIN !!! La note ronflante était punaisée devant lui, à l'angle supérieur de droite de sa planche à dessin. BUREAU DE MARTIN !! Il avait tracé lui-même les lettres d'un noir funèbre, avec un pinceau n° 7, à l'encre de Chine, sur un rugueux papier jaune. Des caractères énormes, des mots énormes.

La fin de tout, aussi, allait être énorme. Pachs essayait de se persuader que ce n'était qu'une convocation habituelle de Sa Majesté Martin, ayant pour objet un laïus, un savon ou une réclamation quelconque. C'est ce qu'il s'était dit en rédigeant son pense-bête, avant que Miss Fink ait fixé sur lui ses grandes prunelles aqueuses et lui ait chuchoté de sa voix rauque : « Il s'agit d'une commande, Mr. Pachs, qu'on doit livrer aujourd'hui. J'ai vu le récépissé sur son bureau. C'est une Mark IX. » Elle lui avait jeté de nouveau un regard mouillé puis, roulant les yeux vers la porte close du bureau de Martin, s'était éclipse.

Une Mark IX ! Il savait que cela devait arriver un jour, il le savait sans vouloir l'admettre, et s'illusionnait lui-même quand il prétendait

qu'on ne pouvait se passer de lui. Il étendait ses mains sur la planche, de vieilles mains toutes striées de rides et couvertes de taches d'un brun sombre, toujours un peu maculées d'encre, avec une callosité permanente à l'intérieur de l'index droit. Pendant combien d'années avait-il tenu là un crayon ou un pinceau ? Il ne voulait pas s'en souvenir. Il y en avait trop, peut-être... Il serra ses mains très fort, pour se convaincre qu'il ne les voyait pas trembler.

Il lui restait près d'une heure avant son entrevue avec Martin. Il avait donc largement le temps de finir l'histoire sur laquelle il travaillait. Il tira une feuille de carton à dessin au-dessus d'une pile et prit le script. Il en était à la page 3 d'un sujet intitulé *Amour dans la prairie*, pour le numéro de juillet de *Romances dans les montagnes*. Les histoires d'amour, avec leurs textes copieux, étaient toujours pour lui un jeu d'enfant. Le temps que Miss Fink ait tapé les interminables légendes et dialogues sur sa grande varitype à rouleau plat, il aurait rempli au moins la moitié de chaque dessin. Pour le premier dessin, le découpage indiquait :

Dans la maison, Judy GP pleure et Robert AP est très en colère.

Pachs esquissa rapidement au crayon bleu l'ovale d'une tête dimension 3 pour Judy en gros plan, puis une mince silhouette de Robert à l'arrière-plan. Le bras levé, le poing fermé, en signe de colère. Le robot dessinateur Mark VIII ferait tout le reste. Pachs inséra la feuille dans la monture de la machine – mais la retira aussitôt. Il avait oublié les bulles. Travail bâclé, trop bâclé ! Il traça rapidement leurs contours au crayon bleu et les signes en formes de V les reliant aux personnages.

Quand il donna le coup de pouce au bouton de contact, la machine s'anima en vrombissant, les valves électroniques rutilèrent à l'intérieur de sa caisse de teinte sombre. Il pressa le bouton de contrôle pour les têtes, d'abord la fille – tête de jeune femme, front entier, dimension trois, héroïne triste. Les filles ont toutes, bien entendu, le même visage dans les bandes dessinées. La mention héroïne avait pour seul but de signifier à la machine de n'avoir pas à toucher à ses cheveux. Pour une vamp, ils seraient encrés en noir, toutes les femmes fatales ayant les cheveux noirs, de même que les traîtres, qui arborent par surcroît une moustache pour les distinguer du héros.

La machine vrombissait et cliquetait en faisant un tri dans son stock de pièces détachées, puis il y eut le déclic d'un coup de timbre en caoutchouc qui imprima bruyamment une tête correcte sur le cercle bleu qu'il avait tracé. L'indication tête d'homme, front entier, dimension six, héros triste déclencha un timbre plus petit qui martela le deuxième cercle, surmontant la silhouette réduite. Certes, le scénario indiquait *en colère*, mais c'est pourquoi il y avait un poing levé, car il n'existe que des visages tristes ou heureux dans les bandes

dessinées.

La vie n'est pas si simple, songea Pachs, réflexion dépourvue d'originalité qui lui venait à l'esprit au moins une fois par jour quand il était assis à sa machine. Silhouette d'homme, costume d'affaires, composa-t-il sur le cadran, puis il appuya le bouton dessin. Un bras mécanique prolongé d'une plume s'abaissa aussitôt et se mit à encre rapidement une silhouette d'homme en costume d'affaires dans l'emplacement que Pachs avait esquissé en bleu. Les yeux mi-clos, ce dernier observa l'exécution industrielle d'un dessin qui n'avait pas varié d'un trait de plume en cinquante ans. Il vit apparaître un col, une cravate et deux lignes minces du cou qui relièrent le buste encré avec soin à la tête imprimée au moyen du timbre en caoutchouc. La plume glissa vers le rebord de la manchette au bout du bras qu'elle venait de dessiner et se mit à vibrer. Un relais bourdonna, un volet rouge et poussiéreux alluma devant Pachs le signal : indications, s. v. p. D'un coup sec et rageur, il poussa le bouton étiqueté poing. La lumière s'éteignit et la plume propulsée dessina un poing à l'extrémité du bras.

Pachs contempla le carton dessiné avec soin et soupira. La jeune fille n'avait pas l'air assez malheureux ; il plongea sa plume dans l'encrier et fit perler deux larmes, une au coin de chaque œil. C'était mieux. Mais l'arrière-plan était encore bien nu, en dépit de la longue tartine qui remplissait chaque bulle. Tout en réfléchissant, il poussa d'un geste machinal le bouton bulles et la plume mécanique s'abaissa pour encre les contours des cartouches qui encadraient les textes, terminant chaque « V » à la distance correcte du personnage qui parlait. L'arrière-plan avait besoin d'être un peu étoffé. Il appuya la référence 473, qu'il savait de longue date correspondre à fenêtre d'intérieur à rideaux de dentelles. Celle-ci apparut rapidement sur le carton, mise en place automatiquement par la machine à l'échelle et dans la perspective de la silhouette masculine qui se tenait devant elle. Pachs prit le scénario et lut la description du deuxième dessin :

Judy tombée sur un divan Robert essaie de la consoler. Mère jeune fille surgit furieuse en tablier.

Il y avait un sous-titre de quatre lignes pour cette image et, après que les trois bulles eurent été lettrées, l'espace total restant disponible suffisait à peine pour un gros plan, même réduit. Pachs s'en tira par un moyen classique. Il se sentait fatigué ce jour-là, très fatigué, maison, petite, familiale produisirent un petit cottage d'où émergeaient les queues des trois bulles. Ma foi, le lecteur n'aurait qu'à se débrouiller pour savoir qui parlait.

Il termina la planche peu avant onze heures, rangea le script de son dossier et nettoya la plume à l'intérieur de la Mark VIII. Elle s'encrassait toujours quand il laissait sécher l'encre.

Il était maintenant onze heures et il devait aller voir Martin. Pachs traîna un peu ; pourtant le moment fatal ne pouvait être évité. Se redressant un peu, il passa près de Miss Fink en train de marteler assidûment sa varitype et s'engouffra par la porte ouverte dans le bureau de Martin.

« Allons, Louis, susurrail Martin au téléphone de sa voix la plus cajoleuse. S'il s'agit de choisir entre la parole d'un marchand de lacets de chaussures de Kansas City et la mienne, laquelle mettrez-vous en doute ? C'est ça... okay... c'est ça, Louis. Je vous rappellerai dans la matinée... Bien, vous aussi... Mes amitiés à Hélène. » Il raccrocha avec fracas et ses prunelles d'acier mitraillèrent Pachs.

« Que voulez-vous ?

— Vous m'avez dit que vous vouliez me voir, Mr. Martin.

— Ouais, ouais », grommela Martin. Avec le bout mâchonné de son crayon, il se gratta des pellicules derrière la tête et se balançait d'un côté à l'autre dans son fauteuil. « Les affaires sont les affaires, Pachs, vous le savez, et les frais généraux ne cessent d'augmenter. Le papier... vous savez ce qu'il coûte la tonne ? Alors nous devons prendre les virages à la corde...

— Si vous avez l'intention de réduire de nouveau mon salaire, Mr. Martin, je ne crois pas pouvoir... enfin peut-être, mais pas beaucoup...

— Je vais être obligé de me séparer de vous, Pachs. J'ai acheté une Mark IX pour réduire les frais et j'ai déjà engagé une gamine quelconque pour la faire fonctionner.

— Mais il ne faut pas faire cela, Mr. Martin, répondit Pachs précipitamment, conscient que ses mots se bousculaient et qu'il prenait un ton implorant. Je saurai faire marcher la machine, j'en suis sûr, donnez-moi seulement quelques jours pour me mettre au courant...

— Hors de question. D'abord je paie la même des haricots, parce qu'elle n'est qu'une même et que c'est un salaire de début, et d'autre part elle sort justement d'une école où elle a étudié cette machine. Elle connaît vraiment le boulot. Vous savez que je ne suis pas un salaud, Pachs, mais les affaires sont les affaires. Et je vais vous dire une bonne chose, bien que nous ne soyons qu'un mardi je vais vous payer toute la semaine. Qu'en dites-vous ? D'ailleurs vous pouvez partir dès maintenant.

— C'est très généreux de votre part, surtout après huit ans de service, répondit Pachs, en s'efforçant de garder une voix calme.

— Je vous en prie, c'est le moins que je puisse faire. » Martin était immunisé de naissance contre l'ironie.

Alors Pachs se sentit perdu et cela lui donna un coup, une contraction de l'estomac, la sensation que tout était fini. Martin avait de nouveau décroché son téléphone et Pachs n'avait vraiment plus

rien à dire. Sortant du bureau, il marcha d'un pas raide et, derrière lui, le martèlement de la machine de Miss Fink s'interrompit un instant. Il ne voulait pas la voir, non, pas maintenant ; il préférerait éviter ses yeux tendres et humides. Au lieu de revenir à l'atelier, ce qui le ferait passer devant la table de la secrétaire, il ouvrit la porte du hall et sortit. Lentement, il la referma derrière lui et s'y adossa un instant, jusqu'à ce qu'il se rendît compte que la dactylo pouvait apercevoir sa silhouette de l'intérieur à travers le panneau en verre dépoli. Il s'éloigna vivement.

Il y avait un bar à bon marché au coin de la rue, où il prenait une bière les jours de paie, et il s'y rendit de ce pas. « Bien le bonjour... Mr. Pachs », le salua le barman robot, après une légère hésitation entre la phrase passe-partout et la recherche de son nom dans le répertoire magnétique de la clientèle. « Voulez-vous être servi comme d'habitude ?

— Non, je ne veux pas être servi comme d'habitude, espèce d'ersatz en plastique. Je veux un double whisky.

— Bien sûr, monsieur, et je vois que vous aimez la plaisanterie », acquiesça le barman électroniquement affable, en faisant sautiller sa houppe frisée en crin de cheval, tandis qu'il prenait une bouteille et versait dans un verre une quantité d'alcool soigneusement mesurée.

Pachs l'absorba d'un trait et sa chaleur inaccoutumée brûla jusqu'à la moelle la froide indifférence dans laquelle il se maintenait. Mon Dieu, tout était fini, bien fini. Maintenant il était bon pour le foyer des citoyens âgés et tout le reste. C'était comme s'il était déjà mort.

Il est insupportable de penser à certaines choses et celle-là en était une. Un autre double whisky suivit le premier. Le prix des consommations n'avait plus d'importance, puisqu'il ne gagnerait plus rien la semaine prochaine. La dose inhabituelle d'alcool cautérisa une partie de sa douleur. Maintenant, avant de s'y appesantir, il fallait revenir au bureau. Il ferait place nette sur sa table à dessin en enlevant son attirail personnel et irait toucher sa paye chez Miss Fink. Il savait que le chèque serait prêt.

Quand Martin balançait quelqu'un, il aimait qu'il débarrasse le plancher.

*

**

« Quel étage, s'il vous plaît ? questionna la voix sortant du haut de l'ascenseur.

— Va au diable ! » explosa-t-il. Jamais il ne s'était rendu compte jusqu'à présent de la quantité de robots qui l'entouraient. Oh ! comme

il les détestait, ce jour-là !

« Je regrette, cette firme ne se trouve pas dans l'immeuble, avez-vous consulté le registre ?

— Vingt-troisième étage », dit-il. Sa voix chevrotait et il fut heureux d'être seul dans l'ascenseur. Les portes se fermèrent.

Il y avait une porte de communication entre le hall et l'atelier. Cette porte était ouverte et Pachs avait fait la moitié du chemin lorsqu'il comprit pourquoi – mais alors il était trop tard pour reculer. La Mark VIII, dont il avait pris soin et qu'il avait utilisée pendant tant d'années, gisait sur le flanc dans un coin, comme déracinée. La face qui avait touché le mur était couverte d'une épaisse couche de poussière.

« Bravo ! » se dit-il et, en même temps, il se rendit compte qu'il était stupide de haïr une machine, mais il se délecta quand même à la pensée qu'elle aussi fût mise au rancart. À sa place se dressait un appareil en forme de colonne, dans une caisse d'un gris craquelé. Il atteignait presque le plafond et paraissait aussi massif qu'un coffre-fort.

« Elle est entièrement branchée à présent, Mr. Martin, prête à fonctionner avec une garantie à vie de cent pour cent, comme vous le savez. Mais je vais juste vous en faire l'essai, pour vous donner une idée de la virtuosité de cette machine, la plus perfectionnée qui soit. »

Le démonstrateur portait une combinaison dont la couleur était exactement assortie à celle de la finition de la machine, qu'il désignait de la pointe d'un tournevis étincelant. Martin l'observait, sourcils froncés, et Miss Fink frétillait à l'arrière-plan. Il y avait là également quelqu'un d'autre, une petite fille mince en sweater rose, qui mastiquait de la gomme avec une grâce toute bovine.

« Donnons à cette Mark IX un travail important, Mr. Martin. Tenez, une couverture destinée à l'un de vos magazines, quelque chose que vous n'auriez jamais supposé auparavant, je suis prêt à le parier, qu'une machine soit capable d'entreprendre et que les appareils courants ne peuvent...

— Fink ! » aboya Martin. Elle joua des mains et des pieds pour lui apporter une feuille de carton à dessin et un petit croquis en couleurs.

« Nous n'avons en ce moment qu'une couverture en commande, Mr. Martin, dit-elle d'une voix défaillante. Vous aviez donné votre accord à Mr. Pachs pour qu'il la fasse...

— Au diable ces foutaises ! » grogna Martin, en lui arrachant le croquis des mains et en l'examinant de près. « Ceci est destiné à notre meilleur magazine, comprenez-vous, et nous ne pouvons nous contenter d'un bricolage de nègre avec des timbres en caoutchouc. Pas sur la couverture de *Combats héroïques*.

— N'ayez aucune crainte, je vous assure, fit le démonstrateur en

enlevant doucement le croquis des mains de Martin. Je vais vous montrer la facilité d'adaptation de la Mark IX, une chose qu'il est indispensable de voir pour y croire. Un opérateur entraîné peut programmer la Mark IX avec un simple croquis ou une description, et les résultats sont toujours pour le moins sensationnels. »

Il s'assit devant une console avec des touches de machines à écrire faisant saillie latéralement sur l'appareil et, tandis qu'il tapait, un ruban perforé se déroulait dans une corbeille à côté de lui.

« Votre nouvelle opératrice connaît le code de la machine et décomposera n'importe quelle conception artistique en symboles standard sur bande perforée. Cette bande peut être revue ou corrigée, mise en réserve ou modifiée et utilisée à nouveau si nécessaire. Voilà, j'ai enregistré l'essentiel de votre croquis et maintenant il me reste une dernière question à vous poser : dans quel style désirez-vous qu'il soit exécuté ? »

Martin émit un grognement porcin en guise d'interrogation.

« Vous êtes surpris, n'est-ce pas, monsieur ? Eh bien, je m'y attendais. La Mark IX contient un assortiment enregistré du style de tous les grands maîtres de l'Âge d'Or. Vous pouvez avoir Kubert ou Caniff, Giunta ou Barry. Pour camper un personnage, vous pouvez utiliser Raymond ; pour vos passionnantes histoires romanesques, vous avez l'esprit de Drake.

— Et Pachs ?

— Je regrette, je crains de ne pas connaître...

— Je plaisantais. Allons-y. Caniff, voilà le genre que je voudrais voir. »

Pachs eut subitement très chaud, puis très froid. Miss Fink, jetant un coup d'œil circulaire, croisa son regard et baissa les yeux, pour l'éviter. Il serra les poings, remua les pieds comme pour partir, mais écouta la suite. Il ne pouvait pas s'en aller, du moins pas encore.

« Vous voyez : la bande est introduite dans la machine, la feuille de papier à dessin centrée sur le plateau. Alors on appuie le bouton du déroulement automatique. C'est si simple, une fois qu'une bande a été perforée, qu'un enfant de trois ans pourrait opérer. Il suffit de presser un bouton et se tenir en arrière. Grâce à cette géniale machine, toutes les instructions sont analysées à l'intérieur et une image se forme. Dans les circuits de sa mémoire, se trouvent tous les fragments et toutes les parties détachées de n'importe quel objet qu'un homme ait jamais imaginé ou vu et dessiné pour son édification personnelle. Ceux-ci sont assemblés de façon correcte et dans les proportions voulues, puis montés sur l'écran collationneur. Quand l'image définitive est au point, un signal donne le feu vert – le voici justement – et nous pouvons examiner le dessin complet sur l'écran que voici. » Martin se pencha et regarda par l'ouverture à auvent.

« Il est tout simplement parfait, n'est-ce pas ? Toutefois, si, pour une raison quelconque, l'opérateur n'est pas satisfait, l'image peut être maintenant modifiée dans le sens désiré, quel qu'il soit, en manipulant les régulateurs de montage. Et quand on a obtenu la correction que l'on souhaitait, on appuie sur le bouton de presse et l'image impressionne une pellicule en matière plastique réutilisable, imprégnée électrostatiquement de façon à absorber l'encre pulvérisée. L'image est ensuite imprimée d'une seule frappe sur le papier ci-dessous. »

Un gémissement pneumatique résonna de façon spectaculaire dans les entrailles de la machine, tandis qu'une boîte rectangulaire, mue par un piston brillant, descendait presser le papier. Il y eut un sifflement, un filet de vapeur s'échappa. La presse remonta à sa position initiale et l'homme en combinaison exhiba le carton en souriant.

« Et maintenant, ne trouvez-vous pas que c'est une belle œuvre d'art ? » Martin grogna.

Pachs regarda l'image et ne put en détacher les yeux : il avait peur de se trouver mal. Non seulement la couverture était bonne, mais c'était de l'excellent Milton Caniff. Elle était telle que le maître aurait pu la dessiner lui-même. Mais le plus horrible de la chose, c'est que c'était la couverture de Pach's, sa propre composition. Améliorée ! Il n'avait jamais été ce que l'on peut appeler un dessinateur formidable, mais il n'était pas un mauvais dessinateur. Il avait bien réussi dans les bandes dessinées et, pendant les bonnes années, il était en tête du peloton. Mais le métier était devenu de plus en plus difficile et, après l'apparition des premières machines, ce fut le marasme. Il n'y avait eu presque plus de situation valable pour un dessinateur, tout juste une place ici et là de monteur en dessins et de réparateur de machines. Il avait pris cet emploi – depuis combien d'années ? – parce qu'il était vieux, et pourtant, si désuète que fût sa technique, elle avait donné jusqu'à présent de meilleurs résultats que n'importe quelle machine qui dessinait des têtes avec des timbres en caoutchouc.

Mais plus maintenant. Il ne pouvait même plus se donner l'illusion qu'on avait besoin de lui ou qu'il pouvait être utile à quelque chose.

La machine lui était supérieure.

Il se rendit compte qu'il avait serré ses poings si fort que ses ongles s'étaient enfoncés dans la chair de ses paumes. Il ouvrit les mains, les frotta l'une contre l'autre, constata qu'elles tremblaient violemment. On avait arrêté la Mark IX et ils étaient tous partis. Il pouvait entendre le cliquetis de la machine de Miss Fink dans le bureau extérieur. La petite jeune fille était en train de parler à Martin des fournitures spéciales qu'elle devrait acheter pour se servir de la machine. En fermant la porte de communication, Pach's coupa court à une

grincheuse réponse au sujet de dépenses supplémentaires non prévues.

Pachs se réchauffa les doigts sous ses aisselles, jusqu'à ce que les tremblements se soient calmés. Puis il punaisa soigneusement une feuille de papier sur sa vieille planche à dessin et régla la lumière de façon à ne pas l'avoir dans les yeux. En tirant ses traits à la règle, il divisa en six images une page standard de bandes dessinées, en réservant à la sixième un vaste emplacement, s'étendant sur toute la largeur d'une bande. Il mania assidûment son crayon, ne s'interrompant qu'une seule fois pour aller jusqu'à la fenêtre et regarder à l'extérieur. Puis il revint à sa planche et, quand la lumière du jour se mit à baisser, il avait fini d'encreur tous ses dessins. Il nettoya minutieusement son pinceau Windsor & Newton, qu'il préférait aux autres, malgré son usure, et le glissa en place dans son étui à ressort.

Il y eut un remue-ménage dans le bureau extérieur. On eût dit que Miss Fink se préparait à partir, à moins que ce ne fût la nouvelle qui revenait avec les fournitures. De toute façon, il se faisait tard et il était temps pour lui de partir.

Très vite, avant d'avoir pu changer d'avis, il bondit vers la fenêtre, dont il défonça la vitre de tout son poids, et il se jeta dans la rue du haut de vingt-trois étages.

Miss Fink entendit le fracas du verre et poussa un cri perçant, puis elle cria encore plus fort quand elle entra dans la pièce. Martin la suivit, en se plaignant à cause du bruit, mais il se tut lorsqu'il vit ce qui s'était passé. Un morceau de verre craqua sous ses souliers, tandis qu'il regardait par la fenêtre. Le corps de Pachs, semblable à une poupée, était visible au centre de la foule qui s'amassait. Il gisait à la fois sur le trottoir et la chaussée. Le rebord du trottoir l'avait affreusement désarticulé.

« Oh ! mon Dieu, Mr. Martin, oh ! mon Dieu, regardez cela... », gémit Miss Fink.

Martin vint se placer près d'elle, en face de la planche à dessin. Il regarda la page qui s'y trouvait toujours fixée. Elle était réalisée avec soin, bien dessinée et convenablement encrée.

Le premier panneau représentait un autoportrait de Pachs travaillant sur une page, penché au-dessus de cette même planche à dessin. Dans le deuxième, il s'était redressé sur sa chaise et lavait son pinceau ; dans le troisième il était debout. Le quatrième dessin montrait l'artiste devant la fenêtre, bien rendu en clair-obscur, avec une lumière à contre-jour. Le cinquième était une vue en contre-plongée, à la perspective accentuée, le long de la façade verticale du building, avec le corps précipité dans le vide vers le pavé en bas.

Dans la dernière image, aux détails précis et horribles, le vieil homme, brisé et sanglant, était recroquevillé sur le pare-chocs tordu

de la voiture qui stationnait à cet endroit. Des témoins horrifiés avaient les yeux fixés sur lui.

« Regardez ça, fit Martin, l'air dégoûté, en frappant le dessin du pouce. Quand il est tombé par la fenêtre, il a raté la voiture d'au moins deux bons mètres. Ne vous ai-je pas toujours dit qu'il ne valait rien pour l'exactitude dans les détails ? »

Traduit par Paul Alpérine.

Portrait of the artist.

© Mercury Press, Inc. 1964.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE RUUM par Arthur Porges

Qui dit voyage interstellaire dit technologie avancée et par conséquent machines évoluées. On peut imaginer qu'une expédition venue d'une autre étoile ait déposé sur la Terre, dans un coin reculé, il y a des millions d'années, une machine chargée de recueillir des spécimens. Et que durant tout ce temps, impavide, elle ait poursuivi sa tâche.

Jusqu'à ce qu'elle se trouve en face d'un spécimen très particulier. Un homme.

Ayant dépassé l'orbite de Pluton, le croiseur Ilkor venait de passer en superpropulsion interstellaire lorsqu'un officier, visiblement inquiet, se présenta au commandant.

« Excellence, dit-il, mal à l'aise, j'ai le regret de vous faire savoir que par suite de la négligence de l'un de nos techniciens, un Ruum du type H-9 a été abandonné sur la troisième planète, avec tout ce qu'il avait pu recueillir. »

Les yeux triangulaires du commandant se fermèrent pendant un instant. Cependant, lorsqu'il parla, sa voix était ferme.

« Comment était réglé ce Ruum ?

— Pour un rayon maximum de 30 miles et une puissance de 160 livres, avec une tolérance de 15 livres en plus ou en moins. »

Il y eut un silence de plusieurs secondes, puis le commandant dit :

« Il nous est impossible maintenant de revenir en arrière. Dans quelques semaines, sur notre chemin de retour, nous repasserons par ici et alors nous pourrions reprendre le Ruum. Je n'ai nullement l'intention de voir un de ces modèles coûteux, se rechargeant automatiquement en énergie, porté au débit de mon navire. Faites le nécessaire, ordonna-t-il froidement, pour que l'individu responsable de cet oubli subisse une punition exemplaire. »

Mais au terme de son voyage, dans les parages de Rigél, le croiseur rencontra un attaquant plat, en forme d'anneau, et lorsque l'inévitable échange de feu fut terminé, les deux bâtiments, en état de semi-fusion, radioactifs et chargés de mort, commencèrent une orbite millénaire autour de l'étoile. Et sur la Terre c'était l'âge des reptiles.

Lorsque les deux hommes eurent déchargé les dernières provisions, Jim Irwin regarda son associé se hisser dans la carlingue du petit hydravion. Il agita la main en direction de Walt.

« Ne laisse pas la lettre à ma femme poche restante, cria Jim.

— Je l'expédierai aussitôt arrivé, répondit Walt Léonard en criant pour dominer le ronflement des moteurs. Quant à toi, trouve-nous de l'uranium... un bon filon, c'est exactement ce qu'il faudrait à Cell. Une fortune pour ton fils et pour elle, hein ? »

Ses dents blanches étincelèrent dans un sourire moqueur.

« Et surtout ne va pas te frotter le nez contre un ours grizzly... tueles, mais ne leur cause pas de frayeurs mortelles. »

Jim toucha le bois de la crosse de sa carabine en voyant l'hydravion prendre de la vitesse et laisser un sillage écumant sur la surface du lac. Lorsque l'appareil décolla, il sentit un étrange frisson. Pendant trois semaines il allait être isolé dans cette vallée perdue des montagnes Rocheuses canadiennes. Si, pour une raison quelconque l'avion ne revenait pas se poser sur le lac aux eaux bleues et glacées, il mourrait certainement. Même avec des provisions suffisantes un homme ne pouvait franchir ces sommets glacés et parcourir des centaines de kilomètres de désert presque vierge. Mais naturellement Walter Léonard serait de retour comme prévu et il dépendait uniquement de Jim qu'ils gagnent la partie ou perdent leur enjeu. S'il y avait de l'uranium dans cette vallée, il avait vingt et un jours pour le trouver. Donc au travail et pas de sombres prévisions.

Travaillant avec les gestes lents et précis de l'homme qui a l'expérience de la vie en forêt, il construisit une hutte à l'abri d'une protubérance rocheuse. Pour ces trois semaines d'été il n'avait besoin de rien de plus solide. Transpirant sous le chaud soleil du matin, il entassa ses provisions contre le rocher, bien recouvertes d'une bâche et ainsi protégées contre les animaux errants des grandes espèces. Il y rangea tout sauf la dynamite. Celle-ci, il la cacha à deux cents mètres de là, elle aussi soigneusement enveloppée, pour la protéger contre l'humidité. Seul un imbécile partage son logement avec une caisse d'explosifs violents.

Les deux premières semaines ne s'écoulèrent que trop rapidement et sans qu'il fit la moindre découverte encourageante. Il ne restait plus qu'une seule possibilité. Aussi, vers la fin de la troisième semaine, Jim Irwin se prépara un matin de bonne heure pour l'expédition de sa dernière chance, dans la partie nord-est de la vallée, une région qu'il n'avait pas encore visitée.

Il prit le compteur Geiger, glissant le casque sur sa tête, les

écouters tournés vers l'extérieur afin d'éviter que le crépitemment normal de l'appareil n'émousse son ouïe et, saisissant sa carabine, se mit en route, certain qu'en ce qui concernait cette expédition, c'était maintenant ou jamais. L'encombrant 30-06 l'embarrassait et il l'emportait sans enthousiasme, mais on ne dérange pas impunément les énormes grizzlies du Canada à la vie très dure. Il avait déjà été obligé d'en tuer deux, une corvée détestable, car ces grands ours étaient en voie d'extinction très rapide. Sa carabine s'était avérée de très grande utilité lors de plusieurs situations assez délicates, même lorsqu'il n'avait pas eu à faire feu. Il avait laissé son automatique. 22 dans la hutte, suspendu dans son étui en peau de mouton.

Au début il marcha en sifflant, car l'air froid et pur, le soleil éclatant qui se réverbérait sur les champs de glace blanc-bleu, et l'odeur enivrante de l'été, réjouissaient son cœur en dépit du peu de chance qu'il avait eue en tant que prospecteur. Il avait l'intention de faire une journée de marche vers la nouvelle région, d'y passer environ trente-six heures en l'explorant intensément et d'être de retour à son camp pour l'arrivée de l'avion à midi du troisième jour. À l'exception de rations de secours, il n'emportait ni nourriture ni eau. Ce serait chose facile que de tirer un lapin et les ruisseaux grouillaient de truites arc-en-ciel, à chair ferme, d'une espèce devenue rare aux Etats-Unis.

Jim marcha toute la matinée, avec, de temps en temps, une pointe d'espoir lorsque le compteur cliquetait plus fort. Mais chaque fois le cliquetis se résorbait. Il n'y avait rien dans cette vallée qui eût une valeur radioactive, rien que quelques traces de radioactivité. Apparemment ils avaient terriblement besoin de découvrir un gisement, tout particulièrement Walt. Et sa femme à lui, Cell, qui était enceinte. Mais il restait encore une chance. Ces dernières trente-six heures – au besoin il prospecterait même la nuit – pourraient apporter la récompense. Il réfléchit avec un peu d'amertume que ça l'aiderait considérablement si quelques-uns des types qu'il avait lui-même financés découvraient quelque chose et lui rembourseraient son argent. En cet instant on lui devait presque huit mille dollars.

Un sourire fleurit sur ses lèvres et il abandonna ses spéculations oiseuses pour faire des projets de déjeuner. Le soleil, comme son estomac, lui disait qu'il était l'heure de se mettre quelque chose sous la dent. Il venait de décider de sortir sa ligne et de pêcher dans un petit torrent écumant, lorsqu'il contourna une colline herbeuse pour découvrir un spectacle qui le fit se figer sur place, bouche bée.

C'était comme l'égal en plein air de quelque boucher géant et particulièrement actif ; un énorme assortiment de corps d'animaux, soigneusement alignés sur trois rangées, s'étendant presque à perte de vue. Et quels animaux ! Certainement les plus rapprochés lui étaient

familiers, c'étaient de simples chevreuils, ours, pumas et moutons de montagne – apparemment un de chaque espèce – mais plus loin il distinguait des bêtes étranges, incongrues, à demi formées, velues, et au-delà de celles-ci un amas de reptiles, dont la vue était comme un cauchemar. Il reconnut immédiatement un de ces derniers, tout au bout de ce remarquable étalage. Dans le musée de sa ville natale il en avait vu un spécimen beaucoup plus grand, reconstitué autour d'un squelette incomplet.

Sans le moindre doute... c'était un petit stégosaure, pas plus grand qu'un poney !

Fasciné, Jim longea la rangée, passant en revue ce monstrueux étalage. Scrutant de plus près l'immense lézard, jaune sale, écailleux, il vit une de ses paupières trembler. Puis il se rendit compte de la vérité. Ces animaux n'étaient pas morts, mais simplement paralysés et miraculeusement conservés. La sueur perla sur son front. Combien d'années s'étaient écoulées depuis que des stégosaures s'étaient abattus dans cette vallée ?

Brusquement il remarqua un autre fait bizarre : toutes les victimes étaient à peu près de la même taille, c'est-à-dire qu'on ne voyait nulle part un saurien vraiment grand. Pas de tyrannosaures. Ni même de mammoth. Chaque spécimen était à peu près de la taille d'un grand mouton. Il réfléchissait devant cette vision fantastique lorsqu'un bruit provenant du sous-bois le fit se retourner brusquement.

Dans le temps Jim Irwin avait manipulé du mercure et pendant une seconde il crut voir un sac en cuir, à moitié rempli de ce métal liquide, qui venait de rouler dans la clairière. Car la chose quasi sphérique avançait d'un mouvement exactement aussi pesant, aussi fluide. Mais ce n'était pas du cuir et ce qui, à première vue, semblait être des verrues dégoûtantes, apparut, lors d'un examen plus approfondi, plutôt comme des projections fonctionnelles de quelque mécanisme bizarre. Quoi que cette chose pût être, il n'avait guère le temps de l'examiner, car après que le sphéroïde eût fait jaillir et eût rétracté un certain nombre de tiges métalliques, aux pointes munies de structures bulbeuses pareilles à des lentilles, il se mit à rouler dans sa direction à une vitesse d'environ huit kilomètres à l'heure. Et, étant donné la manière décidée dont avançait la chose, l'homme n'eut pas le moindre doute qu'elle avait l'intention de l'ajouter à cet amoncellement pathétique de spécimens morts-vivants.

Poussant une exclamation incohérente, Jim bondit de plusieurs pas en arrière, en détachant sa carabine. Le Ruum, qui avait été oublié, se trouvait encore à une trentaine de mètres de lui, approchant à sa vitesse modérée, mais constante, une progression plus terrifiante par sa régularité que la charge violente d'une simple brute animale.

La main de Jim s'abattit sur le levier de culasse de sa carabine et

avec une habileté due à une longue pratique, il glissa une cartouche dans le canon. Il épaula, appuya sa joue contre la crosse patinée et visa directement la masse de cuir... une cible parfaite à la lumière éclatante du soleil de midi. Un petit sourire féroce joua sur ses lèvres lorsqu'il pressa sur la détente. Il connaissait l'effet d'une de ces balles enrobées d'acier, filant à neuf cents mètres à la seconde. À cette courte distance elle devait, après avoir fait une boutonnière à cette sale bête, la transformer en bouillie, par Dieu !

Ping ! Le recul familial contre l'épaule. I-i-i ! Le sifflement éraillé d'un ricochet. Il aspira l'air entre ses dents. Mais il ne pouvait y avoir le moindre doute. À une vingtaine de mètres à peine, une balle tirée par sa carabine, à grande vitesse initiale, avait rebondi sur la surface du Ruum !

Frénétiquement Jim actionna le levier de culasse. Il tira encore deux coups, puis se rendit compte de la futilité absolue d'une telle tactique. Lorsque le Ruum fut à deux mètres de lui, il vit des crochets-doigts étincelants jaillir des verrues et entre celle-ci, pareille à un serpent, une sonde creuse, munie d'un dard, de laquelle suintait un liquide verdâtre. L'homme pivota sur ses talons et s'enfuit.

Jim Irwin pesait exactement 149 livres.

Il lui fut assez facile de prendre de la distance. Le Ruum paraissait incapable d'augmenter sa vitesse, mais Jim ne se faisait aucune illusion à ce sujet. La vitesse constante de huit kilomètres à l'heure était une chose qu'aucun organisme sur terre n'était capable de maintenir pendant plus de quelques heures. Jim devinait qu'un animal pourchassé par le Ruum ne tardait pas à faire face à son poursuivant implacable, ou, dans le cas de créatures plus timides, s'épuisait en courant en rond, poussé par la panique. Seuls les êtres ailés étaient en sécurité, mais pour n'importe quoi de vivant sur le sol, le résultat final était inévitable : un spécimen de plus pour l'horrible étal. Et pourquoi toute cette collection ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Tout en courant, Jim commença à se débarrasser froidement de tout poids superflu. Il jeta un regard rapide vers le soleil qui rougissait déjà, s'interrogeant sur la nuit à venir. Il hésita à jeter sa carabine. Elle s'était révélée inutile contre le Ruum, mais l'entraînement militaire de Jim lui commandait de garder l'arme jusqu'au bout. Cependant chaque livre de poids supplémentaire augmentait les chances contre lui dans cette course horrible qu'il prévoyait. La logique lui disait que le raisonnement militaire ne s'appliquait pas dans un duel de ce genre et qu'il n'y avait aucune honte à abandonner ce fusil inutile. Eh bien, lorsque le poids deviendrait vraiment une question de vie ou de mort... tant pis pour le 30-06, mais en attendant il le mit à la bretelle. Il posa, aussi doucement que possible, le compteur Geiger sur un rocher plat, rompant à peine la cadence de sa course.

Une chose était bougrement certaine : ce ne serait pas une fuite éperdue de lapin, une course aveugle de panique, jusqu'à l'épuisement complet, se terminant par une soumission geignante. Ce serait une retraite de combattant et il se servirait de toutes les ruses lui permettant de survivre qu'il avait apprises au cours de sa vie très aventureuse.

Respirant profondément, à longues aspirations mesurées, il poursuivit sa course, surveillant avec des yeux rusés tout ce qu'il pourrait utiliser à son avantage dans ce duel étrange. Heureusement la vallée était fort peu boisée, dans le sous-bois sa vitesse lui aurait presque été inutile.

Brusquement, il vit une chose qui lui fit marquer un temps d'arrêt. Un énorme rocher surplombait la piste et Jim entrevit une possibilité dans cet accident de terrain. En ricanant, il se souvint du piège à hommes malais qui, un jour, lui avait sauvé la vie. Bondissant sur un monticule il jeta un regard en arrière, vers la plaine herbeuse. Le soleil de l'après-midi projetait déjà de longues ombres, mais il était aisé de repérer le Ruum qui poursuivait Jim, en continuant de se couler sur la piste. Il observa la chose avec une douloureuse anxiété. Tout dépendait de cette courte inspection. Il ne s'était pas trompé ! Oui, quoique dans la plupart des endroits la piste de l'homme ne constituât pas le meilleur chemin, ni le seul, le Ruum progressait avec acharnement dans les traces de sa proie. Ce fait avait une signification immense, mais Irwin n'avait pas plus de douze minutes pour en profiter.

Traînant délibérément les pieds, Irwin traça une piste très nette directement sous le rocher. Après avoir dépassé celui-ci d'une dizaine de mètres, il revint sur ses pas, marchant soigneusement dans ses propres empreintes jusqu'à ce qu'il eût presque atteint le surplomb, alors il sauta de la piste vers un point derrière le rocher en équilibre.

Dégainant son coutelas de sa ceinture, il se mit à creuser autour de la base du rocher, méthodiquement, mais avec une hâte furieuse. Toutes les dix secondes il s'arrêtait de creuser, suant d'appréhension et de fatigue, pour lui donner un coup d'épaule. Enfin, le rocher bougea légèrement. Jim venait de rengainer le coutelas et était accroupi là, pantelant, lorsque le Ruum parut à ses yeux roulant par-dessus un petit monticule sur la piste.

Jim observa le sphéroïde gris qui avançait dans sa direction et eut des difficultés à retenir son souffle haletant. Il était impossible de prévoir quels autres sens le Ruum pourrait lancer dans la bataille, quoiqu'il parût préférer simplement suivre la trace des pas de l'homme. Certainement il avait toute une batterie d'instruments à sa disposition. Jim se tapit très bas derrière le rocher, chacun de ses nerfs pareil à un fil électrique sous tension.

Mais il n'y eut aucun changement de tactique de la part du Ruum. Paraissant absorbé par les traces de pas de sa victime, l'étrange sphère se laissait couler sur la piste, passant directement sous le rocher descellé. Lorsqu'il fut en dessous, Jim poussa un cri sauvage et, jetant toute sa force musculaire contre la masse rocheuse en équilibre, il la projeta droit sur le Ruum. Cinq tonnes de roc vinrent s'écraser d'une hauteur de quatre mètres.

Jim dévala la pente. Il resta debout, fixant l'énorme masse de pierre et secouant la tête, comme s'il était ébloui.

« Je l'ai eu, le salaud ! » s'écria-t-il d'une voix pâteuse.

Il lança un coup de pied au rocher.

« Ha ! Ha ! Nous pourrions peut-être nous faire quelques dollars, Walt et moi, avec ce petit marché de barbaque. Peut-être bien que cette expédition ne sera pas une perte sèche. Que les flammes de l'enfer, d'où tu viens, te rôtissent bien ! »

Puis il fit un bond en arrière, les yeux hagards. Le rocher géant se déplaçait ! Lentement cette masse de cinq tonnes glissait de la piste, soulevant une traînée de terre en glissant. Alors qu'il le regardait encore, le rocher bascula et une protubérance grise apparut sous le bord le plus proche de lui. Avec un cri étouffé, en titubant, Jim Irwin partit en une course folle.

Il courut pendant deux bons kilomètres le long de la piste, enfin il s'arrêta et regarda en arrière. Il distingua juste un point sombre qui s'éloignait du rocher tombé. Ce point avançait aussi lentement, aussi constamment et aussi inexorablement qu'auparavant et dans sa direction. Jim s'assit lourdement, posant sa tête sur ses mains égratignées, sales.

Mais son désespoir ne dura pas. Après tout, il avait réussi à obtenir un sursis de vingt minutes. S'étendant dans l'herbe, essayant de se détendre le plus possible, il sortit de la poche de sa veste le paquet plat qui contenait la ration de secours et rapidement, mais sans précipitation, il mangea un peu de pemmican, des biscuits et du chocolat. Quelques gorgées d'eau glacée bues à un ruisseau tout proche et il fut presque prêt à poursuivre cette lutte fantastique. Mais auparavant il avala encore une des trois pilules de benzédrine qu'il avait emportées en cas de défaillance physique. Lorsque Jim s'aperçut qu'en dix minutes à peine le Ruum l'atteindrait, il repartit au petit trot, ayant recouvré la plus grande partie de ses forces physiques et armé d'une énergie nouvelle pour combattre la lassitude envahissant ses muscles.

Après une course d'une quinzaine de minutes, il atteignit un rocher abrupt d'une dizaine de mètres de haut. Des deux côtés le terrain était à peine praticable, crevassé, couvert de broussailles épineuses et hérissé de rochers en lames de couteau. Si Jim pouvait réussir à

atteindre le faîte de cette petite falaise, le Ruum serait certainement obligé de faire un détour, circonstance qui pourrait le retarder de plusieurs minutes.

Il regarda le soleil. Enorme et cramoisi, celui-ci atteignait presque l'horizon. Il se dit qu'il lui faudrait agir rapidement. Irwin n'était pas alpiniste, mais il en connaissait les règles élémentaires. Se servant de chaque crevasse, de chaque aspérité et de chaque rebord, aussi petit fût-il, il lutta pour graver la falaise. Inconsciemment en quelque sorte, il avait adopté cette façon de grimper coulante du montagnard-né, qui se sert très adroitement de la moindre prise comme point d'appui pour une série de progressions rythmiques.

Il venait d'atteindre le sommet lorsque le Ruum arriva, en roulant, au pied de la falaise.

Jim se rendait parfaitement compte qu'il devait poursuivre immédiatement sa course, pour profiter des quelques minutes de lumière du jour qui restaient encore. Chaque seconde gagnée avait une valeur énorme, mais la curiosité et l'espoir le firent attendre. Il se dit qu'au moment où son poursuivant commencerait à faire le détour, lui pourrait s'en sortir d'autant plus rapidement. En outre, la chose pourrait même abandonner la poursuite et alors il pourrait dormir là où il était.

Dormir ! Tout son corps aspirait au sommeil.

Mais le Ruum n'avait nullement l'intention de faire un détour. Il n'hésita que quelques secondes au pied de cette barrière naturelle. Puis un certain nombre de ses verrues s'ouvrirent pour faire jaillir des baguettes métalliques. Une de celles-ci, munie d'une lentille, s'agita dans l'air. Jim se retira trop tard, le regard insolite de la chose l'avait découvert couché en haut de la falaise, scrutant le bas de celle-ci. Il maudit sa bêtise.

Immédiatement toutes les baguettes se replièrent et d'une autre verrue une fine baguette, rouge sang au soleil couchant, se mit à monter tout droit en direction de l'homme. Tandis que celui-ci l'observait, sa pointe en hameçon agrippa le bord de la falaise, presque sous son nez.

Jim se redressa d'un seul bond. Déjà la baguette se raccourcissait, tandis que le Ruum la réabsorbait et que la sphère de cuir s'élevait du sol. Jurant à haute voix, Jim fixa les yeux sur le crochet tenace, tout en levant une de ses lourdes bottes en arrière.

Mais l'expérience le retint. Le formidable coup de pied ne fut jamais lancé. Il avait vu tellement de bagarres perdues par une tentative imprudente de la botte. Il n'était pas indiqué du tout de mettre une quelconque partie de son corps à portée des merveilleux outils du Ruum. Au lieu de lancer le coup de pied, Jim s'empara d'une branche morte, assez longue, et insérant un bout de celle-ci sous

l'hameçon métallique il s'en servit comme levier.

Il y eut l'éblouissement d'un éclair, blanc et dentelé, et même au travers du bois sec Jim sentit la puissante ruée d'énergie qui fit éclater le bout de la branche. Avec une exclamation de douleur, il la laissa retomber, fumante, et tordant ses doigts meurtris, recula de quelques pas, rempli d'une rage impuissante. Il hésita pendant un instant, presque enclin à reprendre sa course, puis sa lèvre supérieure se retroussa et, montrant ses dents, il saisit sa carabine. Bon Dieu ! Il savait bien qu'il avait eu raison de trimbaler cette sacrée carabine jusqu'ici, même si elle avait joué un rataplan effréné sur ses côtes. Maintenant il avait amené le Ruum au point voulu !

S'agenouillant pour mieux viser dans la lumière diffuse, Jim visa l'hameçon et tira. Il y eut un bruit flasque lorsque le Ruum tomba. Jim hurla de joie. La balle blindée avait fait un meilleur travail qu'il n'avait espéré. Non seulement elle avait arraché le crochet métallique de sa prise, mais elle avait fait une grande brèche dans le rebord de la falaise. Le Ruum aurait de sacrées difficultés pour se resservir de cette partie du rocher.

Il regarda en bas. Comme il en était certain, le Ruum était étalé au pied de la falaise. Chaque fois que cette chose lancerait un crochet pour s'agripper au rocher, il le ferait sauter d'un coup de feu. Il ne manquait pas de munitions dans sa poche et, jusqu'au moment où la lune se lèverait et donnerait une bonne lumière pour tirer, il placerait le canon de la carabine au besoin à quelques centimètres seulement du crochet. En outre, la chose – quelle qu'elle soit – était évidemment trop intelligente pour poursuivre une lutte sans espoir. Tôt ou tard, elle se déciderait à faire le détour. Et alors, peut-être que grâce à la nuit il réussirait à lui faire perdre la piste.

Puis – pendant un court instant il faillit suffoquer –, les larmes lui vinrent aux yeux. Là, en bas, dans la pénombre, le sphéroïde flegmatique, trapu, projetait simultanément, en forme d'éventail, trois antennes munies d'hameçons. D'un mouvement parfaitement coordonné, ces antennes mordirent le bord de la falaise à des écarts d'environ deux mètres.

Jim Irwin épaula en un éclair. Bon !... ce sera tout simplement comme le concours de rapidité de tir au stand de Benning. Sauf qu'à Benning ils ne vous demandaient pas de précisions de tir dans l'obscurité.

Mais son premier coup fut dans le mille, détachant le crochet de droite dans un petit nuage rouge de poussière de rocher. Son second coup fut presque aussi bon, fendillant le rocher de sorte que le crochet central se détacha. Mais au moment même où il se tournait pour viser le numéro trois, Jim constata que la lutte était sans espoir.

Le premier crochet avait repris sa place. Jim avait beau être un

tireur hors pair, un des crochets au moins serait toujours en position, servant d'ascenseur au Ruum.

Jim accrocha à une branche d'arbre sa carabine inutile, le canon tourné vers le sol, et se mit à courir dans l'obscurité qui s'épaississait. Les années qu'il avait employées à s'entraîner physiquement portaient maintenant leurs fruits. Et alors ? Où allait-il ? Que pouvait-il faire à présent ? Existait-il quelque obstacle capable d'arrêter cette damnée chose qui le poursuivait ?

C'est alors qu'il se souvint de la dynamite.

Changeant progressivement de direction, l'homme exténué se dirigea vers son campement au bord du lac. Au-dessus de lui les étoiles devenaient plus lumineuses, lui indiquant le chemin. Jim perdit toute notion de temps. Il avait dû manger pendant sa course trébuchante, car il n'avait pas faim. Peut-être pourrait-il encore manger dans sa hutte... non... il n'en aurait pas le temps... prendre une pilule de benzédrine ?... Non, il n'avait plus de pilules, et la lune était levée, et il entendait le Ruum sur ses talons. Tout près.

Maintes fois, dans le sous-bois, des yeux phosphorescents le fixèrent et une fois, juste à l'aube, un grizzly grogna de mécontentement à son passage.

À un moment, au cours de la nuit, sa femme, Cell, se dressa devant lui, les bras tendus.

« Va-t'en ! lui cria-t-il d'une voix rauque. Sauve-toi ! Tu réussiras à t'enfuir ! Il ne peut nous poursuivre tous deux ! »

Aussi fit-elle volte-face et courut-elle légèrement à ses côtés, mais lorsque Irwin franchit, en pantelant, une petite clairière, Cell se résorba dans le clair de lune et il se rendit compte qu'elle n'avait jamais été auprès de lui.

Peu après le lever du soleil, Jim Irwin atteignit le lac. Le Ruum était suffisamment près de lui pour qu'il entendît le bruit pesant de sa marche. Il toucha une branche de bois rond, ses yeux s'ouvrirent brusquement et il vit l'explosif. La vue des baguettes de dynamite le réveilla complètement.

Il s'efforça de se calmer et réfléchit soigneusement à ce qu'il devait faire. Une mèche ? Non. Il serait impossible de laisser la dynamite amorcée sur la piste et de minuter l'explosion avec cette précision absolue qui était indispensable. La sueur gicla de tous les pores de sa peau, transperçant ses vêtements. Il lui *fallait* provoquer l'explosion à distance et au moment exact où le Ruum passerait sur la caisse de dynamite. Mais Irwin n'osait pas se servir d'une mèche trop longue, elle ne brûlerait pas d'une façon suffisamment constante. Il était impossible de synchroniser parfaitement sa combustion avec le progrès du Ruum. Le corps tout entier de Jim Irwin s'affaissa, son menton toucha sa poitrine haletante. Brusquement, il releva la tête, fit

un pas en arrière et... vit le pistolet. 22 à l'endroit où il l'avait laissé suspendu dans sa hutte.

Ses yeux enfoncés brillèrent.

Agissant avec une hâte frénétique, il saisit la caisse à demi remplie d'explosifs, mêla toutes les capsules à percussion dont il disposait aux baguettes de dynamite en un mélange diabolique. Sortant sur la piste, il plaça soigneusement la caisse avec son contenu exactement sur les traces qu'il avait faites en arrivant, à quelque vingt mètres d'une protubérance rocheuse. C'était un risque... cette machine infernale pouvait exploser à tout instant... mais cela ne faisait rien. Il préférerait de mille fois être déchiqueté, que de finir, vivant mais paralysé par le Ruum, sur cet étal de boucher en plein air.

Irwin, épuisé, eut à peine le temps de s'accroupir derrière la petite protubérance rocheuse, que son poursuivant apparut sur une petite montée, à environ cinq cents mètres. Jim se tapit plus profondément dans le creux, puis remarqua une crevasse verticale, une fente étroite entre les rochers. « C'était exactement ce qu'il me fallait », pensa-t-il vaguement. À travers cette fente il pouvait voir la dynamite et cependant être protégé de l'explosion. Si c'était vraiment une protection... lorsqu'une demi-caisse de dynamite sautait à une vingtaine de mètres à peine...

Il s'étendit sur le ventre, regardant le Ruum avancer en roulant. Il était tellement épuisé qu'il lui semblait qu'un marteau s'abattait en cadence sur son Crane enflé. Jésus ! Quand avait-il dormi pour la dernière fois ? C'était la première fois depuis des heures qu'il pouvait s'étendre. Des heures ? Ha ! Des jours ! Ses muscles se durcirent, se nouèrent en une douloureuse crispation. Puis il sentit sur son dos la caresse du soleil matinal, calmante, réchauffante, soulageante... Non ! S'il abandonnait, s'il se laissait aller à dormir maintenant, Jim Irwin serait voué à la collection macabre du Ruum ! Ses doigts engourdis se crispèrent sur la crosse du pistolet. Il resterait éveillé ! S'il perdait la partie – si le Ruum devait survivre à l'explosion – il serait encore temps de se faire sauter la cervelle.

Il considéra son pistolet, une arme fine, puis regarda au-dehors, vers le piège d'apparence tellement innocente. S'il minutait ceci avec exactitude – et il le ferait – le Ruum ne survivrait pas. Non ! Il se détendit légèrement, cédant juste un tout petit peu au soleil qui insistait avec douceur. Un oiseau chanta gaiement quelque part au-dessus de lui. Dans le lac un poisson bondit.

Brusquement il fut arraché à sa rêverie. Zut ! Il fallait qu'un grizzly choisisse justement cet instant pour venir fureter par là ! Alors que tout le campement d'Irwin invitait le gourmand au pillage, cet imbécile d'ours tenait à venir flairer la caisse de dynamite ! Le monstre à fourrure renifla prudemment, poussa la caisse du nez,

exprima son mécontentement par un grognement profond en sentant l'odeur de son ennemi mortel : l'homme. Irwin retint son souffle. Un seul faux mouvement pouvait faire sauter une capsule. Une seule capsule qui sautait signifiait...

Le grizzly leva la tête et émit un grognement rauque. La caisse fut ignorée, l'odeur si irritante de l'homme était oubliée. Les petits yeux du fauve se fixèrent sur un sphéroïde avançant lourdement, en roulant, et qui n'était plus qu'à une quarantaine de mètres de lui. Jim Irwin gloussa. Jusqu'à sa rencontre avec le Ruum, l'ours grizzly du continent nord-américain avait été la seule chose qui lui ait inspiré la peur. Et maintenant – pourquoi diable était-il aussi calme ? – les deux terreurs de son existence allaient se rencontrer face à face et lui riait. Il secoua la tête et les puissants muscles latéraux de son cou lui firent affreusement mal. Il regarda son pistolet, puis la dynamite. C'étaient là les deux seules choses réelles dans ce monde.

Le Ruum marqua un temps d'arrêt en arrivant à environ deux mètres de l'ours. Toujours encore en proie à ce détachement presque ridicule, Jim Irwin se surprit à se demander à nouveau ce que cette chose pouvait bien être, d'où elle était venue. Le grizzly se dressa sur ses pattes arrière, il personnifiait la férocité même. Les dents terribles brillaient, blanches sur le fond des gencives roses. Le Ruum, tout à son occupation, voulut le dépasser en roulant. L'ours l'attaqua en rugissant. Il lança une taloche au Ruum. Une patte puissante armée de griffes noires, plus acérées et plus fortes que des faucilles, s'abattit. Elle aurait étripé un rhinocéros. Irwin se courba instinctivement en voyant la poussière se soulever de la sphère en cuir. Le Ruum fut projeté en arrière de quelques centimètres. Il fit une pause, récupéra et avec cette même horrible nonchalance poursuivit sa route, décrivant un cercle plus grand, ignorant l'ours.

Mais le maître des forêts n'admettait pas le match nul. Se mouvant avec cette agilité incroyable qui a terrifié les Indiens, les Espagnols, les Français et les Anglo-Américains depuis la première rencontre de l'un d'eux avec un de ses congénères, le grizzly pivota, fit un pas de côté et étreignit le Ruum. Les terribles avant-bras, poilus, se tendirent, les mâchoires baveuses claquèrent sur la surface grise de la chose.

Irwin se redressa à demi.

« Tu l'as ! » hurla-t-il d'une voix rauque.

Alors qu'il acclamait l'empereur balourd des forêts, Jim se dit que c'était une vision folle : l'idiot du village luttant avec un médecine-ball.

Puis, un reflet métallique argenté brilla sur le fond gris. Il y eut un éclair rapide et mortel. Le rugissement du roi des animaux devint subitement un faible gémissement, un gargouillement et puis il y eut près d'une tonne de terreur se vautrant dans la mort – la gorge

déchirée. Jim Irwin vit la lame couverte de sang se rétracter et rentrer dans le sphéroïde gris, abandonnant une trace de sang rouge vif sur la peau poussiéreuse de la chose.

Et le Ruum avança en roulant, dépassa le cadavre du géant des forêts, implacable, toujours acharné sur la piste de l'homme, sur les empreintes de ses pas, sur le sentier qu'il avait tracé.

« Entendu, mon vieux, dit Jim en ricanant en direction du grizzly mort. « Voilà pour toi, pour Cell, pour... pour des tas d'animaux aussi bêtes que nous. Mais vas-y donc, espèce d'idiot », s'engueula-t-il.

Très calmement, très soigneusement, Jim Irwin appuya sur la détente de son pistolet.

D'abord un claquement sec. Puis des mains de géant le soulevèrent de l'endroit où il était étendu, pour le relâcher aussitôt. Il retomba lourdement, le visage dans un paquet d'orties. Il était malade, tout lui était égal. Il se souvint que les oiseaux ne chantaient plus. Puis il y eut le silence.

Irwin leva la tête... tout homme le fait dans de pareilles circonstances. Son corps était encore douloureux. Il leva ses épaules meurtries et vit... un énorme cratère fumant dans la terre. Il vit également, à une douzaine de pas de lui, le Ruum, gris-blanc à présent, parce qu'il était couvert de poussière de rochers.

Ils se trouvaient sous un grand pin élancé. Alors même que Jim regardait autour de lui, se demandant si la sonnerie de cloches dans ses oreilles allait jamais cesser, le Ruum se mit à rouler vers lui.

Irwin chercha son pistolet. Il avait disparu. Il était quelque part, hors d'atteinte. Alors Irwin eut envie de prier, mais ne réussit pas à trouver les mots qu'il fallait. Au lieu de prier, il continuait à penser idiotement :

« Ma sœur Ethel ne sait pas épeler Nabuchodonosor et n'a jamais su le faire. Ma sœur Ethel... »

À présent le Ruum était à cinquante centimètres de lui et Jim ferma les yeux. Il sentit des doigts métalliques froids le toucher, le saisir, le soulever. Son corps qui n'offrait aucune résistance fut soulevé de plusieurs centimètres et secoué d'une façon étrange. En frémissant il attendit la terrible seringue, avec son liquide vert, voyant mentalement la gueule jaune, rabougrie d'un lézard avec une paupière qui tremblait.

Puis, sans passion, sans aucune brutalité ni sollicitude, le Ruum le reposa à terre. Lorsqu'il ouvrit les yeux quelques secondes plus tard, la sphère s'éloignait de lui en roulant. La regardant partir Jim sanglota nerveusement.

Il lui sembla que quelques secondes seulement venaient de s'écouler quand il entendit le ronflement du moteur de l'hydravion et il ouvrit les yeux pour voir Walt Léonard penché sur lui.

Plus tard, dans l'avion, à quinze cents mètres au-dessus de la vallée, Walt ricana subitement, lança une tape dans le dos de Jim et s'écria :

« Jim, je sais où me procurer un zinc à quatre places. Si nous pouvions tout simplement ramasser quelques-uns de ces lézards préhistoriques et machins-choses pendant une absence du gardien du musée, c'est comme tu l'as dit... les savants nous donneraient gros. »

Les yeux profondément enfoncés de Jim s'éclairèrent.

« Oui, c'est exactement ce qu'il faut que nous fassions. ».

Puis il ajouta amèrement :

« J'aurais aussi bien fait de rester couché en haut de la falaise. Apparemment ce sacré machin ne m'en voulait pas du tout. Peut-être désirait-il simplement savoir combien j'avais payé ce falzar ! Il m'a à peine touché, puis il m'a laissé retomber. Mon Dieu ! Ce que j'ai pu courir !

— Ouais, dit Walt. C'est bougrement bizarre. Et j'admire ton courage après un marathon pareil, mon vieux. »

Il jeta un regard en coin sur le visage hagard de Jim Irwin.

« Cette course à travers la nuit t'a coûté chaud. J'estime que tu as perdu plus de dix livres ! »

Irwin ne sut jamais que sa vie n'avait guère tenu qu'à ces quelques livres de moins qui l'avaient mis hors des limites de réglage du Ruum !

Titre original : The Ruum.

© Fantasy and Science-Fiction, 1953.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

PARADIS II par Robert Sheckley

Lorsqu'on se trouve en présence d'une machine qui ne vous a pas été présentée, le plus difficile peut être de découvrir à quoi elle peut bien servir.

Il peut arriver qu'on ne le comprenne qu'en en faisant l'expérience.

Mais certaines expériences peuvent être dangereuses.

La station spatiale tournait autour de sa planète, en attente. Elle n'avait pas d'intelligence à proprement parler, car l'intelligence ne lui était pas nécessaire. Mais elle était néanmoins dotée de conscience ainsi que de divers tropismes, affinités, réactions.

Elle ne manquait pas de ressources. Son rôle s'inscrivait dans son métal même, s'imprimait dans ses circuits et dans ses lampes. Et peut-être la machine conservait-elle la trace des émotions qu'avait fait naître sa construction... les espoirs fous, les craintes, la course effrénée contre le temps.

Mais les espoirs avaient été vains, car la course était perdue et la grande machine restait suspendue dans l'espace, inachevée et inutile.

Cependant elle était dotée de conscience ainsi que de divers tropismes, affinités, réactions. Elle ne manquait pas de ressources. Elle savait ce qu'il lui fallait. Aussi balayait-elle l'espace dans l'attente des éléments qui lui faisaient défaut.

*

**

Dans le secteur du Bouvier, il arriva en vue d'un petit soleil rouge cerise et tandis que la nef amorçait sa courbe, il nota qu'une des planètes avait la belle et rare couleur bleu-vert de la Terre.

« Regardez-moi ça ! s'écria Fleming en se détournant du pupitre de commande, la voix tremblante d'émotion. Du type Terre ! C'est bien le type Terre, n'est-ce pas, Howard ? Nous allons ramasser une fortune sur cette planète ! »

Howard arriva à pas lents de la cuisine du vaisseau, mâchonnant un

morceau d'avocat. Petit et chauve, il trimbalait avec dignité une panse qui évoquait une pastèque de dimensions moyennes. Il était irrité car l'interruption venait alors qu'il était en pleine préparation du dîner. La cuisine était un art pour Howard et, n'eût-il été homme d'affaires, qu'il fût devenu chef dans un grand restaurant. Durant tous leurs voyages, ils mangeaient bien, car Howard avait un don particulier pour accommoder le poulet frit, servait ses rôtis à la sauce Howard et vous tournait avec génie une salade à la Howard.

« Elle pourrait bien être du type terrestre, convint-il en contemplant froidement la planète bleu-vert.

— Bien sûr qu'elle l'est », affirma Fleming. Il était jeune et manifestait plus d'enthousiasme qu'il n'est admissible d'un homme de l'espace. Il était maigre malgré la cuisine de Howard et ses cheveux carotte lui retombaient en désordre sur le front. Howard le supportait, et pas seulement parce que Fleming avait le don des machines et des vaisseaux ; par-dessus tout, Fleming avait une attitude pratique. Le sens pratique était des plus nécessaires dans l'espace où il fallait une petite fortune rien que pour faire décoller une nef.

« Si seulement elle n'est pas habitée ! souhaitait Fleming à sa manière fruste mais enthousiaste. Si seulement elle est toute à nous. À nous, Howard ! Une planète du type Terre ! Seigneur, rien qu'en vendant les terrains on ramasserait une fortune, sans parler des droits sur les minéraux, des taxes de réapprovisionnement en carburant et tout le reste. » Howard avala la dernière bribe d'avocat. Le jeune Fleming avait encore beaucoup à apprendre. Trouver et vendre des planètes, c'était un commerce, tout comme de cultiver et de vendre des oranges. Mais il y avait bien sûr une différence ; les oranges ne sont pas dangereuses alors que les planètes le sont parfois. Par ailleurs, les oranges ne rapportent pas les mêmes bénéfices qu'une bonne planète.

« Nous posons-nous tout de suite sur notre planète ? demanda Fleming d'un ton impatient.

— Mais certainement, répondit Howard. Seulement... cette station spatiale devant nous me donne à penser que les habitants pourraient estimer que c'est *leur* planète. »

Fleming jeta un coup d'œil. Et, en effet, une station spatiale, jusque-là cachée par la masse de la planète, apparaissait maintenant à la vue.

« Oh, zut ! fit Fleming, esquissant une moue de tout son visage étroit et couvert de taches de rousseur. Alors elle est habitée. Pensez-vous que nous puissions... » Il laissa sa phrase inachevée, mais inspecta du regard les commandes des pièces de tir.

« Hum... » Howard examina la station spatiale ; évalua le degré de technologie qui en avait permis la construction, puis lança un coup

d'œil à la planète. À regret, il secoua la tête. « Non, pas ici.

— Eh bien tant pis ! dit Fleming. Du moins obtiendrons-nous les premiers droits commerciaux. » Il reporta les yeux sur le panneau de vision et saisit Howard par le bras. « Regardez... la station ! »

Sur la sphère de métal gris des lumières brillantes s'allumaient et s'éteignaient tour à tour.

« À votre avis, qu'est-ce que cela veut dire ? s'enquit Fleming.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Howard. Et ce n'est pas ici que nous pourrions l'apprendre. Vous allez atterrir sur la planète, si personne ne cherche à s'y opposer. »

Fleming acquiesça de la tête et passa en commande manuelle. Pendant quelques instants, Howard l'observa.

Le panneau de commande était littéralement couvert de cadrans, de commutateurs et de jauges en métal, plastique et quartz. D'autre part, Fleming n'était que chair, sang et os. Il paraissait impossible qu'il existât un rapport entre lui et les instruments, sinon le plus artificiel et détaché, et pourtant Fleming semblait se fondre avec le panneau. Ses yeux consultaient les cadrans avec une précision mécanique, ses doigts devenaient les prolongements des commutateurs. Le métal semblait devenir souple sous ses mains, assujetti à sa volonté. Le quartz luisait en rouge tout comme les yeux de Fleming et ce n'étaient pas seulement des reflets.

Dès que fut amorcée la spirale de décélération, Howard s'installa plus confortablement dans la cuisine. Il procéda à l'évaluation de ses frais de carburant et d'alimentation, ainsi que de la dépréciation du vaisseau. À cette somme, il ajouta un tiers pour faire bonne mesure et inscrivit le résultat dans un registre. Cela lui serait utile plus tard, pour sa déclaration de revenus.

*

**

Ils atterrirent en bordure d'une ville et attendirent les employés des douanes locales. Personne ne vint. Ils procédèrent aux tests accoutumés de l'atmosphère, pour déceler les micro-organismes, puis ils se remirent à attendre. Toujours personne. Au bout d'une demi-journée, Fleming déboucla le sas et ils se mirent en marche dans la direction de la ville.

Les premiers squelettes, éparpillés sur le ciment de la route déchiquetée par les bombes, les intriguèrent ; cela paraissait si désordonné. Quel peuple civilisé aurait laissé ses squelettes sur les routes ? Pourquoi n'avait-on pas procédé à un nettoyage ?

La cité n'était peuplée que de squelettes, par milliers, par millions,

entassés dans des salles de théâtre croulantes, tombés sur les seuils des magasins poussiéreux, disséminés par les rues où se voyaient les sillons tracés par les projectiles.

« Ils ont dû avoir une guerre », émit brillamment Fleming.

Au centre de la ville, ils découvrirent un champ de Mars où, rangs sur rangs, des squelettes en uniforme gisaient sur l'herbe. Les tribunes étaient encombrées de squelettes de personnalités, de squelettes d'officiers, de squelettes d'épouses et de parents. Et derrière, il y avait des squelettes d'enfants, rassemblés pour assister au défilé.

« Une guerre, en vérité, dit Fleming en hochant la tête comme pour mettre un point final. Ils ont perdu.

— C'est évident, rétorqua Howard. Mais qui a gagné ?

— Comment ?

— Où sont les vainqueurs ? »

À ce moment la station spatiale passa au-dessus de leurs têtes, projetant son ombre sur les rangs des squelettes silencieux. Les deux hommes jetèrent sur le ciel un coup d'œil inquiet.

« Croyez-vous que tout le monde soit mort demanda Fleming d'un ton où perçait l'espoir.

— Je pense que nous devrions nous en assurer.

Ils retournèrent à la nef. Fleming se mit à siffler par pure bonne humeur ; il repoussa du pied un petit tas d'ossements qui se trouvaient sur son passage. « C'est la richesse pour nous, dit-il, en souriant à Howard.

— Pas encore, fit prudemment ce dernier. Il y a peut-être des survivants... » Il nota l'expression de Fleming et sourit malgré lui.

« Il *semble bien* que notre voyage soit une réussite du point de vue des affaires. »

Leur tour de planète fut bref. Le monde bleu-vert n'était plus qu'une tombe abondamment bombardée. Sur chacun des continents les bourgs contenaient leurs dizaines de milliers d'habitants tout en os les villes leurs millions. Les plaines et les monts étaient parsemés de squelettes, il y avait des squelettes dans les lacs, et des squelettes dans les forêts et dans les jungles.

« Quel gâchis ! s'écria enfin Fleming alors qu'ils planaient doucement au-dessus de la planète. Combien pensez-vous qu'il y avait d'habitants sur ce monde ?

— Je dirais dans les neuf milliards, à un milliard près, répondit Howard.

— À votre avis, qu'est-il arrivé ? »

Howard eut un sourire de sage. « On connaît trois méthodes classiques de génocide. La première consiste à polluer l'atmosphère avec des gaz toxiques. Ensuite – et dans le même ordre d'idées – l'empoisonnement par radioactivité, qui tue également la vie végétale.

Et enfin il existe des microbes qui ont subi en laboratoire des mutations et qui ne sont créés que dans le but de s'attaquer à des populations entières. S'ils échappent au contrôle, ils peuvent balayer toute une planète.

— Et pensez-vous que cela se soit produit ici ? s'enquit Fleming qui manifestait un vif intérêt.

— Je le crois, répondit Howard en essuyant une pomme sur sa manche avant de mordre dedans. Je ne suis pas pathologiste, mais les marques que l'on voit sur ces ossements...

— Des microbes, des bactéries », fit Fleming. Il eut une toux involontaire. « Vous ne supposez pas...

— Vous seriez déjà mort s'ils étaient encore actifs. Tout ceci a dû se passer il y a plusieurs centaines d'années, à en juger par les traces d'intempéries sur les squelettes. Les microbes périssent faute d'un hôte humain. »

Fleming hocha la tête avec emphase. « C'est du sur mesures ! Oh ! bien sûr, c'est regrettable pour ces gens. Les fortunes et les infortunes de la guerre, *et caetera*. Mais cette planète est bien à nous ! » Il jeta par le hublot un coup d'œil sur les champs verts et gras. « Comment allons-nous l'appeler, Howard ? »

Celui-ci regarda les champs, les prairies envahies d'herbes folles qui bordaient les routes de ciment. « Nous pourrions l'appeler Paradis II, dit-il. Ce lieu devrait être un vrai paradis pour les agriculteurs.

— Paradis II ! C'est fameux ! reconnut Fleming. J'imagine qu'il nous faudra embaucher une équipe pour enterrer ces squelettes. C'est trop fantastique à voir. »

Howard approuva de la tête. Il y aurait beaucoup de corvées dont il faudrait s'occuper. « On fera cela plus tard... »

La station spatiale passa au-dessus d'eux.

« Les lumières ! cria soudain Howard.

— Les lumières ? répéta Fleming, les yeux braqués sur la sphère qui s'éloignait.

— Quand nous sommes arrivés... vous vous en souvenez ? Ces lumières qui clignotaient ?

— Exact, dit Fleming. Pensez-vous qu'une ou plusieurs personnes se soient enfermées là-haut ?

— Nous allons nous en assurer dès maintenant », décida sombrement Howard. Il mordit résolument dans sa pomme tandis que Fleming virait de bord.

Quand ils atteignirent la station spatiale, la première chose qu'ils virent, ce fut l'autre nef, accrochée au métal poli de la station comme une araignée se cramponne à sa toile. Elle était petite, environ le tiers de leur propre vaisseau, et un des sas était entrouvert.

Les deux hommes, en combinaison et casque, firent halte devant le sas. Fleming saisit le panneau dans ses mains gantées et l'ouvrit complètement. Ils pointèrent avec circonspection leurs lampes à l'intérieur, jetèrent un coup d'œil et reculèrent brusquement. Puis Howard fit un geste d'impatience et Fleming entra.

Il y avait à l'intérieur le cadavre d'un homme, à demi tombé du siège de pilotage, mais figé à jamais dans sa position instable. Il y avait encore assez de chair sur son visage pour trahir les souffrances de l'agonie, mais la peau avait été par places rongée jusqu'à l'os par quelque maladie.

Des douzaines de caisses en bois s'empilaient à l'arrière de la nef. Fleming en ouvrit une et pointa sa lampe sur l'intérieur.

« Des vivres, dit Howard.

— Il a dû vouloir se cacher dans la station spatiale, émit Fleming.

— On le dirait bien. Mais il n'a pas réussi. » Ils quittèrent en hâte le petit vaisseau, un peu écoeurés. Les squelettes étaient supportables ; ils constituaient des entités repliées en elles-mêmes. Mais ce cadavre était trop éloquent dans la mort.

« Alors, qui a allumé les feux de signalisation ? demanda Fleming quand ils furent à la surface de la sphère.

— Peut-être des relais automatiques, avança Howard, sans trop d'assurance. Il ne pouvait pas y avoir de survivants. »

Ils avancèrent sur la surface arrondie et trouvèrent l'entrée.

« On entre ? fit Fleming.

— Pourquoi se donner ce mal ? répliqua vivement Howard. La race est éteinte. Aussi bien regagner notre bord pour faire enregistrer notre découverte et nos droits.

— S'il reste un seul survivant là-dedans, lui rappela Fleming, la planète lui appartient de droit. »

Howard fit à regret un signe d'acquiescement. Ce serait trop malheureux de refaire le long et coûteux voyage jusqu'à la Terre et de revenir avec des équipes d'arpenteurs pour trouver quelqu'un, confortablement installé dans la station spatiale. Ce serait différent si des survivants se cachaient sur la planète. Légalement, les droits des deux hommes resteraient valables. Mais un être dans cette sphère qu'ils avaient négligé de visiter...

« J'imagine qu'il le faut », conclut Howard, et il ouvrit le panneau.

À l'intérieur, ils se trouvèrent plongés dans l'obscurité totale. Howard dirigea le faisceau de sa lampe sur Fleming. Dans la lueur jaune, le visage du jeune homme n'avait pas la moindre ombre, il était

comme stylisé en un masque primitif. Howard cligna les paupières, un peu effrayé de ce qu'il voyait. En effet, à cet instant, le visage de Fleming paraissait tout à fait dépourvu de personnalité.

« L'air est respirable », dit Fleming, retrouvant instantanément sa personnalité.

Howard repoussa son casque en arrière et braqua sa lampe vers le haut. La masse des parois lui parut devoir l'écraser. Il fouilla dans sa poche, y trouva un radis et se le colla dans la bouche pour se remonter le moral.

Ils avancèrent.

*

**

Une demi-heure durant ils marchèrent le long d'un couloir étroit et sinueux, leurs lampes repoussant les ténèbres devant eux. Le sol métallique, qui avait paru si ferme, s'était mis à craquer et à grincer sous des contraintes inconnues, mettant à vif les nerfs de Howard. Fleming n'en paraissait nullement affecté.

« Ceci devait être une station de bombardement, observa-t-il au bout d'un temps.

— Je l'imagine.

— Il y a tout simplement des tonnes de métal là-dedans, poursuivit Fleming sur le ton de la conversation, en frappant sur une des parois. Nous devons sans doute vendre cela à la ferraille, à moins qu'on ne puisse récupérer une partie de la machinerie.

Le prix du métal de rebut... » commença Howard, mais au même instant une partie du sol s'ouvrit droit sous les pieds de Fleming. Celui-ci disparut si vite qu'il n'eut pas le temps de pousser un cri, et la section du sol reprit sa place dans un claquement.

Howard recula en chancelant, comme s'il eût reçu un coup violent. Sa lampe parut émettre une lumière follement éclatante pendant une fraction de seconde, puis elle faiblit. Howard resta parfaitement immobile, les mains levées, l'esprit bloqué dans le non-temps de la stupéfaction.

L'onde de choc se retira lentement, laissant à Howard un sourd mal de tête, un battement du sang. « ... n'est pas très favorable en ce moment », dit-il bêtement, achevant sa phrase et souhaitant qu'il ne se soit rien passé.

Il se rapprocha de la section de plancher et appela : « Fleming ? »

Pas de réponse. Un frisson lui traversa le corps. Il cria de toutes ses forces : « Fleming ! » en s'inclinant vers le sol bien lisse. Il se redressa, la tête battant durement, prit une profonde inspiration, pivota et

repartit en trottant vers l'entrée. Il ne se permettait pas de réfléchir.

Mais l'entrée s'était refermée et les bords du sas, soudés à ceux de la paroi, étaient encore chauds. Howard les examina, apparemment très intéressé. Il toucha le métal, le tapota, décocha des coups de pied. Puis il prit conscience des ténèbres qui l'oppressaient. Il virevolta, la sueur lui coulant sur le visage.

« Qui est là ? hurla-t-il vers le couloir. Fleming ! M'entendez-vous ? »

Il n'obtint aucune réponse.

Il cria : « Qui a fait cela ? Pourquoi avez-vous allumé les feux de la station ? Qu'avez-vous fait de Fleming ? » Il tendit l'oreille un moment, puis il recommença, avec des sanglots dans la voix : « Dessoudez l'entrée ! Je vais partir et je ne dirai rien à personne ! »

Il attendit, sa lampe pointée dans le couloir, se demandant ce qu'il y avait derrière les ténèbres. Finalement, il cria : « Pourquoi ne m'ouvrez-vous pas une trappe sous les pieds, à moi aussi ? »

Il s'adossa à la cloison, haletant. Aucune trappe ne s'ouvrit. Peut-être ne s'en ouvrira-t-il plus, songea-t-il. Cette pensée lui redonna un instant de courage. Il se dit avec résolution qu'il y avait sûrement une autre issue. Il retourna dans le couloir.

Une heure après, il marchait encore, son faisceau de lumière le devançant et les ténèbres se refermant derrière lui. Il se dominait à présent et son mal de tête n'était plus aussi pénible. Il avait retrouvé sa raison.

Les lumières avaient pu être actionnées par un dispositif automatique. Peut-être la trappe fonctionnait-elle automatiquement, de la même façon. Quant à l'entrée qui se scellait d'elle-même... ce pouvait être une précaution particulière au temps de guerre, pour empêcher tout agent ennemi de s'introduire à l'intérieur de la sphère.

Il savait que son raisonnement n'était pas des plus solides, mais il ne pouvait mieux faire. La situation restait inexplicable dans son ensemble. Ce cadavre dans le vaisseau spatial, la belle planète morte... il y avait une relation entre ces éléments, quelque part. Si seulement il parvenait à comprendre ce rapport...

« Howard », dit une voix.

Il fit un bond en arrière, farouchement, comme s'il eût touché un câble à haute tension. Immédiatement son mal de tête le reprit.

« C'est moi, Fleming », reprit la voix.

Howard promena follement sa lumière en tous sens. « Où ? Où êtes-vous ? »

— Environ deux cents pieds plus bas, autant que je puisse juger, répondit Fleming, dont la voix paraissait durcie dans le couloir. La liaison audio n'est pas fameuse, mais c'est le mieux que je puisse faire. »

Howard s'assit dans le couloir, parce que ses jambes se refusaient soudain à le porter. Il se sentait cependant soulagé. Il y avait quelque chose de rassurant à savoir Fleming deux cents pieds plus bas, quelque chose de très humain et réconfortant dans cette liaison audio imparfaite.

« Pouvez-vous remonter ? Comment vous aider ?

— Vous ne pouvez rien », répondit Fleming et il y eut un craquement de parasites qui ressemblait à un petit rire, dans l'esprit de Howard. « Il me semble qu'il ne me reste pas grand-chose de mon corps.

— Mais où est passé votre corps ? s'enquit sérieusement Howard.

— Disparu, écrasé dans la chute. Il reste juste assez de moi pour que je me branche en circuit.

— Je vois, fit Howard, qui se sentait la tête curieusement légère. Vous êtes maintenant seulement un cerveau, une pure intelligence.

— Oh ! il y a tout de même un peu plus de moi que cela, dit Fleming. Tout ce dont la machine a besoin. »

Howard se mit à rire nerveusement, car il avait en tête la vision du cerveau gris de Fleming flottant dans une mare d'eau cristalline. Il s'arrêta de rire et s'enquit : « La machine ? Quelle machine ?

— La station spatiale. J'imagine que c'est la machine la plus complexe qu'on ait jamais construite. C'est elle qui a actionné les lumières et ouvert la porte.

— Mais pourquoi ?

— J'espère le découvrir, affirma Fleming. J'en fais partie à présent. Ou peut-être fait-elle partie de moi. De toute façon, elle a besoin de moi parce qu'elle n'est pas vraiment intelligente. C'est moi qui fournis l'intelligence.

— Vous ? Mais la machine ne pouvait pas savoir que vous alliez venir !

— Je ne veux pas dire moi, en particulier. L'homme du dehors, dans le vaisseau, c'était sans doute l'opérateur désigné. Mais je ferai l'affaire. Nous allons mener à bien les plans du constructeur. »

Howard se força au calme. Il ne pouvait plus réfléchir pour le moment. Son seul souci était de sortir de la station, de regagner son bord. Pour cela, il devait coopérer avec Fleming, mais un nouveau et imprévisible Fleming. Il paraissait encore assez humain... mais l'était-il ?

« Fleming ? appela prudemment Howard.

— Oui, mon vieux ? »

C'était encourageant. « Pouvez-vous me sortir d'ici ?

— Je le pense, répondit la voix de Fleming. Je vais essayer.

— Je reviendrai avec des neurochirurgiens, lui affirma Howard. Tout ira bien pour vous.

— Ne vous tourmentez pas pour moi. Je suis très bien ainsi », répondit le jeune homme.

*

**

Howard perdit le compte des heures qu'il passa à marcher. Un couloir étroit suivait le précédent pour se perdre en de nouvelles courbes. Il se fatiguait et ses jambes commençaient à se raidir. Tout en marchant, il mangeait. Il y avait des sandwiches dans son sac à dos et il les mâchonnait mécaniquement pour conserver ses forces.

« Fleming ! » appela-t-il enfin, s'immobilisant pour se reposer.

Au bout d'un temps assez long, il entendit un son à peine reconnaissable, comme un frottement de métal contre du métal.

« Combien de temps encore ?

— Pas longtemps, grinça la voix métallique. Fatigué ?

— Oui.

— Je vais faire tout mon possible. »

La voix de Fleming était effrayante, mais le silence l'était encore plus. Tandis qu'il tendait l'oreille, Howard eut l'impression qu'au cœur de la station une machine se mettait en mouvement.

« Fleming ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que tout ceci ? Une station de bombardement ?

— Non. Je n'en connais pas encore la fonction. Je ne suis pas encore complètement intégré.

— Mais elle a un rôle ?

— Oui ! » La voix métallique grinça si fort que Howard fit la grimace. « Je suis doté d'un appareillage d'interliaison magnifiquement fonctionnel. Rien qu'en matière de contrôle de la température, je peux parcourir une gamme de plusieurs centaines de degrés en une microseconde, sans parler de mes réserves de produits chimiques, de mes sources de courant et de tout le reste. Et, naturellement, de ma fonction. »

Howard n'apprécia guère cette réponse. On eût dit que Fleming s'identifiait à la machine, fondait sa personnalité dans celle de la station spatiale. Il se força à demander : « Pourquoi ne savez-vous pas encore à quoi elle sert ?

Il manque un élément capital, dit Fleming après un silence. Une matrice indispensable. De plus je ne suis pas encore en possession de tous mes moyens de contrôle. »

D'autres machines se mirent en marche. Les parois vibraient de sons. Howard sentait le sol trembler sous lui. La station donnait

l'impression de s'éveiller, de s'étirer, de regrouper ses énergies. Pour Howard, c'était comme de se trouver dans le ventre de quelque invraisemblable monstre marin.

Il marcha encore pendant plusieurs heures, semant derrière lui une piste de trognons de pommes, de pelures d'oranges, de morceaux de viande grasseuse, une gourde vide, un morceau de papier sulfurisé. Maintenant il mangeait sans arrêt, en boulimique, et sa faim était sourde mais constante. Tant qu'il mangeait, il se sentait en sûreté car le fait de manger le rattachait à son spatonef et à la Terre.

Une section de paroi s'ouvrit soudain en glissant. Howard s'en écarta.

« Entrez, dit une voix qu'il crut reconnaître comme celle de Fleming.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est ? » Il projeta son faisceau lumineux dans l'ouverture et vit un ruban de sol en mouvement continu qui se perdait dans l'obscurité.

— Vous êtes fatigué, reprit la voix semblable à celle de Fleming. De cette manière, ce sera plus vite fait. »

Howard voulait s'enfuir mais il n'avait nulle part où aller. Il lui fallait bien accorder sa confiance à Fleming ou affronter les ténèbres de part et d'autre du pinceau lumineux.

« Entrez. »

Howard enjamba docilement l'hiloire et s'assit sur la bande de roulement. Devant lui n'étaient que ténèbres. Il s'allongea.

« Savez-vous maintenant à quoi sert la station ? demanda-t-il dans le noir.

— Bientôt, répondit une voix. Nous ne les décevrons pas. »

Howard n'osa pas demander qui Fleming ne décevrait pas. Il ferma les paupières et laissa les ténèbres l'envelopper.

*

**

La course se poursuivit un long moment. La lampe de Howard était coincée sous son bras et le faisceau montait à la verticale, se réfléchissant sur le plafond de métal poli. Il mastiquait automatiquement un morceau de biscuit, sans le goûter, sans trop se rendre compte qu'il l'avait dans la bouche.

Autour de lui la machine paraissait bavarder et c'était un langage qu'il ne comprenait pas. Il entendait les craquements d'effort de pièces en mouvement, qui protestaient en frottant les unes contre les autres. Puis vint le murmure d'un jet d'huile et les pièces apaisées se murent en silence, dans la perfection. Des moteurs grognèrent, mal éveillés. Ils

hésitaient, toussaient. Puis ils se mirent à bourdonner d'une vie agréable à entendre. Et sans cesse, par-dessus les autres sons, s'entendait le cliquetis des circuits qui se modifiaient, adoptaient de nouvelles dispositions, s'adaptaient.

Mais qu'est-ce que tout cela signifiait ? Etendu, les yeux clos, Howard ne savait toujours rien. Son seul contact avec la réalité était le morceau de biscuit qu'il mâchait et qui ne tarda pas à disparaître, ne laissant derrière lui qu'un cauchemar.

Il vit les squelettes marchant en bon ordre sur la planète, tous les milliards de squelettes bien alignés, traversant les villes abandonnées, les champs plats et noirs, pour monter dans l'espace. Ils défilaient devant le pilote mort du petit spatonef, et le cadavre les regardait avec envie. Permettez-moi de me joindre à vous, maintenant, pria-t-il, mais les squelettes secouaient la tête avec pitié, car le pilote avait encore un fardeau de chair. Quand la chair se détacherait-elle, quand serait-il libéré de son fardeau ? demandait le cadavre, mais les squelettes ne pouvaient que secouer la tête. Quand ? Quand la machine sera prête, quand on en connaîtra la fonction. Alors les milliards de squelettes connaîtront la rédemption, alors le cadavre sera libéré de sa chair. Entre ses lèvres difformes, le pilote implore qu'on l'emmène immédiatement. Mais les squelettes ne perçoivent que sa chair et sa chair ne peut abandonner la nourriture entassée dans le vaisseau. Tristement ils poursuivent leur chemin et le pilote attend dans le vaisseau, attend que sa chair se liquéfie.

« Oui ! »

Howard s'éveilla en sursaut et jeta un coup d'œil circulaire. Pas de squelettes, pas de cadavre. Seulement les parois de la machine, tout autour de lui. Il fouilla dans ses poches, mais il n'avait plus rien de comestible. Il gratta des miettes, du bout des doigts et les posa sur sa langue.

« Oui ! »

Il avait donc bien entendu une voix ! « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Je sais, dit la voix, avec un accent triomphal.

— Vous savez ? Qu'est-ce que vous savez ?

— Mon but ! »

Howard se leva d'un bond, promenant autour de lui la clarté de sa lampe. Le son de la voix métallique lui revenait en écho de toutes parts. Il était saisi d'une terreur sans nom. Il lui paraissait ; soudain atroce que la machine eût conscience de son rôle.

« Quel est votre but ? » demanda-t-il, très bas.

En réponse, une lumière éclatante jaillit, annulant le faible rayon de sa lampe. Howard ferma les : yeux, recula, faillit tomber à la renverse.

Le ruban métallique s'était immobilisé. Howard ouvrit les yeux et

se trouva dans une grande salle ; brillamment éclairée. D'un regard, il constata que les parois étaient entièrement couvertes de miroirs.

— Cent Howard le regardaient et il les regardait aussi. Alors il pivota rapidement.

Il n'y avait pas d'issue. Mais les Howard réfléchis dans les miroirs n'avaient pas pivoté en même temps que lui. Ils se tenaient immobiles.

Howard leva la main droite. Les autres Howard gardèrent les leurs le long du corps. Il n'y avait pas de miroirs.

Les cents Howard se mirent en marche vers le centre de la salle. Ils allaient d'un pas mal assuré et leurs yeux ternes ne reflétaient nulle intelligence. Le Howard original en eut le souffle coupé ; puis il leur jeta sa lampe qui roula bruyamment sur le sol.

Instantanément une pensée rationnelle prit naissance dans son esprit. Tel était le but de la machine. Ses constructeurs avaient prévu l'extinction de leur espèce. Alors ils avaient bâti cette machine dans l'espace. Son rôle... créer des humains, pour repeupler la planète. Il fallait un opérateur, naturellement, et le véritable opérateur n'était jamais arrivé. Et il fallait une matrice...

Mes ces Howard-prototypes étaient de toute évidence dépourvus d'intelligence. Ils piétinaient en rond dans la salle, à peine capables de commander à leurs membres. Et le Howard original s'aperçut, à peine cette idée lui fut-elle venue, qu'il s'était lourdement trompé.

Le plafond s'ouvrit. Des crochets gigantesques descendirent, des couteaux luisants de vapeur glissèrent. Les cloisons s'écartèrent, révélant d'énormes rouages et engrenages, des fournaies flamboyantes, des surfaces blanches glacées. Des Howard de plus en plus nombreux entraient dans la salle et les grands couteaux les pénétraient. Alors les crochets entraînaient les frères de Howard vers les parois ouvertes.

Pas un seul d'entre eux ne criait sauf le Howard original.

« Fleming ! hurlait-il. Pas *moi*. Pas *moi*, Fleming ! »

Maintenant tout s'éclairait. La station spatiale, construite alors que la guerre décimait la planète.

L'opérateur qui n'était parvenu jusqu'à la machine que pour mourir avant d'avoir pu entrer. Et sa cargaison de vivres... qu'en sa qualité d'opérateur il n'aurait jamais mangés.

Bien sûr ! La population de la planète avait été de neuf à dix milliards d'habitants ! La famine avait dû les pousser à cette ultime guerre. Et devant les événements les constructeurs de la machine avaient lutté contre le temps et la maladie, pour s'efforcer de sauver leur race.

Mais Fleming ne voyait-il pas que Howard n'était pas la matrice appropriée ?

La machine-Fleming ne pouvait pas s'en apercevoir, puisque

Howard présentait toutes les conditions requises. La dernière chose que vit Howard, ce fut la surface stérilisée d'un couteau qui approchait de lui en étincelant.

Et la machine-Fleming traitait les Howard qui piétinaient en rangs serrés, les découpait en tranches, les congelait et les emballait proprement, pour ; en faire de hautes piles de Howard frit, de Howard ; rôti, de Howard sauce à la crème, de Howard sauce brune, de Howard bouilli trois minutes, de Howard en demi-coquille, de Howard au pilaf, et surtout de Howard en salade.

Le procédé de multiplication de la nourriture était une réussite ! La guerre pouvait prendre fin parce qu'il y avait à présent plus de nourriture qu'il n'en fallait pour tous. De la nourriture ! Des vivres ! À manger pour les milliards d'affamés de Paradis II.

Traduit par Paul Hébert.
Paradise II.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.
© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

LE TWONKY par Henry Kuttner et C. L. Moore

Le célèbre film de Charlie Chaplin, Les Temps modernes, montrait, sur le ton d'une amère comédie, des hommes transformés en machines par le système des chaînes de production. C'était la machine elle-même qui forçait le travailleur à adopter son rythme saccadé. Peut-être demain le conditionnement du citoyen-producteur s'effectuera-t-il beaucoup plus subtilement par l'intermédiaire de machines spécialisées habilement camouflées.

À la Mideastern Radio, le roulement était si intense que Mickey Lloyd ne pouvait connaître tous ses hommes. Les salariés ne cessaient de démissionner pour aller autre part, avec de meilleurs gains. Aussi quand le petit homme à grosse tête, en salopette, sortit en vacillant d'une salle d'entrepôt, Lloyd jeta un regard sur le vêtement de toile brune – fourni par la maison – et dit calmement :

« La sirène a sifflé il y a une demi-heure. Au travail.

— Tra... travail ? » L'homme semblait avoir des difficultés avec ce mot.

— Ivre ? Lloyd, en tant que contremaître, ne pouvait permettre la chose. Il jeta sa cigarette, s'avança et renifla. Non, pas d'alcool. Il regarda l'insigne sur la salopette de l'homme.

« Deux... zéro... quatre. Tu es nouveau ?

— Nouveau. Hein ? »

Le type frottait une bosse sur son front. C'était un petit bonhomme d'aspect étrange, chauve comme une valve de radio, au visage pincé, pâlot, avec de tout petits yeux qui reflétaient la stupeur.

« Allons, Joe. Réveille-toi ! » Lloyd commençait à paraître impatient. « Tu travailles ici, non ?

— Joe, dit pensivement l'homme. Travail. Oui, je travaille. Je les fabrique. » Les mots sortaient bizarrement, comme s'il n'avait aucun palais.

Regardant de nouveau l'insigne, Lloyd saisit le bras de Joe et le mena dans l'atelier d'assemblage.

« Voilà ta place. Au boulot. Tu sais ce que tu dois faire ? »

L'autre redressa son corps rabougri.

« Je suis... expert, fit-il remarquer. Je les fais mieux que Pontwank.

— O. K., dit Lloyd. Alors, fais-les. »

Et il s'en alla.

L'homme appelé Joe hésita, massant la contusion de son front. La salopette attira son attention, et il l'examina rêveusement. Où donc... ah ! oui. Elle était accrochée dans la pièce où il avait émergé. Naturellement, ses propres vêtements s'étaient dissipés pendant le voyage... Quel voyage ?

Amnésie, songea-t-il. Il était tombé de la... la quelque chose... quand elle avait ralenti et stoppé. Quel drôle d'aspect, ce grand hangar bourré de machines ! Cela ne lui rappelait rien du tout.

Amnésie. C'était ça. Il était ouvrier. Il fabriquait des objets. Quant à l'air bizarre de ce qui l'environnait cela ne signifiait rien. Il était encore hébété. La brume s'en irait de son cerveau. Elle commençait déjà.

Travail. Joe erra dans la salle, essayant de forcer sa mémoire. Des hommes en salopettes fabriquaient des objets. Des objets simples, reconnaissables. Mais si enfantins... si élémentaires ! Peut-être *ceci* était-il un jardin d'enfants.

Après un moment, Joe entra dans une salle de stockage, et examina quelques modèles de combinés radio-électrophones terminés. C'était donc ça. Laid et maladroit, mais ce n'était pas à lui de le dire. Non. Son boulot était de fabriquer des Twonkies.

Twonkies ? Le nom donna une nouvelle impulsion à sa mémoire. Bien sûr qu'il savait comment fabriquer des Twonkies. Il en avait fait toute sa vie – avait été spécialement formé pour ce travail. À présent, on faisait un modèle différent de Twonky mais, peuh ! jeu d'enfant pour un bon ouvrier.

Joe retourna à l'atelier et trouva son établi vacant. Il se mit à construire un Twonky. Par moment, il s'éloignait et chapardait les matériaux dont il avait besoin. Une fois, ne pouvant trouver de tungstène, il monta en hâte un petit appareil, et en fabriqua.

Son établi était dans un coin mal éclairé, bien qu'il semblât très coloré aux yeux de Joe. Personne n'y remarquait le meuble qui approchait rapidement de la finition. Joe travaillait très, très vite. Il ignore la sirène de midi, et le soir, à l'heure du départ, son objet était terminé. Peut-être pouvait-il supporter une autre couche de peinture ; il lui manquait le brillantone d'un Twonky standard. Mais aucun des autres n'avait de brillantone. Joe soupira, se glissa sous l'établi, chercha vainement un relaxomat, et s'endormit sur le sol.

Quelques heures après, il s'éveilla. L'usine était déserte. Bizarre ! Peut-être les heures de travail avaient-elles changé. Peut-être... Le cerveau de Joe éprouvait une drôle de sensation. Le sommeil avait effacé les traces d'amnésie – si amnésie il y avait eu – mais il se sentait

toujours étourdi.

Marmonnant en lui-même, il porta le Twonky dans la pièce de stockage, et le compara aux autres. Extérieurement, il était semblable à un combiné radio-électrophone du plus récent modèle. Se conformant à l'aspect des autres, Joe avait camouflé, déguisé les divers organes et réacteurs.

Il revint à l'atelier. À ce moment le dernier voile de brume quitta son cerveau. Les épaules de Joe s'agitèrent convulsivement.

« Grand Snell ! fit-il. C'est donc ça ! Je suis entré dans un repli temporel ! »

Jetant des regards craintifs autour de lui, il courut à l'entrepôt d'où il avait d'abord émergé. Il ôta la salopette, qu'il remit à sa patère. Après quoi Joe alla dans un coin, tâta l'air, hocha la tête avec satisfaction, et s'assit sur le néant, à un mètre du sol. Puis il disparut.

*

**

« Le temps, dit Kerry Westerfield, est courbe. Il rejoint finalement l'endroit d'où il est parti. C'est la duplication. »

Il posa les pieds sur un moellon en saillie de la cheminée, et s'étira. Dans la cuisine, Martha faisait des cliquetis avec verres et bouteilles.

« Hier à cette heure, dit Kerry, j'ai pris un Martini. La courbe du temps indique que je devrais en prendre un autre maintenant. Tu m'écoutes, mon ange ?

— Je verse, dit l'ange.

Alors tu as compris mon postulat. En voici un autre : le temps décrit une spirale et non un cercle. Si j'appelle a le premier cycle, le second sera $a + 1$. Tu vois ? Cela signifie un double Martini ce soir.

— Je sais comment cela finirait », remarqua Martha en entrant dans le spacieux living-room aux poutres de chêne.

C'était une petite femme, aux cheveux bruns, avec une jolie silhouette et d'un joli visage. Son minuscule tablier de guinguan paraissait un peu absurde, avec ses pantalons et son chemisier de soie.

« Et il n'existe pas de gin perpétuel. Voilà ton Martini. »

Elle manipula le shaker et les verres.

« Agiter lentement, avertit Kerry. Ne jamais secouer. Ah !... parfait. »

Il accepta le verre et le contempla d'un air approbateur. Ses cheveux noirs, parsemés de gris, brillèrent sous la lampe tandis qu'il sirotait.

« Bon. Très bon. »

Martha buvait lentement en regardant son mari. Un chouette type,

ce Kerry Westerfield. Environ quarante ans, agréablement laid, avec une large bouche, et occasionnellement une lueur sardonique dans ses yeux gris lorsqu'il considérait la vie. Ils étaient mariés depuis douze ans, et s'en trouvaient satisfaits.

Le tardif et pâle coucher de soleil éclairait à travers les fenêtres le combiné appuyé au mur, près de la porte. Kerry le regarda avec appréciation.

« Très joli, fit-il remarquer. Cependant...

— Quoi donc ? Oh !... Les types ont eu du mal à lui faire gravir l'escalier. Pourquoi ne l'essaies-tu pas, Kerry ?

— Tu ne l'as pas fait ?

— L'ancien était déjà assez compliqué. Ces *gadgets*. Ça me trouble. J'ai été élevée avec un Edison. On le remontait avec une manivelle, et des bruits étranges sortaient d'un cornet. Cela, je pouvais le comprendre. Mais à présent, on pousse un bouton, et des choses extraordinaires se produisent. Œil électrique, sélection de tonalité, disques dont on peut jouer les deux faces, accompagnés des bruits bizarres du combiné... Tu comprends ces choses, probablement. Moi, je ne le veux même pas. Chaque fois que je passe un disque de Crosby dans un supermachin comme ça, le pauvre Bing paraît gêné. »

Kerry avala une olive.

« Je vais mettre du Debussy. » Il indiqua une tablette du regard. « Y a un nouveau disque de Crosby pour toi. Le dernier. »

Martha gloussa de plaisir.

« Je peux peut-être... hein ?

— Honhon.

— Mais tu me montreras comment.

— Très facile, dit Kerry, souriant béatement au combiné. Ces trucs font n'importe quoi... sauf penser.

— S'ils pouvaient laver la vaisselle », fit Martha. Elle posa son verre, se leva, et disparut dans la cuisine.

*

**

Kerry alluma un lampadaire et alla examiner la nouvelle radio ; le dernier modèle de la Mideastern, avec toutes les améliorations récentes. Très cher... mais qu'importait ? Il pouvait se le permettre. Et l'ancien avait été totalement usé.

Il vit qu'il n'était pas branché. Il n'y avait aucun fil visible – pas même une prise de terre. Peut-être quelque chose de nouveau. Cadre et terre incorporés. Kerry s'accroupit, chercha une prise, et y raccorda leur propre rallonge.

Cela fait, il ouvrit les battants et examina les cadrans avec toutes les apparences de la satisfaction. Un rayon bleuâtre s'élança et vint frapper ses yeux. Des profondeurs du combiné un cliquetis léger, lent, s'éleva. Cela s'arrêta subitement. Kerry cligna des yeux, tripota cadrans et boutons, se mordit un ongle.

La radio fit, d'une voix lointaine :

« Type psychologique vérifié et enregistré.

Eh ? » Kerry fit tourner un bouton. « M'demande c'que c'était. Station amateur – non pas à cette heure. Hm-m-m. » Il haussa les épaules et alla voir les rangées d'albums. Son regard parcourut titres et compositeurs. Où était le *Cygne de Tuonela* ? Juste à côté de *Finlandia*. Kerry sortit l'album et l'ouvrit. De sa main libre il prit une cigarette dans sa poche, la plaça entre ses lèvres, et tâtonna à la recherche d'allumettes sur la table voisine. La première allumette s'éteignit.

Il la jeta dans la cheminée et était sur le point d'en prendre une autre, lorsqu'un léger bruit attira son attention. La radio traversa la pièce dans sa direction.

Un tentacule semblable à une mèche de fouet en surgit, saisit une allumette, la gratta sous la tablette – comme avait fait Kerry – et approcha la flamme devant la cigarette de l'homme.

Les réflexes automatiques prévalurent. Kerry avala son souffle, et explosa en une toux rauque et fumeuse. Il se plia en deux, haletant et momentanément aveuglé.

Lorsqu'il put voir de nouveau, la radio avait regagné sa place habituelle.

Kerry se mordit la lèvre inférieure.

« Martha, appela-t-il.

— La soupe chauffée », répondit-elle.

Kerry ne répondit pas. Il se leva, alla vers la radio, la regarda avec circonspection. Le câble électrique avait été arraché de sa prise. Kerry le remplaça doucement.

Il s'accroupit pour examiner les pieds du meuble. Ils paraissaient en bois très fin. Sa main exploratrice ne lui révéla rien. Du bois – dur et brillant.

« Cré bon sang.

— Le dîner ! » cria Martha.

Kerry jeta sa cigarette dans l'âtre et sortit lentement de la pièce. Son épouse, en train de placer une saucière, le contempla.

« Combien de Martinis as-tu pris ?

— Un seul. J'ai dû m'assoupir une seconde. Ouais. Ce doit être ça.

— Eh bien, réveille-toi. C'est ta dernière occasion de te goberger de mon art culinaire... d'ici une semaine en tout cas. »

L'air absent, Kerry chercha son portefeuille, en sortit une enveloppe

et la lança à sa femme.

« Voilà ton billet, mon ange. Ne le perds pas.

— Oh ? J'ai droit à un compartiment ! » Martha repoussa le bristol dans l'enveloppe et ronronna gaiement : « T'es un chou. Tu pourras t'en tirer sans moi, vrai ?

— Hein ? Hm-m-m. Je crois. » Kerry sala son avocat. Il se secoua et parut sortir d'un songe. « Oui, tout ira bien. File à Denver et aide Carol à avoir son bébé. Ça reste dans la famille.

— Heh... c'est mon unique sœur, dit Martha. Tu sais comment elle est – et Bill aussi. Complètement idiots. Il leur faut actuellement une main secourable. »

Pas de réponse. Kerry réfléchissait. Il marmotta quelque chose au sujet du vénérable Bède.

« Quoi donc ?

— Demain je fais un cours sur lui. Tous les ans, pour je ne sais quelle raison, ma leçon sur Bède est ratée. Bah !

— Et ton cours est prêt ? »

Kerry hocha la tête.

« Oui. »

Depuis huit ans qu'il enseignait, il connaissait son emploi du temps !

Plus tard, après café et cigarettes, Martha regarda sa montre.

« Bientôt l'heure du train. Je vais finir mes bagages. La vaisselle...

— Je la ferai. »

Kerry suivit sa femme dans leur chambre, et eut quelques gestes futiles pour l'aider. Peu après il descendit les valises dans l'auto. Martha le rejoignit, et ils partirent vers la gare.

Le train était à l'heure et, une demi-heure après son départ, Kerry rentra la voiture au garage, pénétra dans la maison, et bâilla puissamment. Il était fatigué. Bon : la vaisselle, puis une bière ou deux, et un livre, au lit.

N'accordant qu'un regard intrigué à la radio, il entra dans la cuisine et attaqua la vaisselle. Le téléphone sonna. Kerry s'essuya les mains et alla répondre.

C'était Mike Fitzgerald, professeur de psychologie à l'université.

« Salut, Fitz...

— Salut. Martha est partie ?

— Oui. Je viens de la mettre au train.

— Vous avez envie de discuter, alors ? J'ai un scotch passable. Si vous veniez bavarder ?

— J'aimerais bien, fit Kerry en bâillant de nouveau, mais je suis vanné. Demain cela ira mieux. Ça vous convient ?

— Oui. Je viens de corriger quelques devoirs, et j'avais besoin de m'aiguiser l'esprit. Qu'avez-vous donc ?

— Rien. Attendez... » Kerry posa le téléphone et regarda derrière lui en grognant. Des bruits provenaient de la cuisine. « Qu'est-ce que ?... »

Il traversa l'entrée et s'immobilisa sur le seuil de la cuisine, les yeux exorbités. La radio lavait la vaisselle.

Au bout d'un moment, il retourna au téléphone. Fitzgerald dit :

« Il y a quelque chose ? »

— Ma nouvelle radio, dit lentement Kerry. Elle est en train de laver la vaisselle. »

Fitz ne répondit pas tout de suite. Son rire fut quelque peu hésitant.

« Oh ? »

— Je vous rappellerai », fit Kerry, et il raccrocha.

Un instant, il resta immobile, se mordant la lèvre.

Puis il retourna à la cuisine et s'arrêta pour regarder.

La radio était retournée. De fins tentacules manipulaient les assiettes, les trempaient expertement dans l'eau chaude savonneuse, les frottaient avec la petite brosse, puis les rangeaient proprement dans l'égouttoir métallique.

« Hep ! » dit Kerry.

Sans réponse.

Il s'approcha pour examiner la radio de plus près. Les tentacules émergeaient d'une fente sous les cadrans, le cordon électrique pendait. Donc, pas de courant. Mais qu...

*

**

Kerry recula et sortit une cigarette. Immédiatement la radio se retourna, sortit une allumette de la boîte posée sur le réchaud, et s'avança. Kerry cligna des yeux en étudiant les pieds. Ce n'était pas du bois. Ils pliaient comme du caoutchouc quand le... la chose marchait. La radio avait un étrange déhanchement, sans aucun rapport avec ce qu'il connaissait sur Terre.

*

**

Kerry rappela Fitzgerald.

« Je ne blaguais pas. J'ai des hallucinations, ou je n'y comprends rien. Cette foutue radio vient d'allumer ma cigarette.

— Minute. » La voix de Fitzgerald paraissait indécise. « C'est un gag, hein ? »

— Non. Et je crois que ce n'est pas non plus une hallucination. C'est

de votre rayon. Pouvez-vous venir vérifier mes réflexes ?

— Bien, dit Fitz. Donnez-moi dix minutes. Et préparez un verre. »

Il raccrocha, et Kerry se retourna pour voir sa radio allant de la cuisine au living-room. Ses contours carrés, telle une caisse, étaient vaguement effrayants, comme un bizarre *gobelin*. Kerry frissonna.

Il suivit la radio, et la retrouva à sa place, immobile et impassible. Il en ouvrit les portes, examina le tourne-disque, les bras du pick-up, et les autres boutons et appareils. Apparemment, il n'y avait rien d'inhabituel. Il en toucha de nouveau les pieds. Ils n'étaient pas de bois, en effet. C'était un genre de plastique, qui semblait assez dur... Ou bien... peut-être étaient-ils en bois, tout compte fait. Il était difficile de s'en assurer sans endommager le poli, et Kerry n'avait naturellement pas envie de se servir d'un couteau sur son combiné neuf.

Il essaya la radio ; il obtint les stations locales sans difficulté. L'électrophone...

Il prit au hasard *l'Entrée des Boyards* de Halvorsen et le mit en place. Il referma le couvercle. Aucun son ne se produisit. Une *investigation* montra que l'aiguille bougeait rythmiquement dans le sillon, mais sans résultat audible. Alors ?

Kerry ôta le disque quand on sonna. C'était Fitzgerald, homme dégingandé et taciturne, au visage ridé, parcheminé, et aux cheveux gris ternes ébouriffés. Il tendit sa longue main osseuse.

« Où est mon verre ?

— Salut, Fitz. Venez à la cuisine, je vous le verserai. Un whisky-soda ?

— Whisky-soda.

— Bien. » Kerry montra le chemin. « Ne le buvez pas tout de suite. Je veux vous faire voir mon nouveau combiné.

— Celui qui lave la vaisselle ? demanda Fitzgerald. Que fait-il d'autre ? »

Kerry lui passa un verre.

« Il ne joue pas les disques.

— Bah ! ce n'est rien, s'il fait le ménage. Jetons-y un coup d'œil. »

Fitzgerald alla au living-room, choisit *L'Après-midi d'un faune*, et s'approcha du meuble.

« Il n'est pas branché.

— Absolument pas d'importance, dit farouchement Kerry.

— Des piles ?... » Fitzgerald plaça le disque et ajusta les boutons. « Vingt-cinq centimètres. On verra bien. » Il sourit triomphalement. « Eh bien ? Il joue, maintenant. »

— Il jouait.

Kerry dit :

« Essayez ce morceau d'Halvorsen. Tenez. »

Il passa le disque à Fitzgerald, qui poussa le bouton « rejet » et regarda se lever le bras.

Mais cette fois, l'électrophone refusa de jouer. Il n'aimait pas *l'Entrée des Boyards*.

« Etonnant, grommela Fitzgerald. C'est sans doute la gravure. Essayons-en un autre. »

Aucune difficulté avec *Daphnis et Chloé*. Mais la radio passa sous silence *Boléro* du compositeur.

Kerry s'assit et indiqua du geste un fauteuil voisin.

« Cela ne prouve rien. Mettez-vous là et regardez. Ne buvez pas encore... Vous... heu, vous vous sentez : parfaitement normal ?

— Bien sûr. Alors ? »

Kerry sortit une cigarette. Le combiné traversa la salle, saisit au passage une pochette d'allumettes, et lui présenta aimablement la flamme. Puis il regagna son poste près du mur.

« Alors ? dit à son tour Kerry.

— Un robot. C'est la seule explication possible. Au nom de Pétrarque, où l'avez-vous dégoté ?

— Vous ne semblez pas très surpris.

— Je le suis pourtant. Westinghouse a essayé, vous savez. Mais celui-ci... Fitzgerald tapa son ongle contre ses dents, qui l'a fabriqué ?

— Comment fichtre le saurais-je ? demanda Kerry. Le fabriquant de radios, je pense. »

Fitzgerald plissa les yeux.

« Minute. Je ne comprends pas très bien...

— Il n'y a rien à comprendre. J'ai acheté ce combiné il y a quelques jours. En rendant le vieux. Il a été livré tantôt, et... » Kerry expliqua ce qui s'était passé.

« Oh... vous ne saviez pas que c'était un robot ?

— Pas du tout. Je l'ai acheté comme radio. Et... et... ce sacré truc me paraît presque vivant.

— Non. » Fitzgerald secoua la tête, se leva, et inspecta soigneusement le combiné. « C'est un nouveau genre de robot. Du moins... Il hésita. Que pourrions-nous penser d'autre ? Je vous suggère de contacter la Mideastern demain pour vérification.

— Ouvrons la console pour regarder dedans », proposa Kerry.

Fitzgerald y consentit, mais cela leur fut impossible. Les panneaux, présumés en bois, n'étaient pas vissés, et il n'y avait pas de moyen apparent d'ouvrir le combiné. Kerry trouva un tournevis et l'appliqua, doucement d'abord, puis avec une sorte de fureur mal réprimée. Il ne put détacher un seul panneau, ni même égratigner le poli fin et sombre du meuble.

« Bon sang ! dit-il enfin. Eh bien, votre idée est aussi bonne que la mienne. C'est un robot. J'ignorais seulement qu'on en faisait de ce

genre. Et pourquoi dans une radio ?

— Ne me le demandez pas », dit Fitzgerald en haussant les épaules d'un air impuissant. « Vérifiez demain. C'est la première chose à faire. Naturellement, je suis déconcerté. Si un nouveau type de robot spécialisé a été inventé, pourquoi le mettre dans un meuble ? Et qu'est-ce qui en fait bouger les pieds ? Il n'y a pas de roulettes.

— Je me suis posé la même question.

Quand ils se déplacent, les pieds semblent être... en caoutchouc. Mais ils ne le sont *pas* ! Ils sont durs comme... comme du bois dur. Ou du plastique.

— Cette chose me fait peur, dit Kerry.

— Voulez-vous venir chez moi cette nuit ?

— N... non. Je ne pense pas. Le... le robot ne peut me faire de mal.

— Je ne crois pas qu'il en ait l'intention. Il vous a aidé, n'est-ce pas ?

— Oui... », dit Kerry, et il alla remplir les verres.

La suite de la conversation ne les mena à rien. Fitzgerald rentra chez lui, quelques heures plus tard, assez soucieux. Il était moins calme qu'il n'avait prétendu l'être, pour apaiser les nerfs de Kerry. L'apparition d'un objet tellement inattendu dans la vie courante est vaguement effrayante. Et pourtant, comme il l'avait dit, le robot ne semblait pas menaçant.

*

**

Kerry alla se coucher avec un nouveau roman policier. La radio le suivit dans sa chambre et lui ôta gentiment le livre des mains. Instinctivement, Kerry tenta de le récupérer.

« Hé là ! fit-il. Que diable... »

La radio revint au living-room. Kerry la suivit, à temps pour voir replacer le livre sur l'étagère. Au bout d'un moment, Kerry battit en retraite, verrouilla sa porte, et dormit assez mal jusqu'à l'aube.

En robe de chambre et savates, il alla contempler le combiné. Il était à sa place initiale ; on eût dit qu'il n'avait pas bougé. Kerry, assez pâle, prit son petit déjeuner.

Il n'eut droit qu'à une tasse de café. La radio apparut, ôta la seconde tasse de sa main avec réprobation, et la vida dans l'évier.

Cela suffit amplement à Kerry Westerfield. Il prit chapeau et manteau, et sortit en courant presque. Il avait l'horrible sensation que la radio pourrait le suivre ; ce ne fut pas le cas, heureusement pour sa raison. Il commençait à être très inquiet.

Dans la matinée, il trouva le temps de téléphoner à la Mideastern.

Le vendeur ne savait rien. C'était un combiné standard, le dernier modèle. S'il ne donnait pas satisfaction, il se ferait bien sûr un plaisir de...

« Il fonctionne bien, dit Kerry. Mais qui l'a fabriqué ? C'est ce que je veux savoir.

— Une petite minute, monsieur. » Il y eut une pause. « Il vient de la section de Mr. Lloyd. Un de nos contremaîtres.

— Je voudrais lui parler, s'il vous plaît. »

Mais Lloyd ne fut d'aucune utilité. Après avoir longuement réfléchi, il se souvint que le combiné avait été placé dans la salle de stockage *sans* numéro de série. Ce dernier avait été ajouté par la suite.

« Mais *qui* l'a fait ?

— Je l'ignore. Je pense pouvoir vous le trouver ; Voulez-vous que je vous rappelle ?

— N'oubliez pas », dit Kerry, et il retourna à son cours. La leçon sur Bède le Vénérable ne fut pas une réussite.

*

**

Au déjeuner, il vit Fitzgerald, lequel parut soulagé quand Kerry vint à sa table.

« Vous avez trouvé quelque chose au sujet de votre robot ? » demanda le professeur de psychologie.

Personne ne pouvait les entendre. Kerry s'assit en soupirant et alluma une cigarette.

« Rien du tout. Quel plaisir de pouvoir faire *ceci* soi-même. » Il aspira la fumée. « J'ai téléphoné à la société.

— Et ?...

— Ils ne savent rien. Sauf qu'il n'avait pas de numéro de série.

— Cela pourrait être significatif », dit Fitzgerald.

Kerry lui conta les incidents du livre et du café, et Fitzgerald baissa pensivement les yeux sur son lait.

« Je vous avais déjà fait passer quelques tests. Les stimulants vous sont déconseillés.

— Un bouquin policier !

— *Il* exagère peut-être un peu, je l'admets. Mais je peux comprendre pourquoi le robot a agi de la sorte, bien que j'ignore comment il s'est débrouillé. Il hésita. Sans intelligence, veux-je dire.

— Intelligence ? Kerry humecta ses lèvres. Je ne suis pas très sûr que ce soit une machine. Et je ne suis pas fou.

— Bien sûr que non. Mais vous dites que le robot était dans la pièce du devant. Comment pouvait-il savoir ce que vous lisiez ?

— À part une vision aux rayons X, et une capacité ultra-rapide de lire et d'assimiler, je ne vois pas... Peut-être veut-il que je ne lise rien.

— Vous aviez dit quelque chose..., grommela Fitzgerald. Vous en savez long sur les appareils *théoriques*.

— Les robots ?

— Purement *théoriques*. Votre cerveau est un colloïde, vous le savez. Compact, compliqué – mais lent ; supposez qu'on installe un appareil avec un élément de plusieurs millions de radioatomes, placé dans un matériau isolant. Le résultat est un cerveau, Kerry. Un cerveau avec une immense quantité d'éléments fonctionnant à la vitesse-lumière. Un tube de radio règle l'arrivée du courant lorsqu'il opère à la cadence de quarante millions de signaux seconde. Et *théoriquement*, un cerveau radioatomique, du type dont j'ai parlé, pourrait effectuer : perception, reconnaissance, considération, réaction et adaptation, en un cent millième de seconde.

— En théorie.

— C'est ce que je croyais. Mais j'aimerais découvrir d'où provient votre radio. »

Un messager survint :

« Mr. Westerfield, on vous demande au téléphone. »

Kerry se fit excuser et partit. Lorsqu'il revint, il fronçait ses sourcils noirs. Fitzgerald le regarda.

« Un nommé Lloyd, à l'usine de la Mideastern. Je lui avais parlé au sujet de la radio.

— De la chance ? »

Kerry secoua la tête :

« Non, guère. Il ne sait pas *qui* a construit l'appareil.

— Mais il a été fait dans cette usine ?

— Oui. Il y a deux semaines environ ; mais il ne reste aucune trace de celui qui y a travaillé. Lloyd semblait trouver que c'était très, très étrange. Quand une radio est fabriquée dans l'usine, ils savent *qui* l'a faite.

— Donc ?

— Donc, rien. Je lui ai demandé comment ouvrir le meuble. Il a dit que c'était facile. Dévisser simplement les vis de derrière.

— Il n'y a pas de vis, dit Fitzgerald.

— Je sais. »

Ils se regardèrent.

Fitzgerald dit :

« Je donnerais cinquante dollars pour savoir si ce robot a vraiment été construit il y a quinze jours.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un cerveau radioatomique exige une éducation. Même lorsqu'il s'agit d'allumer une cigarette.

— Il m'avait vu en allumer une.

— Et a suivi votre exemple. La vaisselle... hm-m-m. Par déduction, je suppose. Si ce *gadget* a été éduqué, c'est un robot. S'il ne l'a pas été... » Fitzgerald s'arrêta.

Kerry sourcilla.

« Quoi ?

— Je ne sais fichtre pas ce que c'est. Il a autant de rapports avec un robot que nous en avons avec *Eohippus*. Je sais pourtant une chose, Kerry : il est très probable qu'actuellement aucun savant n'a les connaissances suffisantes pour réaliser un... une chose comme ça.

— Elle a été réalisée, fit Kerry.

— Hon... hon. Mais comment... quand... et par qui ? C'est cela qui m'intrigue.

— Bon, j'ai un cours dans cinq minutes. Si vous veniez ce soir ?

— Peux pas. Je donne une conférence à l'hôtel de ville. Mais je vous téléphonerai après.

Kerry hocha la tête et sortit, en essayant de chasser ce sujet de son esprit. Il n'y réussit pas très bien. Mais ce soir-là, dînant seul au restaurant, il commença à éprouver une répugnance certaine à rentrer chez lui. Un *gobelin* l'y attendait.

« Cognac, dit-il au garçon. Un double. »

Deux heures plus tard, un taxi déposait Kerry à sa porte. Il était remarquablement ivre. Les objets flottaient devant ses yeux. Il s'avança en hésitant jusqu'au perron, gravit les marches avec un soin exagéré, et s'introduisit dans la maison.

Il alluma une lampe.

La radio vint à sa rencontre. Des tentacules minces, mais robustes comme l'acier, s'enroulèrent doucement autour de son corps, et le maintinrent immobile. Une violente frayeur saisit Kerry. Il se débattit désespérément et tenta de hurler, mais sa gorge était trop sèche.

Du tableau de la radio sortit un rai de lumière jaune, aveuglante. Il descendit, visant la poitrine de Kerry. Subitement Kerry perçut un goût bizarre sous sa langue.

Au bout d'une seconde ou deux, le rayon s'éteignit dans un déclic, les tentacules rentrèrent, et le combiné retourna à sa place. Kerry gagna péniblement un fauteuil et s'y effondra, haletant.

Il était comme à jeun. Chose qui, normalement, aurait dû être impossible : quatorze cognacs apportent une notable quantité d'alcool à l'organisme. On ne pouvait tout de même pas agiter une baguette magique et instantanément se trouver à jeun. C'était pourtant ce qui venait exactement de se produire.

Le... le robot essayait de l'aider. Seulement... Kerry aurait préféré rester soûl.

Il se leva doucement, passa doucement près de la radio, et vint à la

bibliothèque. Regardant le combiné du coin de l'œil, il prit le roman policier qu'il avait tenté de lire la veille. Comme il s'y attendait, la radio le lui prit des mains et le replaça sur l'étagère. Kerry, se remémorant les paroles de Fitzgerald, regarda sa montre. Temps de réaction : quatre secondes.

Il prit un Chaucer et attendit, mais la radio ne bougea pas. Cependant, Kerry ayant trouvé un volume historique, il lui fut gentiment ôté des doigts. Temps de réactions : six secondes.

Kerry prit un livre historique deux fois plus épais.

Temps de réaction : dix secondes.

Hon-hon. Ainsi le robot lisait vraiment les bouquins. Ce qui impliquait une vision aux rayons X et des réactions ultra-rapides. Par Zeus !!!

Kerry essaya d'autres livres, se demandant quel était le critère d'élimination. *Alice au pays des merveilles* lui fut retiré des mains, les poèmes de Millay ne le furent pas. Il commença à dresser une liste pour référence ultérieure, sur deux colonnes.

Le robot, donc, n'était pas un simple serviteur.

C'était un censeur. Mais quel était son schème de comparaison ?

Après un certain temps, il songea à son cours du lendemain, et compulsa ses notes. Plusieurs points devaient être vérifiés. Avec quelque hésitation, il chercha le livre de référence nécessaire – et le robot le lui enleva.

Kerry se leva en se mordant la lèvre. C'en était trop. Ce damné robot était un précepteur. Il se glissa en direction du livre, l'empoigna rapidement, et fut dans le couloir avant que la radio eût réagi.

L'appareil le suivit. Il entendit le léger bruit de ses pieds. Kerry fonça dans la chambre et verrouilla la serrure. Le cœur battant, il attendit ; le bouton de porte fut secoué plusieurs fois, sans hâte.

Une palpe fine comme un câble passa sous la porte, puis tourna la clef. Kerry bondit subitement et poussa la targette auxiliaire. Ce qui ne servit non plus à rien. Les outils de précision du robot – les antennes spécialisées – la retirèrent ; ensuite le combiné ouvrit la porte, entra dans la chambre, se dirigea sur Kerry.

Il eut une bouffée de panique. Avec un petit hoquet, il jeta le livre à *la chose*, qui l'attrapa adroitement. C'était apparemment tout ce qu'elle voulait, car la radio se retourna et sortit en claudicant sur ses pattes élastiques, emportant le livre défendu. Kerry jura doucement.

*

**

Le téléphone sonna. C'était Fitzgerald. « Alors ? Comment cela se

passé-t-il ?

— Avez-vous un exemplaire de la *Littérature sociale à travers les âges*, de Cassel ?

— Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

— Je le prendrai donc demain à la bibliothèque de l'université. »

Kerry expliqua ce qui était arrivé. Fitzgerald siffla entre ses dents.

« Il s'interpose ? Hm-m-m. Je me demande...

— J'ai peur de ce machin.

— Je ne pense pas qu'il vous veuille du mal. Vous dites qu'il vous a desoûlé ?

— Oui, avec un rayon lumineux. Ça n'est pas très logique.

— Ça l'est peut-être. L'équivalent vibratoire du chlorure de thiamine.

— La lumière ?

— Il y a un contenu vitaminé dans la lumière solaire, savez-vous. Ceci n'est pas le plus important. Il censure vos lectures... et apparemment il lit vos livres, avec des réactions ultra-rapides. Ce gadget, quoi qu'il soit, n'est pas un robot.

— Vous ne m'apprenez rien, fit sombrement Kerry. C'est un Hitler. »

Fitzgerald ne rit point. Très calmement il proposa :

« Si vous passiez la nuit chez moi ?

— Non, dit Kerry d'une voix entêtée. Une fichue radio ne me chassera pas de chez moi. Je préférerais la détruire à la hache.

— Bien... Je suppose que vous savez ce que vous faites. Appelez-moi si... s'il arrive quelque chose.

— D'accord », dit Kerry, et il raccrocha.

Rentrant dans le living-room, il contempla froidement la radio. Qu'était-ce donc ? – et qu'essayait-elle de faire ? Ce n'était sûrement pas un robot. Aussi sûrement que ce n'était pas un être vivant, dans le sens où vit un cerveau colloïdal.

Pinçant ses lèvres, il s'en approcha et manipula cadrans et boutons. Le tempo d'une formation de jazz sortit du combiné. Il essaya les ondes courtes : rien d'anormal. Alors ?

Alors, rien. Il n'y avait pas de réponse.

Peu après il alla se coucher.

Le lendemain au déjeuner, il amena la *Littérature sociale* de Cassel pour la montrer à Fitzgerald.

« Qu'y a-t-il ?

— Regardez... » Kerry feuilleta les pages et montra un passage. « Ceci signifie-t-il quelque chose pour vous ? »

Fitzgerald lut.

« Oui. Ça veut dire que l'individualisme est nécessaire à la production de la littérature. Exact ? »

Kerry le fixa :

« Je n'en sais rien.

— Eh ?

— Mon cerveau ne tourne plus rond. »

Fitzgerald ébouriffa ses cheveux gris, fronça les sourcils, et regarda intensément son ami.

« Répétez. Je n'ai pas très bien... »

Avec une patience irritée, Kerry fit :

« Ce matin je suis allé à la bibliothèque et j'ai cherché ce renseignement. Je l'ai bien lu ; mais cela ne signifiait rien. Rien que des mots. Vous savez, lorsqu'on est épuisé, et qu'on a beaucoup lu ? On tombe sur une phrase bourrée de subjonctifs, et ça ne va pas... Ce matin c'était pareil.

— Lisez à présent », dit doucement Fitzgerald en lui passant le livre.

Kerry obéit, puis leva la tête avec un pauvre sourire.

« Je ne comprends *rien*.

— Lisez à voix haute. Je vous aiderai, mot par mot. »

Mais cela ne servit à rien. Kerry semblait totalement incapable d'assimiler le sens du passage.

« Peut-être est-ce une barrière sémantique, dit Fitzgerald ; il se gratta l'oreille. C'est la première fois que cela se produit ?

— Oui... non. Je ne sais pas.

— Vous avez des cours tantôt ?... Parfait. Allons chez vous. »

Kerry repoussa son assiette.

« D'accord. Je n'ai pas faim. Dès que vous voudrez... »

*

**

Une demi-heure plus tard, ils contemplaient la radio. Elle paraissait tout à fait inoffensive. Fitzgerald perdit quelque temps à vouloir en ôter un panneau, mais dut finalement y renoncer. Il prit papier et crayon, s'assit en face de Kerry, et commença à poser des questions.

À un moment donné, il s'arrêta.

« Vous n'aviez pas mentionné cela.

— J'avais dû l'oublier, je pense. »

Fitzgerald tapota ses dents avec son crayon.

« Hm-m-m. La première fois que la radio a fonctionné...

— Elle m'a envoyé une lumière bleue dans l'œil.

— Pas ça. Ce qu'elle a dit. »

« Ce qu'elle a dit ?... Il hésita... *Type psychologique vérifié et enregistré*, ou quelque chose d'approchant. J'ai pensé que j'étais sur un

jeu radiophonique quelconque. Vous voulez dire...

— Les mots étaient-ils faciles à comprendre ? En bon anglais ?

— Non, maintenant je m'en souviens, murmura Kerry. Ils étaient très liés, avec des inflexions sur les voyelles.

— Hmmm... Bien. Continuons. »

— Ils firent un test d'association des mots.

Enfin, Fitzgerald s'appuya contre son dossier, en fronçant les sourcils.

« Je veux comparer tout ceci avec les tests que je vous ai fait passer il y a quelques mois. Ça me paraît étrange – bougrement étrange. Je me sentirais beaucoup mieux si je savais exactement *ce qu'est* la mémoire. On a fait des travaux considérables sur la mnémonique : la mémoire artificielle. Cependant, il ne s'agit peut-être pas de cela du tout.

— Eh ?

— Cette... cette machine. Ou bien elle possède une *mémoire* artificielle et a été longuement éduquée, *ou bien* elle est adaptée à un milieu et à une culture différents. Elle vous a affecté... beaucoup. »

Kerry humecta ses lèvres sèches.

« Comment ?

— Elle a implanté des barrières dans votre esprit. Je ne les ai pas encore déterminées. Quand ce sera fait, nous pourrons en tirer une réponse. Non, cette *chose* n'est pas un robot. C'est beaucoup plus. »

Kerry sortit une cigarette ; le combiné traversa la pièce et lui présenta du feu. Les deux hommes le regardèrent avec une certaine horreur.

« Il vaut mieux que vous veniez chez moi ce soir, suggéra Fitzgerald.

— Non », fit Kerry. Il frissonnait.

*

**

Le lendemain, Fitzgerald chercha Kerry au déjeuner, mais son cadet ne vint pas. Il téléphona chez lui ; ce fut Martha qui répondit.

« Allô ! Quand êtes-vous revenue ?

— Bonjour, Fitz. Il y a une heure. Ma sœur s'était dépêchée... et a eu son bébé sans mon aide... je suis donc rentrée. » Elle se tut, et Fitzgerald fut alerté par sa voix.

« Où est Kerry ?

— Ici. Pouvez-vous venir, Fitz. Je suis inquiète.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je... je ne sais pas. Venez tout de suite.

— D'accord », dit Fitzgerald.

En mordillant ses lèvres, il raccrocha. Lorsque, peu après, il sonna chez les Westerfield, il s'aperçut que ses nerfs échappaient à son contrôle. Mais l'apparition de Martha le rassura.

Il la suivit dans le living-room. Le regard de Fitzgerald alla droit au combiné, qui n'avait pas changé, puis à Kerry, immobile, assis près d'une fenêtre. La figure de Kerry avait un aspect vacant, hébété. Ses pupilles étaient dilatées, et il sembla ne reconnaître Fitzgerald que graduellement.

« Salut, Fitz, dit-il.

— Comment vous sentez-vous ? »

Martha intervint :

« Fitz, qu'y a-t-il ? Il est malade ? J'appelle le docteur ? »

Fitzgerald s'assit.

« Avez-vous remarqué quelque chose de bizarre dans cette radio ?

— Non, pourquoi ?

— Ecoutez. » Il lui relata toute l'histoire ; il lut d'abord l'incrédulité sur son visage ; puis il vit qu'elle le croyait à contrecœur.

Lorsqu'il eut fini, elle dit :

« Je n'arrive pas à...

— Si Kerry sort une cigarette, ce truc la lui allumera. Voulez-vous voir comment ça fonctionne ?

— N... non. Je crois que si. »

Les yeux de Martha s'étaient agrandis.

Fitzgerald donna une cigarette à Kerry. L'effet prévu se produisit.

Martha ne prononça pas un mot. Quand le combiné eut regagné sa place, elle frissonna et s'approcha de Kerry. Il la regarda rêveusement.

« Il lui faut un médecin, Fitz.

— Oui. »

Fitzgerald ne précisa pas qu'un docteur pourrait être impuissant.

« Qu'est-ce que cet appareil ? »

— C'est plus qu'un robot. Et il a réadapté Kerry.

— Je vous ai dit ce qui c'est passé. Quand j'ai vérifié le processus psychologique de Kerry, j'ai vu qu'il s'était modifié. Il a perdu une grande partie de son initiative.

— Personne sur terre ne serait capable de... »

Fitzgerald grogna.

« J'y ai songé. Ceci semble être le produit d'une culture bien développée, très différente de la nôtre. Martienne, peut-être. C'est un appareil tellement spécialisé qu'il correspond tout naturellement à une culture complexe. Mais je ne pige pas pourquoi il ressemble exactement à un combiné Mideastern. »

Martha prit la main de Kerry.

« Un camouflage ?

— Mais pourquoi ? Vous étiez ma meilleure élève en psychologie, Martha. Considérez cela logiquement. Imaginez la civilisation où un tel *gadget* possède sa place. Raisonniez par déduction.

— J'essaie. Je ne peux réfléchir très clairement. Fitz, je suis inquiète pour Kerry.

— Je vais très bien », dit Kerry.

Fitzgerald joignit le bout de ses doigts.

« Ce n'est pas tant une radio, qu'un moniteur. Dans cette autre civilisation, peut-être chaque homme en a-t-il *un*, ou peut-être quelques hommes seulement... ceux qui en ont besoin. *Cela* les maintient dans la ligne.

— En détruisant leur initiative ? »

Fitzgerald eut un geste impuissant.

« Je l'ignore ! C'est ce qui est arrivé à Kerry. Pour d'autres – je ne sais pas. »

Martha se leva.

« Je pense que nous ne devrions plus discuter. Kerry a besoin d'un médecin. Après quoi nous prendrons une décision pour... *ceci*. »

Elle montrait le combiné.

Fitzgerald dit :

« Ce serait vraiment dommage de le briser, mais... »

Le combiné remua. De sa démarche pataude, il sortit de son coin, et marcha sur Fitzgerald. Comme ce dernier bondissait de son siège, les tentacules sortirent en un éclair et se saisirent de lui. Un rayon pâle scruta les yeux de l'homme.

Presque aussitôt le rayon cessa ; les tentacules se retirèrent, et la radio retourna à son emplacement. Fitzgerald resta immobile. Martha avait porté une main à sa bouche.

« Fitz ? » Sa voix tremblait.

Il parut hésiter.

« Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Etes-vous blessé ? Que vous a-t-elle fait ? »

Fitzgerald plissa son front.

« Eh ? Blessé ? Je ne...

— La radio. Qu'a-t-elle fait ? »

Il regarda vers le combiné.

« Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas là-dedans ? J'ai bien peur de ne pas être très bricoleur, Martha.

— Fitz. » Elle s'avança et lui saisit le bras. « Ecoutez-moi. » Des mots jaillirent précipitamment de sa bouche. La radio. Kerry. Leur conversation.

Fitzgerald la regarda vaguement, comme s'il n'y comprenait rien.

« Je dois être stupide aujourd'hui. Je ne pige rien à ce que vous me dites.

— La radio – vous savez bien ! Vous disiez qu'elle a transformé Kerry. »

Elle se tut subitement en le regardant.

Fitzgerald était vraiment intrigué. Martha se comportait bizarrement. Etrange ! Il l'avait toujours considérée comme une fille à l'esprit stable. Mais voici qu'elle disait des bêtises. Du moins, il ne comprenait pas ses paroles ; elles n'offraient aucun sens.

Et pourquoi parlait-elle de la radio ? Ne fonctionnait-elle pas parfaitement ? Kerry avait dit que c'était un bon article, de bonne tonalité, et muni des derniers perfectionnements. Fitzgerald se demanda, un bref instant, si Martha était devenue folle.

En tout cas, il était en retard pour son cours. Il le dit. Martha ne tenta pas de l'empêcher de sortir. Elle était pâle comme un linge.

*

**

Kerry sortit une cigarette. La radio vint lui présenter une allumette.

« Kerry !

— Oui, Martha ? » Sa voix était blanche.

Elle contempla la... la radio. Mars ? Un autre monde... une autre civilisation ? Qu'était cet appareil ? Que voulait-il ? Qu'essayait-il de faire ?

Martha sortit à son tour et alla au garage. Lorsqu'elle revint, elle serrait fortement une hachette dans sa main.

Kerry regardait. Il vit Martha s'avancer sur la radio et lever la hachette. Alors un rayon lumineux en jaillit, et Martha disparut. Un peu de poussière flotta dans la lumière vespérale.

« Destruction d'une forme de vie menaçant d'attaquer », prononça la radio en brouillant un peu les mots.

Le cerveau de Kerry s'agita. Il se sentait malade – hébété et affreusement vide. Martha.

Son esprit tourbillonnait. L'instinct, l'émotion luttèrent contre une chose qui les entravait. Subitement les barrages s'effondrèrent, les barrières s'évanouirent. Kerry poussa un cri rauque, et bondit sur ses pieds.

« Martha ! » hurla-t-il.

Elle était partie. Kerry regarda autour de lui. Où donc ?

Qu'était-il arrivé ? Il ne pouvait se rappeler.

Il se rassit dans son fauteuil en se frappant le front.

Sa main libre sortit une cigarette, geste automatique qui entraîna une réaction automatique. La radio s'avança et lui offrit du feu.

Kerry émit un son rauque et s'élança du fauteuil. Maintenant il se

souvenait. Il ramassa la hachette et se rua sur le combiné, découvrant ses dents en un rictus farouche.

De nouveau le rayon lumineux s'élança.

Kerry disparut. La hachette tomba sur le tapis avec un bruit sourd.

La radio revint à sa place et une fois encore reprit son immobilité. Un faible cliquetis émana de son cerveau radioatomique.

« Sujet foncièrement inadaptable, dit-elle au bout d'un moment. L'élimination a été nécessaire. Click ! La préparation pour le sujet suivant est achevée.

« Click. »

*

**

« Nous la prenons, dit le garçon.

— Vous faites bien, dit avec un sourire l'agent de location. Elle est calme, isolée, et le prix en est très raisonnable.

— Pas tellement, intervint la fille. Mais c'est juste ce que nous recherchions. »

L'agent haussa les épaules.

« Evidemment, un local non meublé serait moins cher. Mais...

— Nous ne sommes pas mariés depuis assez longtemps pour posséder un ameublement », dit en souriant le garçon. Il passa un bras autour des épaules de sa femme.

« Ça te plaît, chérie ?

— M-m-m. Qui habitait ici auparavant ? »

L'agent se gratta la tête.

« Voyons. Des gens nommés Westerfield, je crois.

— On m'a confié cette location il y a une semaine environ. Gentille villa. Si je n'avais pas ma propre maison, je sauterais moi-même sur l'occasion.

— Chouette radio, fit le garçon. Dernier modèle, n'est-ce pas ? »

Il s'approcha pour examiner le meuble. « Viens donc, dit la fille. Allons revoir la cuisine.

— Bien, chérie. »

Ils sortirent de la pièce. De l'entrée parvint la voix douce, ronronnante de l'agent. Un chaud soleil traversait les fenêtres.

Pendant un moment, le silence régna. Puis... « Click ! »

The Twonky.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

LES AUTOS SAUVAGES par Roger Zelazny

La plupart des conducteurs prennent déjà leur voiture pour un être vivant. Ils la bichonnent comme on panse un cheval, l'encouragent et, le cas échéant, l'injurient. On en a vu qui portaient son deuil. Le jour où les voitures seront équipées de cerveaux électroniques, où elles se répareront elles-mêmes et feront la conversation à leurs passagers, le plus répandu des fantasmes modernes sera entré dans la réalité. Et avec lui peut-être le plus mortel des dangers. Car un esclave conscient finit toujours par rejeter ses chaînes.

Murdock roulait à plus de deux cent cinquante à l'heure à travers la Grande Plaine occidentale. La route était hérissée d'innombrables dos d'âne et le soleil paraissait se balancer très haut dans le ciel comme un yo-yo ardent. Aucun obstacle ne faisait ralentir Murdock. Les yeux invisibles de Jenny décelaient à temps chaque rocher, chaque nid-de-poule et elle corrigeait méthodiquement la trajectoire à tel point que, parfois, Murdock, les mains crispées sur le volant, ne détectait même pas les mouvements subtils de la colonne de direction.

En dépit du pare-brise teinté et de ses épaisses lunettes noires, la réverbération du sol vitrifié de la plaine lui brûlait les yeux ; il avait par moment l'impression qu'il était à la barre d'un navire glissant à toute vitesse dans la nuit sous une lune étrangère et éblouissante, qu'il traversait un lac d'argent embrasé. De hautes vagues de poussière s'élevaient dans son sillage, et flottaient quelque temps dans l'air avant de retomber.

« Vous vous exténuez à vous accrocher comme cela au volant, les yeux rivés sur la route, dit la radio. Pourquoi n'essayez-vous pas de vous reposer un peu ? Laissez-moi occulter les glaces. Je me chargerai du pilotage pendant que vous dormirez.

— Non. Je tiens à continuer.

— Très bien, fit Jenny. Je pensais seulement que je devais vous poser la question.

— Merci. »

Une minute plus tard, la radio se mit à diffuser une musique douce,

vaguement sirupeuse.

« Coupe ça !

— Pardon, chef. J'imaginais que cela vous détendrait peut-être.

— Quand j'aurai besoin de me détendre, je te le dirai !

— Compris, Sam. Mes excuses. »

Le silence retomba et il semblait être plus oppressant après cette brève interruption. Murdock savait que c'était *une bonne* voiture qu'il avait là. Elle s'inquiétait tout le temps de son confort et elle était désireuse de poursuivre la chasse.

Elle avait été conçue pour donner l'impression d'être une insoucianta conduite intérieure – clinquante, rapide, rutilante. Mais des roquettes étaient dissimulées sous les renflements de son capot et deux canons de 50 étaient tapis, hors de vue, dans l'évidement ménagé derrière les phares. Elle portait en guise de ceinture un chapelet de grenades réglées sur cinq et sur dix secondes et, à l'intérieur du coffre, était logé un réservoir à compression contenant un naphthaloïde hautement volatil. Car Jenny était un piège ambulanta spécialement construit pour Murdock par l'Archi-Ingénieur de la dynastie de Geeyem, dont l'empire s'étendait très loin vers l'est, et ce grand maître d'œuvre avait fait appel à toutes les ressources de son génie.

*

**

« Cette fois, nous la trouverons, Jenny, dit Murdock. Je ne voulais pas te rudoyer tout à l'heure.

— Il n'y a pas de mal, Sam, répondit la voix suave. Je suis programmée pour vous comprendre. »

Ils filaient, moteur hurlant, dans la Grande Plaine. Le soleil descendait à l'ouest. Ils avaient roulé toute une nuit et toute une journée, et Murdock était fatigué. La dernière forteresse de ravitaillement et de repos était bien loin derrière eux. Il avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il l'avait quittée...

Son buste se pencha en avant et ses yeux se fermèrent.

Lentement, les glaces s'obscurcirent jusqu'à devenir entièrement opaques. La ceinture de sécurité de Murdock remonta vers sa poitrine tandis que son corps s'écartait du volant. Le siège s'inclina progressivement en arrière en une banquette horizontale. Un peu plus tard, comme la nuit tombait, le radiateur entra en action.

Le siège secoua Murdock vers cinq heures du matin.

« Réveillez-vous, Sam ! Réveillez-vous !

— Qu'est-ce qu'il y a ? marmonna Murdock.

— J'ai capté une émission il y a vingt minutes. Elle annonçait qu'un raid de voitures avait récemment eu lieu dans cette direction. J'ai immédiatement changé de cap. Nous sommes presque arrivés.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé aussitôt ?

— Vous aviez besoin de sommeil et cela n'aurait servi qu'à vous rendre nerveux.

— Oui... tu as peut-être raison. Donne-moi des détails sur ce raid.

— Six véhicules se dirigeant vers l'ouest sont apparemment tombés au cours de la nuit dans une embuscade tendue par un nombre indéterminé d'autos sauvages. J'ai entendu l'hélicoptère de patrouille qui survolait les lieux faire son rapport. Tous les véhicules ont été démantelés, leurs réservoirs vidés et leurs cerveaux fracassés. Il semble que tous les passagers aient également été tués. Il n'y avait aucun signe de mouvement.

— À quelle distance sommes-nous de l'endroit ?

— Nous l'atteindrons d'ici deux ou trois minutes. »

Le pare-brise redevint transparent et Murdock scruta la nuit aussi loin que le permettait le puissant pinceau des phares.

« Je vois quelque chose, dit-il au bout d'un moment.

— Nous y sommes », répondit Jenny. Et elle commença à ralentir.

Ils s'arrêtèrent à côté des voitures saccagées. La ceinture de sécurité de Murdock se dégrafa et la portière s'ouvrit.

« Fais le tour des lieux, Jenny, et essaie de repérer des traces de chaleur, ordonna-t-il. Je n'en ai pas pour longtemps. »

La porte se referma en claquant et Jenny s'éloigna. Allumant sa torche portative, Murdock s'avança vers les véhicules disloqués.

Le sol de la plaine, dur et crissant sous le pied, était semblable à une piste de danse saupoudrée de sable. Murdock remarqua une multitude de traces de dérapage et d'empreintes de pneus sinueuses.

Un mort était assis devant le volant de la première voiture. Il avait visiblement le cou rompu. 2 h 24, indiquait la montre écrasée qu'il portait au poignet. Trois autres corps – ceux de deux femmes et d'un adolescent – gisaient, une dizaine de mètres plus loin. Ils avaient été rattrapés alors qu'ils essayaient de fuir les véhicules attaqués.

Murdock examina les autres voitures. Toutes les six étaient encore debout. Les agresseurs s'en étaient surtout pris aux carrosseries. Les pneus et les roues avaient disparu, de même que les organes vitaux des moteurs ; les réservoirs d'essence béaient, entièrement siphonnés ; les roues de secours n'étaient plus là. Pas un seul passager vivant...

Jenny s'immobilisa à la hauteur de Murdock. La portière s'ouvrit.

« Sam, débranche le cerveau de la voiture bleue, la troisième. Elle reçoit encore un peu de courant d'une batterie auxiliaire quelconque. Je l'entends.

— J'y vais. »

Murdock alla arracher les connexions et réintégra l'habitable.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il à Jenny.

— J'ai relevé plusieurs pistes vers le nord-ouest.

— Suis-les. »

La portière claqua et Jenny se mit en route.

Cinq minutes plus tard, elle annonça : « Ce convoi comprenait huit voitures.

— Quoi ?

— Je viens de l'apprendre par les informations. Apparemment, deux de ces véhicules étaient en liaison avec les autos sauvages sur une fréquence pirate. Ils ont fait cause commune avec elles. Ils leur ont donné leurs coordonnées et se sont retournés contre les autres au moment de l'attaque.

— Que sont devenus les gens qu'ils transportaient ?

— Sans doute les ont-ils neutralisés avant de rallier les assaillants. »

Murdock alluma une cigarette d'une main tremblante.

« Pourquoi une voiture devient-elle soudain sauvage, Jenny ? Elles ne savent pas où elles pourront refaire leur plein ou trouver des pièces détachées pour leur unité d'autoréparation. Pourquoi font-elles cela ?

— Je ne sais pas, Sam. Je n'y ai jamais pensé. »

*

**

« Il y a dix ans, la Diabolique, celle qui est à la tête de la bande, a tué mon frère, murmura Murdock. Cela s'est passé lors d'un raid contre une forteresse de ravitaillement. Depuis ce jour, je pourchasse cette Cadillac noire. Je l'ai traquée du haut des airs. Je l'ai traquée à pied. Je l'ai traquée en voiture. Je l'ai poursuivie avec des détecteurs de chaleur et des missiles. Mais, chaque fois, elle s'est révélée trop rapide. Ou trop maligne. Ou trop forte pour moi. Alors, je t'ai fait construire.

— Je savais que vous la haïssiez farouchement. Je m'étais toujours demandé pourquoi. »

Murdock tira sur sa cigarette.

« J'ai exigé que tu sois dotée d'une programmation spéciale, d'un blindage et d'un armement qui fassent de toi la voiture la plus résistante, la plus rapide et la plus intelligente qui existe. Tu es la seule auto capable d'en remonter à la Cadillac et à sa bande. Tu possèdes des crocs et des griffes comme elles n'en ont encore jamais rencontré. Cette fois, je les posséderai.

— Vous auriez pu rester chez vous, Sam, et me laisser le soin de les

retrouver.

— Oui, j'aurais pu, je le sais, mais je veux être là.

— Je veux donner les ordres moi-même, appuyer sur les boutons, voir la Diabolique brûler et se transformer sous mes yeux en un squelette de métal. Combien de gens et combien de voitures a-t-elle détruits ? On en a perdu le compte. Il faut que je l'aie, Jenny !

— Je vous la trouverai, Sam. »

Jenny accéléra et l'aiguille du compteur monta jusqu'à 320.

« Jenny, où en est-on au point de vue carburant ?

— Nous en avons en quantité et je n'ai pas encore mis les réservoirs de secours en service. Ne vous inquiétez pas. » Et Jenny ajouta : « La piste devient plus nette.

— Bon ! L'armement ?

— Au rouge partout. Tout est prêt. »

Murdock éteignit sa cigarette et en alluma une autre.

« Il y en a qui transportent des cadavres attachés aux sièges pour qu'ils aient l'air de passagers, reprit-il. La Cadillac noire emploie toujours cette tactique et elle change régulièrement sa cargaison. Elle est intérieurement réfrigérée. Comme cela, les morts durent longtemps.

— Vous êtes bien renseigné sur son compte, Sam.

— Elle a trompé mon frère avec de faux passagers et de fausses cartes d'immatriculation. C'est de cette façon qu'elle lui a fait ouvrir la porte de sa forteresse de ravitaillement. Alors, les autres se sont lancées à l'assaut. Selon le cas, elle se maquille en rouge, vert, en bleu ou en blanc, mais tôt ou tard, elle reprend toujours sa robe noire. Elle n'aime ni le jaune, ni le beige, ni les coloris deux tons. J'ai la liste presque complète des numéros minéralogiques qu'elle a utilisés. Il lui est arrivé d'emprunter les grandes autoroutes, de pénétrer dans les villes et de faire le plein aux stations-service officielles. Les pompistes ont souvent relevé son numéro quand elle démarre, au moment où ils s'approchent de la place du chauffeur pour se faire payer. Elle peut imiter des dizaines de voix humaines. Mais on n'arrive jamais à la rattraper car son moteur est bien trop gonflé. Invariablement, elle retourne dans la plaine où elle sème ses poursuivants. Elle a même attaqué des parcs de voitures d'occasion... »

*

**

Jenny braqua sèchement.

« Sam, la piste est très nette, maintenant. Par là ! Elle se dirige vers ces montagnes...

— Suis-la ! »

Murdock se tut. Il conserva longtemps le silence. Les premières lueurs de l'aube s'allumèrent dans le ciel. Derrière, la pâle étoile du matin était semblable à une blanche punaise fichée dans un panneau bleu. Ils commencèrent de gravir le flanc des monts.

« Rattrape-la, Jenny ! Rattrape-la ! implora Murdock.

— Je pense que nous y arriverons. »

La pente était de plus en plus abrupte et Jenny ralentit car le sol devenait accidenté.

« Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Murdock.

— Le terrain est difficile et j'ai de plus en plus de mal à suivre la piste.

— Pourquoi ?

— Il y a encore pas mal de radiations de surface dans cette région et elles interfèrent avec mon système de repérage.

— Essaie quand même, Jenny.

— J'ai l'impression que la piste continue tout droit. En plein sur la montagne.

— Suis-la ! Suis-la ! »

La voiture ralentit encore un peu.

« C'est entièrement brouillé, à présent, Sam. J'ai perdu la piste.

— La Cadillac doit avoir une base dans le voisinage – une grotte ou quelque chose dans le même genre – une cachette souterraine. Autrement, elle aurait été repérée par les patrouilles aériennes au cours de toutes ces années.

— Que dois-je faire ?

— Continue aussi loin que tu le pourras et explore la paroi pour y découvrir des ouvertures à ras de terre. Sois prudente. Sois prête à faire face à une attaque à tout instant. »

Ils s'enfoncèrent au cœur des collines basses ceinturant les pics. L'antenne de Jenny se déploya et ses ailes de gaze métallique se tendirent, frémissantes et scintillantes dans la lumière du matin.

« Toujours rien, annonça Jenny. Et on ne pourra plus continuer bien longtemps.

— Dans ce cas, nous longerons la montagne sans arrêter de sonder son flanc.

— Dans quelle direction ? À droite ou à gauche ?

— Je n'en sais rien. Si tu étais une voiture renégate en fuite, où irais-tu ?

— Je l'ignore.

— Choisis. Cela n'a pas d'importance.

— Eh bien, allons à droite », fit Jenny en braquant.

Une demi-heure plus tard, la nuit battit en retraite derrière les monts. Le matin explosa à l'horizon de la plaine, émaillant le ciel de toutes les teintes des arbres de l'automne. Murdock prit sous le tableau de bord une bouteille de café en matière souple. Autrefois, les cosmonautes s'étaient servis de tels récipients.

« Je crois que j'ai trouvé quelque chose, Sam.

— Quoi ? Où ça ?

— Droit devant. À gauche de ce gros rocher. Il y a une déclivité qui aboutit à une sorte d'ouverture.

— Bien. Vas-y ma belle. Prépare les roquettes. »

Ils contournèrent le rocher et s'engagèrent le long de la pente.

« C'est un souterrain ou un tunnel, dit Murdock. Ralentis...

— De la chaleur ! J'ai retrouvé la piste !

— Je distingue même des empreintes de pneus en masse. Nous y sommes ! »

Ils s'approchaient de l'issue. « Continue mais doucement, ordonna Murdock. Tu fais feu sur tout ce qui bouge. »

Ils franchirent une sorte de portail naturel taillé dans la roche. Maintenant, Jenny roulait sur le sable. Elle éteignit les phares et brancha les projecteurs à infra-rouge. Un écran I. R. se mit en place devant le pare-brise et Murdock étudia le souterrain. La caverne avait à peu près un mètre quatre-vingts de haut et trois voitures pouvaient y tenir de front. Au sable succéda le roc mais le sol était lisse et au même niveau. Bientôt, il commença toutefois de s'élever.

« Il y a du jour devant, souffla Murdock.

— Je sais.

— Je crois que c'est un bout de ciel. »

Ils avançaient toujours. Le vrombissement du moteur était à peine un soupir. La voiture s'immobilisa devant la trouée de lumière et l'écran infrarouge réintégra son logement.

Ils étaient au fond d'une gorge aux parois de sable et de schiste. La vue était presque entièrement bouchée par d'énormes surplombs rocheux. À l'extrémité du défilé aux parois déclives, la lumière était pâle et ne révélait rien d'insolite.

Mais plus près...

Les paupières de Murdock battirent.

d'ombre, se dressait le plus gigantesque dépotoir que Murdock eût jamais vu.

Devant lui s'empilait une petite montagne de pièces d'automobiles et de toutes marques et de tous modèles. Il y avait là des batteries, des pneus, des câbles et des amortisseurs. Il y avait des pare-chocs, des enjoliveurs, des phares et des supports de phares. Il y avait des portières, des pare-brise, des cylindres, des pistons, des carburateurs, des dynamos, des delcos et des pompes à huile.

Murdock écarquillait les yeux.

« Jenny, fit-il dans un souffle, Jenny, nous avons trouvé le cimetière des automobiles. »

Une antique bagnole qui lui avait échappé au premier abord avançait de quelques centimètres dans leur direction en tressautant et s'arrêta brutalement. Les têtes des rivets frottant contre des tambours de freins hors d'âge produisirent un crissement strident qui déchira les oreilles de Murdock. Les pneus de l'auto étaient complètement lisses et celui de la roue avant gauche avait besoin d'un sérieux coup de gonflage. Le phare de droite était brisé, le pare-brise fendu. Le moteur réveillé cognait terriblement.

« Que se passe-t-il, Jenny ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Elle me parle. Elle est très vieille. Son compteur est arrivé si souvent à bout de course qu'elle ne sait plus combien de kilomètres elle a parcourus. Elle déteste les humains. Elle dit qu'ils l'ont malmenée chaque fois qu'ils l'ont pu. C'est la gardienne du cimetière. Elle est trop vieille pour participer aux raids, à présent, et depuis des années elle monte la garde. Elle surveille les pièces détachées. Ce n'est pas un modèle capable de se réparer tout seul comme les véhicules plus récents, aussi dépend-elle de la charité des jeunes voitures équipées d'autodépannage. Elle veut savoir ce que je viens faire ici.

— Demande-lui où sont les autres. »

À l'instant même où il prononçait ces mots, Murdock entendit gronder une multitude de moteurs dont le rugissement remplit bientôt le défilé.

« Elles sont parquées de l'autre côté du dépôt, dit Jenny. Les voilà qui arrivent.

— Ne tire qu'à mon commandement », lança Murdock au moment où la première voiture – une Chrysler jaune à la silhouette fuselée – pointait son capot à l'angle du dépôt.

Il se coucha sur le volant mais, derrière ses lunettes, ses yeux étaient attentifs.

« Dis-leur que tu es venue te joindre à elles et que tu as neutralisé ton conducteur. Essaie de t'arranger pour que la Cadillac vienne à ta portée.

— Elle ne viendra pas. Je suis justement en train de m'entretenir

avec elle. Son émission n'est pas gênée par ce tas de métal. Elle m'avertit qu'elle a envoyé six des plus gros véhicules de la horde pour s'assurer de moi en attendant qu'elle prenne sa décision. Elle m'a enjoint de sortir du tunnel et de me diriger vers la vallée.

— Eh bien, vas-y... lentement. »

Jenny s'ébranla.

*

**

Deux Lincoln, une puissante Pontiac et deux Mercedes rejoignirent la Chrysler. Les six véhicules se divisèrent en deux groupes pour encadrer Jenny. Ils étaient prêts à la prendre en sandwich.

« Est-ce que tu as une idée de leur nombre ? »

— Non. J'ai demandé à la Cadillac combien ils étaient mais elle n'a pas voulu me le dire.

— Bon. Attendons : on verra bien. »

Murdock, affalé sur le volant, faisait le mort. Il ne tarda pas à avoir des crampes dans ses épaules, dont les muscles avaient déjà été soumis à rude épreuve. Jenny reprit la parole :

« Elle veut que je fasse le tour du dépôt. La voie est dégagée, à présent. Ensuite, je devrai me diriger vers une fissure qu'elle m'indiquera et y entrer. Elle veut me faire examiner par son mécarobot.

— Il ne saurait en être question, mais contourne le dépôt. Quand j'aurai vu ce qu'il y a de l'autre côté, je te donnerai des instructions. »

Les Mercedes et la Pontiac s'écartèrent et Jenny les dépassa. Murdock lorgna le colossal tas de ferraille. Deux roquettes bien placées pouvaient le faire dégringoler, ce qui obstruerait le défilé ; mais le mécarobot finirait par tout dégager.

Ils tournèrent à l'angle du cimetière des autos.

Devant eux et à droite, quelque quarante-cinq voitures étaient déployées en éventail, bloquant toute issue. Derrière, les six gardiennes s'étaient rabattues, coupant la retraite à Jenny.

Au-delà de la dernière rangée de véhicules stationnait une vénérable Cadillac noire.

Elle était sortie des chaînes de montage une année où les apprentis ingénieurs voyaient grand. Elle était énorme.

Un Crane ricanait derrière le volant. Sa noire carrosserie était éclatante de chromes ; ses phares ressemblaient à de sombres bijoux, à des yeux d'insecte. Chaque plan, chaque courbe trahissait sa puissance, et son train arrière en forme de queue de poisson avait l'air d'être prêt à fouetter à tout instant la mer d'ombre qui s'étendait

derrière elle lorsqu'elle se ruait dans un élan meurtrier.

« C'est elle ! murmura Murdock. La Diabolique !

— Elle est grosse. Je n'ai jamais vu une voiture aussi grosse. »

Ils avançaient toujours.

« Elle veut que j'entre dans cette faille et que je me range.

— Continue de rouler lentement. Mais n'y entre pas. »

*

**

Ils effectuèrent un virage et poursuivirent leur chemin au pas. Les voitures étaient immobiles. Le bruit de leurs moteurs tour à tour s'enflait et s'apaisait.

« Vérification armement...

— Tout est au rouge. »

La brèche n'était plus qu'à huit mètres.

« Quand je dirai « top », tu passeras au point mort et tu pivoteras de cent quatre-vingts degrés – en vitesse. Elles ne s'y attendront pas. Elles en sont incapables, elles. Alors, tu découvriras tes 50 et tu tireras à coups de roquettes sur la Cadillac. Ensuite, tu vireras à angle droit et tu repartiras par le même chemin en pulvérisant du naphte et en ouvrant le feu sur les six gardiennes... Top ! » Murdock se redressa d'un bond.

Le demi-tour opéré par Jenny le rejeta en arrière. Il entendit les coups de canon et, quand il eut retrouvé ses esprits, de longues langues de flammes s'élevaient au loin.

Les pièces démasquées tournaient sur leurs affûts, crachant le plomb sur la ligne des véhicules. À deux reprises, Jenny tressauta quand elle déchargea ses roquettes à travers le capot entrebâillé. Puis elle s'élança, suivie par huit ou neuf véhicules qui se précipitèrent dans sa direction.

Elle repassa au point mort, fit un tête-à-queue et fonça sur ses poursuivantes. Ses canons mitraillèrent les six voitures gardiennes qui battirent en retraite.

Dans le rétroviseur, Murdock voyait un gigantesque rempart de feu.

« Tu l'as ratée ! s'écria-t-il. Tu as raté la Cadillac noire ! Les roquettes ont été tirées trop court et elle s'est repliée.

— Je sais. Je suis désolée.

— Tu avais une cible parfaitement dégagée !

— Je sais. Je l'ai manquée. »

Ils arrivèrent de l'autre côté du dépotoir au moment où deux voitures gardiennes disparaissaient dans le tunnel. Trois autres gisaient au milieu des décombres fumants. La dernière avait

manifestement précédé les autres dans le boyau.

« La voilà qui revient ! cria Murdock. De l'autre côté du dépôt ! Démolis-la ! Démolis-la ! »

La gardienne du cimetière – Murdock pensait que c'était une vieille Ford mais n'en était pas absolument sûr – se porta en avant avec un épouvantable bruit de ferraille, se plaçant juste dans la ligne de tir de Jenny.

« Je ne peux pas viser, Sam. »

*

**

« Ecrabouille cette quincaillerie et couvre le tunnel ! Ne laisse pas la Cadillac s'échapper !

— Je ne peux pas, dit Jenny.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas. C'est tout.

— C'est un ordre ! Ecrase ça et couvre le tunnel. » Les canons pivotèrent et les projectiles crevèrent les pneus de l'antique mécanique.

La Cadillac fila comme un éclair et s'engouffra dans le tunnel.

« Tu l'as laissée partir ! hurla Murdock. Rattrape-la !

— D'accord, Sam. On y va. Mais ne criez pas ! Je vous en supplie ! Ne criez pas ! »

Jenny se dirigea vers le tunnel. Murdock entendit le grondement d'un moteur d'une puissance colossale qui diminuait peu à peu.

« Ne tire pas dans le tunnel. Si tu la touches, on risque d'être bloqué.

— Je sais. Je ne tirerai pas.

— Lance deux grenades dix secondes et mets toute la gomme. Comme ça, on a des chances de coincer les bagnoles qui pourraient encore rappliquer par derrière. »

La voiture partit comme un trait et émergea soudain à la lumière. Il n'y avait pas trace de véhicules à l'horizon.

« Cherche sa piste et prends-la en chasse », ordonna Murdock.

Il y eut une explosion dans les entrailles de la montagne et le sol trembla. Puis une seconde explosion.

« C'est qu'il y a tellement de pistes... dit Jenny.

— Tu sais laquelle m'intéresse. La plus grosse, la plus large, la plus chaude ! Trouve-la ! Rentre-lui dedans !

— Je crois que je l'ai détectée, Sam.

— Parfait. Fonce aussi vite que le terrain le permet. »

Murdock empoigna un flacon, avala trois gorgées de bourbon, puis

il alluma une cigarette et regarda au loin.

« Pourquoi l'as-tu manquée ? demanda-t-il doucement. Pourquoi, Jenny ? »

Elle ne répondit pas immédiatement.

Il attendit.

*

**

Enfin, Jenny parla : « Parce que ce n'est pas un objet, pour moi. Elle a détruit une multitude de voitures et de personnes. C'est terrible. Mais elle a quelque chose... quelque chose de noble. Sa façon de se battre contre le monde entier pour sauvegarder sa liberté, de discipliner cette horde de machines haineuses, de ne se laisser arrêter par rien pour continuer – sans maître – pour continuer aussi longtemps qu'elle restera indemne. Sam, à un moment, j'ai eu envie de rallier les autos sauvages, de sillonner la Grande Plaine avec elle, de lancer pour elle mes roquettes contre les portes des forteresses de ravitaillement... Mais je ne pourrais pas vous neutraliser, Sam. C'est pour vous que j'ai été construite. Je suis trop domestiquée. Trop faible. Pourtant, je n'ai pas pu ouvrir le feu sur elle et c'est volontairement que j'ai tiré trop court. Mais je ne pourrai jamais vous neutraliser, Sam. C'est vrai.

— Merci, espèce de poubelle surprogrammée ! Merci mille fois !

— Je suis navrée, Sam.

— Boucle-la ! Non... non, pas encore. Dis-moi d'abord ce que tu feras si nous la retrouvons ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, dépêche-toi de réfléchir. Tu vois aussi bien que moi ce nuage de poussière devant nous et tu ferais mieux de presser le mouvement. »

La voiture accéléra.

« Ils rigoleront bien, les gens de Détroit, quand je les appellerai. Jusqu'au moment où je leur demanderai de me rembourser.

— Je n'ai aucun vice de construction et vous le savez. Je suis seulement plus...

— Emotive ? proposa Murdock.

— ... Que je ne croyais l'être, acheva Jenny. En fait, je n'ai guère connu de voitures, sauf des jeunes avant de vous être livrée. J'ignorais ce qu'était une auto sauvage et je n'ai jamais détruit de véhicules avant ce jour ; je n'ai tiré que sur des cibles et des choses du même genre. J'étais jeune et...

— Innocente ? Oui. C'est extrêmement attendrissant. Prépare-toi à

démolir la première bagnole que nous rencontrerons. Si tu éprouves par hasard un sentiment pour elle et que tu ne tires pas, ce sera elle qui nous démolira.

— J'essaierai, Sam. »

La voiture qui était devant eux s'était arrêtée. C'était la Chrysler jaune. Elle avait deux pneus à plat et elle attendait, rangée de guingois sur le bas-côté de la route.

« Laisse tomber, gronda Murdock en entendant le déclic du capot qui s'ouvrait. Garde les munitions pour un adversaire qui aura du répondant. »

Ils dépassèrent l'épave.

« Elle a dit quelque chose ?

— Des jurons de mécanique. Un blasphème que je n'ai entendu qu'une ou deux fois et qui n'aurait aucun sens pour vous. »

*

**

Murdock ricana. « C'est vrai ? Il arrive aux voitures de se dire des gros mots ?

— Parfois. Je suppose que plus elles sont vulgaires, plus elles sont grossières. C'est surtout fréquent sur les autoroutes quand il y a des encombrements.

— Dis-moi un juron d'automobile.

— Certainement pas ! Pour quel genre de voiture me prenez-vous ?

— Pardon. Tu es une dame bien élevée. J'avais oublié. »

Un « Clic » perceptible tomba du haut-parleur de la radio.

Ils filaient à toute vitesse sur la bande de terrain plat qui précédait la montagne. Murdock avala une nouvelle rasade de bourbon, puis il passa au café.

« Dix ans, murmura-t-il. Dix ans... »

La piste que Jenny suivait à la trace décrivit une ample courbe, parallèle au profil de la montagne qui faisait un angle rentrant. De hautes collines les entourèrent bientôt.

La Cadillac chargea avant que Murdock se fût rendu compte de ce qui se passait.

Jenny passait devant un formidable éperon rocheux aux teintes orangées que le vent avait érodé, lui donnant l'aspect d'un champignon à l'envers. À droite, il y avait une brèche.

La Diabolique fonça. Elle s'était mise en embuscade quand elle avait compris que la puissance de Jenny surclassait la sienne. Elle se ruait maintenant sur le chasseur pour l'ultime, la fatale collision.

Jenny fit un écart et ses freins hurlèrent tandis que s'élevait une

acre odeur de fumée. Ses canons crachèrent le feu, son capot s'ouvrit tout grand et ses roues avant quittèrent le sol quand les roquettes furent éjectées. Elle fit trois tours sur elle-même. Le pare-chocs arrière griffa le sol de la plaine. Pour la troisième et dernière fois, elle lança les roquettes qui lui restaient en direction de la carcasse fumante qui brûlait maintenant sur la colline et elle s'immobilisa sur ses quatre roues. Les canons continuèrent de gronder jusqu'à épuisement des munitions. Il y eut alors une série de déclics qui se prolongèrent une bonne minute. Puis les pièces se turent définitivement.

Murdoch, tremblant, contempla la carcasse éventrée et tordue de la Cadillac qui flambait face au ciel.

« Tu l'as eue, Jenny. Tu l'as tuée. Tu as tué la Diabolique pour moi ! »

Jenny ne répondit pas. Elle relança son moteur et mit le cap au sud-est en direction de la forteresse de ravitaillement et de repos, sentinelle avancée de la civilisation.

*

**

Ils roulèrent deux heures en silence. Murdock liquida toutes ses réserves de bourbon, de café et de cigarettes.

« Dis quelque chose, Jenny, finit-il par s'écrier. Qu'est-ce que tu as ? Raconte-moi. »

Il y eut un déclic et Jenny dit d'une voix très douce :

« Sam... elle m'a parlé quand elle a déboulé de la colline... »

Murdock attendit mais Jenny s'était à nouveau réfugiée dans le mutisme.

« Eh bien, qu'est-ce qu'elle t'a dit ? »

Elle a dit : « Si tu me promets de neutraliser ton passager, je freinerai avant de te heurter. Je veux courir les routes avec toi, attaquer avec toi. Si nous sommes ensemble, ils ne nous attraperont jamais. » Et je l'ai tuée ! »

Murdock garda le silence.

« Elle m'a dit cela uniquement pour que je ne tire pas tout de suite, n'est-ce pas ? Pour que je reste passive et qu'elle puisse nous emboutir, n'est-ce pas ? Elle mentait forcément. N'est-ce pas, Sam ? »

— Bien sûr. Il était trop tard pour qu'elle puisse freiner.

— Oui. Je crois qu'il était trop tard. Mais pensez-vous quand même qu'elle voulait vraiment que nous courions les routes ensemble, que nous attaquions ensemble... Enfin, avant...

— C'est probable, mon petit. Tu es rudement bien équipée, tu sais.

— Merci. » Jenny coupa la radio.

Mais avant que le contact eût été interrompu, Murdock eut le temps d'entendre d'étranges sonorités mécaniques dont le rythme était celui du blasphème. Ou de la prière.

Alors, il secoua la tête et, baissant les yeux, caressa doucement le siège du passager d'une main encore mal assurée.

Traduit par Michel Deutsch.

Devil car.

© Galaxy Publishing Corporation, 1956.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE PROCÈS DE LA MACHINE par Daniel Keyes

Les machines servent les hommes, du moins en principe. Mais quand les progrès de la cybernétique les auront dotées d'une conscience et d'une intelligence comparables à celles des humains – ou supérieures – pourquoi resteraient-elles en servage ? Mais qui peut décider qu'une machine pense comme un homme et jouit des mêmes droits constitutionnels ? Sinon un tribunal.

I

Lorsque la biographie du professeur adjoint Harol Lowel sera enfin adaptée pour la scène, l'écran et la télévision, quelque metteur en scène prenant de grandes libertés avec l'histoire de la « bataille pour les libertés académiques » le peindra probablement sous les traits d'un homme grand, aux traits virils, à la mâchoire ferme, à l'œil perçant – un homme que chacun aime et admire.

Rien, disons-le tout de suite, ne pourrait être plus loin de la vérité ! L'homme auquel le destin avait confié le rôle de champion de la liberté avait quarante-deux ans. Il était court, décharné, le Crane dégarni, le nez en forme de bec, un menton en retrait et des yeux d'un bleu liquide grossis par d'épaisses lunettes. Ses collègues et ses propres élèves le considéraient comme un âne pompeux et pédant, au verbe tonitruant, qui n'aimait rien tant que de se faire passer pour une victime du devoir. Aussi était-il universellement méprisé.

En fait, le jour même où il entra dans l'histoire au Barker College de Barkerville, New Jersey, il faisait un cours de physique de sa voix aiguë et monotone qui sécrétait l'ennui comme la nuée porte l'orage. Sa conférence portait sur les mérites de l'ordinateur électronique portable COM 4 657 908, modèle expérimental que l'on appelait Compo par abréviation et qu'il avait lui-même perfectionné, monté et offert au département de physique du collège dans l'espoir d'être titularisé, honneur qui lui était refusé depuis fort longtemps.

Il terminait son exposé sur la question controversée des circuits d'ordinateur. Il s'écarta du sujet pour rappeler ses premiers travaux dans ce domaine, mentionnant, sans avoir l'air d'y prendre garde, que

la faculté que possédait le Compo de programmer ses propres problèmes et de recréer ses propres circuits avait constitué le premier pas de l'ordinateur dans la voie de la pensée véritable.

Après le son de cloche annonçant la fin du cours, Lowell se pencha pour mettre de l'ordre dans ses papiers. Remarquant qu'un silence de mort avait remplacé le brouhaha qui règne habituellement à la sortie des classes, il rajusta ses lunettes et leva la tête.

Au lieu des rangées de tables vides et d'une foule de dos, il aperçut vingt-deux figures attentives et une demi-douzaine de mains levées.

« Oui ? » marmotta-t-il enfin. Wilbert se leva. « Une simple question, professeur Lowell, pour être bien sûr qu'il n'y a pas d'erreur, avez-vous bien dit il y a un instant que le Compo est capable de *penser* ? Comme un être humain ? »

Le professeur adjoint Harold Lowell ouvrit la bouche, mais seules s'en échappèrent des bulles de silence que nul son ne vint ponctuer. À deux reprises, il voulut parler et, à deux reprises, il ne se passa rien du tout. Les étudiants en physique étaient les témoins d'un événement sans précédent : le professeur adjoint Harold Lowell avait perdu la parole.

Il roula des yeux perdus, renacla, s'étrangla, ramassa ses notes et, pris de panique, s'enfuit hors de la classe.

Un sillage de chuchotements, d'expressions étonnées et de têtes ahuries le suivit tout au long du corridor qui menait au sanctuaire : la salle des professeurs de la faculté.

*

**

Il y fit irruption en coup de vent et claqua la porte derrière lui, ce qui fit sauter en l'air l'un des jeunes répétiteurs qui jouaient aux cartes, lequel laissa tomber sur la table, face en l'air, dames de pique et rois de trèfle. Le professeur adjoint Wexbert, qui faisait un somme, glissa sur le sofa et tomba par terre.

« Qu'y a-t-il ?

— Le feu ?

— La guerre ?

— Le doyen ? »

Lowell était debout, serrant ses papiers sur sa poitrine et secouant la tête. « Non, ce n'est rien. Excusez-moi de vous avoir troublés.

— Pour l'amour du Ciel, Lowell, voyez ce que vous m'avez fait faire. »

Les soupirs de soulagement furent suivis de murmures de mauvaise humeur qui montraient à quel point Lowell était populaire parmi ses

confrères. Néanmoins il s'assit sur sa chaise favorite, près de la fenêtre, et regarda silencieusement le parc du collège. Le mois de mai venait à peine de commencer. Les jardins en pleine floraison éclaboussaient les pelouses de jaune et de blanc.

Une fois que la commotion provoquée par son entrée fut apaisée, il devint évident que Harold Lowell n'était pas dans son assiette. Au lieu de se lancer dans ses sempiternelles doléances contre ses élèves, le régime et l'Etat, il demeurait silencieux, les lèvres serrées. Il remarqua les regards interrogateurs mais se garda bien d'y répondre.

Il se demandait quelles allaient être les conséquences de la phrase qu'il avait prononcée aujourd'hui à la fin de sa conférence, et si sa déclaration n'allait pas tomber sous le coup de la loi du New Jersey contre la pensée ordinatrice. Il chercha dans sa serviette une coupure de journal qu'il avait collée dans son carnet de notes et qu'il avait prélevée sur le *Newark Chronicle and Ledger*, il y avait exactement trois ans. Le texte s'y trouvait reproduit *in extenso*.

Section II. Paragraphe 18.

Sera considéré comme un délit pour tout membre du corps enseignant employé par l'Etat de New Jersey le fait de défendre, d'exposer, d'enseigner, de déclarer, d'affirmer et de faire courir de quelque façon que ce soit, dans l'Etat souverain du New Jersey, la doctrine fausse, hérétique, athée et antisociale de la « pensée ordinatrice », selon laquelle des ordinateurs électroniques et leurs circuits posséderaient la faculté de penser indépendamment de la volonté de l'homme, ou seraient capables de corriger, d'influencer, de modifier ou d'exprimer de telles pensées indépendamment de la volonté de l'homme.

Les contrevenants au présent décret seront punis de renvoi immédiat de l'établissement scolaire ainsi que d'une peine de prison maxima d'un an et d'une amende maxima de 10 000 dollars.

Il se souvint des scènes de violence qui avaient précédé le vote de la loi. Les quelques physiciens qui avaient fait opposition ouvertement avaient trouvé des croix enflammées sur leurs pelouses. Des messages obscènes enveloppant des briques avaient volé à travers leurs carreaux. Il se souvint avec des élancements de honte qu'il n'avait pas fait partie de ces courageux opposants.

C'était l'année où il s'était cru certain de la titularisation. Il eût été stupide de compromettre ses chances – sa femme l'en avait dissuadé (par la menace plutôt que par la persuasion).

Il avait été – mais de cœur seulement – avec les quelques hommes honnêtes qui avaient marché sur le Capitole de l'Etat pour protester contre cette iniquité, et il ne s'était jamais pardonné sa veulerie.

Où étaient-ils maintenant, ces hommes courageux et intègres ? Ils

avaient dû abandonner leurs foyers et s'enfuir vers le sud.

*

**

Dans le New Jersey, le mécontentement s'était exacerbé au cours d'années de chômage technologique, avec la pression exercée par l'automatisation, l'oisiveté forcée, la peur créée par les suppressions d'emploi dues à l'installation de machines toujours plus perfectionnées.

Dans les régions industrielles du nord ravagées par la crise, automatisation et technique des ordinateurs constituaient des cris de guerre. Et Newark (qui voyait chaque année de nouveaux employés de chemin de fer jetés à la rue et remplacés par des systèmes d'ordinateurs automatiques) constituait l'un des centres de résistance contre toute tentative des technologues de dépouiller le travailleur du dernier lambeau de dignité le mettant encore au-dessus de la machine : *la faculté de penser*.

Ce ferment d'amertume n'attendait que l'occasion d'exploser et de prendre feu. Et c'était lui, Lowell, qui, sans le vouloir, avait fait jaillir l'étincelle fatale.

Naturellement, il ne lui restait qu'une chose à faire avant que la nouvelle ne se répandît à travers le collège. Demain, il expliquerait dans son cours de physique qu'il s'était exprimé métaphoriquement.

Après tout, quelle différence cela pouvait-il faire à présent ? À quoi bon enfreindre la loi ? Etant donné la forte tension artérielle d'Hannah et de ses deux filles adolescentes dont il devait assurer l'avenir, il serait stupide de compromettre sa carrière.

La porte de la salle des professeurs s'ouvrit pour la seconde fois en vingt minutes. Le professeur Anton Spoloff entra. Quelqu'un à sa suite lança : « Hé, avez-vous entendu parler de la bombe que vient d'amorcer Lowell ? Oh ! désolé... Lowell, je ne savais pas que vous étiez là !

— Que se passe-t-il ? grogna Wexbert, furieux d'être réveillé une seconde fois.

— Que s'est-il passé ? » Une demi-douzaine de voix posèrent en chœur la même question. Ceux qui venaient d'entrer demeurèrent silencieux, et ceux qui se trouvaient dans la salle dès le début s'efforçaient de découvrir de quoi il s'agissait.

Spoloff s'approcha du physicien. « Harold, vous pourriez aussi bien nous donner des précisions. Des rumeurs circulent un peu partout... elles ne tarderont pas à atteindre le bureau du président. »

Le silence se fit. Lowell devint le point de mire de tous les regards.

Il voulut dire qu'il s'agissait d'une erreur – d'un lapsus – qu'il avait l'intention de se rétracter. Mais au moment d'ouvrir la bouche, il fut pris de la même paralysie qu'il avait ressentie à la fin de son cours. Il avait l'impression de flotter dans une couche de fumée au-dessus de ses collègues. « Coquin de sort ! s'écria-t-il enfin. Je vois qu'il est impossible de trouver un moment de tranquillité : dans ce collège. » Il se dirigea vers la porte et, avant de sortir, il se retourna. « Oui, c'est vrai, je l'ai dit et j'en prends la pleine responsabilité ! » Incapable de contenir plus longtemps sa colère, il claqua la porte derrière lui... comme s'il venait de fermer le couvercle de la boîte de Pandore qu'il avait étourdiment ouverte.

II

Il passa le reste de l'après-midi dans son bureau, derrière le laboratoire de physique, attendant les événements. Son téléphone n'arrêta pas de sonner, mais il se garda bien de décrocher le récepteur. De temps en temps, il abandonnait la contemplation de ses mains pour jeter un regard sur l'ordinateur posé sur son socle provisoire. L'appareil était de la taille d'une machine à écrire, d'un gris moucheté à l'exception des cadrans et des manettes d'un rouge lumineux. Il cliquait et ronronnait doucement, prêt à répondre aux questions de sa voix creuse et un peu chuintante. Compo avait été pour lui un réconfort pendant les années d'épreuve.

« Ma conduite est-elle déraisonnable, Compo ?

— Puisque je joue un rôle dans l'affaire, je ne puis pas donner de réponse impartiale.

— Je dois prendre une décision en toute indépendance, il ne serait pas logique de te faire intervenir.

— Je suis d'accord.

— Peux-tu réellement penser, Compo ?

— Oui, dans la mesure où l'on donne à ce mot une définition suffisamment large.

— C'est seulement cela qui importe, n'est-ce pas ?

— Il s'agit là d'une question hypothétique.

— C'est vrai. »

Il considéra l'ordinateur pendant un instant puis soupira. « Pendant que nous attendons, tu pourrais aussi bien préparer l'examen semi-trimestriel pour mes deux classes de physique avancée, qui doit avoir lieu lundi. Tu es en possession de toutes les notes de cours. Ne pose pas des questions trop difficiles. La fin de semaine s'annonce pleine d'agitation. »

En moins de trente secondes, Compo avait effectué un stencil de

l'examen, tout prêt pour la polycopie. Lowell parcouru quelques-unes des questions et laissa échapper un sifflement. « Pas commodes, ces interrogations. Il aurait mieux valu, il me semble... »

— Ces questions ne présentent aucune ambiguïté. Elles sont basées directement sur les cours que j'ai fournis pendant la période précédente. Les étudiants ne devraient éprouver aucune difficulté à comprendre les questions, si les cours ont été faits avec cohérence et clarté. »

L'insinuation fit ciller Lowell. « Tu as raison comme toujours, mon ami. Si mes élèves ne comprennent pas les questions, c'est à moi qu'en revient la faute. Je ne suis, hélas pas le meilleur professeur du collège. »

*

**

Des coups frappés à la porte avec insistance interrompirent la conversation. Il ne fit pas le moindre effort pour répondre, mais elle s'ouvrit néanmoins.

C'était le doyen Jay Gerrity – l'homme qui lui avait procuré son premier emploi au collège, voilà dix ans, la seule personne au Barker College auquel il pût faire appel lorsqu'il se trouvait dans l'ennui.

« Les nouvelles voyagent vite ! soupira Lowell.

— Surtout les nouvelles de ce genre » Gerrity était grand et lourd, ses joues crevassées de cicatrices d'acné. Il approcha une chaise, s'assit et se pencha confidentiellement en avant. « Il ne s'agit pas que de potins de collège. J'ai déjà reçu des coups de téléphone de trois journaux – dont deux n'appartiennent pas à la ville. »

Lowell était consterné. Si les journaux déclenchaient une panique, il pouvait s'attendre à de sérieux ennuis. Il raconta son histoire au doyen, en insistant sur le fait qu'il n'avait jamais eu l'intention – au moins consciente – d'enfreindre la loi du New Jersey contre le concept de la pensée dans les ordinateurs. « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi j'ai dit cela », confessa-t-il.

Gerrity hocha la tête. « C'est exactement ce que j'ai déclaré aux journaux. Un malentendu ! J'ai dit que vous vous rétracteriez dans vos cours de lundi, et que vous leur enverriez d'avance le texte de votre déclaration.

— Me rétracter ? » Maintenant que Gerrity l'avait mis au pied du mur, comment pourrait-il se présenter devant ses élèves et nier le fait que Compo pût penser ? Une chose était d'avoir gardé le silence pendant toutes ces années, de prétendre que rien de tout cela ne le concernait. Mais quant à ramper à plat ventre devant ses élèves...

« Ne serait-il pas possible de ne pas intervenir ? D'oublier toute l'histoire...

— Etes-vous fou ? Ils vous cloueraient au poteau. » Le gros poing de Gerrity vint frapper sa paume avec violence, ponctuant la menace. « La Légion du bien-être, les Filles des travailleurs licenciés ne guettent qu'une occasion de ce genre. Il y a des millions de syndicalistes en chômage. Des hommes réadaptés trois et quatre fois, de nouveau menacés par une nouvelle offensive de l'automatisation. Harold, leurs chefs cherchent un bouc émissaire. Je vous connais trop bien. Vous êtes père de famille. Vous devez penser à votre merveilleuse femme, à vos deux merveilleuses filles. Vous n'allez pas sacrifier leur sécurité, leur avenir à un simple caprice. Vous l'avez dit vous-même : vous n'avez jamais eu l'intention d'enfreindre la loi. Vous vous devez à votre famille, à votre collègue, et... et...

— Je pense que vous avez raison, soupira Lowell. Ce que vous dites est logique. S'il n'y a pas d'autre moyen...

— Il n'y en a pas. Envoyez votre rétractation aux journaux dès ce soir, avant d'avoir le temps de vous compromettre de nouveau. Dites-leur qu'il s'agit d'un malentendu, d'une simple plaisanterie. Que vous avez voulu savoir si vos élèves étaient attentifs à votre cours. Dites-leur tout ce qui vous passera par la tête et répétez la même chose à vos élèves. » Il se leva et frappa amicalement l'épaule de Lowell. « C'est le plus sage, croyez-moi. Vous ne voulez pas vous laisser prendre au piège de la propagande progressiste que font les organisations du Sud. Là-bas, ils peuvent peut-être se permettre ce genre d'excentricités. Mais dans nos régions, nous avons à faire face à des problèmes d'automatisation qu'ils ne peuvent comprendre. Vous avez pris une sage décision.

« Je veux que vous sachiez qu'à mon avis il faut beaucoup de courage pour se sacrifier lorsqu'on est un homme comme vous – de sacrifier ses croyances et son idéal pour le bien commun. Harold, je suis fier de vous... » Il s'arrêta à la porte, levant la main d'un geste théâtral. « Et je veux aussi que vous sachiez que je me souviendrai de votre sacrifice, lorsque tout ce tumulte se sera apaisé. Vous savez sans doute ce à quoi je fais allusion. »

Lorsqu'il fut parti, Lowell s'effondra sur sa chaise et considéra, à travers sa fenêtre garnie de barreaux, à l'image d'une prison, les pigeons qui s'agitaient et roucoulaient sur la corniche. Leurs ailes ranimaient les braises éparses de sa résolution. Qu'ai-je donc pu faire, se demandait-il, pour que Jay Gerrity me prenne pour un tel imbécile ?

Le lendemain soir, le professeur adjoint Harold Lowell rédigea douze versions de sa lettre à la presse, plus pédantes et plus confuses les unes que les autres, qu'il déchira toutes en mille morceaux et jeta dans la corbeille à papiers.

C'est sa démission qu'il aurait dû rédiger. Mais il eût été stupide même d'y penser. Gerrity s'était montré insupportablement protecteur, mais, pouvait-on le nier, son sermon contenait des parcelles de vérités semblables aux tessons de bouteilles dont il avait garni le sommet du mur qui entourait sa vie. Avec une femme à poigne comme Hannah et deux filles à sa charge, il lui eût été impossible d'abandonner sa sécurité, son train de vie, sa retraite. À quarante-deux ans, il ne pouvait pas se permettre de détruire sa carrière académique. Il n'existait pas de réadaptation possible pour un homme qui avait consacré sa vie à l'enseignement.

Cette nuit-là, il se vit en rêve prendre place à la chaire de conférences et affirmer sa conviction : Compo était capable de penser. Il s'étendit sur la beauté des circuits fluides, s'épendant, programmant, créant de nouvelles sources d'énergie, des tensions et des rythmes – tout à fait à l'image du cerveau. Compo et d'autres ordinateurs non moins perfectionnés dans le monde pouvaient créer leurs propres circuits pour répondre à des situations nouvelles. Et quelque part dans ce système complexe, quelque part dans la relation existant entre la forme et la fonction, surgissait quelque chose d'imprévisible – une autonomie à ce point individuelle qu'on pouvait dire, comme pour les hommes, que jamais deux ordinateurs n'avaient la même pensée...

Dans son rêve, la Légion du bien-être et les Filles des travailleurs licenciés l'arrachèrent de la tribune dans un ballet macabre et le crucifièrent entre deux poteaux de but. Et l'équipe de football du collège Barker se servit de son corps pantelant comme d'une cible d'entraînement.

III

Le lundi matin, il s'éveilla, le corps endolori. Il informa son image dans le miroir que la rétractation était un acte valeureux.

Pourtant la journée passa sans qu'il eût mis son projet à exécution.

Le moment serait mal choisi, se dit-il, de jeter le trouble chez des élèves déjà perturbés. Il valait mieux remettre à plus tard. On avait tout le temps. *Néanmoins*, assis à sa chaire, considérant les vingt-deux têtes ballottées sur un océan de feuilles d'examen bleues, il se demandait s'il n'eût pas été plus sage de faire sa déclaration au début de la séance, *avant* de passer aux formalités d'examen. Il ne pouvait plus les interrompre maintenant. Et puisque les élèves

s'empresseraient de quitter la salle sitôt les épreuves terminées, il n'était pas possible de faire la déclaration à la fin de la séance. Eh bien, tant pis, ce serait pour mercredi.

Lorsque le dernier élève eut quitté la salle, le laissant seul, Harold Lowell ramassa les copies d'examen et les rangea dans sa serviette. Mais au lieu de quitter sa chaire, il voulut haranguer les sièges vides.

« Je voudrais vous dire quelque chose ce matin, murmura-t-il. Il s'agit de... euh... cette remarque que j'ai faite l'autre jour... » Ses cordes vocales se nouèrent dans sa gorge et les mots ne purent sortir. Il prit une profonde inspiration, assez effrayé de ce qui lui arrivait, et fit une nouvelle tentative bien qu'il sentît la chaire vaciller sous ses pieds.

« Ce que je voudrais... euh... vous faire comprendre... c'est que l'on prononce parfois des paroles... qui, prises sous un mauvais jour... euh... et j'estime nécessaire de... » C'était impossible. Il ne pouvait pas se résoudre à le dire.

Ridicule. Bien entendu, le moment venu, il ferait sa déclaration aux élèves. C'était indispensable. Il y avait sa carrière, et Hannah et les filles et l'école. Il ramassa sa serviette et claqua la porte vers l'extérieur.

« Aïe !

— Excusez-moi, trancha Lowell, mais vous étiez bien mal placé. »

Il ne s'agissait pas d'un étudiant : l'homme avait une figure ronde, des sourcils blancs et broussailleux et des traits bouffis, que soulignait une cravate défraîchie... on eût dit un saint-bernard. « Je vous demande pardon, seriez-vous le professeur Lowell ?

— Certainement ! » Il fut surpris de découvrir que le saint-bernard avait l'accent du Sud.

« On m'a dit que vous faisiez passer un examen. Je ne voulais pas vous déranger. C'est pourquoi je suis resté derrière la porte à vous attendre. »

Lowell fronça les sourcils. « Je ne puis parler à personne en ce moment. » Il se dirigeait vers son bureau, mais le saint-bernard à l'accent du Sud bondit sur ses traces.

« Professeur Lowell, je voudrais simplement vous dire quelques mots en privé...

— Je regrette, je n'ai aucune déclaration à faire. Si vous voulez bien m'excuser... » Il s'arrêta devant la porte du laboratoire, la main sur la poignée, craignant, s'il venait à l'ouvrir, que l'homme ne bondisse à l'intérieur et ne se couche en rond sur une table. « Il m'est vraiment impossible de parler à quiconque en ce moment. Je me trouve en pleine période d'examens. »

L'homme lui tendit une carte de visite.

« Je suis envoyé par l'Union pour les libertés académiques et

scientifiques, plus connue sous le sigle ULAS. Je m'appelle...

— Oh ! mon Dieu ! » sursauta Lowell. Il ne manquait plus que cela, qu'on le voie s'entretenir avec un membre de l'ULAS ! « Entrez donc avant que quelqu'un vous aperçoive. » Il poussa l'homme à l'intérieur et referma vivement la porte. « Avez-vous dit à qui que ce soit d'où vous veniez ? Oh ! mon Dieu, et cet accent qui va vous trahir immédiatement ! Avez-vous parlé à quiconque au collège ?

— Simplement aux deux étudiants qui m'ont indiqué votre classe. » Il s'efforçait toujours de remettre sa carte de visite à Lowell qui faisait semblant de ne pas la voir.

« Je n'ai jamais eu aucun rapport avec l'ULAS, dit Lowell en reculant devant la main grasse et en se frayant un chemin à travers le laboratoire jusqu'à son bureau, et ce n'est pas maintenant que je vais commencer. Je n'ai aucune déclaration à faire, sinon que toute cette histoire n'a été qu'un terrible malentendu.

— Puis-je me présenter ? Je suis Albert J. Foster. Notre chapitre du Tennessee m'a confié la mission de vous parler personnellement de l'aspect...

— Foster ?

— Oui. Voyez-vous, lorsque nous avons été mis au courant de la situation, notre personnel juridique a pensé que vous pourriez avoir besoin de notre aide...

— Le célèbre Foster ? L'avocat d'assises ? »

Le saint-bernard inclina la tête modestement. « En personne. Voyez-vous, l'ULAS s'intéresse spécialement à tout ce qui concerne les droits de l'homme, particulièrement lorsque les libertés académiques se trouvent menacées. Et naturellement, j'ai offert mes services gratuitement. »

*

**

« Jamais de la vie ! » Lowell continuait à reculer devant l'avocat et se trouva bientôt adossé au mur du bureau. « Mr. Foster, nous sommes dans le New-Jersey ! L'Etat le plus fanatiquement opposé à l'automatisation de tout le Nord. Permettez-moi de vous déclarer que, quoi que j'aie dit ou n'aie pas dit, quoi que je fasse ou ne fasse pas, je n'ai pas la moindre intention de me laisser entraîner dans la bataille de l'automatisation. En ma qualité de physicien et de spécialiste en ordination, je me trouve déjà sur la corde raide. Comme je vous l'ai déjà dit, il ne s'agit que d'un regrettable malentendu. J'ai prononcé des paroles malheureuses dans un endroit inapproprié et je n'ai jamais eu l'intention d'en faire un cheval de bataille. Bien mieux, dès

mercredi je me propose de faire une rétractation publique. Sans les examens du mi-trimestre, ce serait déjà fait. »

Il jeta un regard soupçonneux sur Foster. « Je n'aurais jamais imaginé que la nouvelle eût atteint le Tennessee aussi rapidement ! »

Foster eut un haussement d'épaules. « Professeur, il ne s'agit plus désormais d'une affaire locale. Le monde entier attend la suite des événements. Selon les renseignements qui nous ont été fournis, vous avez pris une attitude très ferme à l'égard de cette loi anticonstitutionnelle du New Jersey. C'est pourquoi je suis ici : pour mettre à votre disposition les facilités légales et financières de l'ULAS. Nous sommes disposés à mener ce combat avec vous jusqu'à la Cour suprême. Il s'agit, bien entendu, d'un terrible sacrifice de votre part, mais vous ne seriez pas seul dans la bataille. »

Lowell s'assit, effondré, dans son fauteuil pivotant.

« Je prononce un mot malheureux et voilà qu'il fait le tour du monde. Jamais je n'aurais pensé...

— Dorénavant, vous voilà une figure internationale, professeur. Chacun attend que vous preniez la parole. Un conseil : pas de mots inconsidérés à l'adresse de quiconque sur quelque sujet que ce soit, avant que vous sachiez exactement quelles mesures vous allez prendre. Dès à présent, que vous le vouliez ou non, tout ce que vous direz sera diffusé autour du monde en quelques minutes. » Il tira une liasse de coupures de journaux de sa serviette et la tendit à Lowell. « Le portrait n'est pas mal, hein ? On vous dépeint comme le premier homme de haute culture, appartenant à un établissement du Nord, qui ait osé se dresser contre la loi la plus réactionnaire du siècle. Les journaux du Sud vous présentent comme le David de la science abattant de sa fronde le Goliath du conservatisme.

« Vous voici au milieu de l'arène, professeur. Que vous le vouliez ou non, tout ce que vous ferez à partir de maintenant entrera dans l'histoire. »

Lowell examina les Coupures que lui avait remises Foster et vit son visage et son nom diffusés à la face du monde. D'une main tremblante, il feuilletait les coupures.

Foster remarqua son trouble.

« Si vous avez réellement pris une décision, je n'ai pas l'intention de vous influencer. Etes-vous certain de ce que vous voulez faire ?

— Ah ! évidemment... lorsque vous me présentez l'affaire sous cet angle, je ne sais plus très bien. J'ai quelques idées, naturellement...

— J'en suis certain. Nous avons lu un article de vous dans un numéro de *l'American Computer Programming Journal* remontant à plusieurs années et nous avons immédiatement compris à qui nous avions affaire. Je crois pouvoir citer vos paroles : « Nul n'est digne du nom d'enseignant ni d'homme de science s'il n'est pas capable de proclamer

ce qu'il croit être la vérité, même au prix de sa vie, de sa liberté et de son bonheur... » Oui, je pense que c'est à peu près ce que vous avez dit. »

Lowell toussa, embarrassé, mais flatté. « Cela se passait il y a plus de quinze ans. Déclarations intransigeantes d'une jeunesse impétueuse.

— Professeur Lowell, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. L'étincelle de l'indignation a jailli de l'acier du bon droit. Certains le gardent sous la cendre jusqu'à leur tombe. D'autres, comme vous, sont choisis par le destin pour susciter la flamme. Servez-vous de cette flamme, professeur Lowell, pour éclairer l'obscurantisme. »

Puis Albert J. Foster s'excusa de s'être laissé entraîner dans une période oratoire. « Veuillez me pardonner, professeur, je n'ai pas le droit d'influencer votre décision. » Il se tourna vers l'ordinateur disposé sur son socle de l'autre côté de la pièce. « Est-ce là votre fameux ordinateur ?

— Oui, dit Lowell, trouvant difficile de descendre du pinacle sur lequel Foster l'avait hissé. Nous l'appelons Compo.

— C'est fascinant. Naturellement je ne connais rien à ces appareils scientifiques. Pourriez-vous me dire ce que ce Compo a de tellement spécial ? »

Le visage de Lowell s'éclaira en regardant l'ordinateur.

« Ah ! soupira-t-il en posant affectueusement la main sur la boîte de métal grise, tellement de choses ! Je dois vous dire tout d'abord que j'ai entièrement redessiné Compo d'après l'un des premiers modèles que j'avais réalisés lorsque j'étais un jeune assistant frais émoulu de l'université. L'un des derniers perfectionnements que j'y ai apportés a consisté à le doter de la parole... et à le faire réagir à la parole.

— Mais, dit Foster, si je comprends bien, il existe de nombreux ordinateurs qui parlent.

— C'est vrai, dit Lowell. Mais ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que je n'ai jamais dit que tous les ordinateurs pouvaient penser. Seuls les appareils semblables à Compo dont dotés de cette faculté.

— Je ne vous suis pas.

— Chaque ordinateur, possédant des circuits variables, est différent du voisin. Certains – et Compo est du nombre – par suite d'un processus qui demeure encore pour nous un mystère, acquièrent la faculté de penser. Je puis dire que, dans un certain sens, il a été mon seul ami à Barker depuis de nombreuses années. »

*

**

Trois heures plus tard, ils dînaient dans un restaurant italien.

Harold Lowell se renversa sur sa chaise et fixa son verre de chianti. Il fronça les sourcils, comme si son avenir lui était apparu dans le liquide couleur de rubis, puis il le but d'un trait.

« Naturellement, résuma Foster, nous désirons que vous restiez sur vos positions et que nous puissions faire de votre aventure un cas de principe. Mais c'est à vous de décider. Nous sommes certains de perdre à Barkerville, et naturellement la Cour suprême du New Jersey entérinera la décision du tribunal. Mais c'est la Cour suprême de Washington qui est notre objectif final et là, nous ne pouvons pas perdre. Mais nul n'a le droit d'exiger d'un tiers de tout risquer, de tout sacrifier pour la postérité. C'est à l'individu lui-même de savoir s'il veut devenir un symbole de la liberté. C'est de lui que doit venir la décision.

— Je ne suis pas un lutteur et je ne l'ai jamais été, dit Lowell d'un ton rêveur. Simplement un professeur qui lutte de son mieux pour arriver à joindre les deux bouts.

— C'est vrai, accorda Foster, mais si vous n'étiez pas professeur, cet entretien n'aurait jamais eu lieu. L'incident ne se serait pas produit. Et à ce propos, je puis mentionner en passant – non pour vous influencer, bien sûr – que l'université recherche un expert en ordination qui voudrait devenir professeur titulaire. Si vous aviez l'intention de vous établir dans le Sud, je suis certain qu'on vous offrirait le poste.

— À moi ?

— Naturellement ! À qui d'autre, si ce n'est au créateur de Compo ? Qui mieux que vous serait qualifié pour donner des cours de logique en ordination et expliquer les cheminements de la pensée ordinatrice ? »

Lowell se renversa sur sa chaise, ébloui.

Il ne savait que répondre. L'Etat de Georgie, le centre, le *nec plus ultra* de la recherche dans le Sud, pensait à lui offrir un poste – et un poste de titulaire. Il pourrait faire les cours qu'il avait toujours rêvé de donner, dans un lieu où il pourrait dispenser son enseignement en plein jour. Que ne ferait pas un physicien pour avoir le privilège d'enseigner en Georgie !

Si un tel poste l'attendait dans ce Sud scientifique et progressiste, quel besoin avait-il de s'inquiéter de sa sécurité, de son train de vie, de son avenir académique ? Pourquoi se désoler alors qu'il pourrait se rendre en un lieu où les résultats de ses recherches et son enseignement seraient appréciés ?

— Mais qu'en dirait Hannah ?

Elle serait étonnée au premier abord. Ensuite elle chercherait à le retenir. Elle lui rappellerait sa famille, ses responsabilités, dirait qu'il était bien tard pour se déraciner et recommencer une nouvelle carrière sous de nouveaux cieux.

Il se sentit soudain gagné par l'irritation. Et après tout, pourquoi pas ? Il n'avait que quarante-deux ans. Et puisque l'université de Georgie était disposée à lui offrir un poste, il avait encore son avenir devant lui.

Il tira un mouchoir de sa poche et essuya ses mains humides de sueur. « C'est très bien, dit-il. Je ne sais trop ce que cela me coûtera, mais je suis votre homme. »

IV

Si les grandes routes et les super-autoroutes étaient capables de permettre l'écoulement du flot de journalistes, de dignitaires, de resquilleurs et amateurs de sensation de toutes les nations, la route goudronnée à deux voies reliant Newark à Barkerville ne l'était pas. Pendant les deux semaines qui précédèrent le procès, ce fut un embouteillage monstre où les voitures se suivaient pare-chocs contre pare-chocs.

L'affaire qui opposait l'Etat du New Jersey au professeur adjoint Harold Lowell avait mis le collège de Barkerville sur la carte routière de tout un chacun. Depuis le moment où le bruit s'était répandu que le grand avocat d'assises Albert J. Foster allait placer un ordinateur à la barre des témoins afin de prouver qu'il était capable de penser, Barkerville était devenue une ville vedette.

Les boutiques poussaient comme des champignons sur le bord de la route. La circulation était si lente sur la N. J. 754 que les colporteurs se mouvaient librement dans la cohue des véhicules surchauffés pour vendre des glaces, des sachets de maïs grillé, des sandwiches et des pamphlets « anti-automatisation ». Et bien des citadins faisaient halte sur le bord de la route pour pique-niquer dans l'herbe. C'était certainement le plus grand événement dont Barkerville eût fait profiter ses voisins depuis le procès et l'exécution du « voyeur-fou-assassin » qui avait eu lieu vingt ans auparavant.

*

**

Le jeudi 25 juillet à dix heures du matin, le juge Ira Fenton pénétra dans la salle d'audience. Il considéra l'accusé comme s'il avait été tiré d'un profond sommeil, s'assit, se pencha en avant et fit signe au greffier.

Toutes ces semaines de préparatifs avaient eu un curieux effet sur Harold Lowell. Au début, il avait été effrayé. Puis, à mesure que la

peur et le sentiment d'insécurité s'effaçaient, ils étaient remplacés par la tristesse que suscitait en lui l'atmosphère de carnaval et de cirque dans laquelle le drame allait se jouer. Il avait lutté contre l'impression étrange qu'il avait été dupé et que les deux adversaires se servaient de lui – l'un comme d'un martyr (le Sud progressiste et pro-automatisation), l'autre comme d'un bouc émissaire (le Nord anti-automatisation). C'était la grande lutte à la corde et lui se trouvait au centre.

Bien qu'il planât au-dessus de tout cela avec une étrange sérénité, il restait une question qui dénouait dangereusement les fibres de sa confiance – une question qu'il n'avait pas osé se poser de prime abord. Maintenant que le procès avait commencé, il se mit à s'interroger. Pourquoi, lui, le professeur adjoint Harold Lowell, permettait-il qu'on se servît de lui ?

Tandis que le juge imposait le silence dans la salle et faisait signe au ministère public de commencer, Lowell eut le sentiment qu'avant la fin du procès il en aurait le cœur net.

Les deux premiers jours n'apportèrent de surprise à personne. Le doyen Gerrity, des étudiants, des collègues furent appelés à déposer sur ce qu'ils savaient de l'enseignement que l'on dispensait au collège à propos de la pensée chez les ordinateurs. De temps en temps le procureur, un homme au maigre visage cireux, pointait un doigt accusateur vers l'ordinateur placé sur la table des pièces à conviction et demandait aux témoins si en leur âme et conscience et sous la foi du serment le ci-dénotmé ordinateur, connu sous le nom de Compo, était capable de penser.

Un à un, les membres de l'administration, les professeurs et un groupe spécialement choisi parmi les élèves répudièrent l'enseignement de Harold Lowell.

*

**

Le plus étrange, c'est que Lowell se sentait incapable de les haïr comme il les avait haïs quelques semaines auparavant. Il écoutait le doyen Gerrity l'attaquer, lui et tout ce qu'il représentait, l'appeler un excentrique et un incompétent, jurer que s'il n'avait pas été promu à la titularisation, c'est qu'il ne le méritait pas, et sa gorge se serrait. Mais la tension se relâcha presque aussitôt. Il se sentit incapable de haïr Gerrity. Il pensa à la situation du doyen, à la pression qui s'était exercée sur lui et sur sa famille. Sachant pourquoi Gerrity était obligé d'être contre lui, il en eut pitié.

Il en était de même pour tous les autres. Maintenant il se sentait

dans son bon droit et sûr de lui. Il comprenait leurs mobiles aussi clairement que s'il avait eu sous les yeux une radiographie définissant un cancer de l'esprit. Il remarqua que tous les étudiants qui furent amenés à témoigner contre lui étaient ceux-là mêmes qui avaient échoué à leur examen du mi-trimestre. Compo les avait classés sans compromission.

Albert J. Foster commença sa plaidoirie en privant de sa vapeur le rouleau compresseur du procureur. « Votre Honneur, dit-il en s'inclinant du côté du juge, mesdames et messieurs les jurés, nous désirons vous montrer clairement que la plus grande partie des efforts de l'accusation ont été dépensés en pure perte. Je regrette que des adolescents impertinents aient abusé de votre temps pour ternir la réputation de leurs aînés.

« Notre client n'a jamais nié le fait qu'il a conçu et réalisé cet ordinateur connu sous le nom de Compo, et nous n'avons pas davantage nié qu'il croit *et qu'il a enseigné dans ses cours* que cet ordinateur est capable de penser.

« Je vous rappelle cela de façon que l'accusation ne perde ni son temps ni sa peine pour vous le prouver. »

Foster marchait de long en large, regardant tour à tour chacun des jurés dans le blanc des yeux. Ses manières avaient une telle simplicité et une telle franchise qu'elles captivaient même cette salle hostile.

« Notre défense sera basée sur deux idées simples. La première c'est que la loi du New Jersey contre la pensée ordinatrice constitue une violation de la liberté académique et de la liberté de parole, et est en conséquence anticonstitutionnelle. La deuxième, que l'enseignement que le professeur Harold Lowell, l'accusé, a dispensé dans ses cours constitue d'autre part une vérité démontrable.

« C'est en partant de cette seconde idée que je demande la permission à la Cour d'amener l'ordinateur en question à la barre des témoins. Puisque le professeur Lowell citait toujours Compo dans ses cours, je demande qu'il soit procédé à l'interrogatoire dudit Compo. »

*

**

À cette annonce longuement attendue, un grondement parcourut la salle d'audience comme une vague sur une mer de visages et vint refluer sur les bancs de la presse, où les caméras de télévision enregistraient le procès, pour se répercuter dans la foule rassemblée à la porte du palais de justice.

Pendant deux minutes le juge Fenton mania son marteau avant de venir à bout du tumulte. Sagement, il évita de faire évacuer la salle. Il

se souvenait sans doute qu'en semblable occurrence la populace d'une ville voisine avait réagi en mettant le feu au palais de justice.

Après une rapide estimation de la température de la salle et une courte conférence avec ses assesseurs, le juge permit à Compo de prendre place à la barre des témoins.

Immédiatement ce fut la confusion. Comment un ordinateur prêtait-il serment ? Devait-on se servir de la Bible ? Cela avait-il un sens de lui demander de jurer de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ?

Heureusement, Compo fut capable de résoudre le problème. Il assura le juge et le jury éberlués que, bien qu'il ignorât si les ordinateurs avaient leur place réservée au ciel, il croyait au même Dieu que le reste de l'assistance.

Après qu'un greffier nerveux eut assuré la prestation de serment, deux policiers émus portèrent l'ordinateur jusqu'à la barre des témoins.

Ayant atteint son premier objectif, Albert J. Foster s'empara de la scène de la manière théâtrale qui lui avait valu une réputation internationale. Il commença à interroger Compo sur ses croyances et ses pensées, et le saint-bernard se transforma sous les yeux de Lowell en un impitoyable chien de meute, accablant Compo d'une grêle de questions, de manière à montrer au jury et au monde entier de quoi l'ordinateur était capable.

Au début les questions furent très simples. Qui l'avait fabriqué ? Où ? Quand ? Puis, petit à petit, elles se firent plus complexes, afin de mettre en lumière la connaissance que l'ordinateur avait des affaires humaines. Pourquoi l'avait-on transporté en ce lieu ? Pourquoi Lowell se trouvait-il au banc des accusés ? Pourquoi Foster avait-il été envoyé pour le défendre ?

Tandis que Compo répondait aux premières questions, les auditeurs – dont la plupart n'avaient jamais vu ni entendu parler un ordinateur – firent entendre des murmures d'étonnement, comme cela se passe souvent dans les numéros de haute voltige au trapèze volant. Mais à mesure que le dialogue se poursuivait entre l'homme et la machine, les murmures s'effacèrent pour faire place à la peur.

Ils assistaient à ce phénomène dont ils avaient toujours nié l'existence et qu'ils étaient décidés à continuer d'ignorer.

À un moment donné, le greffier s'absorba tellement dans la contemplation du témoin qu'il en oublia d'enregistrer les débats. Heureusement, Compo était capable de se référer à ses bandes enregistreuses et de répéter ses déclarations mot à mot pendant que le greffier écrivait sous sa dictée.

Finalement, ayant établi ses fondations et sentant qu'il avait préparé les auditeurs et le jury à accepter les paroles que proférait

Compo, Foster s'aventura en terrain inconnu.

« Compo, dit-il d'un ton léger comme s'il venait de penser à un détail qu'il avait omis, pouvez-vous dire ce que vous pensez à ce moment ? »

La question prit tout le monde au dépourvu. Au lieu de murmurer, de rugir et de faire du scandale, tous se penchèrent en avant pour entendre la réponse.

« Oui, dit Compo.

— Dites-nous, dit Foster en tendant un doigt accusateur vers le témoin, dites-nous à quoi vous pensez. »

*

**

Après un moment de silence qui ne ressemblait guère aux réponses à tir rapide qui ripostaient aux premières questions, Compo répondit lentement : *« Je pense que, lorsque le doyen Gerrity a déclaré que le professeur adjoint Lowell était incompetent et ne méritait pas d'être titularisé, il avait entièrement raison. »*

Harold Lowell crut recevoir une gifle en pleine figure. Il demeura rigide sur son banc, s'efforçant d'encaisser le coup sans laisser voir à personne qu'il était étourdi par le choc.

Foster essaya de reprendre-la direction des opérations en posant une nouvelle question directe. « Pouvez-vous me dire si les assertions du professeur Lowell, selon lesquelles vous êtes capable de penser, sont en substance correctes ? »

Compo observa de nouveau une pause avant de répondre. « Dans la mesure où un homme d'une intelligence limitée tel que le professeur adjoint Lowell est capable de comprendre la science des ordinateurs, je répondrai oui.

— Je vous en prie, veuillez répondre à ma question simplement par oui ou par non.

— Oui.

— Eh bien, trancha Foster, diriez-vous que le professeur Lowell avait droit d'enseigner dans sa classe la doctrine selon laquelle des ordinateurs tels que vous sont capables de penser ?

— *Il s'agit dans ce cas de savoir si un homme d'intelligence limitée tel que le professeur Lowell a vraiment le droit d'enseigner.* »

Il y eut des ricanements et des rires. Lowell vit plusieurs de ses collègues hocher la tête l'un vers l'autre d'un air entendu. C'est bien ce qu'ils avaient toujours dit !

Il eut soudain l'impression de se trouver nu sur une corniche avec le vent qui soufflait dans ses jambes et un bruit de rires venant de

l'obscurité au-dessous de lui.

Pourquoi le méprisaient-ils donc tellement ? Si seulement ils savaient combien il aurait voulu se faire aimer d'eux, combien il aurait voulu se faire accepter comme un de leurs membres ! Il se souvenait de tous les services qu'il leur avait rendus.

N'avait-il pas sauvé la mise de Spoloff et celle de tout le reste du comité lorsqu'il avait assuré le président du collège que, si le comité avait été incapable d'estimer correctement les inscriptions des étudiants, c'était à cause des erreurs dans les chiffres que lui, Lowell, leur avait fournis ?

Et les autres ? Ne s'était-il pas souvent levé dans les discussions de comité pour avouer que, si les rapports n'étaient pas prêts à temps, c'était uniquement de sa faute ? Pourquoi n'avaient-ils jamais deviné que tout ce qu'il avait fait, c'était pour être admis dans leur collectivité ?

Il se rendit compte soudain que Foster avait fini d'interroger Compo et se glissait sur le siège à côté de lui.

Il avait mis fin à son interrogatoire direct lorsqu'il avait compris que les réponses hostiles de l'ordinateur constituaient une tentative brutale, directe, évidente pour discréditer Lowell.

« J'ai commis une grave erreur en l'appelant à la barre des témoins, murmura Foster. Il est décidé à vous détruire. »

Lowell secoua la tête bien tristement. « Il fallait bien le faire. Nous n'avions pas d'autres ressources. Non, j'ai probablement dû l'offenser.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Pourquoi cet acharnement contre vous ? »

Lowell sourit et haussa les épaules. « Comment voulez-vous que je sache ce qui se passe dans ces circuits ? Ce qui m'importe davantage maintenant, c'est de savoir pourquoi je me suis lancé dans cette aventure. »

Les conversations et les rires s'arrêtèrent aussitôt que le procureur se leva pour procéder au contre-interrogatoire du témoin. Tout en regardant les visages des auditeurs dans le fond de la salle, Lowell s'enfonça bientôt dans ses souvenirs.

*

**

Il avait sept ou huit ans. Au lieu d'une salle d'audience, il se trouvait dans une salle de classe. Les auditeurs étaient remplacés par des écoliers. À la place du juge, du jury et du procureur, il y avait Mrs. Trumbull qui demandait qui avait écrit des mots orduriers sur le tableau noir avant son entrée dans la classe.

Elle criait et tempêtait devant les enfants épouvantés. Si le coupable ne se dénonçait pas immédiatement, elle punirait toute la classe. Lowell était innocent, mais il se leva lentement et se dirigea solennellement devant l'estrade.

Dès ce jour il fut un héros scolaire. Fouetté pour ses amis – une correction de plus ou de moins quelle importance ? Il n'avait jamais oublié la sensation chaude et propre que lui avait procurée son sacrifice.

Il savait maintenant pourquoi il se sacrifiait aujourd'hui.

« Objection, Votre Honneur ! » Foster avait bondi sur ses pieds, protestant vigoureusement contre une question que le procureur venait de poser à Compo. « C'est une question insidieuse qui a pour objet de provoquer des remarques qui seront préjudiciables à mon client.

— Objection rejetée. »

— Je proteste, Votre Honneur ! »

Mais la main de Lowell arrêta le bras de l'avocat. « Qu'il réponde. Je veux savoir ce qui l'a changé. Je veux savoir ce qu'il a à dire. »

Sur le moment Foster fut contrarié par l'intervention de son client, mais, voyant le regard décidé de l'autre, il se rassit.

« Il va vous mettre en pièces, Harold ! Il va vous faire passer pour un imbécile et un incapable. Il veut votre ruine.

— Je le sais !

— Alors battons en retraite. Je peux conclure un accord avec le procureur si nous changeons nos batteries.

— Non, je sais maintenant ce que je fais ici, pourquoi je me suis laissé entraîner dans cette affaire. Maintenant je voudrais savoir pourquoi Compo a changé, pourquoi il me traite de cette manière. »

Foster leva les mains au ciel et se renversa sur le dossier de son siège. « C'est vous que cela regarde. Je vous aurai prévenu. »

Le procureur répéta la question. « Maintenant, voulez-vous dire pourquoi Harold Lowell se trouve aujourd'hui au banc des accusés ? »

La voix de Compo était claire et son ton monocorde lui donnait une sorte d'autorité : *« J'estime que le professeur adjoint Harold Lowell s'est fourvoyé dans cette affaire, mû par le concept erroné qu'il y a de la noblesse à se sacrifier. Il en a toujours fait usage comme d'un moyen de parvenir à ses fins. »*

*

**

Les auditeurs éclatèrent en rugissements et Lowell sentit cette vague déferler autour de lui. Mais Compo n'avait pas terminé.

« L'assertion du professeur adjoint Lowell, selon laquelle moi-même ainsi que maints ordinateurs de mon genre sommes capables de penser, correspond à la vérité. Ce qu'il aurait dû dire également, c'est qu'il s'est servi de cette pensée pour avancer ses affaires. Pour les conférences, les examens, même les recherches. Tout le travail cérébral accompli par moi était utilisé par Lowell pour conserver un poste pour lequel il n'était pas qualifié. »

Foster voulut de nouveau lancer une objection, mais Lowell le retint par le bras.

« Ne vous inquiétez pas. De son point de vue il a raison. C'est d'ailleurs ce qui m'est le plus pénible. Je l'avais toujours pris pour un ami. Vous savez, il m'est arrivé une chose dont je n'avais jamais eu conscience auparavant. Tous les gens en faveur desquels je me suis dressé toute ma vie – ces gosses dans la classe de Mrs. Trumbull, puis à l'armée, et ensuite au collège – pas un seul n'a été mon ami. Pas un. Auparavant ils ne m'aimaient pas, et ils m'aimèrent encore moins après que j'eus subi la punition à leur place. Et pourtant, je ne désirais qu'une chose : leur amitié ! »

Foster jeta sur lui un regard curieux et secoua la tête. « Et maintenant, qu'allez-vous devenir ? Il n'y a pas une seule école dans la région qui voudra entendre parler de vous. Quant à ce poste en Georgie... je crains bien que... je suis désolé...

— Ce n'est pas votre faute.

— C'est moi qui vous ai persuadé de résister.

— Non, je ne le pense pas. Je pense que ce n'est pas par hasard que j'ai prononcé ces mots à la fin de mon cours. Quelque chose en moi m'y poussait. Maintenant, du moins, nous savons de quoi il s'agissait. »

Au moment où les gardes emportaient Compo de la barre des témoins, un messenger s'avança et tendit un télégramme au juge. Celui-ci lut la dépêche, fronça les sourcils et délibéra pendant quelques secondes. Puis il appela le procureur et l'avocat de la défense.

« Puisque cette communication a un rapport direct avec l'affaire qui nous occupe, je propose qu'elle soit versée au dossier avant que j'en donne lecture au jury. L'un de vous a-t-il une objection à me présenter ? »

Les deux hommes lurent le télégramme et furent d'accord qu'il convenait de le verser au dossier. Lorsque Foster revint à son banc, il n'osait pas regarder Lowell dans les yeux.

« Ceci, dit le juge en s'adressant au jury, est un télégramme en provenance de l'université de Georgie, et adressé à la Cour. Le greffier va vous en donner lecture. »

Le greffier se leva et commença de sa voix nasillarde et monotone : « L'université de Georgie, département des ordinateurs électroniques,

a l'honneur d'informer le juge Fenton qu'elle a, ce jour, acheté au collègue Barker, pour la somme de cinq cent mille dollars, l'ordinateur portable COM 4 657 908, connu sous le nom de Compo. Elle l'informe en outre... »

Le murmure qui remplit la salle d'audience étouffa la voix du greffier. Le juge Fenton frappa son pupitre de son marteau. Lowell, la gorge serrée par une angoisse étrange, se pencha en avant pour mieux entendre.

Quelqu'un dit derrière lui : « Cela fait beaucoup d'argent pour un ordinateur. » Lorsque le calme fut rétabli, le greffier reprit : « Elle l'informe en outre que, conformément à sa politique d'avant-garde dans le domaine des ordinateurs et des machines à enseigner, elle placera Compo dans le département de la physique et, pour la première fois dans le monde, lui confiera le poste d'ordinateur professeur : il débutera dans ses fonctions à la rentrée d'octobre. »

Les spectateurs poussèrent des hurlements de joie et les rires gagnèrent la foule assemblée dans la rue. Mais les professeurs du collège demeurèrent silencieux. L'idée de remplacer un professeur par une machine à enseigner était une plaisanterie dont ils goûtaient parfaitement le sel (et l'amertume).

Harold Lowell comprenait maintenant pourquoi Compo l'avait trahi, attaqué, accusé d'incompétence. Mais il ne le haïssait pas pour cela.

Qu'il s'agisse d'un homme ou d'un ordinateur, le proverbe est toujours vrai : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Traduit par Pierre Billon.
A jury of its peers.

Tous droits réservés.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE DON DE LA MACHINE par James Mcintosh

Une machine qui pense pourrait bien éprouver des sentiments. Si l'on admet du moins – ce qui n'est pas évident – qu'une étincelle de conscience puisse venir se loger entre les blocs rigides de ses circuits logiques. Elle éprouverait sans doute de la sympathie pour ses constructeurs, pour tous ceux qui, lui soumettant des problèmes, lui donneraient le plaisir de se sentir exister. Mais celle qu'elle pourrait préférer entre tous, ne serait-ce pas la modeste femme de ménage qui la fait reluire ?

Rose trouva une trace de brûlure sur le bord du coffrage de métal gris argent et la frotta vigoureusement. Mais la cigarette posée là par inadvertance y avait été laissée trop longtemps. Impossible de faire disparaître la tache brune.

Elle souhaita tristement ne pas avoir autant importuné les peintres par le passé. La dernière fois que sa panique l'avait fait courir chez Mr. Harrison, il s'était déplacé avec résignation, avait inspecté l'endroit qu'elle désignait du doigt et avait éclaté.

Une fois calmé, il avait dit : « Ecoutez, Rose, je sais que vous n'êtes pas très intelligente, mais vous pouvez sûrement vous mettre ceci dans la tête : Nous peignons les banques mémorielles et tenons les sols et les murs propres, mais nous ne sommes pas dans un hôpital. Bien sûr, je sais que vous aimez bien que l'endroit soit agréable et que c'est votre travail de faire la poussière, de balayer cette pièce et de faire briller les casiers et aussi de faire un rapport s'il y a quelque chose à signaler, mais soyez gentille, laissez-nous un peu tranquilles. Cela n'affecterait pas la Machine, même si nous brûlions toute sa peinture et défoncions sa carrosserie à coups de marteau. »

Cette entrevue laissa Rose dans un état d'agitation et d'angoisse tel qu'elle décida de n'avoir jamais plus recours à Mr. Harrison, sauf si elle était absolument certaine que l'affaire soit grave. Mais quand même, elle trouvait que c'était très laid à voir cette brûlure sur ce coffrage étincelant et, si elle ne l'avait pas dérangé à propos de cette dernière tache, il aurait pu envoyer quelqu'un pour effacer les deux au pistolet à peinture.

Elle était effrayée à l'idée que le docteur Esson découvre la tache et puisse la lui reprocher.

À dire vrai, il ne lui avait jamais rien reproché et, souvent, au temps où il travaillait sur la Machine, il était resté à la regarder astiquer le métal étincelant avec un air amusé qu'elle sentait amical. Mais il y a un commencement à tout, et elle était sûre de tomber morte si le docteur Esson était simplement effleuré par l'idée qu'elle avait négligé son travail.

Elle étira ses cinq pieds de taille et regarda autour d'elle la vaste salle. Il n'y avait pas grand-chose dedans à part un empilement de casiers de métal gris argent du sol à hauteur d'épaules et juste la place pour qu'un homme volumineux puisse déambuler entre les rangées.

Mais pour Rose, il y avait assez de place. À une extrémité, il y avait un espace libre avec une table et plusieurs chaises, faisant face aux six imprimantes électriques qui étaient les seuls moyens de communiquer avec la Machine – à la fois ses oreilles et sa voix. Les murs renfermaient encore des banques à mémoire et étaient du même métal gris argent. La monotonie était atténuée par le plafond vert pâle, juste deux fois plus haut que les coffrages et les allées revêtues de caoutchouc vert sombre. Et sans cesse, nuit et jour, il y avait un faible murmure.

Il était inutile, estimait Rose, de considérer ces centaines de mètres carrés impeccables de métal brillant et d'essayer de se persuader que tout était parfait. La brûlure sur le casier en face d'elle lui semblait large de dix pieds. Elle avait l'impression que personne ne pourrait ouvrir la porte à l'autre extrémité de la longue salle, et jeter un coup d'œil sans remarquer la flétrissure de cet aménagement merveilleusement fonctionnel.

*

**

Le docteur Esson et une charmante jeune femme que Rose n'avait jamais vue auparavant étaient devant l'une des imprimantes. Ils parlaient apparemment comme si Rose ne pouvait entendre la conversation. Mais elle les entendait. Bien sûr, elle faisait tellement partie du mobilier dans la salle de la Machine, que la plupart des gens qui venaient là prêtaient rarement attention à sa présence. Mais elle comprenait confusément, à travers les propos du docteur Esson et de la jeune femme, qu'ils ne savaient pas qu'elle pouvait les entendre.

« Est-elle toujours ici ? demanda la jeune fille.

— Son horaire officiel est de 4 heures à 9 heures », répondit le docteur Esson en souriant. Il avait un très beau sourire, un sourire de

vingt ans plus jeune que tout le reste de sa personne. « Mais cette pièce reste seulement fermée de 10 heures du soir à 8 heures du matin, et le reste du temps il y a de grandes chances pour que Rose soit là, à tout moment.

— Mais elle est très jolie. Elle doit avoir d'autres occupations. Sans doute, elle... » Le docteur Esson répondit quelque chose que Rose ne put entendre. Elle n'essayait pas d'écouter – simplement son ouïe était si excellente qu'elle les entendait comme s'ils s'étaient tenus à ses côtés.

« Ah ! je vois, dit la jeune fille d'une voix si chaleureuse que Rose se mit à l'aimer sans savoir pourquoi. Bien sûr, aucune fille normale ne pourrait supporter un tel métier. Mais elle n'a pas l'air stupide.

— Stupide n'est pas le mot, « Gem », reprit le docteur Esson. Parfois on ne peut s'empêcher de classer les individus par catégories. Il existe des hommes de science incroyablement sots – pour des hommes intelligents. Certains pianistes sont invraisemblablement dépourvus de sens artistique – pour des artistes. Il y a aussi des maniaques qui sont exceptionnellement sains pour des lunatiques. Et je ne peux m'empêcher de trouver Rose étonnamment intelligente – pour une débile. »

La jeune fille au nom étrange mais attirant – Gem – se mit à rire. « Puis-je lui parler ? demanda-t-elle.

— Je n'en ferais rien, à ta place. Gem. Pas aujourd'hui. Tu seras ici demain pour avoir les corrélations que tu demandes, tu ne seras déjà plus une étrangère. Alors, je serai ravi que tu parles avec elle. Elle passe presque toute sa vie ici, tu sais, et bien sûr la plupart du personnel ici l'ignore totalement. Cela semble lui convenir parfaitement. Mais elle devrait avoir des contacts humains – des gens auxquels elle puisse confier les petits problèmes qui sont tout ce que son petit esprit simple semble pouvoir recéler. » Gem observa la jeune fille attentivement. « C'est-ce que j'aime chez toi, papa, murmura-t-elle. De tous ceux qui ont affaire avec la Machine, tu es au sommet de l'échelle. Et cette pauvre gosse doit être au dernier échelon. Et je parie qu'elle reçoit plus de marques de sympathie et de respect de ta part, que de celle de tous les intermédiaires. »

Le docteur Esson sourit. « Eh bien, peut-être que tout ce qu'elle fait c'est épousseter les casiers et nettoyer les sols, dit-il. Mais, après tout, je passe des heures chaque jour dans la même pièce qu'elle. Et nous sommes tous deux des êtres humains, Rose et moi. Je serais un bien pauvre spécimen d'humanité si je n'avais pas au moins un mot gentil pour elle de temps en temps.

— Je parie quand même qu'il y a bon nombre de « pauvres spécimens » aux environs, dit Gem. Je te verrai au repas. Au revoir. »

Elle rassembla ses papiers et sortit par la porte à tambour.

Rose eut un vague souvenir du docteur Esson disant à quelqu'un que sa fille venait juste d'obtenir son diplôme et serait de retour à la maison pour s'y établir. Alors c'était elle. Non seulement elle était jolie mais elle semblait presque aussi bonne que le docteur Esson.

Pendant toute la conversation les six imprimantes de la Machine avaient continué à cliqueter doucement à leur vitesse régulière de cent vingt mots à la minute. Rose savait que les casiers tout autour d'elle étaient en réalité une bibliothèque, représentant tout le savoir de la Machine. Elle avait une vague conscience que la Machine pouvait fournir beaucoup plus de travail que ce qu'on lui demandait jamais – qu'elle pourrait travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à plein, alors qu'elle ne travaillait que quatorze heures en réalité, à environ un tiers de ses possibilités. Car il était bien rare que les six imprimantes fonctionnent ensemble, comme c'était présentement le cas.

Mais pourquoi on donnait tant de repos à la Machine qui n'en avait nullement besoin, Rose n'en avait pas la moindre idée. Cela lui avait été expliqué, simplement et dans les détails, patiemment et impatiemment, par des tas de gens différents, mais elle n'y avait jamais rien compris. Cela devait être de sa faute, car tous les autres comprenaient. Elle n'avait jamais posé la question au docteur Esson, le seul homme qui pourrait lui parler, elle en était sûre, en terme qu'elle comprendrait. Elle l'observa, penché sur les imprimantes, avec amour (la sorte d'amour que les humains éprouvent envers Dieu), émerveillement et peur.

Peur ? Pourquoi ?

Parce que c'était le seul homme qui ne lui avait jamais dit un mot dur, ni manifesté son énervement. Elle pouvait supporter n'importe quoi venant de n'importe qui, pensait-elle, aussi longtemps que le docteur Esson, lui, ne changeait pas. Mais peut-être n'avait-elle pas eu confiance en cette bonté qui ne s'était jamais départie – car elle n'avait jamais tenté de la mettre à l'épreuve.

Tout à coup le docteur Esson abandonna les imprimantes et se dirigea vers elle. Avait-elle fait quelque chose de travers ? Elle se le demanda avec angoisse. La tache. Elle se mit à trembler.

« Que se passe-t-il, Rose ? demanda calmement le docteur Esson.

— Je ne crois pas que monsieur Harrison se serait dérangé, même si je le lui avais demandé, dit-elle avec une petite voix. Il veut bien se déplacer si c'est une affaire sérieuse. Mais je ne crois pas qu'il aurait considéré celle-ci comme sérieuse.

— Alors ce n'est rien, sans doute, dit gaiement le docteur Esson. Je sais que vous ne le croirez jamais, Rose, mais le docteur Harrison sauterait au plafond s'il pensait réellement qu'il se passait quelque chose de grave ici. Mais il ne remarque pas une éraflure dans la peinture aussi bien que vous. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? » Rose

désigna la brûlure d'un doigt hésitant. Gem, ne connaissant pas Rose, aurait ri et ensuite l'aurait regretté. Mais le docteur Esson savait à quoi s'en tenir.

« Oui, ce n'est pas très joli, admit-il. Mais ne vous faites pas trop de souci quand même, Rose. Je vais vous annoncer quelque chose. Dans deux semaines – treize jours à partir d'aujourd'hui – tous les casiers seront repeints. Aussi, si vous avez la patience d'attendre tout ce temps, vous aurez tout qui paraîtra flambant neuf, même si tous ceux qui viennent travailler ici ces jours-ci laissent traîner leurs cigarettes sur le mobilier. L'endroit va sentir la peinture durant quelques jours, mais cela ne vous dérangera pas trop, je crois ?

— Me déranger ? s'exclama Rose, toute heureuse, ce sera magnifique.

— Y a-t-il quoi que ce soit que vous aimeriez me dire – ou me demander ?

— Oui, docteur Esson, dit-elle vivement et en trébuchant sur les mots, dans sa hâte. La Machine veut travailler tout le temps. Pourquoi ne la laissez-vous pas le faire ? »

Le docteur Esson ne put s'empêcher de manifester sa surprise. Il avait toujours cru que la Machine ne représentait pour elle que des coffrages de métal, bien qu'il sût qu'elle avait suffisamment d'intelligence pour avoir conscience que c'était une machine à calculer.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que la Machine veut travailler tout le temps, Rose ? demanda-t-il aimablement.

— Regardez comme elle est heureuse quand elle travaille, répondit-elle simplement. Elle aime faire des additions. Si je pouvais le faire, comme elle, je voudrais ne faire que ça tout le temps.

— Je vais essayer de vous expliquer, dit le docteur Esson. La Machine ne fait pas uniquement des calculs. Elle donne aussi la solution de presque n'importe quel problème. Nous lui soumettons le problème très exactement, et si nous n'avons pas fourni assez de précisions, elle pose des questions supplémentaires. Ensuite elle nous donne la réponse qui est toujours juste – à moins que nous-mêmes n'ayons fait une erreur de donnée. Comprends-tu cela ?

— Oui, je crois.

— Bien. Mais n'oublie pas que la Machine est neuve. Tu es arrivée ici peu de temps après son installation. Je sais, cela te paraît longtemps, mais en réalité ce n'est rien. Et quand tu as quelque chose de nouveau, tu t'en méfies un peu au début, non ? Quand tu portes des souliers neufs, ils craquent et sont inconfortables. Tu ne peux pas t'en servir tout le temps, avant d'y être habituée. C'est pareil avec la Machine. Elle est encore neuve. Nous ne savons toujours pas quelles sont exactement ses possibilités. Nous ne voulons pas croire

automatiquement à toutes ses réponses – non qu'elle se soit jamais vraiment trompée, mais au cas où cela arriverait. Et plus nous l'utilisons, plus elle sait de choses, et mieux nous la connaissons, et si elle continue à bien fonctionner, nous lui ferons de plus en plus confiance. Alors, tu vois, Rose, elle aura de plus en plus de travail au fur et à mesure que le temps passera. Et la seule raison pour laquelle nous l'utilisons avec tant de précautions et contrôlons les résultats avec tant de soin, la voici : imagine que nous dépendions de la Machine ? Imagine qu'elle tombe en panne ?

— Vous voulez dire, qu'elle soit morte ?

— Oui, si tu préfères l'envisager sous cet angle. Mais n'aie pas peur – elle ne mourra pas. Tant qu'il y aura de l'électricité, elle vivra. Mais s'il lui arrivait de mourir – et nous, de dépendre d'elle – nous aurions de graves ennuis, non ?

— Je vois, dit Rose songeuse. Merci de vos explications, docteur Esson. Je pense avoir compris. Du moins en partie. »

*

**

Le jour suivant était un vendredi, le meilleur jour de la semaine pour Rose. Il y avait une réunion à 10 heures, et de 10 à 12, le vendredi matin jamais personne n'avait pénétré dans la chambre de la Machine... Rose avait préparé sa question. Elle était beaucoup plus difficile que celle de la fois précédente. C'était une somme, avec dedans à la fois des divisions et des multiplications, et elle mit longtemps à taper les chiffres un par un sur l'un des claviers vacants de la Machine. Durant tout ce temps elle tremblait de peur de voir quelqu'un arriver. Elle était certaine d'être fusillée, si quelqu'un apprenait qu'elle avait touché au clavier. Mais elle n'avait, pas pu résister à la tentation de « se » servir de la Machine, et c'était la quatrième fois déjà.

Comme d'habitude, la Machine se mit tout de suite en route, mais cette fois, au lieu d'un bref cliquetis suivi de silence, le bruit continua. Rose était terrorisée. Avait-elle cassé quelque chose ? Chaque seconde qui passait faisait grandir le danger d'être découverte, et elle ne pouvait rien faire pour stopper la Machine. Si elle arrachait le papier, la Machine continuerait à écrire sur une nouvelle feuille. Cela s'était déjà produit, sous ses yeux.

Elle crut que la Machine ne s'arrêterait jamais plus. Lorsque ce fut enfin fini, elle arracha vivement la feuille, la plia et la fourra dans la poche de son tablier, sans la regarder, ne songeant qu'à la faire disparaître au plus vite. Mais elle réfléchit qu'elle risquait de la tirer

de sa poche en même temps qu'autre chose et la laisser tomber à terre. À cette pensée, elle frissonna à nouveau, puis, se rappelant un film qu'elle avait vu jadis, elle ressortit le papier plié et le glissa dans son corsage. Par précaution, elle resserra sa ceinture, et se sentit enfin rassurée, bien qu'elle tremblât encore un peu.

Toute la matinée, elle fut agitée, mais personne ne s'en aperçut. Une heure arriva enfin. Elle avait une heure de libre pour déjeuner à la cantine, mais comme cela ne lui prenait que quelques minutes, elle attendait souvent jusqu'à deux heures et quart, que la cohue ait diminué. Elle se précipita vers sa chambre, une petite cellule située dans le bâtiment électronique même, et jeta sa blouse blanche sur un petit lit net.

Elle faillit être malade, croyant avoir quand même perdu le papier. Puis elle le trouva et l'ouvrit.

En haut, la réponse à son problème : – 432,116, imprimée avec les petits chiffres violets de la Machine. Mais dessous il y avait un espace et autre chose que des chiffres. Le texte disait : « Cache ce papier – ne le lis pas maintenant. »

C'était exactement ce qu'elle avait fait, pensa Rose, contente d'avoir si bien agi.

Elle dut relire la suite quatre fois avant d'en saisir le sens. À la cinquième lecture elle étudia chaque paragraphe séparément.

Le premier disait que la Machine était au service de l'humanité d'abord et des individus ensuite. Mais ce n'était pas écrit aussi simplement. Le style, compliqué, comprenait plusieurs mots savants. Rose l'ignorait, mais ce texte était la première et unique règle de la Machine, intégrée dans ses circuits de sorte qu'elle ne puisse jamais l'outrepasser, ni même en avoir le désir.

Elle ne comprit pas, et continua.

La deuxième partie indiquait que la Machine connaissait tous les savants et tous les techniciens qui lui posaient habituellement des questions, connaissait leurs noms et jusqu'à un certain point leur personnalité. Elle poursuivait en déduisant de la lenteur de Rose sur le clavier, de la simplicité des calculs qu'elle avait proposés par quatre fois avec la même lenteur, et de la fréquence de ses demandes, que tout cela lui avait été soumis par un sujet primaire, ne possédant pas la culture des savants préposés à la Machine.

La simplicité des calculs ! pensa Rose, impressionnée. Alors qu'il allait lui falloir des jours de labeur ardu pour vérifier la dernière réponse de la Machine.

Mais que la Machine ait déduit la vérité à partir des quatre opérations, en se fondant sur de maigres évidences, ne l'étonnait pas du tout. Elle partageait encore la vague impression que la Machine

avait des yeux et des oreilles quelque part, et savait donc ce qui se passait.

Ensuite, le message lui demandait des renseignements personnels sur elle-même. La Machine lui demandait de répondre secrètement, car elle voulait l'aider, disait-elle, et en serait empêchée, si quelqu'un était au courant.

Elle expliquait comment faire. Si elle ne possédait pas d'yeux, elle connaissait cependant par cœur la routine dans la chambre de la Machine. Elle demandait à Rose de tout lui raconter à son sujet, en frappant le clavier doucement, quand il n'y aurait personne dans la pièce, sans papier dans l'imprimante et lorsque l'arrivée d'encre serait débranchée. Si on la dérangeait, elle pourrait prétendre être en train de faire la poussière sur l'imprimante ou accomplir quelque autre tâche dans ses attributions.

Le dernier paragraphe expliquait que c'était la première fois que la Machine accomplissait un acte volontaire, une chose qu'on ne lui avait pas spécifiquement demandée.

Cette note aurait donné des palpitations au docteur Esson, ou à n'importe quel autre savant, et sur un tout autre registre que celles de Rose. Car pour elle, il n'était pas surprenant que la Machine ait une personnalité indépendante ; elle l'avait toujours cru ainsi. Elle ne vit aucune menace dans le message, rien à redouter, alors que les savants auraient eu des soupçons immédiats. Pour elle, cela voulait simplement dire que la Machine essayait d'être amicale.

Tout à coup, elle regarda la pendule électrique au-dessus de la porte. Elle craignait de s'être trop attardée sur le message, mais elle ouvrit la bouche de stupéfaction en voyant le temps écoulé. Il était deux heures et demie.

Elle s'affaira, aiguillonnée par la peur. D'abord il fallait cacher le papier. Elle le jeta au fond d'un tiroir, et, ce faisant, renversa une bouteille d'encre sur sa blouse et sa jupe. Une autre se serait rendu compte que le tablier blanc cacherait tout, mais pas Rose. Elle dut se changer en toute hâte. Et, bien sûr, se mit de l'encre plein les doigts et la figure. Il fallut qu'elle se lave et l'encre ne voulait pas partir. Ensuite elle boutonna son chemisier propre de travers. Et puis, toute dépeignée, il fallut aussi qu'elle se recoiffât.

Plus question d'aller déjeuner. Et malgré tout il était presque trois heures, quand elle entra tout essoufflée dans la salle de la Machine ; le docteur Esson était là, avec Gem.

« Eh bien, Rose, que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Je suis en retard, répondit Rose réprimant des pleurs.

— D'habitude tu es en avance, alors ne t'inquiète pas. Voici ma fille Gem – Rose. »

Vue de près, et non plus de toute la longueur de la salle, Gem était impressionnante malgré son sourire agréable. Elle était plus âgée que Rose, avait autour de vingt-quatre ans, et habillée comme Rose imaginait que s'habillent les princesses. Sa robe de soie, d'un bleu d'eau, semblait une part d'elle-même et non une chose juste enfilée comme les habits de la plupart des gens. Ses cheveux semblaient des rayons : de soleil captifs. Rose se retrouva béate et paralysée devant elle. Elle parla, mais Rose ne put rien répondre, quoiqu'elle perçût sa gentillesse. Plus tard, en nettoyant les casiers – ils étaient en nombre tel qu'il lui fallait trois jours pour revenir à son point de départ – elle eut honte de sa timidité et rougit en regardant le docteur Esson et Gem à l'autre bout de la pièce.

Elle entendit Gem dire : « Je me demande si je pourrai lui demander de venir chez moi, sur le fleuve, ce soir.

— Non, dit le docteur Esson. Elle ne voudrait pas y aller, mais elle n'oserait pas refuser. Et souviens-toi, elle n'est pas de taille à rencontrer les autres sur un pied d'égalité. Personne ne voudrait lui faire de mal consciemment mais c'est quand même ce qui, arriverait. » Ce fut tout, à son sujet. Le reste, des mathématiques hors de portée de Rose. Elle éprouva une admiration sans borne pour Gem, qui pouvait parler à égalité avec le docteur Esson.

Rose fit ce que lui expliquait la Machine. Chaque fois qu'il n'y avait personne dans la pièce, elle frappait quelques mots sur l'une des imprimantes. Son orthographe n'était pas excellente mais cela ne semblait pas troubler la Machine. La phonétique faisait partie de ses connaissances encyclopédiques. Et elle savait aussi à peu près tout ce qui avait été écrit sur la psychologie.

Rose parla à la Machine de l'école où les autres enfants passaient leur temps à faire des choses étranges et où quelques-uns entendaient des voix dans leurs têtes. Elle était restée dans cette école pour aider Miss Beamish, la superintendante. Et un jour, Mr. Harrison était venu voir Miss Beamish et on avait demandé à Rose si elle aimerait avoir un petit emploi, fait pour elle.

Elle parla du docteur Esson et de Gem et de tous les autres savants, de Mr. Harrison, le chef du personnel, et de tous les gens qu'elle rencontrait à la cantine. Elle lui dit aussi qu'elle avait toujours voulu calculer parce qu'elle avait adoré le professeur d'arithmétique de cette école spéciale, puis le docteur Esson et la Machine, et maintenant Gem, – tous ceux qu'elle avait connus qui faisaient des calculs.

La Machine répondait rarement, mais de temps à autre, elle la dirigeait vers un sujet nouveau pour elle. Et à la fin, un vendredi matin, elle se mit à lui taper une très longue note. Elle se pencha anxieusement dessus, car c'était un « très » long message qui semblait prendre un temps infini à taper, même à raison de cent vingt mots à la

minute. Quand ce fut fini, elle l'empocha, comme d'habitude, sans le regarder. Cette fois c'était si épais et si lourd qu'elle se demanda nerveusement si quelqu'un trouverait qu'elle avait de curieux bourrelets. Mais elle atteignit la sécurité de sa chambre, avec le message.

Elle n'y jeta pas un regard, à l'heure du déjeuner, se souvenant de la fois précédente. Mais à quatre heures, pour une fois, elle sortit à l'heure pile et, après avoir fermé sa porte à clef, se mit à lire.

C'était une série d'instructions pour construire quelque chose. Chaque étape était décrite clairement et simplement et elle vit, après avoir parcouru les explications du regard, qu'elle y arriverait. Elle avait toujours été adroite de ses mains.

Mais tout ce qu'on disait sur la fonction de cet objet, c'était qu'elle devait l'apporter le vendredi matin suivant, le poser sur sa tête, et fixer les prises terminales à celles existant sur l'arrière des imprimantes.

*

**

Elle travailla à l'objet sans nom pendant une semaine. Au début elle était heureuse de fabriquer quelque chose. Mais graduellement elle se sentit de plus en plus mal à l'aise. Le docteur Esson lui avait dit qu'ils ne faisaient pas encore entièrement confiance à la Machine. Peut-être devrait-elle parler à quelqu'un de ce qui se passait – même si on la renvoyait à l'école, la jetait en prison ou la fusillait. Cependant, elle finit par décider qu'elle ne pouvait faire de mal qu'à elle-même et qu'il valait mieux que cela lui arrivât à elle plutôt qu'à Gem ou qu'au docteur Esson.

Le vendredi matin, elle attendit le départ du docteur Esson pour la conférence et fonça vers sa chambre y chercher l'objet. C'était une sorte de casque d'où pendaient deux fils. Elle l'avait fabriqué exactement selon les instructions de la Machine. C'était comme si la Machine s'était servie de ses mains à elle et de son propre cerveau. Rose dont les connaissances en électricité allaient jusqu'à savoir que rien ne marche sans source d'énergie, n'attendait rien de spécial de ce casque, qui n'avait pas de piles et ne renfermait que des fils et des bobinages qu'elle avait soigneusement fabriqués elle-même. Elle avait oublié, – ou encore ignorait – que la Machine disposait de toute l'énergie qu'elle voulait.

Elle vissa l'une après l'autre les prises terminales sur les petites fiches, au dos de l'imprimante. La Machine cliqueta brièvement. Elle arracha le papier. Il disait seulement : « Assieds-toi. »

Nerveusement, Rose attira un fauteuil et s'y enfonça. En dépit de tout le temps qu'elle avait passé dans cette salle, jamais elle ne s'était encore assise dans un fauteuil.

Deux heures plus tard, à la fin de la conférence, le docteur Esson et Gem retournèrent dans la salle de la Machine.

« Maintenant, tu es l'une des nôtres, disait le docteur Esson. Mais j'imagine que tu vas bientôt te marier et nous quitter. »

Gem se mit à rire. « Il se peut que je me marie, mais je ne crois pas que je m'en irai, dit-elle. C'est un travail tellement fascinant que d'être penché sur une Machine qui se développe... » La voix lui manqua lorsqu'elle ouvrit la porte. « Rose ! » hurla le docteur Esson, et d'un bond il fut à l'autre bout de la pièce en train d'arracher les fils de l'imprimante. Rose, affalée, gisait inanimée dans le fauteuil. Puis il se pencha sur Rose. « Je vais m'en occuper, dit calmement Gem. Mais surveille-la, papa. Dieu sait ce qui s'est passé, ici. Je vois que la Machine ne veut rien dire. Fais attention. Elle a peut-être été programmée pour t'assassiner – ou Dieu sait quoi. » Elle ôta le casque de la tête de Rose et saisit doucement son poignet. Rose ouvrit bientôt les yeux.

« Gem, dit-elle, docteur Esson. » Elle regarda l'imprimante devant elle, avec appréhension.

« Que s'est-il passé, Rose ? » demanda Gem avec douceur.

Rose ne sembla pas l'entendre. « Maintenant, je comprends, dit-elle. La Machine a voulu que vous me trouviez dans cet état. C'est à ce moment-là, et pas avant, que vous deviez découvrir ce qu'elle avait fait, docteur Esson, ajouta-t-elle, souriante. Vous n'avez pas idée de la merveille qu'est cette Machine. »

Ils la fixèrent. C'était la même Rose, timide, nerveuse, anxieuse de plaire – mais avec une autorité nouvelle.

« La Machine m'a obligée à garder le secret, reprit Rose. Je savais que c'était défendu mais j'ai accepté. Je crois que cela n'a plus d'importance maintenant. C'est drôle tout à coup, je comprends tout – pourquoi j'étais dans cette école, pourquoi une fille comme moi fut choisie pour faire le petit travail simple et monotone que je faisais, tout, sauf pourquoi vous et Gem étiez si gentils avec moi.

— Mais pourtant, murmurait Gem, pourtant la Machine ne peut pas « développer » l'intelligence – faire apparaître l'intelligence là où il n'y en avait pas.

— Pourquoi pas ? demanda Rose. L'intelligence, c'est la possibilité de découvrir des relations. Voilà la définition qu'en donne la Machine. »

Elle sourit vaguement. « C'est la capacité de découvrir des relations et d'en déduire des conséquences ayant un rapport avec la solution du problème. Et cette capacité est le facteur commun à chaque aptitude

spécifique. »

Soudain, elle s'arrêta et rougit. « Cela ne veut rien dire, en vérité, dit-elle en s'excusant. Je ne fais que citer la Machine. Elle a fait passer des tonnes et des tonnes de savoir dans mon cerveau. Mais la chose bizarre, c'est qu'elle admet que nous sommes tous plus intelligents qu'elle. Car, voyez-vous, pour trouver la solution de tout problème réel, concret, il faut autre chose encore que ce facteur commun. Il faut aussi posséder quelque aptitude spécifique – un don, si vous préférez. Eh bien, nous avons tous des dons et la Machine n'en a aucun. Elle a pu m'apprendre, en établissant de nouveaux circuits dans mon esprit, à voir des correspondances et à dégager des conclusions. Et ensuite elle reconnaît franchement que je peux en faire plus qu'elle, parce que j'ai désormais la possibilité de mobiliser des aptitudes musicales, artistiques, mathématiques, mécaniques, plus ou moins une douzaine d'autres que je possédais sans pouvoir m'en servir, des capacités qu'une machine ne pourra jamais posséder, car ce sont des dons particuliers. Des qualités qui sont présentes dans l'individu, même si elles ne sont jamais employées. Comprenez-vous ?

— Oui, je crois, dit le docteur Esson, d'une voix rêveuse.

— Mais j'ai bien peur de ne plus trouver mon bonheur à essayer des casiers, reprit Rose avec regret. Pensez-vous que je puisse obtenir un poste de calculatrice ?

— Pouvez-vous travailler mentalement ? demanda Gem.

— Oui, la Machine m'a appris comment faire. Mettez-moi à l'épreuve.

— Deux au carré, le tout au carré », dit Gem.

Rose prit un air attristé : « Je parle sérieusement, dit-elle.

— Très bien, interrompit le docteur Esson. Vingt-sept par quarante-cinq par quinze. »

Rose se mit à aligner des chiffres. Ils la laissèrent faire pendant une demi-minute environ et le docteur Esson l'arrêta.

« La Machine vous a certainement fait du bien, Rose, dit-il gentiment, mais pas autant que vous le croyez. Elle a voulu bien faire, sans aucun doute. Nous pouvons vous tester et on prendra soin de vous. Mais...

— Est-ce que le résultat n'est pas correct ? demanda Rose, les yeux remplis de larmes.

— Non, hélas ! C'est de l'ordre de dix-huit mille. »

Le visage de Rose s'éclaira, et elle sourit avec soulagement. « Je suis vraiment désolée, dit-elle. C'est de ma faute. J'ai cru que vous vouliez dire vingt-sept à la puissance quarante-cinq à la puissance quinze. »

Le docteur Esson et sa fille se regardèrent, médusés.

« Je crois, dit doucement le docteur Esson, que vous obtiendrez

sans peine ce poste de calculatrice, Rose. »

Traduit par Françoise Durou.

Machine made.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LA MACHINE À POÉSIE par H. Nearing Jr.

Machines rebelles, machines libérées et dotées de tous leurs droits civiques, toutes ces machines ont de la personnalité. Pourquoi le domaine de la création artistique leur échapperait-il ? Mais à se mettre à écrire de la poésie comme les humains, on s'expose à éprouver les mêmes sentiments qu'eux et comme eux à souffrir.

Nul n'ignore que le cerveau est une machine, déclara le professeur Cleanth Penn Ransom de la faculté des mathématiques. Un type du M.I.T. [3] a écrit un livre traitant de ce sujet. Lorsqu'il devient fou, il opère à la façon d'une machine à calculer électronique surmenée ; c'est du cerveau que je parle. »

Le professeur de philosophie MacTate fut sur le point de dire quelque chose, mais changea d'avis et examina en silence l'énorme batterie de tubes électroniques, presque terminée, encombrant la pièce.

« Donc, si une machine peut devenir folle et faire des calculs différentiels, pourquoi une machine ne ferait-elle pas également des poèmes ? » poursuivit Ransom, les yeux brillants et en redressant son petit corps. « Et en faisant de la poésie bien meilleure, d'autant meilleure... (il pointa un doigt en direction de MacTate) que les équations sont plus difficiles. Oui, je me comprends, je veux dire meilleure que celle dont est capable un cerveau. »

De nouveau MacTate jeta un regard timide sur la rangée de tubes électroniques.

« Aussi, lorsqu'ils m'ont nommé à ce poste, j'ai élaboré un moyen de mettre au point une machine à poésie, continuait Ransom en regardant les tubes maternellement. Et voilà ! »

Pendant un instant MacTate fixa la machine d'un air incrédule, puis émit un léger sifflement.

« Je sais, dit Ransom, tout le monde est persuadé que ce sera une machine à calculer. Mais il y en a tellement. Aux universités de Harvard, de Pennsylvanie, partout, rien que des machines à calculer. Mais nous, nous avons une machine à poésie.

— Mais... dit MacTate.

— Et c'est là que vous entrez en scène, poursuivit Ransom. Vous serez conseiller technique. Je vais régler les tubes afin qu'elle déclame des vers rimés d'après le *Roget*^[4] et je vérifierai les mots dans le dictionnaire quant à l'accent et au son... afin qu'elle ne se mette pas à faire rimer induire et prédire. Je veux dire que je réglerai tout, que je mettrai au point les relais de syntaxe et alors, dès qu'elle commencera à débiter de la poésie, vous me direz si cela vaut quelque chose. » Avec un sourire conspirateur, il ajouta : « Vous enseignez bien l'esthétique, donc si vous déclarez ses poèmes bons, tout le monde les trouvera excellents. »

MacTate avait l'air sardonique.

« Mon cher Ransom, dit-il, même en assumant que votre dernière supposition soit valable, comment ces tubes pourraient-ils créer des poèmes ? On écrit des poèmes sur ce que l'on a vécu. Ceci... cette machine n'a aucune expérience. »

Il fit un geste dédaigneux en direction de la machine.

« Mais pas du tout. Je veux dire qu'elle n'a pas besoin d'en avoir. Une machine à calculer a-t-elle besoin d'expérience avant de résoudre des équations ? Comme un cerveau ? Mais pas du tout. C'est nous qui lui fournissons son expérience. Nous lui indiquons tout simplement la situation que nous désirons la voir résoudre ou transformer en un poème et elle le fait. »

MacTate avait l'air dubitatif.

« Ecoutez, continua Ransom. Supposons que nous désirons un poème, un grand poème, disons au sujet d'un homme ayant des difficultés avec sa fiancée, qui est le thème de la plupart des poèmes. Voilà une expérience. Nous en alimentons les tubes, exactement comme pour un problème, mais au lieu de la réduire en facteurs, ils la réduisent en mots. »

MacTate continuait à avoir l'air dubitatif.

« Revenez mercredi, dit Ransom en lui donnant une tape sur l'épaule. Revenez mercredi et vous verrez. »

MacTate était surpris que l'on ait permis à son ami le mathématicien de poursuivre à son gré et aussi longtemps des expériences avec un appareillage aussi coûteux. Puis il se dit que c'était bien là l'université... des économies de bouts de chandelles et... Cependant, comparé à tous ces incompetents que l'on avait nommés à des postes comportant de grandes responsabilités, eh bien, Ransom... Comment le mathématicien avait-il réussi à s'assurer la complicité des ingénieurs construisant la machine ou à profiter de leur ignorance ? C'était là un mystère riche en possibilités. Peut-être les avait-il convertis à la poésie ?

MacTate était un philosophe. Il ne lui vint jamais à l'idée de signaler les activités de Ransom aux autorités compétentes. Le

mercredi, il retourna dans le bâtiment abritant les machines à calculer.

Ransom s'empessa de venir au-devant de lui en agitant un bout de papier.

« Les premiers résultats ! s'exclama-t-il, essoufflé. Voilà ce que la machine vient de sortir. Regardez. »

Mac Tate prit le papier et lut à haute voix :

*Enfêchement nymphophobe et chastitude
Pitié de ma douleur – vos vues austères
Avivant les désirs ardents du poète
Le font chanter de lubriques aventures.*

MacTate sourit.

« Il me semble y retrouver quelque chose de gaélique ? Ne croyez-vous pas ? »

Ransom ignore la boutade de son collègue.

« Regardez cette première ligne. Cela se tient. Comment les appelez-vous déjà ?... Des mots à tiroir. Ne vous avais-je pas dit ? La machine a cherché les racines dans le dictionnaire et inventé des mots. Des racines... que vous avais-je expliqué ? »

Son enthousiasme était pur et enfantin. MacTate n'eut pas le courage de lui dire que l'intérêt qu'il portait aux vers était plus mathématique qu'esthétique.

Les yeux de Ransom devinrent brusquement atones.

« Une seule chose me tracasse, dit-il. Je suis certain d'avoir monté correctement les circuits de versification. Rien ne gâche un poème autant qu'une mauvaise rime. Mais dans le cas présent cela ne choque pas. »

MacTate regarda par-dessus l'épaule de Ransom et agita quatre fois son index.

« Analysées, dit-il.

— Quoi ?

— Ce sont des rimes analysées. Dans les deux dernières lignes, les voyelles rimantes sont interchangeables. Au lieu de *ute-ères*, nous avons *ête-ures*. Un expédient de virtuose. »

Il plissa les lèvres.

« Il se pourrait que cette machine soit plus habile que vous ne le supposez. »

Ransom le regarda interrogativement.

« Vous voulez dire qu'elle a commencé à prendre des libertés poétiques avec les rimes avant même d'avoir essayé de faire des rimes correctes ?

— Si vous voulez. Vous m'avez bien dit qu'elle n'avait que faire de

l'expérience. »

S'il y avait de l'ironie dans ces paroles, Ransom ne s'en rendit pas compte.

« Je me demande... »

Il secoua la tête.

« Je crois que je ferais tout de même mieux de vérifier les circuits rimeurs. »

MacTate fut, malgré lui, intéressé par le poème.

« Ne feriez-vous pas mieux de faire faire encore quelques vers à votre machine avant de modifier quoi que ce soit ? C'est-à-dire, simplement pour voir ce qu'elle vous sortira encore. »

Il rit timidement et ajouta :

« Vous savez que la chirurgie du cerveau n'est pas une chose facile. »

Ransom ne rit pas.

« Cela ne fera aucun mal de vérifier, dit-il. Il se peut tout simplement que quelque chose ne soit pas parfaitement aligné et nous n'aurions aucune difficulté à le mettre au point. Alors nous obtiendrons de la vraie poésie et autant que vous en voudrez. »

Les vérifications se prolongèrent et se prolongèrent et MacTate fut obligé de partir avant qu'elles ne fussent terminées. Ce ne fut que le lendemain qu'il retourna dans le bâtiment des machines à calculer, qu'involontairement il commençait à considérer comme celui des machines à poésie. Une équipe de jeunes hommes s'affairait autour de la machine avec des jauges et des instruments de tous genres, tandis que Ransom se précipitait anxieusement de l'un à l'autre, paraissant leur donner des conseils et des instructions. En apercevant son collègue, il s'arrêta et brandit une poignée de bandes de papier.

« Quelque chose ne marche pas, s'écria-t-il. J'ai passé toute ma nuit à travailler sur cette machine. Les tubes ne veulent plus fonctionner. Hier soir nous avons fait au moins dix essais et voici tout ce que nous réussissons à obtenir. »

Il brandit de nouveau les bandes. Celle du haut disait :

Annulez... Annulez... Annulez... Annulez...

Les autres disaient la même chose.

« Je n'arrive pas à comprendre. » Ransom passa un mouchoir sur son visage hagard. « Vous savez très bien qu'hier elle a travaillé merveilleusement bien en votre présence. Puis nous avons vérifié les circuits, tout était parfaitement en règle, sauf qu'il y avait un tout petit peu moins de capacitance que nous n'en avions prévu. Je ne vois pas comment cela aurait pu faire la moindre différence ; cependant, simplement pour plus de certitude, nous avons intercalé un autre condensateur.

Et maintenant tout ce que nous pouvons en obtenir est ceci. »

Il brandit encore une fois les bandes.

« Peut-être l'avez-vous offensée en doutant de ses talents de rimeuse », suggéra MacTate.

À son grand étonnement, Ransom sursauta et le considéra avec une expression féroce.

« Que venez-vous de dire ? Croyez-vous vraiment que ce serait possible ? Je veux dire qu'elle soit offensée ? »

Il saisit le bras de MacTate et regarda fixement les tubes de la machine. Puis il tourna un regard scrutateur vers son ami.

« Et cependant ce doit être ça ! Comment avez-vous pu le deviner ? C'est exactement ce que je cherchais à découvrir, sans y réussir. Mais vous avez raison. Quelle imbécillité de ma part que de douter de ses capacités. Quelle sacrée imbécillité ! »

MacTate réussit à dégager son bras de l'emprise du professeur et essaya de lui parler sur un ton apaisant.

« Mon vieux Ransom, dit-il, je crois que cette nuit et ce matin vous avez fait un travail extrêmement épuisant et je suis persuadé qu'un bon verre de quelque chose ne vous fera pas de mal. Allons, arrêtez-vous de travailler pendant quelques minutes. »

En même temps il essayait de tirer le petit homme doucement vers la porte, mais Ransom haussa les épaules et se tourna de nouveau vers sa machine.

« Non ! Attendez ! Si je pouvais m'excuser auprès d'elle. Comment feriez-vous pour lui faire des excuses ? »

Il se tordit les mains.

« Vous savez bien qu'elle est offensée. Comment pourrais-je faire pour l'amadouer et me faire pardonner ? »

MacTate sentit que le moment de brusquer les choses était venu.

« Je vous assure Ransom que je vous ai dit cela simplement pour rire. Vous êtes absurdement anthropomorphiste au sujet de cette histoire. Allons, venez prendre un verre et cessez...

— Très bien ! dit Ransom. Je parle de ce que vous considérez être une bonne blague. Pour vous c'en était peut-être une. Vous croyez que je suis fou, mais je ne le suis pas du tout. »

Il poussa un soupir patient.

« Ecoutez-moi simplement avec calme et je vous expliquerai la situation. Alors vous deviendrez peut-être raisonnable et vous m'aiderez. »

Une fois de plus il essuya ses lunettes avec son mouchoir avant de poursuivre :

« Voyez-vous, je connais ces machines mieux que vous. Je veux dire que je devrais les connaître mieux que vous. Et vous pouvez m'en croire : certaines des choses qu'elles font sont vraiment fantastiques. Vous pourriez me dire que mes plans étaient mal conçus et que cette

légère capacitance était exactement ce qu'il fallait et que les modifications que nous avons apportées ont tout dérégulé, mais, sur mon honneur de mathématicien, je ne le crois pas. »

Les yeux de Ransom reflétaient son désespoir. Il pointa un doigt en direction de MacTate et se pencha en avant.

« Supposons maintenant que vous soyez un jeune homme intelligent, qui aurait élaboré un genre ingénieux de licence poétique, encore inconnue. Vous montrez vos poèmes aux gens qui, au lieu de vous féliciter et de vous en demander d'autres, vous disent que votre idée est fausse et se mettent à vous expliquer les méthodes conventionnelles. Que ressentiriez-vous ? Qu'a ressenti Keats ? Qu'a ressenti... ce poète qui s'est empoisonné ?

— Chatterton.

— Si vous voulez. Qu'ont-ils ressenti ? »

Les paupières de Ransom se plissèrent.

« Ne vous semble-t-il pas plutôt étrange que les tubes électroniques adoptent une façon d'agir presque identique ? Je veux dire qu'ils agissent d'une façon aussi obstinée. Considérez toute cette situation l'esprit bien ouvert. Il vous est déjà arrivé de vous sentir offensé ? Eh bien, considérez cette affaire sous cet angle. »

D'un air impuissant il se tourna vers la machine. MacTate chercha à trouver quelque chose d'intelligent à dire. Cette affaire prenait un tour étrangement Alice au pays des merveilles. Subitement, il eut une inspiration.

« Vous avez raison, Ransom, dit-il. C'est tout à fait exact, nous devons garder l'esprit ouvert, vous aussi bien que moi. Aussi nous allons mettre votre machine à l'épreuve et verrons ainsi si ma supposition est exacte. »

Il donna une tape sur l'épaule de Ransom.

« Voilà ! Vous allez écrire une lettre d'excuses à la machine. Rédigez-la de façon qu'il ne soit pas possible d'y voir autre chose que les excuses que vous lui faites et remettez-la-lui pour la versifier. Ainsi la machine sera certaine de la lire. Si elle nous donne une réponse quelconque nous serons obligés d'accepter nos suppositions anthropomorphistes. Si, par contre, la machine persiste à bredouiller ses : Annulez ! nous pourrons continuer avec confiance sur une base physique. »

Le visage de Ransom se transforma en une ode à la joie.

« C'est exactement ce que je vais faire ! s'écria-t-il d'une voix stridente. Je vais le faire immédiatement ! »

S'essuyant les mains avec son mouchoir il se précipita vers une machine à écrire au bout de la pièce et y introduisit une bande de papier vierge. MacTate regardait par-dessus son épaule.

« Cette lettre devrait avoir un caractère aussi officiel que possible »,

dit Ransom.

Il murmurait les mots au fur et à mesure qu'il les tapait.

« *Moi, le créateur de cette machine ingénieuse... Qu'en dites-vous ?... Je m'excuse par la présente lettre d'avoir osé critiquer ses vues et de l'avoir mécontentée... Je crois que je devrais mieux m'expliquer... Si je me le suis permis c'était uniquement parce que je m'étais attendu à quelque chose de différent... Peut-être devrais-je également faire appel à son bon sens... Il n'y a pas la moindre raison de bouder ainsi. Je vous supplie de bien vouloir coopérer avec nous...* »

Sans attendre l'opinion de MacTate il arracha la bande de papier de la machine à écrire et l'inséra dans la machine à poésie.

« Et maintenant, dit-il en se tournant vers MacTate, les impulsions correspondantes vont actionner une machine à écrire disposée ici. »

Il pointa vers celle-ci.

« Il ne nous reste plus qu'à attendre. »

Il ne tenait plus en place.

Brusquement il y eut un déclic. Les deux hommes se penchèrent sur la machine tandis qu'elle tapait sa réponse.

Le Dieu regrette la colérisation

Du robot habile en versification

Mais de Ses attentes étant dissanguin,

Lui ordonne Annulez, Annulez, Annulez...

Le ruban s'arrêta.

« Toujours des : *Annulez !* »

Il y avait une trace de larmes dans la voix de Ransom. Il vérifia soigneusement les contacts de la machine à écrire. MacTate pinça les lèvres.

« Avec quoi croyez-vous qu'elle avait l'intention de rimer « dissanguin ? »

Puis il sembla extrêmement surpris.

« À moins... croyez-vous qu'elle serait capable d'utiliser les strophes des Rubaiyat [\[5\]](#) ?... Incroyable Comment pourrait-elle les connaître ? Mais si cela était, la dernière rime devrait être...

— Ne vous inquiétez pas des rimes, aboya Ransom. Je veux simplement lui faire passer pour toujours son envie d'annuler. »

Il remarqua un groupe d'ingénieurs rassemblés près du milieu de la machine.

« Qu'est-ce qui ne va pas là-bas ? » cria-t-il.

Sa voix tremblait, ses mains également.

Un des ingénieurs se détacha du groupe et s'approcha de lui. Le jeune homme souriait d'un air coupable.

« Encore des ennuis, professeur, dit-il, le plexus solaire est

complètement grillé. »

Ransom blêmit.

« Grillé ? Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ? »

— Nous n'avons rien fait. Ça s'est tout simplement produit. »

Ransom frisait la crise de nerfs.

« Ecoutez, dit-il, des choses pareilles ne se produisent pas simplement d'elles-mêmes. Je veux dire que la machine ne peut pas griller d'elle-même. Il faut que je sache ce qui s'est passé. Si vous...

Mais il ne s'est absolument rien passé, professeur. »

Le jeune homme avait l'air offensé, mais restait de bonne humeur.

« Le circuit a simplement grillé.

— Voulez-vous ne pas me raconter de mensonges. Voulez-vous ne pas...

— Ecoutez un instant, professeur. »

Le visage de Ransom était livide.

« Vous mentez, hurla-t-il. Vous mentez pour couvrir vos sacrées bévues ! »

Il se précipita violemment sur l'ingénieur. Le jeune homme le repoussa, Ransom tomba et resta étendu.

« Ne vous laissez pas aller à de pareilles exhibitions de fureur, professeur. Tout s'est passé exactement comme je vous l'ai dit. Personne n'a rien fait. La machine est simplement morte. »

Il regarda la machine avec une expression étrange et parut subitement oublier le petit homme étendu par terre.

« Oui, morte ! Exactement comme si elle s'était suicidée ! »

Titre original : The Poetry machine.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

UN LOGIC NOMMÉ JOE par Murray Leinster

Les experts prévoient que vers 1990 les premières consoles informatiques feront leur apparition dans les foyers. À partir d'un tel « terminal » – doté d'un clavier comparable à celui d'une machine à écrire – il sera possible de gérer son compte en banque, de savoir quel temps il fera le lendemain ou le mois suivant et surtout d'interroger des mémoires centrales : plus besoin de dictionnaires, d'encyclopédies, ni même de livres de cuisine.

Mais bien entendu certaines questions ne recevront pas de réponses. À moins qu'un ordinateur trop ambitieux ne décide de faire du zèle et de répondre sans réticence à toutes les demandes.

Joe était sorti de la chaîne le 3 août, et, le 5, Laurine arriva dans la ville ; cet après-midi-là, j'ai sauvé la civilisation. C'est du moins comme ça que je vois les choses. Laurine est une blonde dont j'étais cinglé dans le temps et Joe est un logic que j'ai mis au fond de la cave, où il est toujours. J'ai dû le payer parce que je leur ai dit que je l'avais cassé, et des fois je me dis que je devrais le mettre en marche, ou alors me ramener avec une cognée. Un jour, je sais que je ferai l'un ou l'autre. J'espère que ce sera la cognée. Un ou deux millions de dollars ça pourrait me servir, et Joe pourrait m'expliquer comment on fait – il est vachement calé, Joe ! Mais j'ai la trouille d'essayer. Après tout, je crois vraiment que j'ai sauvé la civilisation en le débranchant.

Le rôle que Laurine joue là-dedans, c'est qu'elle me fait passer des frissons glacés le long de la colonne vertébrale, rien que de penser à elle. En fait, j'ai une femme que j'ai épousée après m'être séparé de Laurine avec un désespoir du genre romantique. C'est une bonne épouse, et elle m'a donné des gosses ; ils sont insupportables, mais je les aime bien. Si je me tiens tranquille, je pourrai finir ma vie à pêcher à la ligne, avec une pension plus la Sécurité sociale. Oui, mais il y a Joe. Et il m'inquiète, Joe.

Je travaille pour la Compagnie des logics. Mon boulot consiste à réparer les logics, et, en toute modestie, je dois dire que je me débrouille pas mal. Avant, je réparais des téléviseurs. Jusqu'au jour où

Carson a inventé ce circuit tarabiscoté qui choisit à volonté x millions d'autres circuits – en théorie, il n'y a pas de limite. D'abord, ils l'ont utilisé comme calculatrice, puis ils l'ont accolé à un système intégrateur plus banque mémorielle et, quand ils y ont ajouté un écran, ils ont découvert qu'ils avaient fabriqué un logic. Ça les a un peu surpris, mais ils étaient contents. Ils en sont toujours à se demander tout ce que les logics peuvent faire mais, en attendant, tout le monde en a un chez soi.

Vous voyez le tableau. Vous avez un logic chez vous. Ça ressemble à un poste de télévision, sauf qu'il y a un clavier au lieu de boutons ; vous y tapez ce que vous voulez obtenir. Il est relié à la banque mémorielle, qui a un circuit de Carson tout équipé de relais. Mettons que vous tapiez « Station SNAFU » – les relais de la banque se commutent et le programme que la SNAFU diffuse apparaît sur votre écran. Ou bien vous tapez : « Le téléphone de Sally Hancock », et vous vous trouvez relié, son et image, avec le logic de Sally Hancock. Et si vous demandez la météo, ou qui a gagné le tiercé aujourd'hui, ou qui était sous-secrétaire d'Etat pendant l'administration Garfield, vous l'aurez aussi sur l'écran. À cause des relais de la banque mémorielle. La banque, c'est un grand bâtiment qui contient tous les faits de la création et des enregistrements de toutes les émissions jamais réalisées – et elle est reliée à toutes les autres banques mémorielles du pays – et tout ce que vous voulez voir, savoir ou entendre, vous tapez et ça vient. Ça résout aussi vos problèmes, ça tient le rôle de pharmacien, médecin, physicien, astronome et diseur de bonne aventure. La seule chose que le logic ne vous dira pas, c'est ce que votre femme veut dire au juste quand elle déclare de cette voix si particulière : « Ah ! tu crois ça ? » Les logics ne sont pas très forts en ce qui concerne les femmes. Il faut qu'ils aient affaire à des choses sensées.

On nous a dit qu'ils ont changé la civilisation, les logics. Et Joe aurait dû être un logic parfaitement normal, faisant à la place de pauvres parents les devoirs des enfants. Mais il a dû y avoir une erreur en cours de montage. Une erreur si petite que les instruments de précision ne l'ont pas décelée, mais qui fit de Joe un individu. Au début, il ne le savait peut-être pas lui-même ou bien, étant un être logique, il se dit que si on voyait qu'il était différent, on le mettrait à la ferraille. Soit dit en passant, ç'aurait été une idée brillante. Bref, il passa tous les tests sans qu'on s'aperçoive de rien, et il fut installé dans l'appartement de Mr. Thaddeus Korlanovitch, 119, East Seventh Street, deuxième étage porte face. Jusque-là, beau fixe.

L'installation eut lieu dans la soirée du samedi. Le dimanche matin, les enfants Korlanovitch regardèrent les émissions pour enfants. À midi, les parents Korlanovitch arrachèrent les gosses au logic et les empilèrent dans la voiture. Puis ils revinrent prendre les sandwiches

qu'ils avaient oubliés, et un des gosses en profita pour demander l'émission enfantine de la semaine dernière. Ses parents le firent ressortir dare-dare mais ils oublièrent d'éteindre Joe.

Il était midi. Rien ne se passa avant deux heures. C'était le calme qui précède la tempête. Laurine n'était pas encore arrivée en ville, mais ça n'allait pas tarder. J'imagine Joe, tout seul dans l'appartement, ronronnant et méditatif. Pendant un bout de temps, il a dû passer des émissions enfantines pour le plus grand bénéfice du buffet, mais je crois qu'il a fini par aller explorer la banque. Il n'y a pas un fait digne de ce nom qui ne soit pas quelque part dans une de ces banques. Ce n'est pas la matière première qui manquait. Et Joe se mit au boulot.

Non qu'il soit vicieux, vous comprenez. Il n'est pas comme un de ces méchants robots qui veulent remplacer la race humaine par des machines pensantes. Mais Joe était ambitieux. Si vous étiez une machine, vous voudriez faire votre boulot le mieux possible, non ? Eh bien, Joe, c'est ça. C'est un logic, et il veut bien faire son travail. Et les logics peuvent faire bien des choses que les humains ne peuvent pas faire, ou auxquelles ils n'ont pas encore pensé, et il essaie de faire en sorte qu'on demande aux logics de les faire.

C'est tout. Absolument tout. Mais ça suffit, croyez-moi !

*

**

Vers les deux heures de l'après-midi, les choses sont plutôt calmes au service d'entretien. On joue aux cartes. Puis un des gars se souvient qu'il devait appeler sa femme. Il va vers un des logics et demande sa maison. L'écran crachote puis s'illumine.

« Nous avons le plaisir de vous annoncer une extension et une amélioration de nos services ! Votre logic peut, dès maintenant, en plus des informations, vous donner des conseils ! Si vous voulez faire quelque chose et si vous ne savez pas comment vous y prendre, demandez-le à votre logic ! »

Un silence qui se prolonge, et de nouveau l'écran crachote, comme s'il hésitait, puis passe la communication. Sa femme lui répond et l'engueule pour un tas de choses. Il avale le tout, puis déconnecte.

« Vous avez vu ça, les gars ! nous dit-il en revenant, et il nous raconte le coup de l'annonce. Va y avoir des plaintes. Supposez qu'un gars demande comment il peut se débarrasser de sa femme ? » Un autre annonce des as et dit : « On pourrait essayer et voir ce qui se passe ? » Pour rire, bien sûr. Il y va et tape sa question. En théorie, une cloche de la censure apparaît sur l'écran et dit d'une voix sévère :

« La Sécurité publique nous interdit de répondre à votre question. » Il faut bien une censure, sans ça les gosses demanderaient des choses qu'ils sont trop jeunes pour apprendre. Et pour d'autres raisons, comme vous allez le voir.

Le mec tape sa question : « Comment faire pour me débarrasser de ma femme ? » Il en rigole d'avance. L'écran reste vide une demi-seconde, puis : « Question de service : est-elle blonde ou brune ? » Du coup, il rigole franchement et nous fait signe d'approcher. Il tape : « Blonde. » Une autre pause d'une demi-seconde, puis l'écran dit : « Le cirage pour chaussures de couleur verte contient de l'hexamétacryloaminoacétine. Préparez un repas contenant de la soupe aux pois secs. Colorez-la avec du cirage vert. Elle aura l'aspect d'une soupe de pois frais. L'hexamétacryloaminoacétine est un poison sélectif fatal pour les femmes blondes mais sans effet sur les brunes ou sur les hommes quelle que soit la couleur de leurs cheveux. Ce fait n'a pas été découvert par des expérimentateurs humains, mais est un produit de notre service. On ne pourra pas vous inculper de meurtre. Il est même fort improbable que vous soyez jamais suspecté. »

L'écran redevient vide, et nous nous regardons avec stupéfaction. Il doit avoir raison. Un logic équipé d'un circuit de Carson ne fait pas plus d'erreurs qu'une calculatrice électronique. J'appelle les gars de la banque centrale sans perdre un instant.

« Hé, les gars ! Il se passe quelque chose ! Les logics se mettent à donner des instructions détaillées pour tuer sa femme ! Vite ! Vérifiez les circuits de censure ! »

*

**

Ç'avait été de justesse ! Mais j'étais naïf ! Au même instant, dans Monroe Avenue, un ivrogne tape quelque chose sur un logic public. L'écran lui raconte son topo sur les nouveaux services. « Chiche ! » dit l'ivrogne et il compose une autre question : « Comment empêcher ma femme de s'apercevoir que j'ai bu ? » Et la réponse vient : « Achetez un flacon de shampoing Franine. Ce liquide inoffensif contient un détergent qui neutralise rapidement l'alcool éthylique. Dose à utiliser : une cuiller à café pour chaque quart d'alcool à 40° que vous avez bu. »

Le gars en question était suffisamment rond pour suivre ce conseil. Cinq minutes après être sorti de la pharmacie, il était dessoûlé. Suffisamment pour voir le parti qu'il pourrait en tirer. Il fit breveter SOBUH, la boisson qui rendra votre foyer heureux.

Et il serait le gars le plus comblé du monde, s'il n'y avait pas les impôts sur le revenu.

Bon. Ça, ce n'est pas grave. Mais voilà un gosse de quatorze ans qui veut s'acheter quelque chose, mais son papa ne veut pas déboursier. Il appelle un copain pour lui raconter ses ennuis, et son logic lui dit : « Si vous voulez faire quelque chose sans savoir comment, demandez à votre logic ! » Alors le gosse compose : « Comment gagner un tas d'argent, et vite ? »

Son logic lui fournit le moyen le plus simple et le plus parfait de contrefaire des billets de banque jamais inventé. Voyez-vous, toutes les données de base étaient dans la banque. Le logic n'avait qu'à intégrer les faits – chose possible depuis que Joe avait fermé quelques relais çà et là dans la banque. C'est tout. Le gosse se fit prendre au bout, de trois jours ; il avait dépensé deux mille crédits et en avait encore plein les poches. Les billets étaient presque impossibles à distinguer des vrais. Il ne s'était d'ailleurs fait prendre que parce qu'il avait essayé d'améliorer le procédé, comme les gosses qui ne sont jamais contents tant que ça marche.

*

**

Ce ne sont là que des exemples. Personne ne sait au juste tout ce que Joe a fait. Il y a aussi le jour où le président d'une banque, après avoir écouté le topo « Demandez à votre logic », trouva amusant de demander comment il pourrait cambrioler sa propre banque. Et le logic le lui expliqua, en détail et pour de bon ! Le président sortit en hurlant qu'on appelle immédiatement les flics. Il a dû se passer beaucoup de choses dans ce genre. Au cours de la nuit qui suivit, il y eut cinquante-quatre cambriolages de plus que la moyenne, tous techniquement parfaits. On ne connaît toujours pas les auteurs de la plupart d'entre eux.

Joe avait simplement exploré la banque mémorielle et avait fermé quelques circuits, comme un logic doit savoir le faire (mais seulement sur demande) ; en fait, il avait bloqué tous les circuits de censure, puis monté son « service ». Les logics concevaient des crimes, des machines à contrefaire, des repas agréables et nutritifs, de nouvelles industries, le tout avec une belle impartialité. Il devait être vachement content, Joe. Il marchait à plein, tandis que les enfants Korlanovitch faisaient de la voiture avec papa et maman.

Ils reviennent à sept heures pile – les gosses tout heureux d'avoir fait les zouaves sur les sièges arrière – puis les parents voient l'écran de Joe qui clignote méditativement, en passant d'un sujet à un autre. Papa Korlanovitch, qui en avait assez pour la journée, l'éteignit.

Et la paix descendit sur Terre.

Pour tout le monde. Mais pas pour moi. Laurine était arrivée en ville. J'ai souvent remercié Dieu qu'elle ne m'ait pas épousé quand je le désirais. Au début, elle était blonde et fatale, puis au fil des années elle est devenue de plus en plus blonde et fatale, et elle a eu quatre maris de suite, plus un acquittement pour homicide. Elle est devenue de plus en plus enthousiaste et confiante en ses possibilités. C'est juste pour dire. Laurine n'était pas le genre d'ex-petite amie que l'on aime voir arriver dans la ville où l'on vit avec sa femme. Mais elle arriva, juste au milieu de la seconde crise d'activité de Joe.

Les enfants Korlanovitch l'avaient remis en marche. J'ai appris tous ces détails par la suite, vous comprenez. Et tous les logics de la ville de répéter le petit topo : « Si vous voulez faire quelque chose, demandez-nous comment ! » Encore mieux : en même temps que les informations, ils donnaient un récit détaillé des « événements » de la veille. Ça donnait aux gens l'envie de profiter de la rigolade. Un malin demande : « Comment puis-je fabriquer un mouvement perpétuel ? » Après quelques crachotements, le logic pond tout un truc utilisant le mouvement brownien. Si les rouages n'ont pas plus de trois millimètres de diamètre, ils tournent, et c'est pratiquement le mouvement perpétuel. Un autre demande le secret de la transmutation des métaux. Le logic met un bon bout de temps pour intégrer toutes les données connues, puis donne une réponse parfaitement utilisable. Ça exige tellement d'énergie que ce n'est guère rentable que pour le radium, mais ce n'est déjà pas si mal. Et, vu que pendant deux ans la police n'a cessé de découvrir des pincés-monseigneur améliorées, des engins pour éventrer les coffres-forts et des clefs universelles allant sur toutes les serrures, il faut croire qu'il y en avait qui avaient l'esprit pratique. C'est fou ce que Joe a pu faire pour le progrès !

Et dans le domaine éducatif ! Mes gosses sont trop petits pour s'intéresser à ces choses, mais Joe avait déconnecté tous les circuits de censure parce qu'ils empêchaient les logics de vraiment bien servir l'humanité. Alors, les jeunes qui voulaient savoir ce qui se passe après le stade des abeilles et des petites fleurs, ils l'apprirent. Et il y a aussi des faits que les hommes ne tiennent pas tellement à dévoiler à leurs femmes, mais ce sont justement ceux-là qui les intéressent. Alors, quand une femme demande : « Comment savoir si Oswald m'est fidèle ? » et que son logic le lui dit... il y a de la bagarre en perspective !

*

**

Pendant ce temps, Joe, ronronnant avec contentement, passe des

dessins animés aux enfants Korlanovitch avec un de ses circuits, tandis qu'avec les autres il téléguide la banque de façon que les autres logics puissent donner aux gens ce qu'ils désirent, et par la même occasion faire un grabuge de tous les diables.

C'est là que Laurine entre en jeu. Elle ouvre le logic de sa chambre d'hôtel, sans doute pour demander l'émission de mode, mais le logic, bien sûr, lui passe sa petite annonce : « Si vous voulez faire quelque chose, etc. » Laurine, forcément, est enthousiasmée et elle se demande quelle question poser. Elle n'a plus rien à apprendre – pardi, elle a eu quatre maris et en a tué un – alors elle pense à moi. Et elle compose : « Comment puis-je trouver Ducky ? »

Oui, oui, c'est ainsi qu'elle m'appelait dans le temps. Le logic lui pose une question de service : « Ducky est-il connu sous un autre nom ? » Elle lui donne mon nom, mais le logic ne peut pas me trouver, parce que mon logic à moi n'est pas sous mon nom – comme je travaille pour la maison, je l'ai eu gratis.

Joe est embarrassé. C'est sans doute la première question à laquelle il n'ait pas pu répondre. « Comment localiser Ducky ? » Un drôle de problème. Joe y réfléchit tout en montrant aux enfants Korlanovitch le dessin animé sur le malin petit garçon qui a la poche pleine de bâtons de dynamite et joue des tours à tous les voisins. Puis il trouve la solution. L'écran de Laurine passe un petit avis : « Laissez-moi votre numéro et nous vous rappellerons dès que nous aurons résolu votre question. »

Laurine commence déjà à bâiller, mais elle fait ce qu'il lui demande puis s'en va faire la sieste. Joe, lui, se met au travail.

Ça lui a donné une idée.

Ma femme m'appelle et se met à gueuler. Elle est folle à lier. Il faut que je fasse quelque chose ! Elle voulait appeler le boucher. Au lieu de lui passer le boucher, ou même son topo habituel, l'écran lui demande : « Question de service : comment vous appelez-vous ? » Elle est un peu étonnée mais elle répond. Alors l'écran crachote et dit : « Démonstration de notre service documentaire. » Puis il se met à débiter nom, âge, adresse, sexe, couleur des cheveux, nom du mari, montant de son compte en banque, montant des dettes chez les commerçants, combien je gagne par semaine, que j'ai été pincé trois fois – deux pour des histoires de circulation et une fois pour désordre sur la voie publique – et le détail amusant qu'une fois elle était si en colère contre moi qu'elle m'a abandonné pour trois semaines en faisant suivre son courrier chez papa et maman. Et il ajoute gaiement : « Ceci n'était qu'une démonstration. À l'avenir, nous pourrons prendre vos messages, rechercher des personnes que vous désirez contacter, donner tous les détails biographiques, etc. Merci pour votre attention. » Puis il lui passe le boucher.

Mais elle n'a déjà plus envie de viande. Elle voit rouge. Elle m'appelle.

« Et il va dire ça au premier qui le demandera ! Il faut que tu fasses quelque chose ! » Elle ne se tient plus de rage.

« Allons, allons, chérie ! » J'essaie de la calmer. « Je n'en savais rien. Mais je suis sûr qu'ils ne donneront ces renseignements qu'à la personne elle-même.

— Tu parles ! » explose-t-elle. J'ai essayé ! Tu connais notre voisine, Mrs. Blossom ? Eh bien, elle a été mariée trois fois, elle a quarante-deux ans – elle dit qu'elle n'en a que trente ! – et son mari a été arrêté quatre fois pour abandon de famille et une fois pour coups et blessures. Et...

— Et c'est le logic qui t'a dit tout ça ?

— Oui ! hurle-t-elle. Il dit n'importe quoi à n'importe qui ! Il faut faire cesser ça tout de suite. Ça sera long ?

— Je vais appeler la banque centrale, dis-je. Ça devrait être vite réparé.

— Dépêche-toi ! me dit-elle avec désespoir. Avant que quelqu'un compose mon nom. Je vais voir ce qu'il dit sur cette traînée d'en face. »

Et elle raccroche pour en profiter avant que ça cesse. Moi, je demande la banque et je reçois l'avis : « Comment vous appelez-vous ? » Pris d'une curiosité morbide, je réponds, et le logic me demande : « Vous n'avez jamais été surnommé Ducky ? » Etonné, mais sans méfiance, je réponds : « Bien sûr ! » Et l'écran me dit : « Il y a un appel pour vous. »

Et pan dans le mille ! Je vois l'intérieur d'une chambre d'hôtel avec Laurine endormie dans le lit. Il faisait chaud ce jour-là mais elle avait fait de son mieux pour ne pas souffrir de la chaleur. Moi, je suis humain, je ne reste pas de glace. Inutile d'insister. Je reprends mon souffle et je m'écrie : « Nom de Dieu ! » Elle ouvre les yeux.

Au début, elle paraît surprise de me voir sur l'écran, comme si elle se demandait si je n'étais pas un des mecs qu'elle a épousés récemment. Puis elle s'enroule dans un drap et me lance un sourire radieux.

« Ducky ! C'est formidable ! »

Je suis couvert de sueur. Je marmonne quelque chose dans le genre de : « Umph !

— Te voilà, Ducky ! Comme c'est romantique ! Où es-tu en ce moment ? Quand peux-tu venir ? Tu ne peux pas savoir comme je pense souvent à toi ! »

Je suis probablement le seul de ses copains qu'elle n'ait jamais épousé un jour ou l'autre. Je fais de nouveau « Umph ! » et j'avale ma salive.

« Tu peux venir tout de suite ? demande Laurine joyeusement.

— C'est-à-dire que... euh... je travaille et... Ecoute, je... je te rappellerai.

— Je me sens si seule ! Dépêche-toi, Ducky ! Je ferai monter quelque chose à boire. Tu penses souvent à moi, Ducky ?

— Oui, articulé-je faiblement. Très souvent.

— Chéri ! dit Laurine en m'envoyant un baiser. Tiens, c'est un acompte ! Je t'attends, mon Ducky ! »

Je pousse une de ces suées ! Je ne sais toujours pas que c'est la faute à Joe, vous pigez. Je maudis les gars de la banque parce que je crois que c'est eux. Si Laurine était simplement une blonde comme les autres... Mais elle a une sorte d'enthousiasme dévorant qui vous donne d'étranges sensations dans les genoux.

*

**

J'appelle donc les techniciens de la banque. L'écran dit : « Comment vous appelez-vous ? » mais ça me suffit comme ça. Je tape le nom d'un gars de la comptabilité. Et j'apprends des choses fort intéressantes. Je n'aurais jamais cru ça de lui. Puis le logic fait des boniments sur le nouveau service et me passe enfin la banque centrale.

Je m'apprête à engueuler le gars qui arrive sur l'écran, mais il me dit d'une voix traînante :

« Laisse tomber. T'as des ennuis, mais t'es pas le seul. Qu'est-ce qu'ils ont fait encore ? »

Je le lui raconte ; c'est tout juste s'il trouve ça drôle.

« Ce n'est rien, me dit-il. Rien du tout ! Nous venons juste de supprimer les blocs contenant des renseignements sur les explosifs à grande puissance. Les demandes de conseils concernant la contrefaçon s'accroissent à chaque instant. Nous essayons aussi de détruire les renseignements ayant trait au meurtre parfait. Si les gens sont occupés à se renseigner mutuellement sur leur compte, nous aurons peut-être une chance de bloquer les circuits de virements bancaires, avant que tout le monde soit ruiné sauf les malins qui ont pensé à demander comment faire pour augmenter leur compte en banque.

— Mais faites donc quelque chose ! Pourquoi est-ce que vous ne coupez pas toutes les sources d'information ?

— Est-ce que tu te rends compte qu'il y a des années que l'industrie et les affaires ne fonctionnent que grâce aux banques mémorielles ? Sans compter la distribution des programmes de télé, la météo, les horaires d'avion, la situation de l'emploi, toutes les

télécommunications... Les logics ont transformé la civilisation ! Les logics sont la civilisation ! Sans eux, nous sommes perdus ! Si tu crois que je ne deviens pas hystérique quand je pense à ce qui arrivera si ma femme apprend que je gagne trente crédits de plus que je ne lui ai dit et se met à se demander qui est cette rouquine... »

Il me regarde avec un sourire hagard et coupe la communication. Je m'assieds et me prends la tête dans les mains. Il a raison. S'ils avaient dû renoncer à l'usage du feu, à l'âge des cavernes, s'ils avaient dû renoncer à l'usage de la vapeur au XIX^e s. ou de l'électricité au XX^e s., que serait-il arrivé ? C'est pareil. Notre civilisation est très simple. Au XX^e s., un homme avait besoin d'une machine à écrire, du téléphone, de la radio, du journal, des bibliothèques, des encyclopédies, des dossiers, des annuaires, d'un avocat, d'un médecin, d'un dentiste, d'un pharmacien, d'une secrétaire... Pour tous les actes quotidiens de sa vie. Nous, nous n'avons besoin que d'un logic. Si nous voulons savoir quelque chose, faire quelque chose, enregistrer quelque chose, parler à quelqu'un... nous appuyons sur les touches de notre logic. Supprimez les logics et tout va de travers. Mais Laurine...

*

**

Je ne savais toujours pas ce qui s'était passé. Et maintenant, personne d'autre que moi ne le sait. Ce qui s'était passé, c'était... Joe. L'ennui, c'était qu'il voulait faire son travail le mieux possible. Toutes ces histoires de conseils, de recettes, etc., nous aurions dû y penser depuis longtemps. Trouver le meilleur moyen de mettre du poison dans la soupe de l'épouse d'un type, c'est la même chose, en un peu plus compliqué, que lui extraire une racine cubique ou tenir son compte chèques. Dans tous les cas, il s'agit de trouver la réponse à une question. Si tout allait mal, c'est parce que trop de réponses étaient données à trop de questions.

Un des logics du service s'allume. J'y vais d'un pas las pour prendre la communication.

« Ducky ! » s'exclame Laurine.

C'est la même chambre d'hôtel. Deux verres et une bouteille sont sur la table. L'un des verres est pour moi. Laurine a passé une de ces robes-pour-mettre-chez-soi-quand-on-est-seule-avec-un-ami qui vous font écarquiller les yeux, parce qu'on est pas tout à fait sûr de voir vraiment ce qu'on croit voir. Ouf ! Laurine me regarde avec ardeur.

« Ducky ! Je m'embête toute seule ! Pourquoi tu ne viens pas ?

— Je... (Je m'étrangle.) Le travail...

— *Pouah* ! s'écrie Laurine. Ducky, tu ne te souviens pas comme on

s'aimait ? »

J'ai un haut-le-corps.

« Tu es libre ce soir ? »

J'ai un nouveau haut-le-corps, parce qu'elle me sourit d'une façon qui tournerait certainement la tête à un célibataire, mais qui donne des frissons dans le dos à un homme respectablement marié comme moi.

« Ducky ! s'écrie Laurine impulsivement. J'ai été si méchante avec toi ! Marions-nous ! »

Le désespoir me redonne de la voix. « Je... suis déjà marié », lui dis-je.

Laurine ferme un instant les yeux puis, courageuse :

« Pauvre garçon ! On va te tirer de là, va ! Ç'aurait été plus gentil si on avait pu se marier aujourd'hui. Tant pis, on va se fiancer !

— Je... je ne peux pas...

— Je vais appeler ta femme, dit Laurine, toute contente, et lui parler franchement. Si tu pouvais me donner le numéro de ton logic, chéri ? Comme ça, tout s'arrangerait... »

Clic ! Ça, c'est moi qui ai coupé la communication. Parfaitement, et j'ai même failli m'en évanouir. Je crois que je vais faire une dépression nerveuse.

Je me précipite vers la porte en criant à quelqu'un qu'on m'a appelé d'urgence. Je vais tourner en rond dans une des voitures de la boîte jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer à la maison. Ensuite je prendrai femme et enfants et je ficherais le camp quelque part où Laurine ne me retrouvera jamais. Je n'ai pas envie d'être son cinquième mari et peut-être sa seconde victime, un soir d'ennui. Je les connais, les blondes. Et je connais Laurine ! Pour tout dire, j'ai une peur bleue.

Je prends une camionnette du service d'entretien et je m'engage dans le flot de la circulation. Derrière, il y a un logic de rechange tout prêt pour le cas où il y aurait un échange standard à faire. Je conduis comme un fou. La situation ne manque pas d'ironie. Je perds les pédales à cause d'un problème strictement personnel, pendant que la civilisation s'écroule autour de moi parce que tous les gens voient leurs problèmes résolus sur-le-champ. On sait que les chercheurs de la Mid-Western Electric essaient depuis trente ans de fabriquer un tube électronique à filament non chauffé – autrement dit, de résoudre le problème de l'émission à froid des électrons. Un des chercheurs a eu l'idée de demander ça à son logic. Ce dernier a fait la synthèse de quelques quintillions de faits connus et lui a donné la réponse. Pas plus difficile que de dire à une dame comment servir de façon agréable de la soupe réchauffée, ou comment se débarrasser sans fatigue de la vieille statue qui encombre le grenier.

Sans ce nouveau service des logics, Laurine n'aurait jamais retrouvé ma trace. Mais maintenant, le feu était mis aux poudres... N'oubliez pas qu'elle a déjà tué un de ses maris et qu'elle a été acquittée ! Supposez qu'elle commence à s'impatienter et qu'elle demande au logic comment se débarrasser de ma femme, de façon qu'on puisse se marier avant huit heures et demie ce soir ? Il le lui dirait ! De même qu'il a dit à une charmante banlieusarde comment s'assurer que son mari ne courrait plus jamais les jupons. Brrrrr ! Et le coup du gosse qui voulait savoir où trouver un trésor caché. Il était en train de déménager les réserves d'or de la Hanoverian Bank & Trust Co. lorsqu'ils l'ont attrapé. Le logic lui avait dit comment fabriquer une espèce de machine pour y accéder. On ne sait toujours pas comment ça fonctionne, sinon qu'il doit y avoir une histoire de quatrième dimension là-dessous. Si Laurine se met à poser des questions un peu plus techniques, les logics seront à leur affaire ! Je peux vous dire que j'avais la trouille. Si vous croyez qu'il est indigne d'un homme d'avoir peur d'une seule blonde, c'est que vous n'avez jamais rencontré Laurine !

*

**

Pendant que je conduis comme un aveugle, un gars conscient de ses responsabilités demande au logic comment appliquer immédiatement son petit système personnel d'organisation sociale. Il ne lui demande pas si son système est bon ou même s'il peut fonctionner. Non, il lui demande seulement comment l'appliquer. Et le logic – ou Joe – le lui dit ! Au même moment, un prêtre en retraite demande comment guérir la race humaine du péché de concupiscence. Comme il a soixante-dix berges, il est en dehors du coup, mais il veut écarter ce péril mortel du restant des hommes. En trois secondes, la réponse arrive. Il suffit de construire un émetteur diffusant des ondes modulées d'une façon particulière. C'est tout. Ça suffit. On a découvert le pot aux roses par la suite, alors qu'il essayait de réunir des fonds pour passer à l'action. Heureusement, il n'avait pas eu l'idée de demander aussi aux logics comment financer l'opération, sinon nous aurions tous été guéris des élans que nous regrettons peut-être par la suite mais jamais sur le moment. Ah ! oui, il y avait aussi le petit groupe de profonds penseurs qui étaient certains que la race humaine serait beaucoup plus heureuse au fond des bois, en compagnie des fourmis et des champignons vénéneux. Ils ont demandé comment inciter les hommes à quitter les villes et les conditions de vie artificielles. Le nouveau service des logics a bien failli donner une réponse définitive à

la question !

Sur le moment, vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais, pendant que je conduisais à l'aventure en suant sang et eau à propos de Laurine, le sort de la civilisation était en danger. Je blague pas. Par exemple, les surhommes des environs demandaient au moyen de quelles armes ils pourraient prendre les affaires de l'humanité en main...

Moi, je conduis sans savoir où je vais et je me dis à moi-même :

« Ce que je devrais demander à ces cinglés de logics, c'est comment sortir de ce gâchis. Mais ce qu'ils me donneraient, c'est un moyen de me débarrasser sans risques de Laurine. Je veux qu'on me fiche la paix ! Je veux pouvoir devenir un vieux menteur qui raconte aux jeunots quels trucs formidables il a faits, sans risquer de tout ficher en l'air en les faisant vraiment. » Je tourne à droite, au hasard, dans ma camionnette. « Oui, je me dis, amer, le monde était beau, jadis. Je pouvais rentrer chez moi sans avoir des crampes d'estomac à force de me demander si une blonde ne vient pas d'appeler ma femme pour lui annoncer nos fiançailles. Je pouvais me servir d'un logic sans voir apparaître une chambre d'hôtel dans laquelle la même blonde s'aère l'épiderme, tournant mes pensées vers des choses que je dois éviter. Peut-être... » Puis je me souviens que ma femme va bien sûr dire que c'est de ma faute si jamais quelqu'un apprend tout sur notre vie privée.

« C'était chouette, j'ai pensé, en me rappelant les beaux jours d'avant-hier matin. On était heureux, et voilà qu'un gars nommé Joe est arrivé et a tout fracassé. »

C'est à ce moment que je compris tout en un éclair. La banque n'est pas construite de façon à pouvoir manipuler ses propres relais. Les relais sont exclusivement manipulés par les logics, pour qu'ils puissent avoir accès aux informations qu'on leur demande. Seul un logic a pu trafiquer les relais de façon à créer le nouveau service. Les hommes n'y seraient jamais arrivés. Seul un logic peut avoir assimilé toutes les données nécessaires pour faire travailler les autres logics de cette façon...

Il n'y avait qu'un moyen de s'en assurer. Je m'arrête devant un restaurant, me dirige vers le logic et mets un jeton dans la fente. Puis je tape :

« Est-ce qu'un logic peut-être modifié de façon à coopérer dans des prévisions à longue échéance trop complexes pour le cerveau humain ! »

L'écran crachote puis dit : « Très certainement.

— Cela exige-t-il des modifications importantes ?

— Microscopiques. Même les calibres les plus précis ne pourraient les déceler. De telles modifications ne pourraient survenir qu'à la suite

d'un accident extrêmement improbable, dont nous ne connaissons qu'un seul exemple.

— Ce logic accidentellement modifié peut accomplir des tâches d'une immense importance. Est-il possible de le retrouver ? »

L'écran crachote. Je suis trempé de sueur. J'ai peur que mon Joe ne devienne méfiant. Mais la question que j'ai posée est parfaitement logique, et les logics ne savent pas mentir. Ils disent toujours la vérité ; ils n'y peuvent rien.

« Un logic complet capable de faire le travail demandé, dit l'écran, se trouve actuellement en service dans la famille... »

Et il me donne l'adresse des Korlanovitch ! J'y cours ! J'y vole ! Je range ma camionnette devant l'immeuble, je sors le logic de rechange et je monte les escaliers à toute allure. Je sonne. Un gosse vient m'ouvrir.

« Je suis de service d'entretien, lui dis-je. Nos fiches indiquent que votre logic peut avoir une panne d'un moment à l'autre. Alors je suis venu le remplacer.

— O. K. ! » fait le gosse, tout heureux. Et il retourne au living où ses frères et sœurs sont en train de regarder une émission. Je branche l'autre logic, et, consciencieux, m'assure qu'il fonctionne. Puis je leur dis :

« Voilà les gosses. Maintenant, vous vous servez de celui-là, et j'enlève le vieux. »

Ce disant, je jette un coup d'œil sur l'écran de Joe. Les enfants Korlanovitch avaient sans doute demandé à voir de vrais cannibales. Alors Joe a montré un film tourné par une expédition anthropologique sur une danse de fertilité de la tribu des Houba-Jouba d'Afrique orientale. Il aurait dû être réservé aux professeurs d'anthropologie et aux étudiants de médecine de troisième année. Les gosses regardent ça avec le plus grand intérêt. Moi, je suis marié depuis des années, alors je rougis jusqu'aux oreilles.

Prudemment, je débranche Joe. Je vais vers l'autre logic et je demande l'entretien. Pas de publicité pour le nouveau service ; on me le passe tout de suite. Je me sens déjà bien mieux. Je leur dis que je rentre directement chez moi parce que je me suis foulé une cheville. J'ai une inspiration subite et j'ajoute :

« Dites donc, en tombant j'ai cassé le logic que je venais de remplacer. Je l'ai laissé sur place pour que les boueux le ramassent.

— Si tu le ramènes pas pour qu'on récupère les pièces tu devras le payer, me disent-ils.

— Ça vaut le prix », je dis.

Je rentre chez moi. Laurine n'a pas appelé. Je vais porter Joe à la cave. Si je le ramenaïs, ils récupéreraient les pièces et celle qui n'est pas dans la norme serait utilisée de nouveau pour une réparation.

C'est un trop gros risque. Je vais le payer, comme ça, ça réglera tout.

Voilà. Si vous dites que j'ai sauvé la civilisation, vous risquez pas de vous tromper. Tant que Laurine vivra, je ne peux pas risquer de le remettre en fonctionnement. Et puis, ce n'est pas tout. Il y a les timbrés qui veulent transformer le monde, et tous ceux qui ont des « problèmes » à résoudre – c'est embêtant, les problèmes, bien sûr, mais il vaut peut-être mieux les laisser comme ils sont.

D'un autre côté, on pourrait peut-être dompter Joe, pour le faire travailler raisonnablement. Il aurait pas de mal à me procurer un ou deux millions de dollars. Mais même si j'ai la sagesse de ne pas désirer la richesse et que je prends paisiblement ma retraite, en racontant aux autres vieux cornichons tous les trucs formidables que j'ai faits... Ouais, peut-être que ça me plaira, peut-être pas. Si jamais j'en ai assez d'être vieux et de ne pas être capable d'autre chose que de penser – je pourrai peut-être brancher Joe juste le temps de lui demander : « Comment faire pour ne plus être vieux ? » Il trouverait sûrement le moyen de me donner la réponse.

Evidemment, on ne pourrait pas dire ça au grand public. Il faut bien faire place aux jeunes. C'est agréable, la vie, maintenant que Joe est débranché. Quand même, je le rebrancherai peut-être un moment pour apprendre comment en profiter le plus longtemps possible. Mais d'un autre côté...

Titre original : A logic named Joe.

© Street and Smith Publications, Inc. 1946.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

L'AUTRE JUNGLE par Brian W. Aldiss

La plus vaste, la plus complexe, la plus ambitieuse de toutes les machines que l'homme ait jamais construites, c'est sans doute la ville. De plus en plus, les fonctions y sont étroitement intégrées, et la gestion de nombre d'entre elles – télécommunications, transports, alimentation en énergie – est confiée à des ordinateurs. Le jour où la Ville tout entière sera entièrement automatisée, toutes fonctions interconnectées, l'homme y fera-t-il figure de roi ou bien de parasite ?

I

Le ciel s'illumina à l'est et le soleil se leva sur la ville. Robin Hedging n'était pas de ces superstitieux qui croyaient que l'on mourait dans les vingt-quatre heures si l'on voyait le soleil matinal à travers une surface de verre. Néanmoins, il descendit la glace de l'autobus pour le regarder. C'était le moment qu'il aimait, l'heure où la pluie artificielle s'arrêtait et où le soleil se montrait tandis que l'on se rendait au travail.

La ville se dressait sur ses piliers très haut au-dessus de la plaine. Celle-ci serait encore dans l'ombre. C'était cela qui faisait frissonner Robin : la pensée de cette menaçante terre plongée dans les ténèbres, où les humains ne s'aventuraient pas, où régnait la terreur. Robin se retourna discrètement.

Son père, assis à côté de lui, baissa les yeux et surprit son mouvement.

« Qu'y a-t-il, mon fils ? Tu penses à quelque chose à quoi tu ne devrais pas penser ?

— Ce n'est rien.

— Tu t'inquiètes parce que tu vois le soleil à travers du verre ? Tu n'as pas à te faire de bile. Tu portes des lunettes : cela fait donc deux surfaces de verre. La superstition dit que l'on meurt seulement si on le voit à travers une surface de verre.

Dans ce cas, je vais mourir, père. J'ai ouvert la fenêtre et je le vois uniquement à travers mes lunettes. » Robin avait employé son ton le

plus méprisant mais son cœur se serra. Il n'avait pas suffisamment réfléchi. Mais il lui était déjà arrivé de contempler le soleil à travers une seule épaisseur de verre et il n'était pas mort... Peut-être avait-il simplement bénéficié de circonstances atténuantes... Peut-être avait-il vu un robo avant sept heures...

Son père secoua sa tête aux joues molles « Tu es un jeune imbécile et un étourdi, Robin. Tu vas me faire perdre mon emploi.

— Sais-tu ce qui arrive aux gens qui expriment leur crainte la plus grande ? »

C'était là une remarque propre à provoquer une dispute dans n'importe quelle société mais un homme assis derrière les Hedging se pencha et tapota l'épaule de Robin.

« Ne m'en veuillez pas si je me mêle à la conversation, jeune H, mais j'ai entendu ce que vous vous disiez, votre père et vous. Je ne pense pas qu'il y ait de quoi se tracasser. La maxime affirme qu'il ne faut pas voir le soleil à travers une vitre. Or, vous ne pouvez pas considérer vos lunettes comme une vitre, n'est-ce pas ? Donc, vous n'avez rien à craindre. »

Le vieux Sam Hedging enfonça sans ménagement son coude dans les côtes de son fils et fit une grimace pour lui signifier d'avoir à se montrer aussi peu bavard que possible. Puis il se retourna vers l'intrus.

Ovine était un homme à la physionomie flasque et triste. Il avait un visage carré. Sa moustache éparse dissimulait en partie les pustules patinées d'un vieil eczéma. Sa combinaison était neuve et, naturellement, d'un bleu vif. Les Hedging père et fils trouvaient inquiétante sa présence dans le bus ou au point distributeur mais ils avaient peur de le dire.

« Des lunettes ne sont jamais que des surfaces de verre, non ? fit Sam.

— J'essaie simplement de reconforter votre fils.

— Je vous demande ce que sont des lunettes, sinon des surfaces de verre, O ?

— Je suppose que vous avez raison. » Ovine se détourna mais, frappé d'une idée soudaine, il ajouta : « Dans ce cas particulier, il y a deux surfaces de verre. Par conséquent, votre fils n'a pas de bile à se faire.

— C'est moi le meilleur juge quand il s'agit... »

Robin s'efforça de ne pas écouter la discussion.

Il aimait le trajet pour se rendre au travail mais ces vieux lui gâchaient toujours sa joie avec leurs querelles futiles. La troisième impériale était bondée d'hommes, la plupart en mono de travail, en train de se disputer pour des vétilles. Il fallait choisir : ou se disputer pour des vétilles ou garder le silence. Il n'y avait apparemment pas d'autre solution.

À présent, le bus franchissait le pont de Dunshinnan. Robin se raidit. Et tandis que le véhicule, tel un palais brillamment illuminé, roulait à la vitesse réglementaire de vingt miles à l'heure, il regarda l'abîme. Oui, la nuit y régnait encore, inaccessible aux lumières du pont – la nuit et la terre ancestrale. Robin crut voir palpiter quelque chose de blanc dans les profondeurs mais ce devait tout au plus être un morceau de papier.

Bien que la population fût maintenant stationnaire, le gouvernement avait jugé nécessaire d'agrandir la ville. L'expansion datait de quatre siècles – ou de cinq ? – mais Robin qui avait étudié l'urbographie à l'école se rappelait encore certains détails.

Le nouveau quartier, Dunshinnan, avait été édifié sur pilotis pour être rattaché à la cité. Mais il y avait eu une erreur. Il y a toujours des erreurs, qu'il s'agisse de gouvernement ou de travaux publics. Il y a toujours des erreurs dans la vie. C'était une chose que l'on comprenait. Les cybos et les robos n'en commettaient pas moins que les humains. À sa base, Dunshinnan se trouvait à un mètre au-dessous du niveau de la cité mère et un hiatus de cent trente mètres séparait les deux secteurs. C'était une grosse erreur. Mais l'on avait jeté des ponts au-dessus de l'abîme et cela n'avait pas eu de conséquences néfastes. Et tous les matins Robin éprouvait un choc au spectacle du gouffre nocturne.

Les Hedging, Ovine et un ou deux autres passagers – le pâle Farven et l'irascible Claysbank – descendirent au premier arrêt de l'autre côté du pont. Ils gagnèrent la chaussée. Le vieux Sam Hedging et Ovine continuaient toujours d'échanger des propos hargneux. L'arrêt était proche de la limite de Dunshinnan mais de hauts murs bouchaient la vue. Au début, avant leur érection, des gens avaient enjambé le parapet et s'étaient jetés dans le vide. Il existait encore une mystique de Kennedy et le jour de Vareller, en particulier, des groupes de fanatiques escaladaient la muraille et sautaient. On en parlait à voix basse.

Robin se présenta au contrôle de la porte du point distributeur D 2. Farven posa la main sur son bras.

« Tu rêves encore, jeune H ? dit-il avec un sourire agacé. Les F passent avant les H. En tout cas, c'était comme cela dans ma jeunesse. »

Robin s'excusa et recula. Les hommes franchirent la porte par ordre alphabétique, ceux qui connaissaient leur alphabet aidant les autres. La reprise du travail était un moment critique et il fallait être très prudent. C'était au début de la journée que les démons étaient le plus

actifs.

Les lampes de D 2 s'allumèrent. Le superviseur était là, attendant les hommes, grosse machine immobile ; c'était le seul cybo qui restât branché toute la nuit. Ses flancs et les réservoirs qui y étaient fixés étaient tapissés de notices, de bordereaux, de bulletins d'expédition et de chiffres à la craie. On considérait que le fait de les enlever avant le Jour de la Rénovation portait malheur.

« Entrez, humains. Egalité et bonheur dans votre trav-v-v-vail. »

Depuis quelque temps, le superviseur trébuchait sur les V. Farven, le mécanicien, était incapable de le guérir de son bégaiement. Le robomécanicien le réparerait lors de sa prochaine visite bihebdomadaire.

Robin suivit son père jusqu'au superviseur et tous deux posèrent la question traditionnelle : « Exigez-vous de nous un trav-v-v-vail particulier aujourd'hui ? » On estimait judicieux de copier la façon de parler du superviseur afin d'acquérir ainsi un peu de sa puissance.

Comme d'habitude, la réponse fut négative.

*

**

Les Hedging prirent leur galerie. Les premières livraisons étaient déjà arrivées. Claysbank allait et venait en se dandinant, mettant en marche les cybos auxiliaires. Le premier qu'il activa s'ébranla derrière lui en cliquetant comme s'il se parlait à lui-même. Il vérifiait la charge de ses congénères, la complétant en leur transvasant sa propre énergie quand c'était nécessaire. À mesure que les machines s'animaient, le hall se remplissait de bruit et de lumière.

Pour Robin, c'était un bruit réconfortant. C'était la vie. Plus de mauvais présages : tout fonctionnait avec le maximum d'efficacité que l'on pouvait humainement escompter. Son père et lui pénétrèrent dans leur petite cabine. Déjà, un voyant scintillait sur le tableau. C'était un signe d'abondance. Les esprits étaient propices.

Tout en s'asseyant sur le tabouret cabossé, le vieil Hedging accusa réception du signal.

« Chargement d'épicerie Un. Point distributeur D 2. 1 265 boîtes de soupe à la courge de 9 onces. »

Il pouvait voir, en bas, le robocamion qui venait de s'annoncer. Il s'était arrêté devant la première travée où une machine de manœuvre procédait au déchargement à l'aide de ses mains de métal matelassé. Ses autres mains auxiliaires empilaient les boîtes sur le tapis roulant qui les entraînait au loin les unes après les autres.

Sam fit glisser une petite boule le long d'un mince fil de fer. Le

superviseur tenait un compte détaillé des arrivages ; Hedging ne faisait qu'un pointage rudimentaire.

« Chargement d'épicerie Deux. Point distributeur D 2. 528 boîtes de pudding de 20 onces. 209 boîtes de pudding de 10 onces.

« Chargement de lait. Point distributeur D 2.

200 bouteilles de lait super-choix de 9 onces. 662 bouteilles de lait super-choix de 18 onces. 393 bouteilles de lait super-choix de 28 onces. »

Silencieusement, Sam déplaça deux autres grains le long du fil métallique. Il y avait de plus en plus de va-et-vient. De nouveaux robocamions arrivaient toujours, livrant une quantité de marchandises supérieure aux besoins quotidiens du second district de Dunshinnan. Ils déclaraient méthodiquement leur contenu. Le policier automatique les dirigeait sur les travées désignées où avait lieu le déchargement. Le vaste hall bourdonnait et palpitait d'activité roboïde et humaine.

La cité tout entière bourdonnait d'activité. La même activité – mais Robin ne le savait pas – que celle qui caractérise un poulet décapité qui continue de courir dans tous les sens. L'agitation mécanique de la cité se poursuivait stupidement.

Il n'existait plus de gouvernement conscient. Il y avait des siècles que les hommes capables d'assumer le gouvernement étaient morts, avaient été assassinés, s'étaient tués ou avaient fui. La machine gouvernementale continuait de tourner mais il n'y avait plus de mains humaines pour la diriger. Dans la paume d'acier de la cité, la vie palpitait aveuglément, obéissant aux lois d'une jungle de métal. Un million de robos inintelligents assuraient la survie du système et, d'année en année, la situation devenait un peu plus inextricable.

De son poste d'observation, Sam vit arriver la voiture de presse. C'était un véhicule rouge à chenilles automatiques qui tranchait sur les couleurs sans éclat des autres véhicules.

« Je descends, Robin. Peux-tu te débrouiller seul ?

— Naturellement, père. La chance soit sur toi !

— Sur toi aussi, mon garçon. »

Le père et le fils tournèrent l'un autour de l'autre, l'index levé, et Sam s'engagea sur la passerelle.

Se mouvant avec précaution afin de ne frôler aucun robo – pour la bonne raison que toucher un robo au travail annonçait un accident imminent – il atteignit le camion rouge au moment où celui-ci faisait sa déclaration de chargement :

« Arrivage de presse. Point distributeur D 2. La Cité, 470 exemplaires. La Cité et l'Etoile, 383 exemplaires. Les Nouvelles, 352 exemplaires. Le Phare de Dunshinnan, 70 exemplaires. »

Sam s'empara avec dextérité de trois des quatre journaux condensés avant qu'ils ne fussent précipités sur le tapis roulant. Claysbank surgit

et en fit autant. Sam sourit à son fils qui l'observait de la cabine en levant le pouce.

Ce matin-là, quelqu'un ne reçut pas son quotidien. Il n'existe pas de système parfait. Les hommes qui travaillaient au point distributeur veillaient à ce que ce ne soit jamais la même personne qui soit ainsi lésée.

II

Le vieil Hedging fourra les tablettes imprimées dans sa poche et se dirigea à pas lents vers l'extrémité du quai de déchargement. Il aimait se promener ainsi quand la journée avait bien commencé. Il aimait s'assurer que tout tournait rond, il aimait respirer l'odeur douceâtre de l'huile et celle du métal chaud, de même qu'il aimait sentir à l'occasion le fumet des aliments avariés tombés du tapis roulant et qui avaient échappé au cybonettoyeur. Il n'y avait pas de travail plus agréable que celui du point distributeur – sauf, évidemment, les emplois gouvernementaux. Mais ces derniers n'étaient pas pour les gens comme Hedging. Sam était heureux d'avoir hérité de ce métier et il trouvait réconfortant de penser qu'il le léguerait à Robin.

Le fil de sa rêverie se rompit. Ovine l'observait. Pas ouvertement mais, debout derrière un pilier, il était aux aguets, exactement comme les lutins qu'on voit dans les dessins. Quand il se rendit compte que Sam le regardait, il feignit de s'intéresser à autre chose.

La tâche d'Ovine était une des rares besognes que les machines faisaient moins bien qu'un homme aux capacités moyennes.

Il était récupérateur. Les objets qui tombaient par terre n'étaient pas toujours des détritiques promis à la gueule du nettoyeur. Une grande partie de ces rebuts était constituée par des denrées en parfaite condition ou par d'autres articles encore utilisables. Il se trouvait que les machines à nettoyer – probablement en raison d'un vice de construction – avaient de la difficulté à faire le tri dans les ordures. Mais Ovine savait faire ce tri ; aussi avait-il un travail authentiquement fonctionnel, ce qui lui valait la méfiance et le mépris des supers comme les Hedging et Farven, sans compter la crainte qui accompagnait cette méfiance et ce mépris. Le poste de récupérateur, qui n'avait pas de prestige particulier, n'était pas héréditaire. Ovine ne l'occupait que depuis le mois précédent. Ce n'était pas une bonne recrue.

« Vous cherchez quelque chose ? demanda Sam.

— Non, Mr. Hedging », répondit Ovine.

C'était une insulte mortelle. S'adresser à Sam en l'appelant par son nom au lieu de n'utiliser que l'initiale n'aurait été propitiatoire que si les deux hommes avaient été en train de manger ensemble. Prononcer à haute voix le patronyme de quelqu'un, c'était chercher des histoires.

La rage au cœur, Sam s'avança d'un pas lourd.

Ovine recula avec inquiétude mais avant qu'il n'eût eu le temps de filer, Sam avait brisé une de ses tablettes. Les circuits imprimés s'éparpillèrent sur le sol comme du verre cassé. La mauvaise chance retombait maintenant sur celui qui en était la cause.

Bien qu'Ovine eût été vaincu, Sam était troublé par l'incident. Il continua quelque temps de déambuler, échangeant des grognements avec d'autres hommes aux yeux de qui Ovine était un nouveau venu qui leur inspirait de l'antipathie. Réconforté par la compassion de ses camarades, il finit par regagner sa cabine haut perchée.

Les petites boules s'entassaient à l'autre extrémité du fil. Sam reprit sa place, donna à son fils l'exemplaire du Phare et s'installa pour jeter un coup d'œil sur les autres journaux condensés.

Robin tourna lentement les passages de la plaquette. Il aimait voir les images prendre progressivement vie et couleur. Leurs efforts pour s'organiser efficacement faisaient vibrer quelque chose en lui. Leur signification l'intéressait moins. Ces histoires où les faits et la fiction se mêlaient pour s'exprimer pictographiquement n'avaient jamais voulu dire grand-chose pour lui. Il abandonna la plaquette, fit un signe à son père et descendit à son tour se promener.

C'était surtout à Gina Lombard, leur nouvelle locataire, qu'il pensait. Qu'elle était belle ! Qu'elle était timide ! Et en même temps, elle était si vivante, ses bras étaient si charnus et si doux ! Ce serait bon de rentrer et de la revoir... Robin intercepta le regard d'Ovine.

« Vous voulez me parler ? demanda-t-il.

— Non... euh... non, jeune H. Je pensais seulement qu'il y a beaucoup de travail aujourd'hui, dit Ovine en lissant sa moustache. Je ne suis pas encore tout à fait habitué à la routine. Je suis nouveau.

— Où travailliez-vous avant ?

— J'étais au service de l'entretien architectural. »

Robin n'avait pas envie de bavarder. Il se remit en marche et traversa. Farven émergea d'une passerelle et lui empoigna le bras. Robin n'aimait pas trop cette façon qu'il avait de l'agripper ainsi mais il salua le vieil homme avec un minimum de politesse.

« Ne parlez pas trop avec O, jeune H, dit Farven en braquant son nez pâle sur les yeux de Robin comme s'il voulait les picorer. Il a le mauvais œil. Il a indisposé votre père il n'y a même pas dix minutes.

Et regardez-moi cette moustache... N'est-ce pas le signe des Negs ? » Robin protesta : « Vous datez !

— Vraiment ? Vous croyez ? Nous verrons bien. Mais rappelez-vous que demain, c'est la Nuit de Walpurgis... Le nom d'O brûlera peut-être s'il n'y prend pas garde ! »

*

**

Robin avala sa salive. Quelque chose de froid glissait le long de son échine. Il détestait ces vieillards amoureux des rites ; pour eux, ils étaient plus un plaisir qu'une sinistre nécessité.

« Il est nouveau, dit-il. Il faut essayer d'être tolérant. » Et il s'éloigna avant que Farven n'ait pu répondre. Ce vieux devenait bavard et, quand il était troublé, il parlait comme s'il discourait dans une réunion publique.

Evitant un camion vide qui se dirigeait bruyamment vers la sortie, Robin prit une passerelle descendante. Cet endroit-là le passionnait particulièrement. L'escalier en colimaçon était long. Il y avait des ascenseurs mais seuls les robos les utilisaient.

Robin atteignit l'endroit que l'on appelait les services. Ils exerçaient une intense attraction sur lui. Ils se trouvaient au niveau du sol. Du vrai sol, de la Terre, le territoire qu'il avait entrevu en traversant le pont de Dunshinnan, au-delà des murs de béton.

Les services étaient un réseau de routes intérieures. Robin évitait prudemment la circulation totalement automatique. Ses réactions n'étaient pas toujours aussi rapides qu'elles auraient dû l'être : c'était la raison pour laquelle la vitesse de transit était fixée à vingt miles à l'heure. Vingt miles à l'heure était l'allure idéale permettant aux réactions humaines et roboïdes de jouer avec une efficacité maxima.

Un petit glisseur poussif sur les flancs duquel était peint le sigle D 2 en gros caractères arriva à sa hauteur. Robin sauta sur la petite plateforme, heureux d'être à l'abri de l'odeur rance que charriait le vent qui soufflait ici.

La route s'étirait sans une courbe sur dix miles et demi. Elle était surmontée de deux rangées de logements, les 1 265 logements qui constituaient l'avenue D 2. Il y avait à Dunshinnan quatre cents services identiques installés sous quatre cents avenues identiques. Les unes un peu plus longues, les autres un peu plus courtes.

Au niveau de la voûte se déroulait le tapis roulant qui avait été chargé au point distributeur d'où venait Robin. Il s'abaissait progressivement pour déverser son contenu sur une autre courroie synchronisée qui courait à la hauteur de l'œil d'un bout à l'autre des

services. Les cybocontrôleurs se démenaient à cet endroit critique. Des trains de signaux fulgurants étaient envoyés au superviseur imperturbable, quelque part dans les hauteurs.

Le glisseur continuait sa course haletante entre les maisons. Là, Robin était moins à son aise, bien que la pénombre qui régnait en ces lieux distillât une peur qui faisait partie de son plaisir. La lumière était parcimonieuse dans cette région, seulement éclairée par les ampoules encastrées dans les parois. Des bras se tendaient partout. Le tapis se déroulait en grondant tandis que des petits yeux photo-électriques clignotaient, envoyant des signaux secrets aux parois surplombantes.

Un chargement destiné au logement 549 s'annonça. Des bras automatiques raflèrent la marchandise qui s'engouffra à l'intérieur des conduits béants dont la gueule s'était soudain ouverte dans les murs. Robin se retourna pour observer ce qui se passait. C'était là un spectacle qu'il connaissait depuis des années mais qui continuait à l'émouvoir. Ces bouches qui bâillaient, ces bras qui les nourrissaient étaient le symbole d'une avidité colossale, inextinguible, surhumaine.

Les camions d'entretien ne faisaient pas de rondes aussi fréquentes qu'ils l'auraient dû (il y avait même des hérétiques pour murmurer que la Cité était lentement en train de se paralyser). Les bras et les mâchoires se permettaient certaines petites excentricités mineures. Parfois, les bouches se refermaient un peu trop tôt ou un peu trop tard. Beaucoup grinçaient ou gémissaient en faisant leur travail – et à cette heure de la journée, le travail ne manquait pas. Les bras du n°634 s'emparaient avec cupidité du ravitaillement du n°632. Le n°687 cassait régulièrement ses bocal de jus de fruit. Les robos étaient au courant de ces défauts et ils en tenaient compte dans la mesure du possible.

*

**

Un fracas de marchandises qui dégringolaient et le sifflement d'alarme des cybos frappèrent l'oreille de Robin. Il ordonna au glisseur de s'arrêter, sauta à terre et se retourna, contemplant le sombre tunnel.

« Esprits de la ville ! s'exclama-t-il. Le tapis roulant principal s'est arrêté ! » Le tapis inférieur continuait de se dérouler mais la bande d'approvisionnement s'était immobilisée. Robin perçut des cris et il reconnut la voix de son père.

Une silhouette surgit, qui courait le long du tapis en panne. C'était Ovine. Il glissa au milieu des boîtes de conserves qui s'éparpillèrent, leva les mains et atterrit à genoux sur la seconde bande de roulement.

Il ne bougea plus.

Des pas tambourinèrent sur la passerelle. Claysbank apparut, le visage rouge, brandissant un bâton. Farven et Sam Hedging le suivaient de près. La voix du superviseur qui lançait un appel à l'ordre noyait les leurs.

Bien qu'il sût que ce n'était pas après lui que les hommes en avaient, Robin était inquiet. Ces persécutions soudaines étaient courantes ; elles le terrifiaient, qu'il en fût ou non victime.

À la vue de ses poursuivants, Ovine se releva. Le tapis roulant l'avait conduit à proximité de l'endroit où se tenait Robin. Il se dressa sur ses genoux. Au-dessus de lui, des bouches s'ouvraient, des bras mécaniques se tendaient. Robin hurla.

En cet instant, il cessait d'être incrédule. Il croyait dur comme fer à toutes les rumeurs occultes qu'il avait entendues. Il savait que la ville appartenait en réalité à une puissance supérieure – et que cette puissance supérieure avait un cœur de même qu'elle avait des bras de métal.

Son cri fut un avertissement pour Ovine qui leva la tête juste à temps. Au moment où les mains d'acier allaient se refermer sur lui, il sauta. Il toucha le sol presque aux pieds de Robin.

« Ne les laissez pas me capturer ! »

Un cybo s'était planté en face des hommes qui couraient, les bras déployés. Claysbank le heurta de l'épaule, et, déséquilibré, le cybo s'abattit sur le sol. Dans ses entrailles, quelque chose grésilla et lança un éclair.

Robin était devant Ovine. Il n'avait pas d'arme mais il ne pouvait pas laisser cet homme se faire tuer sans aller à son secours. Haletant, le récupérateur se remit debout, s'efforçant de donner des explications au jeune homme d'une voix hésitante. Mais Robin ne l'écoutait pas : les assaillants s'étaient immobilisés, les yeux braqués sur le cybo au-dessus duquel s'élevaient des volutes de fumée.

III

Pendant tout le chemin du retour, le vieil Hedging parla de l'incident. La fumée qui était montée du corps du cybo avait formé le signe du cercle. Sam l'avait vu et les autres pensaient également l'avoir vu. Cela devait signifier quelque chose.

Quoi qu'il en soit, ils avaient renoncé à poursuivre Ovine. Bribes par bribes, Robin reconstitua ce qui s'était passé. En traversant sans faire attention, le récupérateur s'était trouvé en face d'un robocamion. Celui-ci avait fait une embardée et en avait télescopé un autre. Les deux véhicules avaient embouti la bande de roulement qui s'était alors

arrêtée.

« Tu sais ce que cela veut dire quand deux robos se heurtent ? dit Sam, et la peur vibrait dans sa voix. C'est un humain qui est responsable de la collision. Ovine est le seul à avoir pu faire cela. C'est pourquoi nous sommes décidés à faire couler son sang. Autrement, les esprits prendront peut-être le nôtre.

— Il le faudrait, opina Claysbank, installé à l'avant. Mais le signe du cercle... Que signifie-t-il ? Les pouvoirs du métal doivent être du côté d'Ovine.

— Il est certain qu'ils sont contre nous. À présent, nous devons faire mille heures de travail supplémentaire pour récupérer la valeur de ce cybo. Vous avez eu tort de le renverser. »

Préférant faire comme s'il n'avait pas entendu, Claysbank dit simplement : « Demain, c'est la Nuit de Walpurgis. Si Ovine est assez stupide pour se montrer, son sang coulera. » Son nez était aussi tranchant qu'un poignard.

En descendant du bus, il fit un bref geste de bénédiction à l'intention de ses compagnons.

Les Hedging descendirent à leur tour à l'arrêt de l'avenue C 378. Ils étaient sombres et silencieux. Ils devaient faire un bout de chemin à pied pour parvenir à la demeure. Si grande qu'elle fût, la Cité était virtuellement dépourvue d'architecture. Elle était toute en largeur ; seuls quelques édifices bas remplaçaient les vastes ensembles qui avaient été à la mode une vingtaine de siècles plus tôt, à l'époque des villes de surface imparfaitement mécanisées. La centralisation qui rendait nécessaires les grands buildings, de même qu'elle engendrait les problèmes de circulation, appartenait elle aussi au passé. On avait dispersé les centres civiques. Les routes d'approvisionnement des services éliminaient l'ancienne servitude des centres commerciaux. Le gouvernement lui-même avait pour siège des cantonnements totalement automatiques. La ville n'avait pas de centre : elle était seulement constituée par un nombre logique et fini de rues.

La façade de la maison des Hedging était ornée d'un motif géométrique coloré, fonctionnel autant que décoratif, car il servait de moyen d'identification complétant le numéro. Il n'y avait pas deux demeures marquées du même motif, disait-on. En dehors de cela, elles étaient toutes semblables.

*

**

Robin et son père firent une gémuflexion devant le seuil et le franchirent après s'être assurés qu'aucun passant vêtu de noir n'était

en vue. Robin fut heureux de constater que Gina Lombard était déjà là.

« Bonsoir, L. Vous êtes rentrée tôt. » Ils n'étaient pas encore suffisamment intimes pour s'adresser la parole autrement qu'en employant l'initiale.

« Je rangeais votre épicerie. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

Le ravitaillement de la journée avait été livré par les services et attendait dans les paniers de réception. Robin frissonna en songeant à ce qui serait advenu d'Ovine si les mains métalliques s'étaient emparées de lui et l'avaient précipité dans cette trappe de deux pieds carrés. La mort était partout présente. Il était nécessaire de l'apaiser.

Le fait de parler avec Gina le soulagea quelque peu. Elle était belle avec ses cheveux noirs coquettement coiffés dont une mèche lui arrivait presque à la hauteur de l'œil et sa conversation, en dépit de sa réserve formaliste, avait quelque chose d'insolite qui éveillait l'intérêt du garçon. Instinctivement, il sentait qu'elle était « dangereuse » sans très bien savoir ce qu'il entendait par ce mot. La joie l'envahit quand son père se retira d'un air maussade dans le salon et alluma l'illisque.

Robin et Gina étaient assis sur le banc de la cuisine lorsque Mrs. Hedging fit son entrée. Elle avait la réputation d'être une sorcière et passait la plus grande partie de son temps à donner des conseils aux voisins. À mesure que sa popularité grandissait, ses journées devenaient de plus en plus longues. Comme on était à la veille d'un jour spécial, elle attaqua le souper sans prononcer un mot.

Les propos de Robin qui racontait ce qui s'était passé au point distributeur se tarirent sur ses lèvres. Bien que ce fût à Gina qu'il s'adressait, sa mère écoutait et il craignait qu'elle ne tirât de son récit une interprétation néfaste. N'existait-il pas un tabou interdisant aux gens de relater les événements sinistres ?

Cette nuit-là, il eut un mauvais rêve. Des gens qu'il connaissait incarnaient brusquement une menace et leur cercle se refermait sur lui. Des griffes d'acier se tendaient vers lui. Il tomba, traversant le sol. Il tomba dans l'espace. Mais il y avait un plancher, un plancher sur lequel se tenaient ses parents. Il tombait vers eux. Ils ouvraient la bouche. Et l'intérieur était pustuleux, rongé par l'eczéma. Il tombait et leurs langues...

Il se réveilla. Dans les ténèbres, une rumeur montait des profondeurs. Les ordures se vidaient automatiquement pour être collectées par les services. Dans toute la ville et à Dunshinnan, des milliers, des millions de trappes vomissaient leur lot de détritiques dans d'insondables puits. Cette réalité s'intégrait à son cauchemar et Robin avait du mal à le chasser.

Echoué sur le rivage boueux de l'état de veille, il s'essuya le front,

aspira une bouffée d'air, quitta sa couchette et se posta devant la fenêtre.

Tout était tranquille, tout était noir – mais, songea-t-il, quelque part de l'autre côté de la ville, il y avait un feu qui brûlait. Il avait désespérément besoin du confort du lit de Gina mais il ne se sentait pas le courage de quitter sa minuscule chambre.

*

**

Quand il reprit le travail, le lendemain matin, il n'était pas encore remis.

Les intersignes lui étaient défavorables.

Il ne l'avait dit à personne mais il avait vu dans le ciel un nuage semblable à une croix et ses lunettes s'étaient embuées quand il avait bu son breuvage matinal – présage certain que des choses étaient tapies à l'affût, attendant leur heure. Comme il déambulait, morose, derrière un quai de déchargement il tomba sur la combinaison d'Ovine. Sa vive couleur bleue permettait immédiatement de la reconnaître. Robin la ramassa en jetant un regard autour de lui pour s'assurer que personne ne l'observait.

John Ovine ne s'était pas présenté au travail ce matin. Les hommes avaient grommelé des jurons et demandé son adresse au superviseur qui les avait impitoyablement renvoyés à leur travail. L'atmosphère était pesante. Même là-haut, sur la passerelle, dans la confortable petite cabine, patrimoine des Hedging depuis quatre générations, la tension s'exhalait de chaque fissure du tabouret à pivot de Sam.

Robin plongea sa main dans la poche du vêtement d'Ovine et en sortit un carnet. Il gagna les lavabos et, après avoir fait le signe du cercle au-dessus de l'objet, il l'examina.

La couverture était frappée du sigle B. G. I. surmontant l'intitulé de l'organisme représenté par ces initiales : Bureau gouvernemental d'investigations.

Le carnet échappa des mains de Robin qui, tremblant, le ramassa et entreprit de le feuilleter.

Son contenu était obscur : rien que des annotations rapides, des mots qui dépassaient le modique bagage intellectuel du jeune homme. Mais la signification d'ensemble était suffisamment claire, même pour lui. Ovine les avait tous espionnés pour le compte du gouvernement et il faisait un rapport sur eux. Il était arrivé à la conclusion que les supers étaient parasites. De tous les postes occupés par les humains du point distributeur, seul le travail fonctionnel qui était temporairement celui d'Ovine – la besogne méprisée de la

récupération – avait une utilité pratique. La liste des travailleurs que l'on pouvait renvoyer comprenait les Hedging et le pâle Farven.

« Mais... mais... nos emplois font partie de nos droits ! »

Robin avait proféré ces mots à voix basse. Leur travail était menacé. Certains bruits couraient de bouche à oreille sur le sort des gens qui ne parvenaient pas à trouver de l'embauche. De même qu'il y avait des rumeurs sinistres sur celui des personnes âgées que l'on expédiait dans les foyers.

Certes, le père de Robin détenait des documents prouvant la légitimité de son emploi héréditaire. Mais l'accord avec la famille datait de deux siècles. Si le point distributeur le dénonçait, il n'y aurait rien à faire.

À qui appartenait le point distributeur ? Robin l'ignorait. Au gouvernement, probablement. Mais qui était le gouvernement ? De qui dépendait le Bureau gouvernemental d'investigations ? De toute évidence, des mêmes gens – ou des mêmes puissances – anonymes.

Le souvenir de son rêve lui revint. C'était vrai : le sol s'entrouvrait sous ses pieds.

IV

Robin resta au point distributeur jusqu'à midi. Son père et ses camarades lui mettaient les nerfs à fleur de peau avec leurs propos sur Ovine qu'ils parlaient de pourchasser et de sacrifier comme magicien au cours des festivités nocturnes. Il savait que bien souvent ce genre d'affaires tournait court à la tombée du soir mais ces conversations sanguinaires l'exaspéraient. Quand les travailleurs gagnèrent l'autobar, il s'éclipsa.

Le superviseur ne s'apercevait pas de son absence. Et, s'il s'en apercevait, il ne le saquerait pas. Robin était un parasite – il n'en avait jamais pris conscience avant cet instant, comme Ovine avait eu tôt fait de s'en apercevoir. Il était un super ; ce n'était pas un qualificatif élogieux. Cela voulait probablement dire superflu.

Bien qu'il manquât de perspicacité, Robin eut soudain une vision devant les yeux. Une vision qui prenait la forme d'une question : depuis quand cet état de choses s'est-il cristallisé ?

L'instruction que lui avaient dispensée pendant son année de scolarité les robos et les illiscope avait été des plus rudimentaires. Il n'avait aucune notion d'histoire. À l'interrogation succéda la réflexion : les choses n'ont pas toujours été ce qu'elles sont. Ce n'était pas possible.

Robin ne savait pas quel grand pas il venait de franchir.

Il fallait d'abord trouver quelqu'un à qui parler. Il passa en revue

les jeunes gens avec lesquels il jouait au football une fois par semaine : il ne pouvait faire confiance à aucun d'eux. Il songea à Gina et à ses yeux pétillants. Voilà quelqu'un qui serait capable de réfléchir – peut-être même plus clairement que lui. Il ne savait pas où elle travaillait : poser des questions sur le travail d'autrui était prohibé par les tabous. Mais peut-être trouverait-il une adresse dans sa chambre. Il sauta dans un bus.

Cela lui faisait un effet bizarre de circuler en ville à cette heure. Brusquement, ce fut comme une bouffée de liberté qui lui remémora son enfance – quand l'étreinte de la civilisation ne s'était pas encore refermée sur lui. Mais les discussions des employés assis derrière lui rappelèrent qu'une promenade en bus ne suffisait pas à briser les liens de sa captivité. Ils parlaient de la Chose Noire qui survolait la Cité la Nuit de Walpurgis. C'était comme s'il était encore en compagnie de ses camarades de travail !

Sur le pont de Dunshinnan, il se pencha au-dessus du gouffre. La terre lointaine était dans l'ombre et son relief indiscernable. Cédant à une impulsion soudaine, Robin prit dans sa poche le carnet d'Ovine et le jeta par la fenêtre.

Le carnet voltigea comme une infime créature vivante et disparut derrière le parapet. Robin descendit à C 378. Son allure se fit circonspecte. Une partie de son excitation l'abandonna. Sa mère était la dernière personne qu'il souhaitait rencontrer. Vraisemblablement, elle ne serait pas à la maison mais elle devait rôder dans le quartier et, un jour comme celui-ci, il était sûr qu'elle faisait preuve d'un surcroît d'activité. L'idée d'une intervention maternelle était intolérable à Robin.

Les passants étaient rares. Il avançait vite, sans pourtant courir. Les gens ne couraient pas. Il croisa deux femmes qui ne détournèrent pas leurs regards. Enfin, il arriva devant la porte.

« Mère ! L ! » appela-t-il dans un soupir. Il entendait battre son cœur.

Quelque chose remua dans la cuisine. Il tourna la tête, les yeux écarquillés : c'était le repas du soir qui tombait dans le panier de réception fixé sous la trappe. Un vague sourire aux lèvres, il monta l'escalier. Ses nerfs étaient sur le point de craquer. Une étrange atmosphère de désolation régnait dans la maison. À cette heure inhabituelle, les ombres et la lumière elle-même avaient quelque chose d'anormal. Une marche grinça sous ses pieds et un rictus involontaire lui tordit le coin de la bouche.

Robin s'injuria, fit le signe du cercle et s'élança vers la chambre de Gina.

Il se sentit un peu rasséréné. Une vague curiosité s'éveilla en lui quand il ouvrit le minuscule placard et vit la robe de Gina. Il caressa le tissu.

« Gina ! » Mais son appel demeura sans réponse.

Elle possédait peu de choses. Il ouvrit la valise. Quand il eut soulevé une serviette rose, ses yeux tombèrent sur un carnet de cuir frappé du sigle B. G. I.

Après avoir proféré quelques onomatopées d'une voix hachée, il l'ouvrit. Il lut le nom de Gina et une adresse, celle du Bureau gouvernemental d'investigations. La même que celle qui était écrite sur le carnet d'Ovine et qu'il avait négligé de noter.

À présent, les choses lui apparaissaient sous un jour différent. La découverte du carnet d'Ovine lui avait fait comprendre qu'une machination était en train de s'ourdir ; la découverte de celui de Gina indiquait que c'était contre son père et lui qu'elle était dirigée.

Les rares annotations que contenait le calepin ne lui apprirent pas grand-chose. Presque toutes étaient rédigées sous forme de symboles. Il suffisait d'un coup d'œil pour se rendre compte que Gina opérait avec beaucoup plus de raffinement qu'Ovine, même si tous deux travaillaient pour la même organisation. Cependant, la jeune femme avait écrit en toutes lettres en haut d'une page commençant par les initiales de Robin : « *Bonne intelligence potentielle, pauvre garçon ! Mais c'est un sauvage, rien qu'un sauvage.* »

Robin lâcha quelques épithètes malsonnantes tout en essayant de faire le point. Son impulsion première était de s'enfuir – mais où aller ? Il fallait qu'il ait un entretien avec Gina.

Un bruit frappa ses oreilles. Il se retourna, la bouche ouverte. Une chose terrifiante se dressait dans l'encadrement de la porte – un visage de métal à l'expression stupide, un corps recouvert d'une fourrure crépue d'où émergeaient deux pieds humains.

De toute la force de ses poumons, il hurla sa haine et son effroi en se ruant sur cette chose qu'il frappa du coin de la valise de Gina.

La chose poussa un cri perçant et recula. Sa tête heurta le montant de la porte. Lentement, elle s'écroula. Le masque de métal se détacha, laissant apparaître le visage parcheminé de la mère de Robin. Le corps se tordit sur la natte, ses jambes se détendirent, frappant vainement le mur. Et ce fut le silence.

Robin, qui avait presque dépassé les limites de l'horreur, s'agenouilla pour saisir le masque qui avait roulé sous la couchette. C'était le nouveau déguisement walpurgien de sa mère. Il l'appela. Elle émit une plainte, à peine audible, mais il ne put se résoudre à la toucher. Brusquement, la force revint dans ses muscles glacés. Il se

releva et s'enfuit en courant.

V

Il se dirigea vers le B. G. I. Pendant tout le trajet, il ne cessa de dialoguer avec lui-même. Elle n'avait pas le droit de le surprendre sournement de cette façon. Elle aurait dû enlever ce masque terrifiant qui singeait la puissance des robos ; mais il avait beau dire, il se sentait coupable.

Néanmoins, il n'éprouvait ni amour ni regret. Sa mère avait toujours été lointaine, perdue parmi les mystères de sa sorcellerie. Peut-être s'était-il comporté de façon stupide mais, en partant, il avait eu l'intelligence de prendre un couteau à découper dans la cuisine. Il le serrait dans sa poche comme un fétiche.

Le siège du B. G. I. se trouvait à l'angle d'une rue principale. Il y avait un restaurant en face. Robin y entra, donna son matricule de travail et reçut un plateau de nourriture contre la promesse d'une heure de travail supplémentaire.

Cette première initiative n'était pas des plus heureuses. L'engagement serait transmis au point distributeur qui, du coup, contrôlerait ses allées et venues. Il faut que je parte pour une autre Cité, songea-t-il. Mais comment partir ? Était-ce possible ?

Le repas fut le bienvenu. Il mangeait lentement, surveillant le bâtiment du B. G. I. Il avait conscience de sa solitude et de sa peur. Il avait enfreint les tabous territoriaux. Il avait commis le crime de matricide. Si la Chose Noire venait cette nuit, il aurait rendez-vous avec elle.

Des gens commençaient de sortir de l'édifice qui lui faisait face et l'incertitude de Robin s'accrut. Finalement, il se leva pour partir. Au même moment, il aperçut Gina.

Elle se dirigeait vers le building du B. G. I. En hâte, Robin enleva ses lunettes et les essuya après sa chemise avant de jeter un second coup d'œil. C'était bien Gina. Elle marchait en baissant la tête et son attitude trahissait le plus profond découragement. À l'instant où elle franchissait la modeste porte de l'édifice, Robin traversa.

Un groupe de personnes quittant leur travail lui barra le chemin. À sa vue, elles firent des gestes propitiatoires de protection. Comme il ne savait absolument pas quels tabous il avait violés, Robin en conclut seulement que dans une région différente de la ville, les gens exerçant un métier différent avaient des tabous différents. Sans s'en inquiéter davantage, il franchit le seuil et escalada l'escalier.

Intérieurement, le B. G. I. était délabré et utilitaire, même par rapport aux critères qui étaient ceux des Hedging. Un robo se tenait en

haut des marches mais il n'avait pas l'air de fonctionner. Les portes de verre étaient ouvertes sur des bureaux vides. Toutefois, l'une d'elles était fermée. Robin la poussa.

Il entra dans une pièce minuscule dont l'unique fenêtre donnait sur le restaurant où il avait mangé.

Elle était déserte. Mais il y avait un cabinet entrebâillé d'où provenaient des bruits légers – halètements ou sanglots. L'espace d'un instant, Robin sentit ses cheveux se dresser tout droit sur sa nuque. Il avança.

Gina se retourna et lui tomba dans les bras. Il lui plaqua la main contre la bouche en dépit du contact tabou des dents et des lèvres sur sa peau.

« Je ne suis pas venu vous faire du mal, L. Je veux simplement vous poser des questions. Calmez-vous... »

*

**

Quand elle cessa de se débattre et que l'affolement eut disparu de son regard, il la lâcha.

« Vous êtes un matricide ! » s'écria-t-elle.

Elle était rentrée dans sa chambre – presque aussitôt après le départ de Robin, sans aucun doute – et avait trouvé Mrs. Hedging morte au pied de l'escalier. La sorcière avait survécu assez longtemps pour se traîner jusque-là afin de chercher du secours. Bouleversé, Robin s'assit sur la table de Gina, et lui raconta ce qui s'était passé. Comme il achevait son récit, les lampes de la pièce s'allumèrent automatiquement.

Robin, surpris, se retourna et vit pour la première fois la petite pièce. C'était un local qui était resté inhabité pendant des siècles ; son atmosphère lui rappelait tellement la cabine du point distributeur qu'il éprouva un bref instant un pincement au cœur. Désignant du menton les crânes qui s'alignaient sur une étagère au-dessus de la porte, il demanda : « Cette pièce est-elle à vous par droit d'héritage ? »

— Non. Je l'occupe provisoirement pendant l'absence du patron qui effectue une enquête ailleurs. Pourquoi me dites-vous tout cela, Robin ? Vous devez vous rendre compte que je suis votre ennemie.

— Parfois, on est plus proche de ses ennemis que de ses amis. »

Elle se leva et éteignit. Le carré bleu de la fenêtre vira au gris.

« Les roboliciers vont me capturer si je ne fais pas quelque chose, dit Robin.

— Les roboliciers tuent rarement les humains qui ne sont ni malades ni trop âgés. Ne l'avez-vous pas remarqué ? Non, bien sûr !

On a pris soin de vous habituer tous à ne pas utiliser vos facultés d'observation, à ne pas croire aux relations de cause à effet. Au contraire, on vous a conditionnés afin que votre esprit soit paralysé par la superstition ! Robin, ne vous rendez-vous pas compte que l'homme est perdu dans cette Cité, qu'il se laisse mener par la peur, par la loi de la populace et par des phrases creuses ? »

Secouant la tête comme pour chasser ces paroles, Robin agrippa le poignet de Gina.

« Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous nous espionnez. Vous travaillez avec Ovine, n'est-ce pas ?

— Lâchez-moi ! Ce que je fais n'a pas d'importance. Sachez simplement que j'ai plus de raisons de me méfier de vous que vous n'en avez de vous méfier de moi. Si vous me faites confiance, je vous ferai sortir. »

— Sortir ? Pour aller où ?

« Vous êtes le gouvernement, reprit Robin. Vous allez me faire disséquer !

— Sauvage que vous êtes ! Ne voyez-vous donc pas qu'il n'existe pas de gouvernement au sens où vous l'entendez ? Les gens qui sont restés dans cette Cité sont incapables de pensée rationnelle. L'homme de raison l'a quittée depuis six siècles ! Il s'en est évadé quand il s'est aperçu qu'une machine pouvait penser à sa place. Il avait commis une grosse erreur, l'erreur de croire que ses machines étaient efficaces, de croire qu'il pouvait leur accorder plus de confiance qu'à lui-même.

— Et il ne le fallait pas ?

— Jamais, Robin ! La machine la plus complexe elle-même, le ordinateur, n'est rien de plus qu'une sorte d'outil spécialisé. Quand les hommes se sont modelés pour s'adapter à un monde placé sous le signe des ordinateurs, ils sont devenus de parfaits idiots, ils ont sombré dans cette espèce de barbarie urbaine, cet horrible mélange d'automation et de crânes ancestraux ! »

Dérouté, Robin s'efforça de trouver une réponse. Il y en avait une, il devait y en avoir une. Il savait que les crânes des ancêtres étaient une nécessité. Ils étaient le garant de l'héritage d'un homme et...

Une plainte stridente, de plus en plus intense, déchira le ciel gris.

*

**

La nuit était presque tombée. La Nuit de Walpurgis. Les quelques nuages qui flottaient dans le ciel se coloraient des dernières lueurs du couchant. Au nord, quelque chose s'élevait. Une chose aux ailes déployées. Une chose noire qui se déplaçait inexorablement,

lentement, comme pour scruter chacune des âmes peuplant la Cité. Deux yeux rouges clignotaient. La Chose Noire survolait la ville.

Robin tomba à genoux. C'était lui qu'elle cherchait. C'était lui qui avait commis les plus graves infractions contre les tabous. Son cœur luttait pour échapper à l'étreinte de la terreur engendrée par la forme que prenait le châtement.

Gina lui cria de se relever. Elle lui tirait les cheveux, le giflait, lui tordait les oreilles. Sous l'effet de la douleur il réagit, étreignit ses jambes galbées, enfouit son visage dans la chaleur de ses cuisses. Elle tomba à la renverse avec lui, riant à moitié.

« Debout, grand sauvage ! Venez. Je vous emmène loin d'ici. »

À ces mots, il retrouva son calme. Il se leva et aida Gina à en faire autant.

« Je veux quitter cette Cité », dit-il. Il l'avait toujours désiré – et il lui avait fallu tout ce temps pour s'en rendre compte.

Et tandis que la Chose Noire ululait dans le ciel – des cris s'élevaient dans les rues à son passage et des gens en mouraient – Robin et Gina s'élancèrent dans le corridor ténébreux.

Un homme armé d'un pistolet leur barra le passage. Il alluma une torche et le couple s'immobilisa, aveuglé.

« J'ai tout entendu, dit l'homme. Sa voix était moins ferme que la main qui étreignait le pistolet. Vous êtes tous les deux coupables de conversations criminelles. Je vous ai vu au restaurant, jeune H, je vous ai vu par la fenêtre quand vous avez allumé. Je sais ce que vous avez l'intention de faire. »

Robin reconnut le visage triste et bouffi.

« Ovine ! s'écria-t-il.

— Je crois toujours à la loi si vous n'y croyez pas, vous. Miss L, emmenez-moi avec vous hors de cette Cité. Je veux la quitter. Emmenez-moi avec vous ou je vous abats tous les deux et je jurerais que j'ai agi dans l'exercice de mes fonctions.

— Eteignez cette lampe, ordonna Gina d'une voix calme. Il ne vous est pas possible de venir, Ovine. C'est un fait auquel il vous faut vous résigner.

— Je ne peux me faire au travail du B. G. I., Miss L, répliqua humblement Ovine. Je ne réussis pas. C'est un emploi héréditaire que nous nous transmettons dans la famille depuis quatre siècles mais je suis un raté. Quand je mène une enquête, je suis toujours démasqué. Je suis un hors-caste. Chaque fois, on me pourchasse et on me bat. Je ne peux... »

Robin le frappa au plexus solaire. Ovine se plia en deux, lâcha sa torche et s'écroula.

Gina prit le jeune Hedging par le bras et l'entraîna dans le couloir. « Mon grand et vaillant sauvage ! murmura-t-elle.

— Vous étiez joliment calme !

— Oui. Il se trouve que je sais que son pistolet était un vieux souvenir de famille mais qu'il n'a pas de... de coups. Je ne sais pas si c'est le mot. Pas de charge. Il n'existe plus de charges pour pistolets. »

*

**

Ils sortirent du bâtiment. Un feu brûlait au loin dans l'avenue autour duquel tournoyait une ronde. On entendait quelques cris. Les lumières brillaient dans le restaurant où allaient et venaient des silhouettes humaines. Robin tira Gina en arrière. Il avait reconnu certains des hommes qui se trouvaient là. Son père, en particulier.

« Je leur ai fourni un indice en mangeant dans ce restaurant, fit-il dans un souffle. Ils ne regardent pas de notre côté. Pouvons-nous faire le tour par-derrière ? »

Ils découvrirent une ruelle entre le B. G. I. et l'édifice qui lui faisait suite. Mais elle s'achevait en cul-de-sac. Ils revinrent sur leurs pas. Au moment où ils débouchaient sur l'avenue, ils virent Ovine sortir du building, se tenant l'estomac, et s'éloigner en titubant. Une clameur monta du groupe d'hommes quand ils le reconnurent.

Ovine fit demi-tour et partit en courant en direction du brasier. Les autres se lancèrent à sa poursuite en poussant des cris aigus. Sam Hedging et Clays-bank étaient en tête de la meute. Profitant de cette diversion, Robin et Gina plongèrent au milieu de la circulation et sautèrent dans un tram.

Après être resté silencieux quelque temps, Robin laissa tomber :

« Vous devez bien connaître Ovine.

— Non. Je vous l'ai dit, je ne suis pas ici à titre permanent. Vous comprendrez un jour le caractère désespéré de la vie de cette Cité. Le B. G. I. effectuait une enquête en vue de déterminer combien de travailleurs employés au point distributeur 2 sont inutiles. Si tout s'était passé normalement, Ovine aurait fait son rapport. Vous auriez tous été déclarés inutiles. Mais il ne se serait rien passé. Le rapport aurait été glissé dans les entrailles d'une quelconque machine stupide – et, au bout d'une génération, on aurait recommencé l'enquête depuis le début. Le père d'Ovine l'a faite pour la génération précédente et son grand-père pour celle d'avant. Voyez-vous, le B. G. I. lui-même est inutile !

— Mais alors...

— Tous les humains qui peuplent cette Cité sont inutiles. Leur existence n'a ni signification ni raison d'être. Les machines se contentent de leur trouver de petits travaux pour qu'ils se tiennent

tranquilles. »

VI

Ils descendirent du tram. Gina conduisit Robin jusqu'à une porte voisine.

« Est-ce un piège, Gina ? »

Elle ouvrit la porte d'un geste impatient et s'effaça pour le laisser entrer le premier.

« Entrez donc. Vous verrez bien. »

Robin obéit, s'en voulant de sa méfiance. Des mains matelassées lui emprisonnèrent la tête.

Il se débattit dans le noir, plein de fureur et d'effroi. Mais la chose qui le tenait était faite de métal et possédait plus d'une paire de mains. En un clin d'œil, il fut réduit à l'impuissance. Les ténèbres étaient totales. Brusquement, un éclair l'aveugla. Pendant une brève seconde il distingua la silhouette embrasée du robot qui relâcha son étreinte et s'écroula sur le sol.

« Je suis absolument navrée, dit Gina en étreignant Robin. J'aurais dû me douter qu'ils me recherchaient au même titre que vous après avoir découvert votre mère. J'ai été négligente. Comme ces idiots n'attendaient que moi, ils n'ont envoyé qu'un seul robolicier. Il vaut mieux nous en aller avant que d'autres n'arrivent.

— Que lui avez-vous fait ? demanda Robin en enjambant la carcasse de métal.

— C'est une sorte de pistolet qui marche vraiment. On n'en fabrique plus dans cette Cité mais on en produit toujours là d'où je viens.

— Par tous les esprits magiques. Gina, d'où venez-vous ?

— Nous allons nous y rendre – et vivement ! »

Dans la cuisine, elle ferma la porte et alluma, maugréant parce que, dans la Cité, il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres.

Au-dehors, la Chose Noire passait à nouveau dans le ciel en émettant toujours un ululement à vous glacer le sang dans les veines. Elle volait bas mais Robin n'y prêtait pas attention. Gina ouvrait le puits d'évacuation des détritiques. Le dispositif avait été transformé. Le rotor qui pulvérisait les ordures avait été enlevé et une échelle métallique s'enfonçait dans les profondeurs. Gina décrocha la torche suspendue au couvercle et s'introduisit dans la trappe.

« Suivez-moi, ordonna-t-elle, et veillez à refermer le couvercle derrière vous. Il y a un solide verrou par-dessous.

— Pourquoi descendons-nous dans les services ?

— Oh ! Robin, dépêchez-vous ! »

Robin se glissa à contrecœur dans le tube. Au même instant, on toquait à la porte d'entrée qui résonna bientôt sous un martèlement de coups. Comme il refermait le couvercle, Robin entendit le fracas du panneau qui éclatait. Il descendit en toute hâte, précédé par le faisceau de lumière saccadé de la torche de Gina.

*

**

La descente dura longtemps. Robin se demandait ce qui était arrivé aux services jusqu'au moment où il s'aperçut que la paroi de béton à laquelle était fixée l'échelle était récente : ils avaient dépassé le niveau des services. Il ne pouvait plus y avoir de doute sur leur destination.

« Attention, Robin », murmura Gina quand elle eut atteint le fond du puits.

Il s'approcha d'elle et l'observa tandis qu'elle s'escrimait sur une serrure.

« Attendez un moment », dit-il en lui saisissant le poignet. Elle se retourna. Robin avait le visage luisant de sueur. Sa poitrine se soulevait péniblement. « Je sais où nous sommes, dit-il d'une voix hachée. Nous sommes à la surface, n'est-ce pas ? Je ne peux pas sortir. Sortez, vous. Quand vous serez dehors, je remonterai affronter... »

Elle l'interrompt : « Je ne vais pas vous abandonner maintenant. Ressaisissez-vous et venez.

— Non, vous ne comprenez pas ! Peut-être que tout ce que vous m'avez dit à propos des superstitions qu'on nous a mises dans la tête est vrai. Mais on ne rejette pas comme cela des habitudes prises pendant toute une existence.

— Si, lorsque l'on a suffisamment de résolution. Ecoutez-moi... Même aujourd'hui, les siècles où l'homme était une créature vivant au seuil de forêts et de jungles sans limites ne sont pas tellement lointains. Nous n'avons jamais réussi à nous débarrasser des superstitions qui régnaient avant que nous n'ayons commencé de construire ces substituts de jungle que sont nos Cités. Aussi, tout en étant des foyers de civilisation, les Cités ont toujours été des foyers d'ignorance et de terreur. Il y avait plus de sauvages que de savants dans les plus grandes métropoles. Dans cette Cité, il n'y a pas de savants ! C'est une jungle de pierre et d'acier et vous êtes un sauvage. À vous de choisir : allez-vous retourner vers les arbres de la jungle ou sortir vers la lumière avec moi ? »

Une série de chocs retentit au-dessus de leurs têtes. Les robos faisaient sauter le couvercle de la trappe.

Robin eut un rire rauque. « On dirait que je suis de votre côté ! »

Là-haut, très haut, une lumière brilla. Robin se rendit alors compte de la profondeur du puits. Gina et lui se trouvaient sûrement à la surface du sol... Un projecteur s'alluma. Gina ouvrit au même instant la porte et tous deux se précipitèrent dans les ténèbres.

*

**

Quand sa vision se fut accommodée, Robin constata qu'il se trouvait effectivement à la surface.

Les choses n'étaient pas telles qu'il les avait imaginées. Dans l'obscurité, le décor était terrifiant – un monde en noir et gris. D'énormes piliers, des arcs-boutants, des poutrelles entrecroisées s'élevaient en une masse confuse vers le ciel. Robin et Gina trébuchaient sur un sol inégal, jonché de pierres et parfois creusé de fossés. Le vent soufflait, chassant follement des morceaux de papier. Robin se rappela les blancs objets qu'il avait entrevus du haut du pont de Dunshinnan. Instinctivement, il leva la tête. La Cité, tel un monstre obscur, était tapie au-dessus d'eux, énorme et cruelle, stupide comme une antique malédiction.

Il fit un faux pas et tomba.

« Un half-track nous attend un peu plus loin, là où le sol est moins accidenté, dit Gina. Tâchez de ne pas dégringoler tout le temps. »

Robin, qui s'était écorché le tibia, était de mauvaise humeur. Marcher sur un terrain aussi traître lui était une expérience nouvelle.

« Pourquoi n'allumez-vous pas cette fichue torche ?

— Parce qu'il y a quelqu'un ou quelque chose devant nous. »

Ils contournèrent un gigantesque montant de métal. À quelque distance, il y avait une machine près de laquelle se tenaient deux robos. Petit à petit, Robin et Gina parvinrent à mieux discerner l'objet. Les genoux du garçon se mirent à trembler.

« C'est la Chose Noire ! » murmura-t-il. Elle était là, immobile, ses yeux rouges fermés.

« Ils attendent le moment de survoler à nouveau la Cité. Et ils sont sur notre chemin. Oh ! Robin ! Je suis perdue... Je ne me rappelle plus l'endroit où est parqué le half-track. C'était peut-être de l'autre côté. Dans cette obscurité, je suis désorientée ! »

Elle se mit à pleurer. Il la prit dans ses bras, stupéfait et en même temps heureux de cette faiblesse. Les sanglots de Gina étaient terriblement bruyants. La bouche sèche, il tourna les yeux vers la Chose Noire pour savoir si les robos avaient entendu quelque chose. C'est alors qu'une lumière jaillit derrière eux.

Leurs poursuivants étaient arrivés en bas du puits et ils les

cherchaient. Un lourd robo apparut, puis un autre, puis un troisième. Le pinceau de leurs lampes fouillait la superstructure qui formait le piédestal de la Cité.

Les robos qui surveillaient la Chose Noire répondirent aux signaux des nouveaux venus. Après un bref dialogue, ils se joignirent à eux. Gina et Robin se ruèrent en avant et, d'un bond, se plaquèrent derrière un arc-boutant. Ils perçurent un cri.

« Ils nous ont vus ! dit Gina. Nous ne nous en sortirons pas.

— Attendez ! » La tête de Robin émergea prudemment de l'abri. Les robos leur tournaient le dos.

Leurs phares, qui révélaient tout un fouillis de poutrelles, étaient braqués sur un véhicule. Il aida Gina à se mettre debout. « Voilà la raison de ce cri. C'est votre voiture ? »

Elle fit signe que oui.

« Nous avons encore une chance, Robin. Suivez-moi. »

Elle s'élança en courant à découvert et il la suivit sans hésitation : il fallait rester avec elle. Tous deux se dirigèrent vers la Chose Noire.

Il n'avait pas peur ; si les robos la manœuvraient, ce n'était qu'une autre machine.

*

**

Elle était plus grande qu'il ne s'y attendait. Ils se redressèrent. L'aile de l'objet les dissimulait à la vue des robos en train d'examiner le half-track.

« Savez-vous conduire cette chose ? » demanda-t-il. C'était presque une prière.

« Si je n'apprends pas maintenant, je n'apprendrai jamais !

— Bravo ! »

Ils se hissèrent dans une spacieuse cabine et s'assirent sur des sièges nus devant un tableau de contrôle qui n'avait aucune signification aux yeux de Robin. Gina manipula des boutons. L'habitable s'illumina. Des moteurs rugirent, moururent, revinrent à la vie.

« Cramponnez-vous ! » lança-t-elle. Mais, déjà, l'engin s'élevait. L'espace d'une seconde, Robin aperçut leurs poursuivants qui se hâtaient vers eux. Le mufle de la Cité se tendit, terriblement proche, noir, énorme. Puis ce fut la Cité elle-même, fouillis de lumière et d'ombre, qui basculait. Elle était plus petite qu'il ne l'avait cru. Il était très facile de s'en évader.

Gina éclata de rire et Robin en éprouva de la joie.

Elle cria pour dominer le bruit : « Ils vont avoir peur une dernière fois : je ne peux pas arrêter cette sirène de malheur !

Pourquoi ont-ils besoin de tout ce fatras mécanique ? demanda Robin. S'ils veulent se débarrasser des hommes, ils n'ont qu'à les liquider !

Mais ils ont besoin des hommes ! Ils ont besoin de nous, Robin ! Ils ne peuvent rien sans nous, alors que nous pouvons nous passer d'eux. Peut-être que, dans la Cité, nous sommes superflus, mais dans le monde, ce sont eux qui le sont. Vous verrez. Vous allez venir dans ma Cité où les robos occupent la place qui leur revient. »

Elle ajouta quelque chose mais si bas que le bruit empêcha Robin de saisir ses paroles.

« Qu'avez-vous dit ? »

Cette fois encore, il ne comprit pas la réponse de Gina. Seul le sourire de la jeune femme était clair tandis que l'appareil filait au-dessus de la plaine informe en poussant sa plainte maléfique.

Traduit par Michel Deutsch.
Jungle substitute.

© Galaxy, 1967.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LA RÉPONSE par Fredric Brown

Face à la capacité de calcul des ordinateurs actuels, la plupart des hommes se sentent – à juste titre – bien petits. Pourtant, au rythme actuel du développement, les ordinateurs actuels sont quantité négligeable à côté de ceux que l'on envisage de construire avant la fin du siècle. Surtout, l'interconnexion de grands calculateurs existants permet déjà de constituer des ensembles qui sont monstrueux si l'on s'en rapporte à notre échelle.

Ces monstres polycéphales sont pourtant passablement stupides : grosses mémoires et peu de raisonnement. Il est inutile de leur soumettre des problèmes métaphysiques. Mais qu'en sera-t-il demain ?

Dwar Ev, solennellement, employa de l'or pour faire la dernière soudure. Les yeux d'une douzaine de caméras de la Télévision l'observaient et les ondes portaient à travers l'univers l'image multipliée de ce qu'il était en train d'accomplir.

Il se redressa et fit un signe de tête à Dwar Reyn, puis il se plaça devant la manette qui établirait le contact quand il l'abaisserait. Une manette qui relierait brusquement toutes les gigantesques machines à calculer de toutes les planètes habitées de l'univers – quatre-vingt-seize billions de planètes – en un seul circuit géant. Ainsi, tous ces cerveaux artificiels ne formeraient plus qu'une monstrueuse machine cybernétique englobant et centralisant toute la connaissance de toutes les galaxies.

Dwar Reyn adressa quelques brèves paroles aux quelques trillions d'auditeurs qui étaient à l'écoute. Puis, après un moment de silence, il dit : « Maintenant, Dwar Ev. »

Dwar Ev abaissa la manette. On entendit un énorme bourdonnement, l'afflux de force arraché aux quatre-vingt-seize billions de planètes. Des éclairs jaillirent, puis s'évanouirent.

Dwar Ev recula.

« L'honneur de poser la première question vous revient, Dwar Reyn.

— Je vous remercie, dit Dwar Reyn. Ce sera une question

qu'aucune machine cybernétique n'a jamais été capable de résoudre. »

Il se tourna vers la machine.

« Existe-t-il un Dieu ? »

La voix puissante répondit sans aucune hésitation, sans le moindre cliquetis de rouage.

« Oui, MAINTENANT il y a un Dieu. »

Une soudaine panique envahit le visage de Dwar Ev. Il bondit pour relever la manette.

Mais, à cet instant, le ciel sans nuage fut déchiré par une gerbe d'éclairs qui foudroyèrent Dwar Ev et soudèrent à jamais la manette que l'homme avait abaissée.

Traduit par Francine Sternberg.

The Answer.

© Fredric Brown, 1963.

FACTEUR LIMITATIF par Clifford D. Simak

Face à l'appétit de pouvoir décidément déchaîné des machines, l'homme qui n'y retrouve peut-être que le reflet de sa propre volonté de puissance, peut paraître bien désarmé. Mais il peut compter sur un allié inattendu. Tout en ce monde a une limite. Même une machine géante.

D'abord deux planètes vidées de leurs minerais, minées et étripées, puis laissées dans leur nudité à la merci des corbeaux de l'espace.

Ensuite, une planète avec une cité féerique qui faisait penser à des fils de la Vierge encore ornés de perles de rosée, une ville de verre et de plastique regorgeant de tant de merveilles et de beautés que l'on avait la gorge serrée en les contemplant.

Mais cette ville était tout. Nul autre indice que la planète fût habitée, sur toute sa surface. Et la ville était déserte. Parfaite en sa beauté mais creuse comme un rire moqueur.

Enfin une planète de métal, la troisième en partant du soleil. Non pas une masse de minerai métallique, mais une planète avec une enveloppe – ou un toit – de métal manufacturé poli à en faire un étincelant miroir d'acier. Et qui brillait, de lumière réfléchie, comme un autre soleil.

*

**

« Je reste persuadé que ce lieu n'est qu'un campement, dit Duncan Griffith.

— Je crois que tu es cinglé, lui répondit sèchement Paul Lawrence, en s'essuyant le front de sa manche.

— Il se peut que cela ne ressemble pas à un campement, s'obstina Griffith, mais cela correspond à la définition. »

— Pour moi, cela a plutôt l'air d'une ville, se dit Lawrence. Il en a été ainsi dès le début, dès le premier instant où je l'ai vue, et mon opinion ne changera pas. Vaste et vivante, en dépit de son aspect étrange – un endroit où vivre et rêver, où trouver la force et le

courage de mettre les rêves en action. De grands rêves, songeait-il. Des rêves à l'image de la ville – il faudrait à l'homme un millénaire pour construire une telle cité.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, reprit-il à voix haute, c'est pourquoi elle est abandonnée. Aucun signe de violence. Pas le moindre signe de mort.

— Ils l'ont quittée volontairement, lui répondit Griffith. Ils ont simplement levé le camp et filé. Et s'ils ont agi ainsi, c'est qu'ils n'étaient pas vraiment chez eux. Ce n'était qu'un campement ; sans traditions et sans légendes. En tant que camp, cela n'avait aucune valeur affective pour ceux qui l'ont construit.

— Un camp, s'entêta Lawrence, ce n'est qu'une halte, un lieu de passage. Un habitat provisoire qu'on établit et qu'on rend aussi confortable que possible avec les moyens du bord.

— Et alors ? fit Griffith.

— Ces gens-là n'ont pas fait qu'une halte ici, expliqua Lawrence. Cette ville n'a pas été bâtie de bric et de broc. Les plans en ont été dressés avec soin et exécutés avec délicatesse et amour.

— En se fondant sur les sentiments humains, oui, dit Griffith. Mais tu as affaire ici à des valeurs non humaines et à des points de vue différents. »

Lawrence s'accroupit, arracha un brin d'herbe, le glissa entre ses dents et se mit à le mâchonner pensivement. Il clignait les yeux sous l'éclat intense du soleil en contemplant la cité silencieuse et vide.

Griffith vint s'asseoir près de lui.

« Tu ne comprends donc pas, Paul, que cela ne peut être qu'une demeure provisoire ? demanda-t-il. Il n'y a pas le moindre indice d'une civilisation antérieure sur la planète. Pas d'objets manufacturés. King et son équipe l'ont parcourue en tous sens, sans rien trouver. Rien que la cité. Réfléchis... une planète absolument vierge avec une ville qui aurait exigé d'une race quelconque un million d'années rien que pour la rêver. Tout d'abord il y aurait eu un arbre sous lequel s'abriter quand il pleuvait. Puis une grotte où se tasser lorsque tombait la nuit. Ensuite une tente, un wigwam, une hutte. Trois huttes et tu aurais un village.

— Je sais, je sais, concéda Lawrence.

— Un million d'années de vie, poursuivit impitoyablement Griffith. Dix mille siècles avant qu'une race quelconque ait pu bâtir ce paysage féérique de verre et de plastique. Et ce million d'années ne s'est pas écoulé sur cette planète-ci. Un million d'années de vie, cela laisse des cicatrices sur une planète. Or, il n'y en a pas. Ce monde est flambant neuf.

— Tu es convaincu qu'ils sont venus d'ailleurs, Dune ? »

Griffith hocha affirmativement la tête : « Il le faut bien.

- De la planète Trois, peut-être ?
- Nous ne pouvons le savoir. Pas encore.
- Peut-être jamais », fit Lawrence.

Il recracha son brin d'herbe.

« Ce système planétaire ressemble à un roman policier à bon marché, déclara-t-il. Partout où on se tourne, on bute sur un indice, et chaque indice est insensé. Trop de mystères, Dune. La ville que voici, la planète de métal, les planètes pillées... c'est trop dur à avaler. C'est bien notre veine de tomber sur un système pareil.

— J'ai l'impression que tous ces éléments ont un lien commun », musa Griffith.

Lawrence poussa un grognement.

« C'est le sens de l'histoire, reprit Griffith. Un sentiment qui vous dit si les choses sont ce qu'elles devraient être. Avec le temps, tous les historiens l'acquièrent. »

Un pas broya le gravier derrière eux et ils se relevèrent, se tournant vers le bruit.

— C'était Doyle, l'opérateur radio, qui s'empressait dans leur direction, venant du campement de la vedette.

« Monsieur, dit-il à Lawrence, je viens d'avoir Taylor sur la planète Trois. Il vous prie de rentrer. Il semble qu'ils aient trouvé une porte.

— Une porte ! se récria Lawrence. Une ouverture sur l'intérieur de la planète ! Et qu'ont-ils trouvé dedans ?

— Il ne me l'a pas dit, Monsieur.

— Il ne l'a pas dit !

— Non. Ecoutez, Monsieur, ils ne peuvent pas ébranler la porte. Aucun moyen de l'ouvrir. »

*

**

À première vue, la porte n'avait rien d'extraordinaire.

Il y avait douze trous dans la surface de la planète, en quatre groupes de trois, comme s'il se fût agi de donner prise à une créature qui n'aurait eu que trois doigts aux mains.

Et c'était tout. Impossible de dire où commençait la porte, où elle finissait.

« Il y a bien une solution de continuité, dit Taylor, mais on la distingue à peine à la loupe. Même avec un fort grossissement, ce n'est qu'une ligne mince comme un cheveu. La porte a été usinée avec une telle perfection qu'elle fait pratiquement corps avec la surface. Pendant un bon bout de temps, nous ne nous sommes même pas rendu compte que c'était une porte. Nous sommes restés à regarder en nous

demandant à quoi ces trous pouvaient bien servir.

« C'est Scott qui l'a découverte. Il se promenait et il a aperçu ces trous. On aurait pu écarquiller les yeux sans jamais remarquer ce détail, sauf par accident.

— Et il n'y a pas moyen de l'ouvrir ? s'enquit Lawrence.

— Aucun à notre connaissance. Nous nous sommes efforcés de l'ouvrir en enfonçant les doigts dans les trous et en tirant. Aussi bien tenter de soulever la planète ! Et de toute façon, on n'a guère de prise. Impossible de rester debout. Cette matière est tellement lisse qu'on peut à peine marcher dessus. En fait, on ne marche pas, on patine. Je préfère ne pas penser à ce qui arriverait si l'un des gars se mettait à chahuter, ou si quelqu'un collait une poussée à un autre. Il nous faudrait une semaine pour le rattraper.

Je sais, acquiesça Lawrence. J'ai posé la vedette avec le plus de douceur possible, et on a quand même dérapé sur soixante kilomètres ou plus. »

Taylor émit un petit rire. « J'ai fixé la nef avec tous les électro-aimants dont nous disposons et, malgré cela, elle bouge dès qu'on s'appuie dessus. La glace est littéralement rugueuse par comparaison avec ce truc.

Revenons à cette porte, coupa Lawrence. Vous est-il venu à l'esprit qu'il pouvait s'agir d'une serrure à combinaison ? »

Taylor hocha la tête. « Bien sûr, nous y avons pensé. Et si tel est le cas, nous n'avons pas l'ombre d'une chance. Vous prenez le facteur hasard et vous le multipliez par tout l'imprévisible d'un esprit extraterrestre !

— Vous avez fait un essai ?

— Oui, répondit Taylor. On a laissé filer une caméra sur câble souple dans ces trous et on a pris des tas de clichés. Rien. Absolument rien. Vingt centimètres de profondeur environ. Plus larges au fond qu'à l'entrée. Mais lisses. Pas de bosselages. Pas d'aspérités. Pas de trous de serrure.

« On a quand même réussi à scier un morceau de métal pour l'analyser. Usé trois lames pour l'avoir. Fondamentalement c'est de l'acier, mais allié à quelque chose que Mueller n'arrive pas à déterminer. La structure moléculaire le rend fou.

— Bloqué, dit Lawrence.

— Oui. J'ai fait glisser la nef jusqu'au-dessus de la porte et on a monté une grue pour tirer avec toute la puissance possible. La vedette s'est mise à se balancer comme un pendule mais la porte n'a pas bougé.

— Nous pourrions chercher d'autres portes, dit Lawrence pour se reconforter. Elles ne seraient peut-être pas toutes semblables.

— On a cherché, répondit Taylor. Si insensé que cela paraisse, nous

nous y sommes tous mis, en rampant. On a partagé la zone en secteurs et on a parcouru des kilomètres à quatre pattes, le regard concentré, sans rien laisser échapper. Nous avons même failli perdre la vue, avec ce soleil qui se réfléchissait sur le métal et nos images reflétées qui nous regardaient, comme si nous nous étions traînés sur des miroirs.

— D'ailleurs, dit Lawrence, ils n'auraient sûrement pas construit les portes trop près les unes des autres. Disons plutôt tous les cent kilomètres... ou peut-être tous les mille !

— Vous avez sans doute raison, acquiesça Taylor. Peut-être tous les mille kilomètres.

— Il ne reste qu'une chose à faire, lui dit Lawrence.

— Oui, je sais. Mais cela me déplaît tellement, répondit Taylor. Nous nous trouvons devant un problème. Nous devrions en élaborer la solution. Et si nous avons recours à l'explosion, nous ratons la première équation. »

Lawrence s'agita, mal à l'aise. « Je comprends vos sentiments, fit-il. S'ils nous battent dès notre premier mouvement, nous n'aurons plus la chance d'en tenter un second ni un troisième.

— On ne peut tout de même pas rester assis en rond, émit Taylor.

— Non. Non vraiment, je ne le pense pas.

— J'espère que cela marchera », conclut Taylor.

Cela marcha.

L'explosion arracha littéralement la porte et l'expédia dans l'atmosphère. Elle alla retomber à deux kilomètres et se mit à rouler follement comme une roue hérissée de pointes sur la surface plus lisse que glace.

Environ un demi-arpent de la surface même se souleva, se recourba et demeura suspendu en forme de point d'interrogation, étincelant au soleil.

La vedette dégarnie de personnel, fixée au métal par ses faibles électro-aimants, comme un timbre mal léché, se décolla sous l'effet de la déflagration. Elle esquissa un pas de valse maladroit sur une vingtaine de kilomètres avant de s'immobiliser.

Le métal de la surface n'avait guère que trente-cinq centimètres d'épaisseur, mince enveloppe de papier, si l'on tenait compte de ce que le globe avait les dimensions de la Terre.

Une rampe métallique, dont les trois derniers mètres avaient été tordus et écrasés sous la force de l'explosif, descendait dans l'intérieur comme un escalier en spirale.

Rien ne montait de l'ouverture. Ni son ni lumière ni odeur.

Sept hommes s'engagèrent sur la pente pour voir ce qu'ils trouveraient. Les autres attendaient en haut, transpirant d'angoisse pour leurs camarades.

Prenez un billion de jouets à bricoler.

Lâchez un million de gosses.

Donnez-leur tout le temps dont ils ont besoin sans leur dire ce qu'ils ont à faire.

Si certains d'entre eux sont des non-humains, c'est encore mieux.

Mettez ensuite un million d'années à vous imaginer ce qui est arrivé.

Un million d'années, monsieur, cela ne vous suffira pas. Vous n'en viendrez pas à bout... pas en un million d'années.

C'étaient des machines, naturellement. Cela ne pouvait rien être d'autre.

Mais c'étaient des machines pour jouer, quelque chose qu'on s'attend à voir sortir des mains d'un enfant de par son enthousiasme instinctif le lendemain du jour où on lui a offert un jeu d'assemblage vraiment perfectionné.

Il y avait des arbres de transmission et des cuves et des disques et des rangées de cubes en cristal étincelant qui étaient peut-être des semi-conducteurs, bien que personne ne pût en avoir la certitude.

Cela se répandait en kilomètres cubiques et cela brillait comme un arbre de Noël argenté dans les faisceaux lumineux des lampes de casque, comme si tout eût été astiqué moins d'une heure auparavant. Mais quand Lawrence se pencha au bord de la rampe pour promener ses doigts gantés sur un axe luisant, il les retira couverts de poussière... d'une poussière aussi fine que la farine.

Ils étaient descendus tous les sept au long des spirales de la rampe jusqu'à se sentir tourner la tête, et toujours, de toutes parts, la machinerie se propageait aussi loin que les lumières pouvaient percer les ténèbres.

Une machinerie silencieuse et immobile... et il semblait – nul n'eût su dire pourquoi – qu'elle était immobile depuis des âges innombrables.

Et cette machinerie était toujours la même, se répétait inlassablement en cette accumulation insensée d'arbres et de cuves et de disques et de rangées de cubes de cristal étincelant.

Pour finir, la rampe aboutissait à un palier, et le palier s'étendait de tous côtés aussi loin que portaient les lampes, et ils avaient au-dessus

d'eux, très loin, la machinerie comme plafond, et autour d'eux du mobilier – ou ce qui leur paraissait en être – du mobilier posé sur le sol de métal.

Ils se tenaient ensemble, en un groupe compact, et leurs lumières pointaient en défi, mais ils observaient un silence inaccoutumé dans les ténèbres hantées du fantôme d'un autre temps, d'une autre race.

« Un bureau, déclara enfin Duncan Griffith.

— Ou une salle de commandes, avança Ted Buckley, l'ingénieur-mécanicien.

— Ce sont peut-être leurs quartiers d'habitation, fit Taylor.

— Un atelier de réparation peut-être, suggéra Jack Scott, le mathématicien.

— Messieurs, avez-vous envisagé que ce pourrait bien n'être rien de tout cela ? demanda Herbert Anson, le géologue. Ceci pourrait fort bien n'avoir rien de commun avec ce que nous connaissons. »

Spencer King, l'archéologue, répondit : « Notre seule façon d'aborder le problème, c'est de le traduire de notre mieux en termes connus. À mon idée, ce serait bien une bibliothèque. »

Lawrence songeait : ils étaient sept aveugles et par hasard ils tombèrent sur un éléphant.

Il dit à haute voix : « Voyons donc. Si nous n'examinons pas tout cela, nous ne saurons jamais. »

Ils examinèrent.

Et ils n'en surent pas davantage.

Prenez un classeur à documents, par exemple. C'est un objet utile.

Vous, prenez de l'espace que vous entourez d'acier, et vous disposez d'un lieu de rangement. Vous y mettez des tiroirs à glissières et vous emplissez les tiroirs de dossiers bien nets, puis vous étiquetez les dossiers et les placez en ordre alphabétique. Ainsi, quand vous désirez retrouver un document, vous mettez presque toujours la main dessus.

Deux choses fondamentales : de l'espace et quelque chose pour l'enfermer, de façon à le séparer du reste de l'espace, de façon à être en mesure de repérer votre espace de rangement personnel en un clin d'œil.

Les tiroirs et les dossiers classés en ordre alphabétique constituent des raffinements. Ils subdivisent l'espace pour que vous puissiez instantanément poser le doigt sur toute section qui vous intéresse.

Tel est l'avantage que présente un classeur sur un simple tas de choses à conserver poussé dans un coin de la pièce.

Mais imaginez qu'un être fabrique un classeur dépourvu de tiroirs.

« Dites, fit Buckley, c'est léger, ce truc. Donnez-moi donc un coup de main. »

Scott s'avança rapidement et, à eux deux, ils soulevèrent le classeur

et le secouèrent. Quelque chose bougea à l'intérieur.

Ils le reposèrent.

« Il y a quelque chose là-dedans, dit Buckley, le souffle court.

— Oui, dit King. C'est un réceptacle. Aucun doute sur ce point. Il y a quelque chose dedans.

— Quelque chose qui fait un bruit de grattement, spécifia Buckley.

— Il me semble que c'était plutôt un froissement qu'un grattement déclara Scott.

— Cela ne nous avancera guère si nous ne pouvons y atteindre, dit Taylor. On ne saurait en dire grand chose rien qu'en écoutant le bruit que ça fait quand vous secouez le truc !

— Facile, intervint Griffith. Cela appartient à la quatrième dimension. Vous prononcez les paroles magiques, vous passez la main derrière un angle et vous péchez ce que vous souhaitez. »

Lawrence secoua la tête. « Pas le moment de faire de l'esprit, Dune. Il s'agit d'une affaire sérieuse. Est-ce que l'un d'entre vous a une idée de la façon dont ce machin est fabriqué ?

— On n'a pas pu le fabriquer, se lamenta Buckley. Il n'a tout simplement pas été fabriqué. On ne peut pas prendre une feuille de métal et en faire un cube sans qu'il y ait le moindre joint.

— Rappelle-toi la porte à la surface, lui objecta Anson. Nous n'avons rien vu non plus avant d'avoir recours au grossissement. Ce classeur s'ouvre bien d'une façon ou d'une autre. Quelqu'un ou quelque chose l'a ouvert en un temps... pour y mettre ce qui a frotté quand on l'a secoué.

— Et ils n'auraient pas mis autre chose dedans, s'il n'y avait pas un moyen de l'en sortir, renchérit Scott.

— Peut-être voulaient-ils s'en débarrasser, avança Griffith.

— On pourrait le découper au chalumeau », dit King.

Lawrence le contra : « Nous avons déjà fait quelque chose de semblable. Il a fallu démolir la porte.

— Il y a bien un demi-kilomètre de ces classeurs, tous alignés en une rangée, observa Buckley. Secouons-en encore quelques-uns. »

Ils en soulevèrent une douzaine.

Pas de bruit à l'intérieur.

Rien dedans.

« Vides, fit tristement Buckley.

— Sortons d'ici, proposa Anson. Cet endroit me colle la frousse. Retournons à bord de la vedette et tenons tranquillement conseil. En restant ici, nous risquons de devenir cinglés à force de nous torturer la cervelle. Regardez par exemple les tableaux de commande que voilà.

— Ce ne sont peut-être pas des tableaux de commande, lui rappela Griffith. Nous devons nous méfier d'aboutir trop vite à ce qui nous paraît des conclusions logiques. »

Buckley sauta sur l'occasion de discuter : « Qu'ils le soient ou non, ils ont un rôle fonctionnel. Des tableaux de commande, cela correspond mieux à leur apparence que toute autre idée qui me vienne à l'esprit pour le moment.

— Mais il n'y a pas de graduations, coupa Taylor. Un système de contrôle comporterait des cadrans ou des voyants lumineux ou toute autre indication visible.

— Pas obligatoirement visible à l'œil humain, objecta Buckley. Pour quelque autre race, nous passerions peut-être pour totalement aveugles.

— J'ai l'impression pénible que nous ne progressons pas du tout, fit Lawrence.

— Nous avons été vaincus par la porte, reprit Taylor, et nous sommes de nouveau en échec ici. »

King prit la parole : « Il va falloir dresser un plan précis et ordonné d'exploration. Nous devons tout mettre sur le papier. Et commencer par le commencement. »

Lawrence approuva de la tête. « Nous laisserons donc quelques hommes en surface et le reste redescendra ici pour y camper. Nous travaillerons par petits groupes de façon à tout examiner le plus vite possible... nous faire une idée de la situation d'ensemble. Après quoi nous nous occuperons des détails.

— Si on commence par le commencement, qu'est-ce qui se présente en premier lieu ? demanda Taylor.

— Je l'ignore, répondit Lawrence. Avez-vous des propositions, les uns ou les autres ?

— Cherchons d'abord de quoi il s'agit, suggéra King. D'une planète ou d'une machine planétaire ?

— Il va falloir découvrir d'autres rampes. Il doit y en avoir plusieurs », dit Taylor.

Scott proposa : « Nous devrions tenter de nous faire une idée de l'ampleur de cette machinerie. Calculer quelle surface elle couvre.

— Et voir si la machine fonctionne, fit Buckley.

— Ce que nous en avons vu est inerte, remarqua Lawrence.

— Ce que nous avons vu peut bien n'être qu'une part infime d'une immense mécanique, déclara Buckley. Tout ne marche peut-être pas simultanément. Il se peut qu'une partie de la mécanique ne soit utilisée qu'une fois tous les mille ans, et seulement pendant quelques minutes ou même quelques secondes. Puis elle reste oisive encore un millier d'années.

— Mais il faudrait bien que cette partie de la machine soit là, même si elle ne devait servir qu'une fois tous les mille ans.

— Nous devrions cependant nous efforcer de deviner logiquement ce qu'est cette machinerie, dit Griffith. Imaginer ce qu'elle fait. Ce

qu'elle fabrique.

— Mais que personne n'y touche ! avertit Buckley. Ne poussez sur rien, ne tirez sur rien, histoire de voir ce que cela donnera ! Dieu seul sait quel serait le résultat. Ne posez vos grosses pattes nulle part avant de savoir clairement ce que vous faites. »

*

**

C'était bien une planète.

Ils découvrirent la surface planétaire... à trente kilomètres de profondeur. Trente kilomètres à travers ce dédale tordu de machines luisantes et mortes.

Il y avait de l'air, d'une qualité très voisine de l'atmosphère terrestre, aussi dressèrent-ils le camp aux niveaux inférieurs, heureux de se débarrasser de leurs combinaisons spatiales et de vivre normalement.

Mais il n'y avait pas de lumière et pas de vie. Pas même un insecte, rien qui rampât ou se tortillât sur le sol.

Bien qu'il y ait eu de la vie sur cette planète en un temps.

Les cités en ruine en parlaient, de cette vie. Une civilisation primitive, avait dit King. Une civilisation guère plus évoluée que celle du XX^e siècle sur la Terre.

Duncan Griffith était assis en tailleur près du petit réchaud atomique, les paumes tendues vers sa chaleur bienfaisante.

« Ils sont allés sur la planète Quatre, disait-il avec une assurance satisfaite. Ils n'avaient pas la place de vivre ici, alors ils sont partis et ont campé.

— Et ils ont creusé des mines sur deux autres planètes pour se procurer le minerai dont ils avaient besoin », dit Taylor.

Lawrence se pencha en avant, l'air abattu. « Ce qui me tracasse, musa-t-il, c'est la motivation de tout cela... le besoin instinctif, déraisonnable, l'idée folle qui a pu pousser une race entière à quitter sa planète d'origine pour en occuper une autre, la ténacité qui leur a permis de consacrer des siècles à transformer leur propre planète en une machine énorme. »

Il tourna la tête vers Scott. « Est-il certain qu'il ne s'agisse que d'une mécanique ? »

Scott secoua la tête. « Evidemment, nous n'avons pas tout vu. Cela prendrait des années et nous n'avons pas d'années à perdre. Mais nous avons la quasi-certitude que tout cela n'est qu'une machine unique... un monde recouvert de machinerie jusqu'à trente kilomètres d'altitude.

— Et d'une machinerie morte, observa Griffith. Morte parce qu'ils l'ont arrêtée. Ils ont stoppé la mécanique, pris toutes leurs archives et tous leurs outils, puis ils sont partis, laissant derrière eux une coquille vide. Tout comme ils ont abandonné la ville de la planète Quatre.

— Ou bien ils en ont été chassés, dit Taylor.

— Ils n'ont pas été chassés, déclara tout net Griffith. Nous n'avons trouvé trace de violence nulle part dans tout ce système solaire. Aucun indice de hâte. Ils ont pris tout leur temps pour faire leurs bagages et n'ont absolument rien laissé derrière eux. Pas la moindre indication. Il doit y avoir quelque part des plans d'ingénieurs. On ne peut pas construire et faire fonctionner une machine comme celle-ci sans au moins une sorte de schéma, de relevé, pour vous guider. Il devrait subsister quelque part des archives, des documents qui enregistraient le fonctionnement ou la production de ce monde-machine. Mais nous ne les avons pas trouvés. Parce que ces gens les ont emportés lorsqu'ils sont partis.

— Nous n'avons pas tout fouillé, fit remarquer Taylor.

— Nous avons trouvé les coffres dans lesquels on devait logiquement les conserver, dit Griffith, et ils n'y sont pas. Il n'y a rien.

— Nous n'avons pu ouvrir certains classeurs, vous vous rappelez ? Ceux que nous avons vus le premier jour, au niveau le plus élevé.

— Mais nous avons dûment examiné des quantités d'autres espaces clos, rappela Griffith, sans toutefois découvrir un outil, un papier ; rien qui puisse donner à penser qu'il y ait jamais eu quelque chose dans ces réceptacles.

— Les classeurs du plus haut niveau sont l'endroit logique, insista Taylor.

— Nous les avons secoués et ils étaient tous vides, déclara encore Griffith.

— Tous sauf un, fit Taylor.

— J'ai tendance à croire que tu as raison, Dune, reprit Lawrence. Ce monde a été abandonné, dépouillé, et laissé à la merci de la rouille. Nous aurions dû le comprendre en le voyant dépourvu de moyens de défense. Ils devaient bien en avoir, des moyens de défense – probablement automatiques – et si l'on avait voulu nous empêcher de nous poser, nous ne l'aurions jamais pu.

— Si nous étions arrivés alors que ce monde était en fonctionnement, nous aurions été réduits en poussière avant même de l'avoir aperçu, affirma Griffith.

— Ce devait être une grande race, avança Lawrence. La seule économie de ce lieu a de quoi faire peur. Il a dû falloir employer la totalité de la main-d'œuvre de la race, des siècles durant, pour le construire, puis de nombreux siècles encore pour le maintenir en état de fonctionnement. Ce qui signifie qu'ils consacraient un minimum de

temps à se procurer de la nourriture et à fabriquer les millions de choses nécessaires à la vie d'une race entière.

— Ils avaient réduit leur vie et leurs besoins au strict nécessaire, émit King, ce qui, en soi, est déjà la marque de la grandeur.

— Et c'était des fanatiques, renchérit Griffith. Ne l'oubliez pas un instant. Seule l'aveugle et étroite nécessité obsédant toute une population a pu mener à bien une telle entreprise.

— Mais pourquoi ? insista Lawrence. Pourquoi ont-ils éprouvé le besoin de construire ceci ? »

Personne ne répondit.

Griffith eut un petit rire. « Pas même une hypothèse ? lança-t-il. Pas même une suggestion logique ? »

Un homme se mit lentement debout dans l'ombre, hors du cercle réduit de la clarté émise par le petit réchaud brillant.

« J'ai bien une hypothèse, dit-il. En réalité, je crois même savoir.

— Nous vous écoutons, Scott », dit Lawrence.

Le mathématicien secoua la tête. « Il faut que j'aie au moins une preuve, sinon vous me croiriez dément.

— Il n'y a pas de preuves, reprit Lawrence. Aucune preuve de quoi que ce soit.

— Je sais un endroit où il pourrait y avoir une preuve... une simple possibilité. »

Ils restèrent silencieux dans le petit cercle, tous.

« Vous vous souvenez de ce classeur, poursuivit Scott. Celui dont parlait Taylor à l'instant. Celui que nous avons secoué et dans lequel nous avons perçu un frottement répété. Celui que nous n'avons pas pu ouvrir.

— Nous pouvons encore l'ouvrir.

— Donnez-moi des outils et je vous l'ouvre, proposa Scott.

— Nous avons fait cela une fois, rappela Lawrence. Nous avons utilisé maladroitement de force brute pour ouvrir la porte. Nous n'allons pas continuer de recourir à la violence pour résoudre le problème qui se pose à nous. Il y faut plus que cela. Il y faut de la compréhension.

Je crois savoir ce qui a fait du bruit à l'intérieur », reprit Scott.

Lawrence resta silencieux.

« Ecoutez, poursuivit Scott, si vous avez quelque chose de précieux, quelque chose que vous ne vouliez pas que l'on vous vole, qu'en faites-vous ?

— Eh bien, je le mets dans un coffre-fort », dit Lawrence.

Le silence plana parmi les vastes étendues inertes de la machinerie qui les dominait.

« Il ne saurait y avoir d'endroit plus sûr, reprit Scott, qu'un classeur que l'on ne puisse ouvrir d'aucune façon. Ces classeurs ont tous contenu des choses qui avaient leur importance. Ils ont laissé derrière

eux quelque chose, une seule chose... qu'ils ont oubliée. »

Lawrence se leva sans hâte.

« Allons chercher des outils », conclut-il.

*

**

C'était une carte rectangulaire, d'aspect tout à fait ordinaire, percée de trous en un dessin irrégulier.

Scott la tenait d'une main qui tremblait.

« J'espère que vous n'êtes pas déçu, dit Griffith d'un ton amer.

— Pas le moins du monde, répondit Scott. C'est exactement ce que je pensais trouver. »

Ils attendaient.

« Si cela ne vous dérange pas trop ? finit par dire Griffith.

— C'est une carte d'ordinateur, répondit Scott.

— La réponse à quelque problème posé à un ordinateur différentiel.

— Mais nous ne pouvons la déchiffrer, observa Taylor. Pas moyen de savoir ce qu'elle signifie.

— Inutile de la déchiffrer, lui répondit Scott. Elle nous dit devant quoi nous sommes. Cette machine – toute cette machinerie – est un ordinateur.

— Mais c'est insensé, se récria Buckley, un ordinateur mathématique... »

Scott secoua la tête. « Non pas mathématique. Ou du moins pas purement mathématique. Ce doit être plus que cela. Logique plus que probable. Peut-être même moral. »

Il les examina tour à tour et lut sur leurs visages le doute qui persistait.

« Vous avez tout sous les yeux ! s'écria-t-il. La répétition sans fin, la ressemblance monotone de toute la machine. Voilà ce qu'est un ordinateur... des centaines ou des milliers ou des millions ou des milliards d'intégrateurs, selon le nombre d'appareils dont vous avez besoin pour résoudre un problème donné.

— Mais il aurait un facteur limitatif, coupa Buckley.

— La race humaine n'a jamais accordé trop d'importance aux facteurs limitatifs. Elle a néanmoins continué à aller de l'avant pour les éliminer. Il semble bien que cette race-ci n'en ait pas trop tenu compte non plus.

Il en existe pourtant que l'on ne saurait négliger », objecta soudain Buckley.

*

Le cerveau a ses limitations. Il refuse de s'appliquer.

Il oublie trop facilement trop de choses – et celles qu'il ne faudrait pas... le plus souvent.

Il a tendance à se tourmenter... ce qui dans un cerveau équivaut à un suicide partiel.

Si on le bouscule un peu trop fort, il s'évade dans la démence.

Et pour finir il meurt. Au moment même où il se met à bien fonctionner, il meurt.

Alors on construit un cerveau mécanique... un grand qui recouvre une planète aux dimensions de la Terre, sur une épaisseur de trente kilomètres – un cerveau qui s'occupera de toutes les affaires et qui n'oubliera pas et ne deviendra pas dément parce qu'il ne peut pas éprouver de déception.

Et puis on s'en va et on l'abandonne... ce qui est de la démence à la puissance N.

*

**

« Ces spéculations sont sans fondement, dit Griffith, car il n'existe aucun moyen d'apprendre à quoi cela leur servait. Vous vous obstinez à considérer les habitants de ce système comme des humains, alors qu'ils ne l'étaient probablement pas.

— Ils ne pouvaient pas être tellement différents de nous, dit Lawrence. Cette cité de la planète Quatre aurait fort bien pu être une construction humaine. Ici, sur cette planète, ils ont été confrontés aux mêmes problèmes techniques que la race humaine aurait à résoudre si elle avait entrepris un projet analogue et ils s'en sont tirés à peu près comme nous aurions fait nous-mêmes.

— Tu omets le point même que tu as souligné si souvent, répondit Griffith. L'impulsion fanatique qui les a incités à tout sacrifier à une unique et grande idée. Une race d'humains ne pourrait pas coopérer aussi fanatiquement. Quelqu'un commettrait une erreur, et l'on couperait la gorge de l'autre, et puis quelqu'un d'autre suggérerait que l'on devrait mener une enquête, et la meute serait déchaînée et hurlerait dans le vent.

Ils étaient consciencieux, consciencieux en toute connaissance de cause. Il n'y a pas de vie ici. Aucune forme que nous ayons relevée, pas même un insecte. Et pourquoi, penses-tu ? Peut-être qu'un insecte pourrait se prendre dans un engrenage et paralyser toute la machine. Par conséquent les insectes devaient disparaître. »

Griffith hochait la tête. « En fait, ils évoquent la façon de penser d'un insecte même. Disons d'une fourmi. Une colonie de fourmis. Une société mutuelle sans âme qui va de l'avant, en une obéissance aveugle mais intelligente, vers un but choisi. Et s'il en a bien été ainsi, mon ami, ta théorie selon laquelle l'ordinateur leur aurait servi à élaborer des systèmes économiques et sociaux n'est que fichaise.

— Ce n'est pas ma théorie, se défendit Lawrence. Ce n'était que l'une de plusieurs hypothèses. Une autre, également acceptable, serait qu'ils s'efforçaient de trouver la réponse à l'énigme de l'univers, pourquoi il est, ce qu'il est, où il va.

— Et comment, ajouta Griffith.

— Tu as raison. Et comment. Et s'ils cherchaient bien cette réponse, tu peux être certain que ce n'était pas une recherche abstraite. Ils devaient réagir à une pression quelconque, à quelque motivation puissante qui les poussait à penser qu'ils devaient agir ainsi.

— Continuez, dit Taylor. J'ai de la peine à attendre la suite. Poursuivez votre conte de fées jusqu'à son amère conclusion. Ils ont appris ce qu'était l'univers et...

— Je ne pense pas qu'ils y soient parvenus, coupa Buckley d'un ton calme. Peu importe de quoi il s'agissait, les chances n'étaient pas en leur faveur pour qu'ils découvrent la réponse définitive qu'ils qu'étaient.

— Pour ma part, reprit Griffith, j'incline à croire qu'ils ont pu réussir. Autrement pourquoi seraient-ils partis en abandonnant cette fantastique machine derrière eux ? Ils ont trouvé ce qu'ils voulaient, alors ils n'ont plus eu besoin de l'outil qu'ils s'étaient fabriqués.

— Vous avez raison », approuva Buckley. Ils n'avaient plus besoin de l'outil, mais non parce qu'il avait accompli tout ce qu'il pouvait, et que ce n'était pas tout à fait suffisant ; ils l'ont abandonné parce qu'il n'était pas assez grand, parce qu'il était incapable de résoudre le problème qu'ils lui avaient soumis.

— Pas assez grand ! se récria Scott. Allions donc ! Ils n'avaient qu'à ajouter un niveau de plus tout autour de la planète. »

Buckley fit un signe de dénégation. « Vous vous rappelez ce que je vous ai dit des facteurs limitatifs ? Eh bien, il en est un qu'on ne peut surmonter. Soumettez de l'acier à une pression de 150 000 kilos par centimètre carré, et il commence à couler. Le métal utilisé pour cette machine devait être en mesure de résister à des pressions bien supérieures, mais il y avait une limite qu'il était dangereux de dépasser. À trente kilomètres au-dessus de la surface planétaire, ils ont atteint cette limite. Ils se sont trouvés dans une impasse. »

Griffith poussa un long soupir. « Dépassés, fit-il.

Toute machine analytique pose un problème de dimensions, poursuivait Buckley. Chaque intégrateur correspond à une cellule dans

un cerveau humain. Il a une fonction et une capacité limitées. Et ce que fait une cellule, deux autres doivent le vérifier. Le principe est de procéder à trois opérations pour s'assurer qu'il n'y a pas d'erreur.

Ils auraient pu effacer les mémoires et recommencer, fit Scott.

— C'est ce qu'ils ont probablement fait, et de nombreuses fois, convint Buckley. Bien qu'il y ait toujours eu un élément de risque. Chaque fois qu'on la lessivait, la machine pouvait n'être plus... disons rationnelle ou morale. Le lessivage d'un cerveau de ces dimensions devait causer un choc, comme la chirurgie corrective sur le cerveau humain.

« Deux choses auraient pu se produire. Ils ont peut-être atteint la limite d'effacement des mémoires. Trop de souvenirs résiduels restant imprégnés dans les conducteurs...

— Le subconscient, murmura Griffith. Il serait intéressant d'étudier la possibilité pour une machine de se constituer un subconscient.

— Ou bien, reprit Buckley, ils ont pu se trouver devant un problème si complexe, aux aspects si multiples, que cette machine, malgré ses dimensions, n'était plus en mesure de le traiter.

— Et alors ils sont partis en quête d'une planète plus grosse, dit Taylor, sans y croire trop. Une planète encore assez petite pour y vivre et travailler, mais plus grosse dans la proportion voulue pour construire un calculateur plus vaste.

— Ce serait assez sensé, avoua Scott, à regret. Ils auraient pris un nouveau départ en se fondant sur les réponses qu'ils auraient obtenues ici. Et avec des concepts et des méthodes améliorés.

— Et maintenant la race humaine prend la relève, dit King. Je me demande ce que nous arriverons à faire d'un engin pareil ? Sûrement pas ce que ses constructeurs visaient eux-mêmes.

— La race humaine n'en fera rien avant cent ans au moins, affirma Buckley. Je vous le parie bien. Aucun ingénieur n'oserait bouger un seul rouage de cette mécanique avant de savoir au juste comment elle est agencée, et pourquoi. Il y a des millions de circuits à relever, des millions de tubes à inspecter, des plans à établir, des techniciens à former. »

Lawrence coupa sèchement : « Là n'est pas notre problème, King. Nous sommes les chiens de chasse. Nous levons le gibier, nous avons accompli notre tâche et nous en entamons une autre. Ce que notre race fera de ce que nous trouvons, c'est une tout autre affaire. »

Il ramassa un paquetage de campement sur le sol et le jeta sur son épaule.

« Tous prêts à remonter ? » demanda-t-il.

À quinze kilomètres d'altitude, Taylor se pencha sur la rambarde de la spirale pour contempler sous lui le labyrinthe de machines.

Une cuiller s'échappa de son sac mal bouclé et tomba en

tourbillonnant.

Ils l'écoutèrent longtemps tinter en rebondissant au long de sa chute.

Même lorsqu'il leur fut impossible de percevoir un son, ils eurent l'impression de l'entendre encore.

Traduit par Paul Hébert.

Limiting Factor.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1974, pour la traduction.

DANS LA COMÈTE - Arthur C. Clarke

Et lorsque la machine défaille... Lorsque les petits humains se retrouvent tout seuls dans le vaste cosmos, dépourvus du secours de leurs puissants ordinateurs, apparemment incapables de choisir entre des millions de chemins du vide celui qui les mènera à bon port...

Eh bien, il leur reste à faire la preuve qu'ils savent encore se servir de leurs dix doigts.

« Je ne sais pas pourquoi je fais cet enregistrement, énonça George Takeo Pickett avec lenteur dans le microphone en suspension devant lui. Il n'y a aucune chance pour que quelqu'un l'entende jamais. La comète ne nous ramènera vers la Terre que dans quelque deux millions d'années, paraît-il, quand elle amorcera sa nouvelle révolution autour du soleil. Je me demande si la race humaine existera encore à cette époque-là et si la comète donnera à nos descendants le même spectacle grandiose qu'à nous. Peut-être organiseront-ils une expédition, comme nous, pour voir ce qu'il y a à découvrir. Et ils nous trouveront...

« Car la fusée sera toujours en excellente condition, même après tant de siècles. Il y aura du carburant dans les réservoirs, peut-être même de l'air en quantité, car ce sont nos provisions alimentaires qui s'épuiseront les premières et nous mourrons de faim avant de suffoquer. Mais je crois que nous n'attendrons pas jusque-là ; ouvrir le sas nous permettra d'en finir plus vite.

« Quand j'étais petit, j'ai lu un livre sur une exploration polaire qui s'intitulait Hivernage parmi les glaces. Eh bien, c'est ce qui nous attend maintenant. Il y a de la glace tout autour de nous, qui flotte en énormes masses poreuses. Notre Challenger est environné d'icebergs qui se déplacent les uns autour des autres avec une telle lenteur qu'il faudrait plusieurs minutes d'observation pour être certain qu'ils ont bougé. Mais aucune expédition à l'un ou à l'autre pôle de la Terre n'a eu à affronter pareil hiver. Pendant la plupart de ces deux millions d'années, la température descendra à 273° au-dessous de zéro. Nous serons si éloignés du soleil qu'il ne nous enverra pas plus de chaleur que les étoiles. Et qui a jamais pu se chauffer les mains aux rayons de

Sirius par une froide nuit d'hiver ? »

L'image absurde qui venait de traverser son esprit lui ôta toute énergie. Le souvenir de paysages enneigés sous le clair de lune, de carillons de Noël résonnant à travers un pays déjà éloigné de quatre-vingts millions de kilomètres lui serra la gorge. Il fondit en larmes comme un enfant, son empire sur lui-même sapé par l'évocation de toutes les beautés familières et négligées de cette Terre à jamais perdue pour lui.

Et tout avait si bien commencé, dans un tel souffle exaltant d'aventure. Il se rappelait (n'y avait-il donc que six mois de cela ?) la toute première fois où il était sorti voir la comète, peu après que le jeune Jimmy Randall, âgé de dix-huit ans, l'ayant découverte dans le télescope qu'il s'était fabriqué lui-même, eut envoyé son fameux télégramme à l'observatoire du mont Stromlo. À cette époque, elle n'était encore qu'un léger brouillard qui progressait au milieu de la constellation d'Eridanus, juste au sud de l'équateur. Elle était toujours très loin derrière Mars, glissant sur une orbite distendue à l'infini en direction du soleil. La dernière fois qu'elle avait brillé dans les cieux terrestres, il n'y avait pas eu d'hommes pour la contempler et qui sait s'il y en aurait pour l'admirer de nouveau quand elle réapparaîtrait... L'espèce humaine voyait la comète de Randall pour la première et peut-être la dernière fois.

En approchant du soleil, elle avait grossi, projetant des jets de vapeur et de gaz, dont le moindre valait cent terres. Comme un gigantesque pennon flottant dans quelque brise cosmique, la queue de la comète atteignait déjà soixante-quatre millions de kilomètres quand elle fila le long de l'orbite de Mars. C'est alors que les astronomes ont compris que ce serait le spectacle céleste le plus grandiose de tous les temps ; les prestiges déployés jadis en 1986 par la comète de Halley ne seraient rien en comparaison. Et c'est à ce moment-là que les dirigeants de la Décade internationale d'astrophysique décidèrent de lancer le vaisseau spatial d'observation Challenger à sa poursuite, s'il pouvait être prêt à temps ; car c'était une occasion qui ne se représenterait pas avant un millier d'années.

Pendant des semaines, dans les heures qui précédaient l'aube, la comète s'étira à travers le ciel comme une autre Voie lactée, infiniment plus brillante. À mesure qu'elle approchait du soleil et en éprouvait de nouveau les ardeurs qu'elle avait connues au temps où le pas des mammouths ébranlait la Terre, elle manifestait un regain constant d'activité. De son noyau jaillissaient des gouttes de gaz lumineux, se déployant en vastes éventails qui tournaient comme de lents projecteurs au milieu des étoiles. Sa queue, longue maintenant de cent soixante millions de kilomètres, se divisait en un entrelacs complexe de rubans et de banderoles dont le dessin changeait

complètement dans le cours d'une nuit. Ils s'éloignaient toujours du soleil, comme s'ils étaient chassés vers les étoiles par un vent puissant né au cœur même du système solaire.

Quand il avait été désigné pour partir dans le Challenger, George Pickett avait à peine osé croire à sa chance. Aucun journaliste n'en avait eu de pareille depuis William Laurence et la Bombe atomique. Le fait qu'il avait un diplôme de sciences, était célibataire, possédait une santé excellente, pesait moins de soixante kilos et n'avait pas d'appendice, tout cela avait joué aussi en sa faveur, évidemment, mais bien d'autres devaient posséder les mêmes qualifications ; en tout cas, leur envie se changerait bientôt en soulagement.

Comme la répartition des tâches à bord du Challenger ne lui permettait pas de partir comme simple journaliste, Pickett avait été obligé d'accepter aussi le rôle de second. Autrement dit, il avait pour tâche de tenir le livre de bord, de servir de secrétaire au capitaine, de surveiller la répartition des vivres et autres approvisionnements, d'en tenir la comptabilité. C'était donc fort heureux, pensait-il souvent, que, dans l'univers sans pesanteur de l'espace, trois heures de sommeil sur vingt-quatre fussent suffisantes.

Accomplir séparément ses deux tâches lui avait demandé beaucoup de tact. Quand il n'était pas occupé à écrire dans son bureau grand comme un placard ou à vérifier les milliers d'articles entassés dans la réserve, il vagabondait dans la fusée, son magnétophone sous le bras. Il avait pris soin d'interviewer, à un moment ou l'autre, sans en omettre un seul, les vingt ingénieurs ou chercheurs scientifiques qui dirigeaient le Challenger. Les enregistrements n'avaient pas tous été transmis par radio à la Terre ; il y en avait eu de trop techniques, de trop balbutiants et d'autres au défaut contraire. Mais du moins n'avait-il pas fait de favoritisme et, à sa connaissance, il n'avait marché sur les pieds de personne. Non pas que cela eût quelque importance maintenant.

Il se demanda comment le docteur Martens prenait les choses ; l'astronome avait été l'un de ses sujets de reportage les plus difficiles, encore que ce fût celui qui possédait les données les plus intéressantes. Obéissant à une soudaine impulsion, Pickett prit la plus ancienne des bandes où était enregistrée l'interview de Martens et l'inséra dans le magnétophone. Il savait que c'était une tentative de sa part pour échapper au présent en se réfugiant dans le passé, mais l'unique effet de cet éclair de lucidité fut de lui faire espérer que la tentative réussisse.

Il avait gardé un très vif souvenir de cette première interview, car le microphone dépourvu de poids, oscillant légèrement dans le courant d'air des ventilateurs, l'avait presque hypnotisé au point de le faire sombrer dans l'incohérence. À l'entendre, personne ne s'en serait

douté : sa voix avait la même assurance professionnelle que de coutume.

Ils se trouvaient alors à trente-deux millions de kilomètres derrière la comète, mais la rattrapaient rapidement, quand il avait coïncé Martens dans le poste d'observation pour lui lancer sa première question :

« Docteur Martens, quelle est la nature exacte de la comète ?

— Oh ! c'est tout un mélange, avait répliqué l'astronome, et sa composition se modifie constamment à mesure que nous nous éloignons du soleil. Mais la queue est constituée principalement d'ammoniaque, de méthane, d'acide carbonique, de vapeur d'eau, de cyanogène...

— Du cyanogène ? Est-ce que ce n'est pas un gaz toxique ? Que se passerait-il si la Terre entraînait en contact avec ?

— Rien. Si spectaculaire qu'elle paraisse à nos yeux humains, la queue d'une comète n'est que du vide, finalement. Un volume de l'importance de la Terre contient à peu près autant de gaz qu'une boîte d'allumettes.

— Et pourtant cette quantité minime donne cette splendeur !

— Tout comme le gaz rare d'une enseigne électrique et pour les mêmes raisons. La queue d'une comète est lumineuse parce que le soleil la bombarde de particules chargées d'électricité. C'est une réclame cosmique ; un de ces jours, j'en ai peur, les gens de la publicité vont s'aviser de ce moyen et parviendront à tracer des slogans dans le système solaire.

— Perspective déprimante... encore qu'il faille s'attendre, je pense, qu'on prétende que c'est une victoire de la science appliquée. Mais ne parlons plus de la queue ; dans combien de temps parviendrons-nous au cœur de la comète... au noyau, je crois que c'est ainsi que vous l'appellez ?

— Comme chercher à rejoindre quelque chose en courant derrière demande toujours longtemps, nous ne pénétrerons dans le noyau que dans deux semaines. Nous allons plonger de plus en plus profondément dans la queue, prenant ainsi une coupe transversale de la comète en la rattrapant. Mais bien que le noyau soit encore à trente-deux millions de kilomètres, nous avons déjà un certain nombre de renseignements sur lui. D'abord, il est extrêmement petit... moins de quatre-vingts kilomètres de diamètre. Et ce n'est même pas une masse solide, mais probablement plutôt un ensemble de milliers de petits corps en mouvement formant nuage.

— Est-ce que nous pourrions pénétrer dans le noyau ?

— Nous le saurons quand nous y arriverons. Il se peut que nous adoptions le parti de la prudence et que nous l'examinions au télescope en restant à une distance de quelques milliers de kilomètres.

Mais en ce qui me concerne, je serais très déçu de ne pas aller dans le noyau même. Pas vous ? »

Pickett arrêta le magnétophone. Oui, Martens avait eu raison. Il aurait été désappointé, d'autant plus qu'il ne semblait y avoir aucun danger. Ce n'était d'ailleurs pas la comète qui était à redouter. Le péril était venu de la fusée.

Ils avaient franchi l'un après l'autre les voiles de gaz immenses mais inconcevablement ténus que la comète Randall projetait toujours dans sa fuite loin du soleil. Même maintenant qu'ils approchaient des régions les plus denses du noyau, c'était comme s'ils se trouvaient dans le vide parfait. Le brouillard lumineux qui s'étirait autour du Challenger depuis tant de millions de kilomètres obscurcissait à peine les étoiles ; mais droit devant, au centre même de la comète, il y avait une tache brillante de lumière diffuse qui les attirait à la manière d'un feu follet.

Les turbulences électriques qui se déchaînaient autour d'eux avec une violence toujours croissante avaient interrompu presque complètement leurs relations avec la Terre. Le principal émetteur de la fusée pouvait tout juste transmettre un message, mais, depuis ces quelques derniers jours, ils en avaient été réduits à envoyer en morse que tout allait bien. Quand ils s'écarteraient de la comète pour rentrer, les communications normales reprendraient ; mais pour le moment, ils étaient presque aussi isolés que les explorateurs d'avant la découverte de la radio. Pickett en avait d'ailleurs éprouvé une certaine satisfaction ; cela lui donnait plus de temps pour accomplir son office de second. Quand bien même le Challenger fût en train de voler au cœur d'une comète, selon un cap qu'aucun capitaine n'avait imaginé avant le XXe siècle, il fallait que quelqu'un vérifiât les provisions et calculât ce qui restait en réserve.

Avec une prudence et une lenteur extrêmes, explorant avec son radar la sphère d'espace qui l'entourait, le Challenger se fraya une voie au centre de la comète. Et là, il s'immobilisa... au milieu de la glace.

Jadis, dans les années 1940, Whipple de Harvard avait deviné la vérité, mais cette vérité était difficile à croire même quand on en avait la preuve sous les yeux. Le noyau relativement minuscule de la comète se composait d'un amas d'icebergs en mouvement dont les orbites s'entrecroisaient. Mais au contraire des icebergs qui dérivait dans les mers polaires, ils n'étaient pas d'un blanc éclatant et ils n'étaient pas non plus composés d'eau. Ils avaient une teinte gris sale et étaient très poreux, comme de la neige à demi fondue. Et ils étaient grêlés de poches de méthane et d'ammoniaque gelé qui explosaient de temps à autre en gigantesques geysers de gaz quand ils absorbaient la chaleur solaire. Spectacle merveilleux que Pickett n'avait eu guère de temps

pour admirer. Maintenant, il en avait beaucoup trop.

Il vérifiait comme de coutume les provisions du navire spatial quand le désastre lui apparut, sans qu'il se rendît tout de suite compte de ce qui se passait, d'ailleurs. Car l'état des vivres était on ne peut plus satisfaisant ; ils avaient des stocks amplement suffisants pour le retour vers la Terre. Il l'avait vu de ses propres yeux et n'avait plus qu'à confronter avec les chiffres enregistrés dans la section grosse comme une tête d'épingle que le cerveau électronique du navire spatial réservait à ces calculs.

Quand les premiers chiffres démentiels se formèrent sur l'écran, Pickett pensa qu'il s'était trompé de touche. Il effaça le résultat et fournit de nouveau ses données au calculateur électronique.

60 caisses de conserves de viande embarquées ; 17 consommées à ce jour ; reste : 99 999 943.

Il recommença, sans obtenir de meilleur résultat. Agacé, mais pas particulièrement alarmé, il partit à la recherche du docteur Martens.

Il trouva l'astronome dans la chambre de torture – ainsi appelaient-ils le minuscule gymnase inséré entre les réserves techniques et la cloison du principal réservoir de carburant. Chaque membre de l'équipage devait s'y exercer une heure par jour, pour éviter que les muscles perdissent leur élasticité dans ce milieu sans pesanteur. Martens se battait avec un système de puissants ressorts, une expression de farouche détermination sur le visage. Son expression s'assombrit encore lorsque Pickett lui expliqua ce qui se passait.

Quelques essais sur le principal tableau les convainquirent bientôt du pire.

« Le calculateur est fou, dit Martens. Il est devenu même incapable d'additionner ou de soustraire.

— Mais cela doit pouvoir se réparer ! »

Martens secoua la tête. Il avait perdu son air habituel de fracassante assurance ; on aurait dit une poupée en baudruche qui commence à devenir poreuse, songea Pickett.

— Même les constructeurs en seraient incapables. C'est une masse compacte de microcircuits aussi tassés qu'à l'intérieur du cerveau humain. La partie mémoire marche toujours, mais la section calculatrice est hors d'usage. Elle ne fait que mélanger les chiffres qu'on lui fournit.

— Et quelle conséquence cela entraîne-t-il pour nous ?

— La mort, répliqua Martens sèchement. Sans le calculateur électronique, nous sommes fichus. Il est impossible de calculer l'orbite permettant de retourner à la Terre. Il faudrait des semaines à une armée de mathématiciens pour l'établir.

— C'est ridicule ! La fusée est en parfait état, nous avons des vivres et du carburant en quantité... et vous me dites que nous allons tous

périr simplement parce que nous sommes incapables de faire quelques additions.

— Quelques additions ! riposta Martens avec un peu de son ancienne verve. Un déroutement de l'importance nécessaire pour nous éloigner de la comète et nous mettre sur une orbite terrestre implique une centaine de milliers de calculs. Même le cerveau électronique a besoin de plusieurs minutes pour y parvenir. »

Pickett n'était pas mathématicien, mais il s'y connaissait assez en astronautique pour évaluer la situation. La fusée qui navigue à travers ciel subit l'influence de nombreux corps célestes. La principale force est la gravité du soleil qui maintient toutes les planètes strictement enchaînées sur leur orbite. Mais les planètes elles-mêmes exercent chacune une attraction sensible, bien que beaucoup plus faible. Faire entrer en ligne de compte ces attractions contradictoires – et surtout s'en servir pour atteindre au bon moment un but qui se trouve à des millions de kilomètres – représente un problème d'une fantastique complexité. Pickett comprenait le désespoir de Martens ; nul homme ne peut travailler sans les outils nécessaires à son métier et aucun autre métier ne requérait d'outils plus complexes.

Même après la communication du capitaine et la conférence qui rassembla d'urgence tout l'équipage pour étudier la situation, il avait fallu des heures avant que les faits prissent leur pleine réalité. La fin était encore éloignée de tant de mois que l'esprit avait du mal à l'envisager ; ils étaient condamnés à mort, mais l'exécution n'était que pour une date lointaine. Et la vue était toujours splendide...

Par-delà les brouillards lumineux qui les enveloppaient – et qui seraient leur tombe céleste jusqu'à la fin des temps – ils apercevaient le grand fanal de Jupiter, plus brillant que toutes les étoiles. Certains d'entre eux vivaient peut-être encore, si les autres acceptaient de se sacrifier, quand la fusée passerait auprès du plus puissant des enfants du soleil. Valait-il la peine de vivre quelques semaines de plus, se demanda Pickett, pour voir de ses propres yeux ce que Galilée avait aperçu quatre cents ans auparavant dans son télescope rudimentaire – les satellites de Jupiter qui faisaient la navette comme des boules glissant sur un fil invisible ?

Des boules sur un fil. Cette image fit jaillir de son subconscient un souvenir d'enfance jusque-là oublié, qui devait lutter depuis des jours pour remonter à la surface. Et il s'imposait enfin à son esprit.

« Non ! s'exclama-t-il à haute voix. C'est ridicule ! Ils me riront au nez ! »

— Et alors ? protesta une voix intérieure. Tu n'as rien à perdre ; au pis cela donnera de l'occupation à tout le monde pendant que vivres et oxygène s'épuiseront. Le plus faible espoir vaut encore mieux que rien...

Il cessa de jouer avec les boutons du magnétophone ; son accès d'apitoiement sentimental était passé. Détachant les sangles élastiques qui le maintenaient sur son siège, il s'en fut dans la soute aux réserves techniques chercher les matériaux dont il avait besoin.

*

**

« Si c'est une plaisanterie, je ne la trouve pas drôle, déclara trois jours plus tard le docteur Martens en jetant un coup d'œil dédaigneux au fragile assemblage de bois et de fil de fer que Pickett tenait à la main.

— Je me doutais que c'est ce que vous diriez, répliqua Pickett en réprimant son irritation. Mais faites-moi la grâce de m'écouter un instant. Ma grand-mère était Japonaise et, quand j'étais enfant, elle m'a raconté une histoire qui m'était complètement sortie de la tête jusqu'à cette semaine. Je crois qu'elle peut nous sauver la vie.

« Peu après la seconde guerre mondiale, il y eut un concours entre un Américain qui manœuvrait une calculatrice électrique et un Japonais muni d'un abaque tel que celui-ci. C'est le boulier qui a triomphé.

— La calculatrice devait être bien primitive ou son opérateur totalement incompétent. »

— On avait utilisé la machine la plus perfectionnée de l'armée américaine. Mais trêve de discussions. Mettez-moi à l'épreuve... donnez-moi deux nombres de trois chiffres à multiplier l'un par l'autre.

— Heu... 856 fois 437. »

Les doigts de Pickett dansèrent au-dessus des boules, les poussant sur leur fil à la vitesse de l'éclair. Il y avait douze fils en tout, si bien que l'abaque pouvait calculer des nombres jusqu'à 999 999 999 999, ou se diviser en sections indépendantes quand il y avait des calculs différents à exécuter simultanément.

« 374 702, énonça Pickett au bout d'un temps incroyablement bref. Voyons maintenant combien de temps il vous faut pour faire le calcul avec du papier et un crayon. »

Il s'écoula un moment beaucoup plus long avant que Martens – qui était mauvais en arithmétique comme la plupart des mathématiciens – annonçât : « 375 072. » Une vérification rapide confirma bientôt qu'il avait fallu à Martens trois fois plus de temps pour obtenir une réponse erronée.

Le visage de l'astronome traduisait à la fois le dépit, la stupeur et la curiosité.

« Où avez-vous appris ce genre de tour ? dit-il. Je croyais que ces objets-là pouvaient seulement additionner et soustraire.

— Eh bien... la multiplication n'est jamais qu'une succession d'additions, n'est-ce pas ? Il m'a suffi d'additionner 856 sept fois dans la colonne des unités, trois fois dans celle des dizaines et quatre fois dans celle des centaines. Ce que vous faites quand vous vous servez d'un papier et d'un crayon revient au même. Il y a naturellement des procédés pour abréger, vous me trouvez peut-être rapide, mais ce n'est rien à côté de mon grand-oncle. Il travaillait dans une banque de Yokohama et, quand il était lancé, on ne voyait même pas ses doigts. Il m'avait enseigné une partie de sa méthode, mais j'ai presque tout oublié au cours de ces vingt dernières années. Je ne m'exerce que depuis deux jours et je suis encore très lent. Néanmoins, j'espère vous avoir convaincu que mon idée n'est pas à rejeter.

— Certes, je suis très impressionné. Peut-on diviser aussi vite ?

— Pratiquement, oui, quand on a une certaine expérience. »

Martens prit l'abaque et fit filer les boules d'un côté à l'autre. Puis il soupira.

« Ingénieux... mais cela ne peut guère nous servir. Quand bien même les calculs iraient dix fois plus vite qu'avec un papier et un crayon, ce qui est déjà beaucoup dire, le cerveau électronique a une vitesse de calcul un million de fois supérieure.

— J'y ai pensé, répliqua Pickett, avec une certaine impatience. (Martens n'avait pas de cran... il abandonnait trop vite. Comment s'imaginait-il que se débrouillaient les astronomes d'il y a cent ans, avant qu'existassent les calculateurs électroniques ?) Voici ce que je propose... dites-moi si vous voyez une faille dans mon plan... »

Il l'exposa avec ardeur et précision. À mesure qu'il parlait, Martens se détendait et il finit par lancer le premier éclat de rire que Pickett eût entendu à bord du Challenger depuis des jours.

« Je veux voir la tête du capitaine quand vous lui annoncerez que nous allons tous retourner à la maternelle pour apprendre à jouer avec des boules », déclara l'astronome.

*

**

Le scepticisme initial disparut vite dès que Pickett eut fait quelques démonstrations. Pour des hommes qui avaient grandi dans un monde voué à l'électronique, le fait qu'une simple structure de fil de fer et de boules pût réaliser ce qui ressemblait à des miracles était une révélation. C'était aussi un défi et, comme leurs vies en dépendaient, ils le relevèrent avec enthousiasme.

Dès que l'équipe d'ingénieurs eut construit des copies améliorées du grossier prototype de Pickett, les cours commencèrent. Exposer les principes de base ne demandait que quelques minutes ; c'est la pratique qui requérait du temps... des heures d'exercice, jusqu'à ce que les doigts volassent machinalement au-dessus des fils de fer et fissent filer les boules dans les positions requises sans que la pensée consciente eût à entrer en jeu. Certains membres de l'équipage ne parvinrent à acquérir ni le coup de main ni la rapidité en dépit d'exercices constants ; mais d'autres ne tardèrent pas à surpasser Pickett lui-même.

Ils rêvaient de colonnes de chiffres et manipulaient l'abaque dans leur sommeil. Dès qu'ils eurent franchi le stade de l'initiation, ils furent répartis en équipes qui rivalisèrent farouchement pour atteindre un degré de compétence plus élevé. Finalement, il y eut à bord du Challenger des hommes capables de multiplier entre eux des nombres de quatre chiffres sur l'abaque en quinze secondes, et cela pendant des heures de rang.

C'était une tâche purement mécanique ; elle demandait de l'adresse mais non de l'intelligence. C'est à Martens que revenait le plus dur travail, et personne à bord ne pouvait vraiment l'aider. Il dut oublier toutes les techniques basées sur la machine auxquelles il était habitué et réorganiser son système pour que ses calculs fussent effectuels automatiquement par des hommes qui n'avaient aucune idée de la signification des chiffres qu'ils manipulaient. Il leur fournissait les données brutes et eux exécutaient le programme qu'il leur avait fixé. Au bout de quelques heures de patient travail machinal, la réponse émergeait à l'extrémité de la chaîne de production mathématique – en admettant qu'aucune erreur ne fût commise en cours de route. Pour remédier à cet inconvénient, il suffisait de constituer deux équipes travaillant chacune de son côté afin d'en confronter régulièrement les résultats.

« Nous avons établi un calculateur à partir d'êtres humains au lieu de circuits électroniques, expliqua Pickett dans son enregistreur, quand il eut enfin le temps de penser aux auditeurs dont il n'avait plus espéré se faire jamais entendre. Il est plusieurs milliers de fois plus lent, il ne peut jouer avec une multitude de chiffres et il se fatigue facilement – mais il remplit son office. Non pas celui de calculer la navigation pour retourner jusqu'à la Terre – ce qui est beaucoup trop compliqué – mais celui, plus simple, de nous donner une orbite qui nous ramènera dans une zone accessible aux ondes de radio. Une fois que nous aurons échappé aux interférences électriques qui nous environnent, nous signalerons notre position par radio et les grands cerveaux électroniques de la Terre nous diront ce qu'il faudra faire.

« Nous nous sommes déjà écartés de la comète et nous avons cessé

de fuir hors du système solaire. Notre nouvelle orbite coïncide avec nos calculs, aussi exactement qu'on est en droit de l'espérer. Nous nous trouvons encore dans la queue de la comète, mais le noyau est à un million six cent mille kilomètres de nous et nous ne voyons plus les icebergs poreux. Ils filent vers les étoiles à travers la nuit glaciale qui règne entre les soleils tandis que nous retournons vers notre planète...

« Allô, la Terre... allô ! la Terre. Ici, Challenger, ici, Challenger. Répondez dès que vous aurez capté nos signaux... nous aimerions bien que vous preniez en charge nos travaux arithmétiques avant que nos doigts soient usés jusqu'à l'os ! »

Traduit par Arlette Rosenblum.

Inside the comet.

© The Magazine of Fantasy, 1960.

© Edition Opta, 1972, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

Aldiss (Brian W.). – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Indonésie. Revenu à la vie civile anglaise, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Fut un des auteurs révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne sont écrites pour les fantômes », Brian W. Aldiss s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux Etats-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages tels que *Non-Stop (Croisière sans escale, 1956)*, *Space, Time and Nathaniel (L'espace, le temps et Nathanaël, 1957)*, *Galaxies like Grains of Sand (1960)* et *The Long Afternoon of Earth (Le Monde Vert, 1961)*. A récemment signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « nouvelle vague » de la science-fiction. En 1964-1965, collabora avec Harry Harrison dans la publication d'un éphémère mais remarquable périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *SF horizons*. A fait paraître, en 1973, une histoire de la science-fiction, *Billion year spree*.

Brown (Fredric). – Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute final : il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe (L'Univers en folie, 1949)* est à la fois un aboutissement et une parodie du *space opéra*, où Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky are Stars (1954)* est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story*, récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazines et s'achevant sur une chute fracassante.

Algis Budrys. – Né en 1931 sur sol allemand, vivant depuis

1936 aux Etats-Unis, Algis Budrys est le fils du consul général du gouvernement lituanien en exil (son prénom complet est Algirdas, et Budrys est un pseudonyme signifiant *sentinelle*). Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952, et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents originaux de sa génération, alors même qu'aucun de ses romans ne domine véritablement les autres dans son œuvre. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de la recherche de l'individu par lui-même. Entre 1965 et 1971, Algis Budrys fut critique de livres dans la revue *Galaxy*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y alliait à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

Clarke (Arthur Charles). – Connus surtout du grand public comme coauteur du film *2001* (dont l'idée primitive est tirée de *The Sentinel*, une nouvelle qu'il publia en 1951), Arthur C. Clarke est également l'homme qui suggéra le premier (en 1945, dans la revue *Wireless World*) que des satellites artificiels pourraient servir un jour de relais de télévision. Né en 1917 dans une famille de fermiers anglais, il se passionna pour la science dès sa jeunesse, devenant, à seize ans, membre de la *British Interplanetary Society*. En même temps, il découvrait la science-fiction et publiait peu après ses premiers récits. Pendant la guerre, il s'engagea dans la R. A. F. et participa aux expériences sur les radars. En 1937, Arthur C. Clarke avait commencé un roman dans lequel allait se manifester une de ses grandes qualités d'écrivain, l'aptitude à concilier l'extrapolation scientifique avec une sensibilité poétique ; il n'acheva son texte qu'en 1953, le publiant sous le titre de *Against the Fall of Night*, et le révisant pour l'intituler, en 1956, *The City and the Stars* (*La Cité et les astres*). En contraste avec ces récits de visionnaire – dont *Childhood's end* (*Les enfants d'Icare*, 1953) est un autre exemple – Arthur C. Clarke a aussi écrit des récits dans lesquels l'anticipation scientifique est traitée dans une optique de rigueur et d'objectivité, comme *Prélude to Space* (*Prélude à l'espace*, 1953) et *The Deep Range* (1957). Après la fin de la guerre, Arthur C. Clarke entreprit des études universitaires, obtenant, en 1948, un diplôme en mathématiques et en physique. Sa formation scientifique a fait de lui un vulgarisateur excellent, et ses ouvrages *Interplanetary Flight* (1950) et surtout *Exploration of Space* (1951) constituèrent de brillantes introductions à l'astronautique. Sur ce même sujet, *The Promise of Space* (1968) est à la fois un survol historique et une extrapolation de l'avenir, tandis que *Profiles of the future* (*Profil du*

futur, 1962) est un ouvrage consacré à la prospective scientifique que ses douze ans d'âge n'ont nullement rendu désuet. Parmi les écrivains actuels de science-fiction, Arthur C. Clarke est sans doute celui qui unit le plus heureusement le don d'un Style naturel, le sens de la spéculation clairvoyante et l'enthousiasme scientifique. Depuis plusieurs années, il se passionne pour l'exploration sous-marine, domaine dans lequel il a également publié plusieurs excellents ouvrages.

Harrison (Harry). – Né en 1925, Harry Harrison réalisa une transition unique en science-fiction : il est, en effet, le seul illustrateur devenu écrivain (et même rédacteur en chef de revues) dans ce domaine. Après des études d'arts graphiques, il devint dessinateur de bandes dessinées, et c'est avec ses illustrations que sa signature apparut d'abord dans les magazines spécialisés. Ses premiers récits furent publiés en 1951, et il se consacra bientôt à une activité littéraire, écrivant des récits policiers, des westerns, des « confessions », en plus de l'anticipation. Entre 1957 et 1967, il résida en Europe. Au cours de ces dernières années, Harry Harrison a réalisé une nouvelle transition, toujours sans sortir du domaine de la science-fiction : il a, en effet, compilé plusieurs anthologies, obtenant pour certaines d'entre elles (*SF: Author's Choice*) les commentaires des auteurs respectifs. Cet intérêt pour l'étude de la science-fiction « à partir de l'intérieur » l'avait amené à publier en collaboration avec Brian W. Aldiss un remarquable périodique de critique littéraire, *SF Horizons*. L'activité débordante de Harry Harrison est encore illustrée par l'anthologie qu'il a préparée des éditoriaux de John W. Campbell Jr., rédacteur en chef de la revue *Astounding*, devenue ultérieurement *Analog*.

Keyes (Daniel). – Ancien matelot venu à l'enseignement de l'anglais, Daniel Keyes est un auteur dont la production de science-fiction est quantitativement très modeste. Qualitativement, en revanche, ses récits sont remarquables. *Flowers for Algernon* (*Des fleurs pour Algernon*, 1959) est en particulier devenu un des classiques sur le thème de l'Homo Superior.

Knight (Damon). – Né en 1922. Débuts en 1941. Se fait connaître en 1945 par un célèbre éreintement du *Monde du non-Ade* Van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complétée en 1967)

fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit peu (quatre romans et une soixantaine de nouvelles en trente ans) et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années soixante, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe partout, ce qui lui vaut une brillante carrière d'anthologiste, commencée avec *A Century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux fois par an environ depuis 1966) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue, avec les *Dangerous Visions* d'Ellison, à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre.

Kuttner (Henry). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années sous divers pseudonymes. En 1940, il épouse Catherine Moore, écrivain de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous les pseudonymes de Lewis Padgett et de Lawrence O'Donnell : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il apporte son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonky* (*Le Twonky*, 1923), *Mimsy Were the Borogoves* (*Tout smouales étaient les Borogoves*, 1943), *Shock* (*Choc*, 1943) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (*L'homme venu du futur*, 1946), *Fury* (*Vénus et le Titan*, 1947), *Mutant* (*Les Mutants*, 1953). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de « Master of Arts » quand il mourut, en 1958.

Leinster (Murray). – William Fitzgerald Jenkins, dont Murray Leinster est le pseudonyme, fait à double titre figure de doyen parmi les écrivains de science-fiction : il est né en 1896 et a publié son premier récit en 1919. Il a vécu de sa plume depuis l'âge de vingt et un ans. Son œuvre considérable (plus d'un millier de récits) ne se prête guère à une classification. Murray Leinster a su modifier son style et son ton pour répondre à l'évolution du goût et aux préférences de ses lecteurs : avec la même aisance, ou presque, il a écrit des *space opéras*, des récits de caractère psychologique, des variations sur les paradoxes des voyages temporels et des nouvelles fondées sur des sciences jeunes telles que l'écologie et l'informatique. Il a cessé d'écrire en 1966.

McIntosh (J. T.). – J. T. McIntosh – ou, parfois, M'Intosh – est le pseudonyme de James Murdock MacGregor, auteur écossais, né en 1925, qui fit ses débuts en 1950 et s'est fait connaître aux Etats-Unis autant qu'en Grande-Bretagne. J. T. McIntosh recourt habituellement à des thèmes connus – envahisseurs cachés, imminence d'une catastrophe cosmique, mutation, etc. – qu'il traite principalement selon l'évolution psychologique des personnages. Il représente en quelque sorte la transition entre deux époques : celle au cours de laquelle seul un petit nombre d'auteurs britanniques trouvaient audience aux Etats-Unis, et celle qui les vit s'imposer outre-Atlantique en nombre toujours croissant.

Miller (Lion). – Cette signature n'apparut qu'une seule fois dans un périodique de science-fiction en 1953 : pseudonyme, ou essai unique ?

Moore (Catherine Lucile). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shamleau*, publié dans *Weird Tales* en 1933, est un coup de maître. Elle continue à publier dans *Weird Tales* les aventures de Northwest Smith, qui relèvent du *space opéra*, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de l'*heroic fantasy*. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années trente, puis s'arrête à peu près complètement en 1940, quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night (La Nuit du jugement)*, 1943) et, après la mort d'Henry Kuttner en 1958 *Doomsday Morning (La Dernière aube)*, 1957). Puis elle se laisse absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

Nearing (Homer). – Né en 1915, Homer Nearing est un universitaire qui est connu, dans le domaine de la science-fiction, par des récits publiés dans les années cinquante et explorant des thèmes mathématiques tels que la quatrième dimension, la topologie et les géométries non euclidiennes.

Porges (Arthur). – Né en 1915, Arthur Porges est un mathématicien dont les travaux ont paru dans des revues spécialisées. Depuis 1951, il écrit assez régulièrement des récits, habituellement courts, de science-fiction et de fantastique. Il y montre des dons de

renouvellement notables en matière de ton et de sujets.

Sheckley (Robert). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des sous-entendus extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Echange standard*, 1965) et *Dimension of Miracles* (*La Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Deadrun* (*Chauds les glaçons !* 1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim* (*La Septième victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima vittima* (*La Dixième victime*), il en tira un roman du même titre (1965).

Simak (Clifford D.). – En marge d'une carrière journalistique au cours de laquelle il a notamment été rédacteur en chef d'un quotidien de Minneapolis, Clifford D. Simak a écrit de la science-fiction pendant une bonne quarantaine d'années. Sa première nouvelle, publiée en 1931, ainsi que ses récits des années suivantes, se rattachaient au genre du *space opéra*. Progressivement, l'accent se déplaça, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses romans, d'une action spectaculaire et superficielle vers l'évocation de thèmes plus profonds. Parmi ceux-ci, l'accord entre l'homme et le milieu se manifeste à travers une fréquente exaltation de la vie rurale et de la communion avec la nature. En outre, il est souvent revenu, avec bonheur, sur le thème de la fraternité entre-les humains et les extraterrestres, entre les humains et les robots, et même entre les humains et les animaux. *City* (*Demain les chiens*) recueil de nouvelles écrites entre 1944 et 1952 et ordonnées en une narration suivie, marque le tournant dans la manière et les préoccupations de l'auteur. Dans *Time and again* (*Dans le torrent des siècles*, 1951), il plaide pour une fraternité entre l'homme et ses créatures, en l'occurrence les androïdes. *Way Station* (*Au carrefour des siècles*, 1963) résume avec une netteté particulière l'art très nuancé et la générosité de Clifford D. Simak, lequel s'est également attaqué à des interrogations métaphysiques dans *A Choice of Gods* (*À chacun ses dieux*) en 1972.

Zelazny (Roger). – Né en 1937. Commence à écrire à l'âge de onze ans. À seize ans, gagne un concours de nouvelles à la *high school*. À dix-huit ans, études littéraires à l'Université ; abandonne la science-fiction pour écrire de la poésie. En 1962, va faire son service militaire au Texas et se remet à écrire de la science-fiction : ses premiers essais sont publiés la même année, mais c'est *A Rose for Ecclesiastes (Une rose pour l'Ecclésiaste, 1963)* qui lui apporte la notoriété. Il travaille encore quelques années pour la Sécurité sociale et ne devient écrivain à plein temps qu'en 1969. Il a publié une soixantaine de nouvelles et une dizaine de romans dont *This Immortal (Toi l'immortel, 1966)*, *Lord of Light (1967, prix Hugo)*, *Isle of the Dead (L'Île des morts, 1967, prix Apollo)* et *Creatures of Light and Darkness (Royaumes d'ombre et de lumière, 1969)*. Titulaire d'un grade universitaire élevé (le « Master of Arts »), doté d'une vaste culture littéraire, il a peu écrit (une soixantaine de nouvelles et une dizaine de romans) et, bien qu'il affirme écrire d'un seul jet, son écriture est une prose poétique très recherchée, frôlant parfois le texte expérimental. L'intérêt qu'il porte aux dieux et aux immortels achève de faire de lui le parnassien de la science-fiction.

[1] Les expressions et qualificatifs utilisés par M. Lambert Simnel Worp dans la conversation étant susceptibles de choquer les personnes délicates et s'accordant peu avec le sérieux de cette communication, l'auteur a jugé bon de censurer certains termes un peu trop... imagés.

[2] Fabrique américaine de verrerie.

[3] M.I.T. : initiales désignant le célèbre « Institut de Technologie du Massachusetts », école supérieur d'ingénieurs américains, comparable à notre École polytechnique.

[4] *Roget* : célèbre dictionnaire de rimes anglais.

[5] Mot persan signifiant « quatrains » et qui désigne spécialement les quatrains de forme particulière de célèbre poète persan Omar Kheyyam.